22	23	24	25	26	27	28	29	3		SOMMES.	PAR MOIS. 1	2	3	4	5	6
										F.						
»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	» 01	» 02	» 02	» 03	» 03
01	»	01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	2	»	» 02	» 03	» 04	» 05	» 06
01	»	01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	3	»	» 02	» 03	» 05	» 06	» 08	» 09
02	»	02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	4	»	» 02	» 04	» 06	» 08	» 10	» 12
02	»	02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	5	»	» 03	» 05	» 08	» 10	» 13	» 15
02	»	02	» 03	» 03	» 03	» 03	» 03	» 03	» 03	6	»	» 03	» 06	» 09	» 12	» 15	» 18
03	»	03	» 03	» 03	» 03	» 03	» 03	» 03	» 03	7	»	» 04	» 07	» 11	» 14	» 18	» 21
03	»	03	» 03	» 03	» 04	» 04	» 04	» 01	» 04	8	»	» 04	» 08	» 12	» 16	» 20	» 24
03	»	04	» 04	» 04	» 04	» 04	» 04	» 05	» 05	9	»	» 05	» 09	» 14	» 18	» 23	» 27
»	04	»	04	» 04	» 04	» 05	» 05	» 05	» 05	10	»	» 05	» 10	» 15	» 20	» 25	» 30
08	»	08	» 08	» 09	» 09	» 09	» 10	» 10	» 11	20	»	» 10	» 20	» 30	» 40	» 50	» 60
12	»	12	» 13	» 13	» 14	» 14	» 15	» 15	» 17	30	»	» 15	» 30	» 45	» 60	» 75	» 90
15	»	16	» 17	» 17	» 18	» 19	» 19	» 20	» 21	40	»	» 20	» 40	» 60	» 80	1	» 1 20
19	»	20	» 21	» 22	» 23	» 23	» 24	» 25	» 26	50	»	» 25	» 50	» 75	1	» 1 25	1 50
23	»	24	» 25	» 26	» 27	» 28	» 29	» 30	» 31	60	»	» 30	» 60	» 90	1 20	1 50	1 80
27	»	28	» 29	» 30	» 32	» 33	» 34	» 35	» 36	70	»	» 35	» 70	1 05	1 40	1 75	2 10
31	»	32	» 33	» 35	» 36	» 37	» 39	» 40	» 42	80	»	» 40	» 80	1 20	1 60	2	» 2 40
35	»	36	» 38	» 39	41	» 42	» 44	» 45	» 47	90	»	» 90	1 35	1 80	2 25	2 70
38	»	40	» 42	» 43	» 45	» 47	» 48	» 50	» 52	100	» 50	1	» 1 50	2	» 2 50	3	»
77	»	80	» 83	»	90	» 93	» 97	1	» 1 03		1	» 2	» 3	» 4	» 5	» 6	»
15	1	20			25	1 30		1 50	1 55		1 50	3	» 4 50	6	» 7 50	9	»
53	1	60							07		2	» 4	» 6	» 8	» 10	» 12	»
92	2													10	»	15	»

FELIX MALTESTE et Cie, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur 22

MÉDINE.

a4862568

A. DE GONDRECOURT.

PQ
2265
.G3
M4
1845
SMRS

MÉDINE

PREMIÈRE SÉRIE.

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

A MONSIEUR

LE MARÉCHAL DUC D'ISLY,

GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DES POSSESSIONS FRANÇAISES,
DANS LE NORD DE L'AFRIQUE.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Après avoir pris part aux travaux et aux périls de l'armée d'Afrique, je viens vous faire hommage d'un livre qui, sous son titre modeste, ne sera peut-être pas inutile à la colonie que vous fondez pour la gloire et la prospérité de la France.

Les idées, pour se populariser et entrer dans le domaine des masses, doivent s'infiltrer lentement dans toutes les classes de la société, et ne pas se borner à quelques éclats retentissants.

La guerre d'Afrique prouve ce que j'avance

Certes le nom des princes, des gouverneurs, des généraux, des officiers et des soldats qui ont conquis l'ancienne régence algérienne, se sont popularisés en France. Leurs combats ont ému toute sympathie, excité l'enthousiasme et réuni tous les partis.

Mais ces nobles exploits ont-ils fait connaître l'Afrique à la France? les glorieux bulletins, signés des illustres de notre jeune armée ont-ils appris autre chose à la mère-patrie que les victoires de ses enfants?

Après quinze ans de conquête, demandez aux classes ouvrières ce que c'est que l'Afrique ?

— C'est un pays où nous nous battons vaillamment, contre Abd-el-Kader, vous répondront-elles. Un pays où nous avons pris Constantine, et gagné la bataille d'Isly, etc., etc., etc.

Voilà l'Afrique appréciée par la classe la plus nombreuse, voilà ce qu'on en sait, dans la classe qui fournit généreusement, cependant, ces contingents de jeunes soldats si braves sous vos ordres, monsieur le maréchal.

Est-on plus avancé, mieux instruit dans les cercles élégants, dans *le monde*, enfin !... — Non.

Interrogez les femmes, elles vous diront que l'Afrique est un pays barbare où l'esclavage est le tombeau de leur sexe, et où les hommes ont des visages sinistres !

En un mot, si vous ne vous adressez pas à une famille dont l'un des membres a intelligemment vécu en Afrique, vous n'aurez nulle part, dans *le monde*, une réponse satisfaisante sur les mœurs, la religion, le caractère et l'histoire des Arabes, sur les sites et les richesses de nos magnifiques possessions africaines.

Alger, sous ce rapport, est presque aussi loin de nous que Pékin ! Maintenant, daignez renverser ma pensée. N'interrogez pas, racontez !... et vous serez avidement écouté. Chacun prêtera l'oreille, croyant entendre un conte merveilleux ; chacun sera séduit par les chaudes et brillantes couleurs dont le sujet, seul, chargera le récit... on vous poursuivra de questions, et vous aurez peine à vous expliquer, d'où vient cette grande ignorance.

Elle vient : de ce que les bulletins ne peuvent parler au pays que de sa gloire.

Elle vient : de ce que l'on écrit sur l'Afrique, qu'en style de guerre et d'économie politique.

Je me résume :

Le peuple de Paris ne connaît l'Afrique, que par les crieurs publics et Franconi.

Le monde ; que par l'éloquent pinceau de Monsieur H. Vernet.

La province ; que par le *Moniteur*.

D'où il est malheureusement aussi fâcheux que facile de conclure.

C'était donc un service à rendre, que l'entreprise du livre dont j'ai l'honneur de vous offrir la dédicace, monsieur le maréchal.

J'ai voulu indiquer une route charmante à nos romanciers habiles et féconds ; j'ai voulu les conduire *en terre sainte.*

Qu'ils abandonnent, pour quelque temps au moins, ces histoires de rues et de ruelles, de tavernes et de salons où les *laurettes*, sont des duchesses, ou les duchesses sont des *laurettes*, histoires où leur imagination lassée ne fait des prodiges que pour glaner.

Qu'ils mettent leur plume au service de la société, bien plus, au service du pays, en racontant les intéressants épisodes qui les attendent, des cîmes de l'Atlas aux bords de la Méditerranée. Qu'ils ne laissent pas ce travail aux *faiseurs* obscurs, ils blaseraient le public sur un sujet trop fertile, mais qu'ils mettent, eux-mêmes, la main à l'œuvre, et la conquête servira aux lettres, comme à la peinture, comme à l'épée.

Alors la colonie sera populaire. Les familles charmées par les pompes du poète, du conteur et du voyageur, tourneront, peu à peu, leurs regards vers le beau ciel d'un pays tant vanté; alors, les immigrations auront lieu de toute part, et nos possessions d'outre-mer, seront, au loin, peuplées.

Car, dans ce temps d'intérêts matériels, et d'industrie infatigable, il faut des réclames continuelles, des annonces quotidiennes, afin de mener à bout la plus mince entreprise.

Or, l'armée a entrepris, au nom de la gloire nationale, de fonder une colonie magnifique en Algérie. L'armée ap-

pelle donc les arts à son aide, pour répéter, chaque jour, à la France, que *l'Algérie est une terre promise.*

Par ses romans *plus vrais que l'histoire,* a dit M. Villemain, Walter-Scott nous a fait connaître l'Écosse ; et la vieille Europe doit à Cooper d'avoir été initiée aux mœurs originales des tribus du Nouveau-Monde. Ces deux grands écrivains nous ont suffisamment appris l'importance du roman, pour qu'à notre tour, nous mettions leurs illustres exemples à profit. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je ne pouvais, monsieur le maréchal, mettre mes efforts sous un meilleur patronage que le vôtre. La direction et l'élan que vous avez donnés à la conquête m'en faisaient un premier devoir ; le souvenir d'avoir servi, sous votre commandement, m'en imposait un autre, non moins grand.

Il me reste à vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait, en acceptant la dédicace de MÉDINE ; et à désirer que cette fille de mes loisirs, apporte quelque délassement à vos rudes et importants travaux.

Daignez agréer,

Monsieur le Maréchal,

Les très humbles et très-respectueux hommages,

De votre très-obéissant subordonné.

A DE GONDRECOURT.
Capitaine de cavalerie légère.

Paris, mars 1845.

MÉDINE.

I

Mostaganem.

Mostaganem offre, encore aujourd'hui, l'image fidèle des villes mauresques : sa plage, ouverte à tous les vents, l'a isolée au centre de ce grand mouvement commercial, qui a pour comptoirs extrêmes Oran et Bone, pour principe Alger, pour entrepôts le midi de la France, l'Espagne, l'Italie, le Levant.

Il a fallu bien du temps pour décider nos gouverneurs généraux à jeter sérieusement les yeux sur ce coin de la province d'Oran, appelée cependant, par sa salubrité, la richesse de son terroir et sa topographie, à tenir le premier rang parmi nos possessions dans l'ancienne régence.

Mostaganem est situé à environ vingt-cinq lieues ma-

rines d'Oran et cinquante lieues marines d'Alger, à quatre lieues au-dessous de l'embouchure du Chéliff, le plus important des fleuves de la côte nord. Avant de commencer le récit que nous voulons entreprendre, le lecteur nous saura gré de lui dépeindre la ville et le pays où reparaîtront nos principaux personnages, et où se nouera bientôt l'action d'un long drame.

Si le commerce européen n'a pas franchement abordé la cité mauresque, les voyageurs qui cherchent partout les vestiges du passé et les traces des peuples vaincus, lui en sauront gré; ils retrouveront, avec joie, la ville berbère au milieu des masures en pisai du vieux Mostaganem, et, découvrant au loin, à travers les coteaux de vignes et les prairies, ces ruines, ces citernes, ces maisonnettes abandonnées, débris du luxe des familles opulentes, ils béniront la Providence qui, pour quelque temps au moins, a pu ravir le jardin de notre conquête à l'industrie marchande.

Mostaganem est bâti sur un rocher qui borde un ravin profond, escarpé, verdoyant, nuit et jour égayé par le murmure d'une source limpide, fraîche, abondante, divisée en branches, en rigoles, en bassins, selon le goût et l'intelligence des jardiniers qui l'exploitent. Les oiseaux de toutes familles, que chassent de la plaine les ardeurs du soleil, viennent chercher, dans ce ravin, un refuge qu'ils demandent aux touffes du laurier-rose, aux larges feuilles du figuier, et au fil de l'eau courante.

Le ravin, après avoir tourné le rocher, se resserre et débouche sur la plage marine, à un quart de lieue de la ville.

Comme place de guerre, Mostaganem occupe une position peu avantageuse, car elle est entourée de plateaux qui la commandent. Mais, sous le point de vue pittoresque, elle est charmante, ainsi que toutes les cités africaines

semées sur les bords de la Méditerranée, comme ses plus fins coquillages sur son beau sable. Les vaisseaux qui arrivent d'Alger, ceux qui viennent d'Oran ou de la pleine mer, ne découvrent les murailles de la ville qu'à très-petite portée de la crique, où elle s'éveille et s'endort au murmure de ses fontaines et au clapotage des flots qui l'avoisinent; bientôt le chant d'un muezzin parti du minaret de la mosquée, le vol majestueux et rapide d'une cigogne détachée de la vieille tour, les troupeaux descendant ou gravissant les terrasses, et le drapeau flottant au fortin de la grève, dénoncent au voyageur cette forteresse qui se cache au milieu de ses rochers, dans son ravin, dans ses broussailles, dans ses jardins, comme une gazelle timide sous la feuillée.

Autant que l'on peut se fier aux traditions et à quelques manuscrits arabes cités par les historiens espagnols, Mostaganem est de fondation berbère, et la première pierre de sa citadelle fut posée par Jusuf-ben-Taschefinn (1) au treizième siècle. Cette citadelle, maintenant démantelée, est, en effet, le plus vieux monument de la ville; une seule tour tronquée domine encore les pans de murailles écroulés, et, comme elle sert de refuge aux cigognes, les superstitions religieuses du peuple l'ont, jusqu'à ce jour, respectée. La ville est fermée par une chemise crénelée qui borde la crête du rocher sur lequel elle est bâtie, et ne s'ouvre que par une porte, sur une place de faubourg où se tient le marché. Cette porte, nommée *Bab-el-Djerad* (1), est surmontée de plates-formes garnies d'artillerie, et l'on voyait encore, il y a peu de temps, un énorme crochet de fer fixé à la muraille et tourné vers le

(1) Ce chef berbère conquit le territoire qu'occupe aujourd'hui l'empire du Maroc, pendant la souveraineté des Maures en Espagne, et il est fondateur des plus vieilles villes marocaines.

(2) Porte des Sauterelles.

marché; c'est là qu'on suspendait les suppliciés et les têtes des ennemis vaincus du pacha d'Alger. La place du faubourg est également entourée d'un mur crénelé; sa porte, protégée par un tambour en maçonnerie, est flanquée d'un corps-de-garde où se payaient autrefois les dîmes, et où nos douaniers trouvent aujourd'hui, aide et protection contre les récalcitrants.

L'habitude qu'ont les Orientaux, en général, de s'asseoir en plein air, devant les portes de leurs villes, ou à l'entrée des camps, a fait du marché de Mostaganem le rendez-vous des oisifs, des personnages, et en quelque sorte le *divan* des indigènes et le *club* de la colonie. Des caonadji (1) ont installé, des deux côtés de la place, leurs modestes pavillons; les guinguettes françaises, les cigarreros andalous, quelques boutiquiers génois, un limonadier provençal, attirent soir et matin la population friande et dépensière, et donnent au faubourg, aidés de la parade militaire et du commerce de la plaine, un air de vie et de pétulance que n'a pas la ville dont il dépend. Cette ville est longue, morne, silencieuse; les rues sont basses, étroites, contournées, malsaines, souvent barrées par des éboulements, et bordées de maisons chétives, de petites boutiques appartenant à des juifs qui font un prodigieux commerce de foulards, de calicot, de vieille orfevrerie avec les Arabes assez généreux pour ne jamais retourner dans leurs *douars* (2) sans apporter à leurs femmes quelque présent magnifique de trois ou quatre francs.

Et cependant, en montant sur l'une des terrasses qui abritent les maisons mauresques, après avoir jeté un regard amoureux sur les verts ombrages du ravin, sur les collines fleuries, sur la source bruyante, sur la mer immobile qui, au printemps, fond du nid d'aigle de Mosta-

(1) Cafetiers.

(2) Le douar est le camp occupé par une famille.

ganem un nid de colombe; si on contemple les ruines de la pauvre captive, on déplore ses malheurs! on voudrait rendre aux maisons désertées, les familles éteintes ou bannnies, à la citadelle ses tours et ses soldats en turbans; aux vieux canons leurs affûts, à la Mosquée tout son peuple fidèle, au présent tout son passé! Puis, le regard rencontre souvent, en s'égarant dans la cour dont chaque maison est précédée, une jeune femme aux longs cheveux noirs et nattés, aux paupières voilées et et brûlantes, aux petits pieds ornés d'anneaux, à la taille souple, cambrée vigoureuse; une jeune femme vêtue d'un haïck blanc, d'où ressortent des bras nus, nerveux, hardis, et qu'un foulard retient sous la gorge et à la taille; une jeune femme dont la voix, comme pour contraster avec l'organisation physique, est d'un timbre pur, langoureux, plaintif et tendre, comme une note de fauvette encagée.

Que cette voix appelle un esclave, un enfant, une compagne; qu'elle chante un refrain plus vieux encore que la ville écroulée, aussi vieux que le peuple arabe, et sa mélodie, et sa fraîcheur, et le charme qu'elle mettra, en traînant avec élégance sur certaines syllabes, vous feront préférer à la majesté du site, la majesté des ruines, aux fleurs du beau printemps, la pauvre fleur perdue dans les décombres!

Les Turcs, pour se couvrir des balles que les Arabes pouvaient facilement envoyer dans leurs murs des hauteurs environnantes, établirent, aux points culminants, deux postes retranchés qui, prenant chaque jour plus d'importance, devinrent des petites villes. L'une d'elles, *Matemore*, occupe le haut versant du ravin, correspond avec Mostaganem par une route carrossable et par un pont jeté sur la source, et s'est mise, elle-même, sous la protection d'un fort nommé le Fort-de-l'Est. L'autre est

à une demi-lieue au sud, et s'incline vers les prairies qui touchent à la côte; c'est *Mazagran*, nom devenu célèbre depuis le fait d'armes dont notre jeune armée se glorifie.

A plus de dix lieues au delà des avant-postes, on rencontre des maisons de campagne dans des sites ravissants; la végétation vigoureuse et le beau ciel de cette province délicieuse chassaient les habitants de leurs villes étroites, pour leur faire respirer, avec le parfum des champs et de la brise de mer, l'air vif des montagnes de l'Atlas dont ils rpercevaient les cîmes et les contours capricieux. Mostaganem a beaucoup gagné depuis l'occupation française : nous avons relevé les remparts et bâti quelques maisons; mais la campagne a été ravagée par la guerre, ce fléau de tout travail de l'homme et de tout chef-d'œuvre de la nature ! les arbres ont été coupés, déracinés; les vignes qui, au temps de la plus grande richesse du pays et sous la domination romaine, produisaient des vins excellents, ne donnent plus aujourd'hui que quelques grappes chétives d'un raisin cependant savoureux. Les maisons ont été abattues, pillées, les citernes comblées, les conduits brisés, et les magnifiques jardins dont on voyait encore, il y a quatre ans, les carrés alignés, les grenades en fleurs et les sentiers odorants, ne sont plus que de grands cimetières où le passage des troupes a enseveli, parmi les ronces, toute opulence et toute prospérité.

La sensation qu'éprouve l'étranger en promenant ses regards des ruines de la cité aux ruines des champs, est mélancolique et morose; la vaste mer dont les flots baignent la plage, ordinairement déserte, offre, dans les temps calme, l'image fidèle de l'immobile uniformité de la terre ferme; et lorsqu'elle soulève ses flots avec furie, elle communique son courroux sauvage à la côte qui, seulement alors, se réveille au bruit de la tempête, et semble

tout ranimer dans ses broussailles, monuments et religion, richeses et splendeur, tumulte et guerriers, la galerie de marbre du Maure, la tente de l'Arabe et l'étendard du Prophète !

Au mois de mai de ce dernier printemps, par une fin de journée splendide, la petite ville dont nous nous sommes peut-être trop occupé déjà, était fort en rumeur. L'avant-garde de la colonne expéditionnaire, sortie pour une razzia (1), venait de rentrer annonçant qu'elle était suivie de près par le corps principal. La garnison s'apprêtait à marcher au-devant des *camarades*, comme dit le soldat; les indigènes suivaient l'entraînement général, et la population tout entière était, où sur l'esplanade, ou sur les terrasses, ou sur les remparts. Un bateau à vapeur, en panne sous le fort de la marine, roulait sur sa carène, et secouait dans les airs son panache de fumée. Porteur de dépêches et de plusieurs passagers qu'il avait déjà débarqués, il n'attendait plus que le bulletin de l'expédition, pour gagner la haute mer paisible comme un lac, et dorée par le soleil couchant prêt à s'y plonger.

Parmi les passagers qu'avait mis à terre le bateau, la population indigène, l'armée et ce qu'on appelle vulgairement la *colonie*, en avaient remarqué deux dont le signalement nous est nécessaire. Le premier était un jeune homme qui, par la distinction de ses formes, de ses manières et de sa toilette, appartenait à la classe privilégière.

(1) Quoique le lecteur connaisse parfaitement la plupart des termes dont nous nous servons, et que ces termes aient été en quelque sorte francisés par les nombreux bulletins de l'armée d'Afrique, nous les expliquerons chaque fois que le hasard les amènera sous notre plume. *Razzia* est une expresion du patois mauresque, qui signifie *surprise*. C'est un coup de main imprévu, rapide, dévastateur, qui ne laisse d'autres traces que du sang, des cendres et des ruines. Les Turcs ne faisaient la guerre aux Arabes que par des razzias.

Son front large et fier, ses cheveux noirs et légèrement bouclés, son regard vif, doux et brave, ses traits d'une régularité gracieuse, accusaient facilement son âge, trente ans.

Il était d'une taille moyenne, et s'en parait avec souplesse ; sa démarche était ferme, aisée ; son maintien modeste et digne ; enfin, son costume de la plus fraîche et simple élégance, annonçait un homme de bonne maison.

Cet étranger qu'avaient déjà suivi les regards de bien des curieuses, regards sous le voile, sous la mantille, sous le haïck, était accompagné d'un homme dont le visage grave, austère, vieilli, cicatrisé, n'était pas moins digne de remarque et d'intérêt. C'était un beau vieillard au front dégarni, aux membres vigoureux en dépit des années! Sa haute taille, sa fasse osseuse, l'expression discrète de ses traits, les mèches blanches qui flottaient sur ses tempes, arrêtaient les passants étonnés, respectueux à sa vue. Il portait un habit bleu boutonné jusqu'à la cravate, et semblait être l'un de ces types intelligents des vieux guerriers qui, pendant vingt années, foulèrent d'un pas victorieux le sol de deux mondes.

Le jeune homme s'approcha d'un groupe de cavaliers qui avaient mis pied à terre pour rafraîchir leurs chevaux, et, s'adressant à un sous-officier, il le salua avec déférence, et lui demanda d'une voix affectueuse :

— Pourriez-vous m'apprendre, monsieur, si le capitaine de Candeuil revient sain et sauf de l'expédition ?

— Oui, monsieur, le capitaine a eu un cheval tué sous lui, avant-hier, dans une misérable escarmouche d'arrière-garde ; mais il ne rapporte pas la moindre égratignure.

— J'en suis heureux, car le capitaine est un soldat aussi habile que brave, n'est-ce pas ?

A cette question, le compagnon du jeune étranger réprima un sourire amer, et le cavalier répondit :

— Le capitaine n'est surpassé par personne ici... Vous devez le savoir si vous le connaissez. Le connaissez-vous?

— Beaucoup.

— Alors patientez encore deux heures, et vous pourrez l'embrasser, puisqu'il est votre ami.

Ce fut au tour du jeune homme de sourire avec un triste dédain. Il salua le sous-officier et prit le bras du vieillard. Tous les deux se dirigèrent silencieusement vers le faubourg, traversèrent la place du marché, passèrent sous la voûte de Bab-el-Djerat, et descendirent la rue des Juifs.

II

Le bain maure.

Dans l'une des rues du bas côté de la ville, qui regarde le couchant, on rencontre une maison dont la singulière architecture se fait remarquer tout d'abord. Ses murs sont lourds, épais, disposés en carré parfait, et fermés par une voûte demi-sphérique, ainsi que tous ces petits monuments dont la campagne africaine est semée, et que l'on nomme marabouts, du titre religieux de l'homme dont ils protégent les cendres. La porte de cette maison est basse, massive ; son seuil est silencieux, et on se croirait, en l'approchant près d'un temple abandonné, si la vapeur qui s'échappe par toutes les fissures de la muraille n'indiquait la salle des bains.

Les deux étrangers que nous avons suivis jusqu'à la rue des Juifs, dans le chapitre précédent, se présentèrent devant la porte que nous avons décrite, et comme le vieillard allait ouvrir, son compagnon le retint par le bras et lui dit :

— Tu es trop opiniâtre, Muller ; nous perdons un temps

précieux ; le capitaine peut arriver d'un moment à l'autre, et le jour baisse...

— N'avons-nous pas deux heures à dépenser, d'après le maréchal-des-logis que nous avons questionné ? Croyez-moi, monsieur le baron, je ne suis pas né d'hier, et je ne vous ai pas quitté depuis le berceau, ce qui veut dire que j'y vois clair.

— Et que vois-tu ?

— Suffit... Je vous le dirai quand nous sortirons de cette maison.

— Entrons donc.

Lorsqu'on pénètre dans la première solle des bains maures, on respire un air tiède, voluptueux et narcotique. Cette salle, ordinairement rectangulaire, est divisée en deux compartiments parallèles dont l'un, plus large que l'autre, est un lit de camp. Des matelas placés sur ce lit de camp, servent au repos des baigneurs après le bain, et le maître de l'établissement se tient à l'une des encoignures, silencieux comme une momie, et posé comme les Chinois dont sont illustrées nos plus magnifiques porcelaines.

La première fois qu'on met les pieds dans ce lieu fréquenté par toute la population musulmane, chef, riche et pauvre, on éprouve une contrainte pénible, tenant à la fois de la crainte et de l'étonnement. Le salut d'automate du maître, son visage impassible, insouciant, endormi ; sa politesse froide et uniforme, que vous soyez *kebir* ou *derviche*, général ou soldat; le silence profond des fumeurs étendus sur leur lit de camp, qui, sous leurs longs vêtements de laine blanche, vous regardent sans vous voir, l'approche de deux *Mozabs* (1) complétement nus, à l'ex-

(1) Les Mozabs habitent le sud de la régence du côté d'Aïn-Mahdi, et vivent indépendants. Les Morabs émigrent volontiers, et

ception du mouchoir de couleur qui les voile, et dont la peau brune, les membres nerveux, la tête rasée moins le mahomet (2), l'œil vif et noir, et les dents blanches, font des types à la fois beaux et singuliers, tout prend autour de vous un aspect mystique et lugubre; on se croirait aisément dans une caverne, et lorsque les Mozabs vous dépouillent de vos bijoux ponr les mettre en sûreté, près du gardien, on s'imaginerait volontiers n'avoir affaire qu'à des brigands. Et cependant, on est servi par les plus honnêtes gens du monde qui, pour la dextérité, l'habileté, la douceur, la conscience et le bon marché, en revendraient à tous les industriels d'Europe, si l'industrie européenne se souciait de ces sortes de qualités.

Lorsque les Mozabs vous ont débarrassé de vos bijoux, qu'ils examinent par simple curiosité, et qu'ils les ont déposés entre les mains du maître de l'établissement, ils vous font passer dans un vestiaire, où ils vous déshabillent de pied en cap, et vous recouvrent chaudement de plusieurs haïcks d'une blancheur éclatante. Ainsi empaqueté, vous vous appuyez sur les bras de vos deux acolytes, et, marchant, tant bien que mal, à l'aide de sandales en bois qui glissent sur les carreaux lavés et constamment humides, vous entrez dans une salle où, tout d'abord la respiration vous échappe. On vous indique une place pour vous asseoir; mais, prêt à suffoquer, vous cherchez la porte pour fuir, et les Mozabs, appuyant leurs mains nerveuses sur vos épaules, vous condamnent à l'immobilité la plus parfaite, et vous font un sourire qui leur

se rendent dans les villes où ils exercent, presque tous le métier de baigneurs, on en trouve beaucoup parmi les portefaix d'Alger.

(2) Les Arabes ont tous les cheveux rasés, moins une grosse mèche qu'ils laissent croître au sommet de la tête, dans cette croyance que l'ange de la mort les enlève par ce reste de cheveux toujours fort longs.

donne quelque ressemblance avec les démons de l'enfer et des eaux.

Les poumons, peu à peu habitués à l'atmosphère de cette cuve de vapeur, reprennent leurs libres fonctions; la poitrine sent décroître la violence de son oppression, et une transpiration abondante inonde bientôt tout votre corps. Alors les Mozabs enlèvent, pièce par pièce, tous vos vêtements. et vous conduisent dans une nouvelle salle, encore plus chauffée que la première, où, certes, on étoufferait sans rémission, si l'on n'y arrivait par une gradation de température calculée.

Là, vous vous étalez sur les dalles, et le travail de vos baigneurs commence. Si ce travail est pénible pour eux, il est bien autrement rude pour vous, pauvre patient, qui prêtez tour à tour le cou, les reins, la poitrine, à l'espèce de furie dont s'animent tout à coup vos trop zélés serviteurs, qui vous tordent, vous rompent, vous rouent, jusqu'à ce que la plus infime de vos articulations ait convenablement craqué, jusqu'à ce que le corps entier ait été démis et remis ; et cela, malgré vos frayeurs, à travers les notes aigües d'un chant braillard, plaintif, nazillard, qu'entonnent à l'envi les Mozabs, jaloux de célébrer dans leur langage, aussi atroce pour l'oreille que leurs doigts de fer pour la peau, celui-ci, la jambe, le pied, la taille; celui-là, le front, le regard, le visage; l'un, la force ; l'autre, la beauté.

Or, les baigneurs, nous l'avons dit, sont de si bonnes gens, tellement polis, doux et inoffensifs, que, fussiez-vous laid comme le péché, et de travers comme la tour de Pise, vous n'en seriez pas moins assommé, assourdi de louanges et de compliments, à l'endroit de la face et du torse.

Après avoir été éreinté de la sorte, on vous étrille, c'est le mot. Vos deux bourreaux s'arment, chacun, d'une brosse en poil de chameau, rude comme du chagrin, et profitant de la moiteur et de la porosité du corps, ils

vous enlèvent tout ce que vous pouvez avoir sur la peau, y compris une partie très-notable de l'épiderme; ce dont ils sont tout fiers, et vous tout ébahi.

Puis, ils vous placent, le dos au mur, au-dessous d'un robinet; vous enduisent de savon de la tête aux pieds, vous préviennent de fermer les yeux, et vous administrent une douche d'eau plus que tiède, qui, tombant sur la tête, ruisselle sur tout le corps et vous couvre d'une écume dont vous êtes vaillamment frotté. Après quoi, les Mozabs vous sèchent, vous enveloppent dans des vêtements de laine fine, et vous reconduisent dans la salle du repos, dont vous avez, certes, grand besoin; puis, ils vous couchent avec ménagement, vous recommandent de ne pas bouger, vous apportent une longue pipe de tabac turc, du café ou un sorbet (1), et s'asseoient à vos pieds, avec un gracieux sourire qui semble vous demander : — Es-tu content?

Vous restez couché tant que vous avez de nonchalance, vous vous levez, on vous habille, on vous rend fidèlement vos bijoux, et vous payez *ce que vous voulez*, mais pas moins de *soixante-quinze* centimes.

La civilisation, que nous nous efforçons d'introduire chez ce peuple barbare à grands coups de sabre et de canon, avec une grosse armée et une grosse législation, fera je le crains, prodigieusement renchérir le bain maure... malheur grave pour l'hygiène des pauvres gens !

Le baron et Muller (nous ne connaissons encore les deux étrangers que sous ce titre et ce nom), après avoir passé par toutes les opérations que nous avons détaillées, étaient couchés côte à côte sur le lit de camp, soigneusement enveloppés d'un haïck, silencieux et graves comme deux muphtis.

Muller était adossé à l'angle des deux murs, au fond de

(1) Limonade aromatisée.

la salle; le baron était à sa droite, et, les matelas qui touchaient le sien n'étant pas occupés, les deux voyageurs se trouvaient à peu près isolés parmi les baigneurs, peu nombreux, toutefois, attendu que l'arrivée de la colonne expéditionnaire avait mis toute la population de Mostaganem hors des remparts.

Les Mozabs apportèrent deux pipes, deux tasses de café, et se retirèrent respectueusement sur un signe du baron. Une fumée blanche et odorante enveloppa bientôt la partie du lit de camp où reposaient les deux étrangers; tout à coup, le baron se redressa brusquement sur son séant, chassa de la main le nuage léger qui voilait sa vue, et prêta l'oreille avec soin. Muller posa froidement sa tasse sur le parquet, mit l'une de ses mains sèches, lourdes et nerveuses, sur l'épaule de son jeune compagnon, et attacha son regard sur la porte d'entrée.

Le bruit sonore et métallique produit par un fourreau de sabre et les talons d'un cavalier sur un terrain caillouteux se rapprochait de plus en plus; la porte des bains, poussée brusquement, donna passage à un jeune capitaine qui entra la tête haute et d'un air de conquérant.

Le baron jeta sur le nouveau personnage un regard étincelant. La main du vieux Muller étreignit l'épaule du baron et le condamna à l'immobilité. Celui-ci tourna la tête vers son compagnon, qui lui dit à voix basse :

— Nous avons le temps.

Le jeune homme se recoucha, ramena le voile de son haïck sur son front; et les deux étrangers, redevenus impassibles, fumèrent en silence, jetant par moment, à la dérobée, un coup d'œil inquiet sur l'officier.

— Eh bien! Hassan, dit le capitaine au maître des bains, que deviennent tes habitués?

— Ils sont allés au devant des troupes, seigneur capitaine. Les hommes sont, comme les femmes qu'ils criti-

quent, curieux de tout voir... On nous avait annoncé que tu étais blessé; — il n'en est rien, je le vois.

— Je n'ai perdu que mon vaillant cheval, et l'Arbi me le paiera cher.

— Ah! l'Arbi est comme le sultan (1); bien rusé qui l'approche, et bien brave qui le combat : c'est une gazelle et c'est un lion. L'avez-vous rencontré?

— Je l'ai cherché des yeux dans la plaine et dans la montagne; mais ce fameux guerrier ne s'est pas montré. Il est aussi, comme ton sultan, très-avare de sa vie, à ce qu'il paraît; car on entend parler de lui sans cesse, et on ne le trouve jamais.

— Ce n'est pas une raison de douter de sa puissance; car tu ne vois jamais Dieu, et tout te parle de lui.

— Nous parlerons de l'Arbi après mon bain, s'il te plaît; car je suis harassé de fatigue... Garde-moi cela précieusement.

— Ah! ah! dit le Maure, c'est ton talisman. — Et il enferma avec précaution, dans son coffre, un petit médaillon que le capitaine avait tiré de son sein. — Les chrétiens ont tous quelque relique de ce genre. Pourquoi ne portes-tu pas des signes de tes livres saints, au lieu de cette image de femme? Tu n'en serais que plus protégé par le Dieu des batailles, et ton cheval n'aurait pas été tué dans la montagne.

L'officier ne répondit pas à cette mercuriale du vieux Maure, et se rendit au vestiaire, en rasant les lits des deux étrangers, qui, à son approche, baissèrent subitement les yeux.

Dès qu'il fut hors de la salle, le baron appela un Mozab et lui dit :

(1) Abd-el-Kader a pris le titre de sultan depuis le malheureux combat de la Mactah (1835).

— Quand l'officier reviendra du bain, tu le feras coucher là, à cette place, près de moi.

Le Mozab baissa la tête, et se mit en devoir de préparer un lit, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

— J'aurais dû en finir de suite, dit le jeune homme, à demi-voix, en s'adressant à son compagnon.

— Non, Monsieur, et pour deux raisons.

— Lesquelles?

— Il sera nuit tout au plus dans une heure, et vos projets ne peuvent pas s'exécuter en plein jour. Cette seule raison me paraît concluante... J'ajouterai, cependant, que l'effet de votre bain n'est pas encore produit; et, pour moi, qui suis un vieux renard, cette condition est de premier ordre. Jésus! que les enfants sont pressés de courir à leurs plaisirs! Monsieur votre père n'a jamais été si étourdi...

A ces mots, prononcés d'un ton moitié caressant, moitié grondeur, le jeune homme sourit avec grâce, et ce sourire répandit sur ses traits une douceur mélancolique.

— Je voudrais avoir le médaillon qu'il a déposé entre les mains de Hassan.

— Le demander serait imprudent. D'ailleurs, Hassan ne le donnerait pas pour un beylick : ces vieux Maures se piquent de probité, et sont incorruptibles.

— Prie-le de te le montrer.

— Je m'en garderais bien. Pourquoi, diantre! éveiller des soupçons, quand tout marche à souhait?

— Tu es têtu comme un prophète, mon cher Muller.

— Et vous, capricieux comme une jeune fille. A mon sens, les prophètes sont plus sages.

— Plus fous.

— Soit.., Croyez-moi, posez là votre pipe, et dormez un peu. La nuit sera longue et pénible; le sommeil fait passer le temps.

— As-tu jamais vu un chasseur s'endormir à l'affût?

— J'ai souvent vu la bête tuer le chasseur, monsieur le baron... Quant à moi, je vous souhaite le bonsoir.

Le plus profond silence régna dans la salle; Muller avait fermé les yeux, et le baron fumait avec cette nonchalante apathie dans laquelle sont si souvent plongés les Orientaux. Le beau visage de ce jeune étranger était empreint, nous l'avons dit, d'un air de fierté mâle et noble qui le caractérisait avec vigueur. L'ovale gracieux de sa figure, son teint chaudement basané, son œil noir, rapide, éclatant, sont front élevé, ses dents blanches et du plus fin émail, en faisaient l'un des types les plus parfaits de la race arabe; et, à le voir sous les plis éblouïssants du haïck, on l'eût pris pour un des beaux enfants du Prophète, si ses longs cheveux noirs, sa barbe taillée en collier, la blancheur de sa poitrine et l'aisance de ses manières n'avaient révélé en lui un élégant de notre belle France.

Le capitaine qui occupait si fort les étrangers, et que le hasard avait conduit, comme eux, aux bains maures, pouvait avoir quelques années de plus que le baron; il était grand, bien fait et de belle tournure. Son visage était énergique, son regard plutôt tendre que sévère, sa voix douce, mais ferme. Tous ses mouvements étaient d'un homme de guerre, et cependant sa figure avait quelque chose d'efféminé qui le parait d'un grand charme, par cela même qu'il mettait en relief les perfections de sa mâle beauté.

Il portait le costume des chasseurs à cheval, corps valeureux qui, depuis plus de douze ans, est l'illustre représentant de la cavalerie française en Afrique, et prouve à l'Europe que la gloire des Lassalle et des Murat a pour longtemps fécondé la France. La tunique bleu de ciel, plissée sur les hanches, le pantalon rouge, le képi, le cein-

turon dessinant une taille svelte et souple, de petites moustaches rejoignant, par une courbe élégante et martiale, une royale bien taillée, lui donnaient un bel air de soldat et de fashionable, en accord parfait avec sa nature, qui, nous l'avons dit, sous son extérieur viril et bien trempé, laissait deviner quelques penchants féminins.

Pris au *pied à terre*, le jeune cavalier n'avait pas encore secoué la poussière qui couvrait ses vêtements. Il était criblé de ce sable rougeâtre que le vent soulève en tourbillons dans la plaine; sa barbe et ses cheveux en étaient saupoudrés. Son front, bronzé par le soleil, était marqué d'une ligne blanche comme l'albâtre, qui séparait la partie exposée à l'air vif de la partie garantie par la coiffure, ligne tracée par la vie des camps, et qui fait l'orgueil du soldat, en lui rappelant ses jours de gloire et de misère, ses combats et ses travaux.

En voyant le capitaine Horace de Candeuil, tout ami de la patrie devait éprouver un sentiment joyeux : sa physionomie ouverte annonçait un cœur brave et bon ; et il faut avoir vécu loin de la France pour apprécier, à son inestimable valeur, la rencontre d'un Français dont on peut se faire, à la fois, plaisir et gloire.

Muller paraissait profondément endormi; le baron fumait toujours en vrai bédouin, prenant une tasse de café maure après chaque pipe turque, ne disant pas un mot, ne faisant pas un geste, mais ramenant sans cesse ses regards sur la porte par où devait venir le capitaine.

Après une demi-heure d'attente, un bruit de saudales se fit entendre dans la salle voisine, et l'officier parut, appuyé sur deux Mozabs, et souriant de sa maladresse à marcher sur les dalles humides.

— Je ne pourrai jamais m'habituer à ces damnés patins... Ah ça! où me mettez-vous?

— Là, sidi.

— Ce n'est, ma foi, pas volé !... Tudieu ! quels garçons vous êtes !... Je suis rompu !

— Tu en avais besoin, dit l'un des Mozabs.

— Pardieu ! que ne m'assommiez-vous, sans vous gêner davantage !... Ah ! vous appelez ça un bain ! j'aimerais autant la bastonnade... Décidément, les bains chinois valent mieux que les bains maures.

Il se coucha, s'étendit bien douillettement, prit un seheurbet (1), une longue pipe, congédia les Mozabs, et, par forme de délassement, voyant qu'on ne lui parlait pas, il se parla à lui-même, en continuant ses observations critiques sur les localités et les coutumes barbaresques ; puis, se retournant vers le matelas de son voisin, il lâcha une bouffée de tabac magnifique, et, croyant avoir affaire à quelque lourdaud du pays, il s'écria d'un ton de bonne humeur :

— Quels sont ces messieurs ?

Rejetant brusquement ses burnous, le baron passa la main sur son front, écarta les pans de son haïk, et attacha sur le capitaine un regard que le soleil n'eût pas fait baisser.

— Vous ici, monsieur de la Garde ?

— En seriez-vous surpris, monsieur de Candeuil ?

— Fort agréablement, je vous le jure, repartit le capitaine qui avait rappelé aussitôt sa charmante insouciance et sa voix la plus douce, la rencontre est un peu bizarre, je l'avoue, c'est du plus pur roman, et j'aime beaucoup les romans.

— J'aime surtout à les finir ; et vous, monsieur ?

— Moi de même... Pardieu, si cette aventure était racontée à l'un de nos écrivains, nous ferions deux héros très-séduisants.

(1) Sorbet.

— Il ne tiendra qu'à l'un de nous de la publier.

— C'est ma foi vrai, ces pauvres feuilletons sont si souvent au dépourvu, Dieu me pardonne, la situation est à la fois dramatique et mignonne.

— Je suis ravi qu'elle vous plaise.

— Infiniment, je ne l'aurais certes pas trouvée; ces bains maures, ces figures de Mozabs, le vieux Hassan, ces Bédouins qui dorment à tour de bras, et ce déguisement sous lequel nous nous rencontrons, nous qui nous sommes séparés au bal de la princesse Tzaritzinn, le plus beau bal que Paris ait donné l'hiver dernier... vous en souvenez vous, monsieur le baron.

— Ma visite le prouve.

— Certes, mais je n'invoque vos souvenirs que pour les reporter sur les fées charmantes de cette soirée délicieuse... Ah! vous vous ennuierez à périr iéi, pour peu que vous ayez encore en tête nos valseuses intrépides. Il faudra vous contenter de la musique du Hackem, qui ferait fuir un troupéau de chèvres y compris le chévrier; et les femmes, Monsieur, les femmes! Savez-vous bien qu'il n'y a pas de femme ici!... Ah!... je vous plains!

— Je suis cependant venu chercher en Afrique un plaisir que je place au-dessus de tous ceux que vous regrettez, et j'ose espérer qu'il ne me fuira pas.

Ces derniers mots furent prononcés avec lenteur et accompagnés d'un sourire qui tenait à la fois de la plus exquise politesse, et du sarcasme le plus acéré. Le capitaine tressaillit sous ses longs vêtements de laine; il regardera le baron avec une dignité froide, appela un Mozab ponr faire recharger sa pipe; et, reprenant la conversation sur le même ton, dit avec nonchalance:

— Il est à parier que les lecteurs du roman dont nous fournirons l'intéressant sujet, frémiront d'épouvante en découvrant que nous allons nous couper la gorge; car

c'est là le plaisir que vous poursuivez, si je ne me trompe.

— Je suis arrivé de Paris tout exprès.

— Quoi! sans m'en prévenir, mais c'est fort mal; et j'y vois un soupçon pour moi peu bienveillant. Pensiez-vous que je chercherais à vous éviter, par hasard?

— J'étais certain de vous rencontrer. Pourquoi vous aurai-je écrit? je ne suis pas très-heureux par correspondance, vous le savez! Le baron appuya encore sur cette dernière pensée.

— Avant tout, reprit le capitaine, parlons bas, et sachons avec qui nous sommes. Quel est le Sarrazin qui dort à vos côtés. est-il des vôtres?

— Ce Sarrazin est un soldat qui a fait la campagne d'Égypte, répondit brusquement le vieux Muller, que le ton railleur de l'officier avait très-fort choqué.

— C'est un ancien ami et serviteur de ma famille.

— J'en suis charmé et pour vous et pour lui; mais je serais tenté de croire que tous ces bédonins étendus là-bas, vont secouer leurs burnous et me montrer de gracieux visages comme le vôtre, monsieur le baron, ou de vieilles moustaches de la République, comme celles de monsieur votre ami et serviteur, à moins que l'Arbi, l'invisible, ne soit couché parmi eux, ce qui serait plus original encore!

— Nous avons, ce me semble, assez examiné le côté plaisant de notre aventure; vous plairait-il de parler sérieusement, dit le baron d'un ton grave?

— De tout mon cœur... Et d'abord, je vous dirai que si j'eusse reçu à Paris, la lettre par laquelle vous me demandiez une rencontre à Saint-Mandé, je me serais fait un devoir et un plaisir de vous être agréable, en y répondant l'épée ou le pistolet au poing. Mais je n'ai trouvé votre épître qu'à Alger, poste restante, et malgré mon désir de repasser la mer, je n'ai pu me dispenser de rejoindre mon régiment qui entrait en campagne.

— Je suis fort aise, Monsieur, de cette justification, que j'accepte et qui me suffit.

— Vous m'écrivîtes en sortant du bal de la princesse Tzaritzinn ; j'avais quitté les salons avant vous, et d'assez bonne heure, car mon départ de Paris était arrêté pour le point, du jour, Je n'ai donc voyagé qu'avec les rêves caressants de ma dernière soirée, l'esprit énivré de parfums, de danse, de mélodies, m'arrêtant à vingt visages enchanteurs qui m'avaient séduit, écoutant l'écho de certaines paroles, un peu oubliées déjà, je le confesse; assez fat pour espérer la trouvaille de quelque billet doux, à la poste d'Alger où j'avais ordonné de m'adresser ma correspondance; mais que je sois pendu si j'ai cru, un seul instant, laisser derrière moi un ennemi mortel, et trouver au port un cartel à outrance. Vous me disiez de ne pas vous répondre par écrit; je n'ai jamais très-bien compris cette fantaisie, mais j'ai pour principe de ne jamais contrarier les gens; je m'en suis donc remis aux soins de la Providence qui doit, dit-on, permettre aux montagnes de se rencontrer un jour à tour de rôle, et j'ai bien fait, car nous voilà... A quand la noce, s'il vous plaît? pardonnez-moi ce terme un peu troupier.

— Le plus tôt possible, et vous m'obligerez.

— De tout mon cœur, répondit le capitaine qui affectionnait cette phrase amicale; il fait jour à cinq heures, et même avant; ainsi, demain, à l'ouverture des portes.....

— Ce serait à merveille, sans un petit inconvénient, interrompit le baron, qui, à son tour, voyant que son adversaire venait au-devant de tous ses désirs, semblait vouloir lutter avec lui d'insouciance et de légèreté.

— Lequel?

— Demain, à trois heures du matin, je dois mettre à la

voile, pour des raisons qui sont indépendantes de ma volonté.

— Fort bien! j'admire tous ces accidents, et notre drame tourne à la coquetterie; ainsi vous devez mettre à la voile à trois heures du matin! Vous ne pouviez pas me dire avec une charité plus polie de songer à ma confession?

Ah! çà, nous allons donc nous battre à la bougie, cher Monsieur? Qu'en pensez-vous, mon brave Égyptien?

— Je dis que cela s'est vu, répondit Muller à qui le ton railleur du capitaine ne plaisait pas du tout.

— Je n'ai rien à vous refuser, après tout, vous venez de trop loin pour que je sois difficile; et je ne connais qu'un juif qui puisse marchander avec un gentilhomme.

— Avez-vous remarqué que nous sommes entrés dans la nouvelle lune, et que le ciel est éblouissant d'étoiles depuis quelques nuits, reprit le baron, qui prononça ces mots avec la voix mieilleuse qu'il aurait prise pour demander un rendez-vous d'amour.

— C'est pardieu vrai, on y voit comme en plein jour.

— Pour dernier pittoresque a notre aventure, si nous l'achevions cette nuit. Qu'en pensez-vous monsieur de Candeuil?

— Il n'y a que vous au monde, monsieur de la Garde, pour trouver de semblables péripéties... Volontiers! volontiers; palsembleu, comme on dit encore à la Comédie-Française, ce sera charmant.

— Quelle fortune pour la province! Où nous battrons-nous?

— Je ne connais pas bien le pays, mais il me semble que nous ne serions pas très-mal à la pointe de la Salamandre, est-ce le nom? Oui, parbleu... Nous aurons des rochers assez sauvages, le bord de la mer, quelques rui-

nes, le souvenir d'un ancien naufrage (1), c'est parfait, j'aurais voulu un peu de tempête, mais comme vous désirez embarquer, ce serait vous souhaiter mauvais voyage. Ce sera dramatique au dernier point, car pendant que vous gagnerez le large, mes témoins me rapporteront comme Marlborough d'illustre mémoire.

— J'espère, Monsieur, que votre habileté ne vous fera pas défaut dans cette occasion.

— Si c'était le jour, je ne dis pas, mais je n'ai jamais mis l'épée à la main la nuit... Il y a commencement à tout. A propos, quelles sont vos armes?

— A vous le choix, vous tirez l'épée comme Bertrand, m'a-t-on dit?

— Je me rouille tous les jours... Vous tirez le pistolet comme Saint-Georges, assure-t-on?

— Assez bien le jour, mais la nuit...

— Ce sera donc au pistolet...

— Non, à l'épée...

Aux deux, soit, car nous ne nous fâcherons pas pour de semblables vétilles.

— Aucun arrangement n'étant possible entre nous, je compte sur votre discrétion pour cacher, même à vos témoins, les causes de notre duel?

— Mes témoins seront trop bien élevés pour être curieux... Votre heure?

— La lune se lève à dix heures.

— Hassan, quelle heure est-il, cria le capitaine?

— La *stetta* (2), répondit le Maure.

— C'est entendu, reprit l'officier, et il appela les Mozabs pour se faire habiller.

(1) Le steamer de l'État, la *Salamandre*, s'étant perdu sur les grèves qui avoisinent Mostaganem, en 1835, le petit cap où eut lieu ce sinistre, porte le nom du navire échoué.

(2) Sept heures.

Le baron et Muller en firent autant, et sortirent les premiers du bain maure.

— N'êtes-vous pas frais et dispos, dit le vieux soldat, en frappant sur l'épaule de Gaston, et avais-je tort de vous faire assouplir?

— Je me sens plus robuste que jamais, et je te remercie, car cet homme est brave, et son bras me semble rude à désarmer.

— Croyez-moi, répondit Muller, qui répétait ce mot huit fois sur dix occasions qu'il en avait, nous avons affaire à forte partie..... Et maintenant, où allons-nous?

— Chez Samuel, à Mazagran.

— Dépêchons.

Samuel.

Mazagran est situé, ainsi que nous l'avons dit, sur le versant de l'un des rapides coteaux qui descendent vers la mer, à une demi-heure de Mostaganem. Cette bourgade en ruines s'ouvre par deux portes, l'une au sud-est et sur un immense et riche plateau couvert d'arbres fruitiers, et de maisons démolies; l'autre au sud-ouest sur les prairies fécondes qui vont jusqu'à la côte. Une source fraîche, limpide et fort estimée, baigne de ses eaux abondantes les murs crénelés qui bordent la ville de ce côté. La position de Mazagran est délicieuse, et on y retrouve le goût parfait, délicat, poétique qui a présidé à la fondation des moindres hameaux kabyles, des villages mauresques ou des villes turques, dans le choix du site et de l'exposition.

On raconte, que plusieurs familles maures, chassées de l'Espagne, au commencement du xv^{e} siècle, montaient trois petits vaisseaux qui furent jetés par un coup de vent sur la grève du vieil Arzew. Les naufragés abordèrent la

plage, après avoir perdu la plus grande partie de leurs richesses, et se mirent en route en contournant les *mactah* ou marais du *sig* et de l'*habrah*. Sans guides, dans ce pays où leurs frères avaient été égorges deux ans auparavant, les malheureux proscrits se fièrent à la sagacité de leurs chiens leviers, qui les conduisirent, mourants de soif, à la fontaine sainte de Mazagran, où ils campèrent et fondèrent une ville charmante, tournée vers le couchant et vers l'Espagne leur patrie abandonnée.

Aujourd'hui, c'est un spectacle désolant que cet amas de masures habité par les plus pauvres familles du pays, suspendu entre deux jardins, comme le tombeau du prophète entre deux aimants. Une herbe vigoureuse s'étend en pelouse depuis la porte de l'Est jusqu'au loin dans la plaine. couvrant de ses fleurs et de son manteau vert un vaste cimetière où dorment les anciens maîtres, où son les dépouilles humaines à côté des décombres! Au sud, est un ravin profond d'où ont été tirés la pierre et le sable qui ont servi à bâtir la ville, et que le vent lui rapporte chaque jour! Les rues sont étroites, irrégulières, sablonneuses par le soleil, et bourbeuses par la pluie; le seul galop d'un cheval suffit pour faire écrouler, quelque part, un pan de muraille lézardée, ou une terrasse chancelante, comme par miracle en équilibre. Désirant profiter de la position militaire de Mazagran, et conserver le peu de maisons habitables de cette misérable bourgade, l'autorité militaire l'assigna aux premières familles soumises à notre drapeau, et qui, toutes, étaient plongées dans la plus affreuse indigence.

Pour garantir cet avant-poste des courses de l'ennemi, et pour venir en aide à notre *maqrzen* (1) incapable de

(1) Le *maqrzen* était un corps de cavalerie irrègulière dont se servaient les Turcs pour gouverner le pays et tenir les provinces sous leur joug. Le mot *maqrzen* signifie arsenal, magasin, et la

soutenir un assaut, le génie militaire releva quelques murailles, les relia pour concentrer la défense dans un réduit, et Mostaganem confia la garde de cette bicoque à une compagnie détachée de sa garnison, qui devait s'illustrer par un fait d'armes, vainement rabaissé par la jalousie.

Il faut entrer, le jour, dans Mazagran pour se faire une idée complète de la vie paresseuse et insouciante des Arabes. Vous les rencontrez accroupis, le dos au mur, près de la porte de l'Ouest, fumant sans relâche, buvant un café épais où le marc flotte, où la cassonnade est rare (1). Sobres de gestes et de paroles, humant l'air et l'ombre ou le soleil, fiers mendiants qui reçoivent tout ce qu'on leur donne, et ne vous en remercient jamais; dignes sur leurs burnous en loques, comme le grand cynique dans son tonneau; intelligents, penseurs, rusés, hardis, prêts à tout faire et ne faisant rien, à moins que l'odeur de la poudre et le chant des combats ne viennent les réveiller, et les arracher de la terre où ils semblaient enracinés; tels sont les Arabes des villes! Alors, à cheval le Maqrzen! à cheval et en guerre, au pillage, au feu, au sang! nuit et jour à cheval!..

Comme on voit un vol immense de corbeaux posé dans un champ, couvrir de ses plumes noires les sillons du laboureur, observer un morne et prudent silence, puis battre tout à coup des ailes, monter en tournoyant dans

cavalerie des beys était en effet le véritable arsenal de leurs forces. L'expérience nous a démontré tous les avantages de cette organisation, que M. le maréchal Bugeaud complète chaque jour. Les Turcs n'ont pacifié la régence qu'à l'aide des *maqrzen;* leurs troupes nationales ne dépassaient pas 4,000 hommes, tous fantassins.

(1) Les Arabes, les Turcs et les Maures ne se servent presque jamais de sucre raffiné.

les airs, se perdre dans les nuages, ou fondre sur une proie nouvelle!.. Ainsi les cavaliers arabes se lèvent, brusquement et à la fois, de la poussière où vous les avez vus couchés; ils secouent au vent leurs burnous, et se répandent au galop dans la plaine, où leur instinct sauvage a flairé quelques combats et quelque bulletin sanglant.

Le baron et son compagnon, après avoir traversé la place du marché, avaient gagné le sentier sablonneux qui contourne les flancs du coteau où git le cadavre du vieux Mazagran. Ce chemin, bordé de haies touffues et odorantes, où les les larges feuilles du cactus se mêlent aux fleurs de l'acacia et aux graines du lantique, était plongé dans une obscurité épaisse, et la brise de mer troublait seule le silence de la nuit, en caressant les arbustes de son souffle léger.

Les voyageurs ne causaient qu'à voix basse, et encore n'était-ce qu'à de rares intervalles qu'ils échangeaient quelques paroles dont il était impossible de saisir le véritable sens. D'ailleurs la langue qu'ils employaient était d'un idiome singulier qui tenait du russe et du polonais, une espèce de patois kalmouth qui, certes, ne devait pas avoir d'interprètes dangereux entre Mostaganem et Mazagran.

— Nous sommes arrivés, dit Muller, j'entends les chiens.

Bientôt, en effet, un tapage infernal, produit par une meute chiens féroces, signala le voisinage de la bourgade; et les deux étrangers, franchissant la porte de l'Ouest, sans y rencontrer un seul Arabe, s'enfoncèrent dans les rues, à travers les masures, poursuivis de maison en maison par les aboiements hargneux de ces terribles gardiens, moitié chiens, moitié chacals, qui, du crépuscule à l'aurore, s'égosillent avec furie contre tout bruit qui passe, pendant que leurs maîtres dorment au milieu des périls, sans autres sentinelles que leur intrépide vigilance.

— Du diable si je m'y reconnais! s'écria le baron avec humeur; quelle nuit noire!

— Ne la maudissez pas, elle nous est fort utile, et j'ai peur que nous n'y voyons trop tôt.

Le baron prit sa montre et la fit sonner.

— Neuf heures moins un quart, dit-il. Si ce drôle de Samuel m'a bien compris, nous avons du temps de reste.

— Samuël, en bon juif, comprend toujours à merveille quand on lui parle bourse en main.

— En ce cas, il n'a pas à se plaindre...

— Monsieur le baron est plus généreux qu'un prince... Mais... nous y voici!

Les deux étrangers s'arrêtèrent devant une porte basse qui résista bravement aux poings vigoureux de Muller. Les étoiles avaient tout à coup illuminé le ciel, et permettaient de distinguer confusément les objets qui encombraient la rue, et la maison à laquelle les voyageurs s'adressaient. Cette maison avait une apparence moins misérable que ses voisines, ses murs et sa terrasse paraissaient avoir été recrépis et blanchis, et l'on entendait le frémissement des feuilles de deux figuiers qui ornaient la cour.

Aux coups redoublés de Muller, un chien énorme s'élança sur la terrasse, le poil hérissé, la queue flottante, et fit, à lui seul, un bruit plus formidable que tous les gardiens de son quartier.

Sans s'inquiéter de la rage du brave animal, les étrangers prirent chacun une pierre, et frappèrent à outrance contre la porte. Nulle voix ne répondit. La rue semblait inhabitée, la maison paraissait déserte; aucune lumière, aucun feu. Le seul concert de la meute grondait dans l'écho sur tous les tons.

— Quel sabbat fantastique! s'écria Muller; il est impossible de s'entendre.

— Où s'est donc fourré ce voleur? dit Gaston (c'était

le prénom du baron). N'aurait-il pas reçu ma lettre?

— Il l'a reçue, Monsieur; patientez... ou le drôle fait sa prière, ou il compte ses douros... On marche dans la cour, voilà notre homme...

— C'est bien heureux!

— Paix! paix! Mascara! Mascara! cria une voix grêle et piteuse, qui, avec ces deux mots répétés, imposa silence au chien de garde. — Qui est là? demanda la même voix d'un ton nazillard et timide.

— Muller! répondit le vieux soldat. Ouvriras-tu?

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! pardon, Sidi, pardon! Si j'avais pensé que ce pût être... Pardon, mon Dieu!... je ne savais pas... Paix, Mascara, paix!

Tout en s'excusant de son mieux, et avec un trouble évidemment affecté, le juif Samuël, car c'était lui, débarrassait la porte de ses crochets, de ses ferrures, et donnait enfin les deux tours de clef qui permirent aux voyageurs d'entrer dans la cour. Le chien vint les flairer, en éteignant sa colère dans un grognement sourd et rancunier; puis, il regagna la terrasse, où, bientôt après, il reprit sa partie avec un gosier infatigable.

— Je te trouve bien hardi de me faire attendre ainsi à ta porte, dit Gaston, avec plus de calme et de froideur qu'on n'aurait dû en attendre de sa jeunesse et de son impatience.

— Hélas, Sidi, ce pays est peuplé de brigands, et le pauvre Samuël est obligé de prendre beaucoup de précautions.

— As-tu reçu mon billet?

— Le petit Jacob me l'a remis, dès son arrivée.

— Quand?

— Avant-hier.

— Tu as eu le temps de tout préparer?

— Ne parle pas si haut, mon bon seigneur, murmura le

juif. Songe que nous sommes entourés de brigands, et que le pauvre Samuel est père de six enfants.

— Eh ! poltron, quel danger peux-tu courir à parler de manière à ce que je t'entende ?

— Samuël a raison, monsieur le baron, dit Muller, la fin d'une entreprise aussi hardie que la nôtre exige autant de prudence que de bravoure.

— Grand Abraham ! tu as deviné, monsieur Muller, tu es sage !... La poussière a des oreilles, à Mazagran !...

— Tout est-il comme je t'ai demandé ? interrompit le jeune homme, avec impatience, mais à voix basse.

Le juif tourna la tête dans tous les sens avant de répondre :

— Oui, mon bon seigneur.

— Et *Kadidja*, continua Gaston d'une voix encore plus étouffée.

Samuël se rapprocha des deux voyageurs, et, montrant du doigt la porte de son logis, il murmura ce seul mot :

— *Là*... avec l'effort d'un criminel qui ferait un aveu terrible.

Le baron s'avança rapidement vers la porte ; Muller l'arrêta par le bras et lui dit :

— Vous n'avez qu'un quart d'heure, ne l'oubliez pas!

— Je n'ai besoin que de dix minutes... attendez-moi.

Il disparut, et Samuël tressaillit de tout son corps. Un cri de femme jeta dans le silence de la ville endormie sa note éclatante, et réveilla la colère un instant assoupie du chien de garde.

— Saint Israël ! murmura le juif, en fermant soigneusement la porte que le baron avait laissée entr'ouverte, pourquoi un si généreux seigneur est-il aussi imprudent !... Ah ! monsieur Muller, tu as seul pitié du pauvre Samuël !

— Je n'ai pas pitié de toi, parce que tu es le plus riche coquin de l'Afrique, répondit avec flegme le vieux soldat,

qui, s'asseyant sur une pierre, battit le briquet, prit sa pipe et l'alluma.

— Je suis ruiné, ruiné! Cette dernière affaire me met sur le fumier de Job, monsieur Muller; et, cependant, je suis un honnête homme!...

— Honnête homme!... voleur, veux-tu dire?

— Couvre ta pipe, mon bon monsieur Muller, couvre ta pipe; on voit le feu de loin. Parle plus doucement, je t'en supplie!

— Silence! ta lâcheté fait plus de bruit que la témérité de M. Gaston.

— Hélas! mon Dieu, mon Dieu! marmota Samuël; et, s'accroupissant dans un coin, il n'ouvrit plus la bouche, pendant que le brave Muller fumait, silencieux et grave comme un vieux matelot faisant son quart de nuit.

Le contraste entre ces deux hommes était frappant. L'heure et le lieu qui les mettaient en présence, le drame qui se préparait sous leurs yeux, et auquel ils semblaient prendre une part active; la conduite mystérieuse du baron, les frayeurs de Samuël et la froide détermination de Muller, donnaient au silence suspendu sur la maison du juif quelque chose de lugubre et de solennel. La lune planait dans les cieux, et son croissant faisait pâlir l'éclat de ses plus brillants satellites; la nue était semée d'étincelles, et l'étoile filante traçait sa courbe enflammée des trois Rois aux Charriots, du Syrius au Berger. Les terrasses et les masures de Mazagran reflétaient les rayons qui du ciel inondaient la terre, et la baignaient de leurs flots lumineux. Les grillons chantaient sous l'herbe des prairies; le ver luisant, vaincu, éteignait son feu dans les broussailles; les arbres projetaient des ombres gigantesques, et, dans la cour de Samuël, éclairée comme pour une fête, on voyait, immobiles aux places qu'ils avaient choisies, le vieux soldat d'Égypte et le fils dégénéré d'Israël.

Samuël portait le costume adopté par les juifs d'Afrique ; il avait la tête nue et rasée de fort près, une cravate noire roulée en corde, un gilet en coutil gris, soutaché de quelques cordonnets noirs, et boutonné du haut en bas par une infinité de petits boutons noirs arrêtés par des ganses en soie de même couleur ; sa veste était de gris-de-fer, coupée sur le patron des vestes turques, mais plus étriquée et sans ornement aucun ; son pantalon était de drap noir, large des hanches et des cuisses, s'arrêtant par une conlisse à la taille et par une agrafe au-dessous du genou ; de longs bas chinés et de larges babouches, ou sandales mauresques, achevaient de revêtir les formes grêles du plus juif des juifs de la régence. Il était grand, voûté, mal assuré sur ses jambes, maigre, malpropre. Ses traits avaient cette finesse qui indiquent l'astuce, la ruse, l'intelligence et l'égoïsme profond ; ses yeux noirs, bien fendus, étaient lâches et dégradaient la face, que les veilles, la cupidité et l'asservissement avaient vieillie et flétrie avant l'âge. Samuël pouvait avoir cinquante ans ; on lui en aurait donné soixante. Sa voix était flûtée, paresseuse, caressante et servile. Jamais juif ne mérita mieux l'épithète de ben-djiffa (1) que tout Arabe fier et belliqueux donne à l'Israélite, objet de son implacable mépris.

Muller regardait le marchand avec une pitié dédaigneuse et, n'ayant rien à lui demander, il semblait ne pas s'apercevoir de sa présence.

— Mon Dieu ! dit le juif, M. le baron reste bien longtemps ; il oublie ce que tu lui as recommandé.

(1) *Ben* veut dire fils, et *djiffa* signifie charogne. Cette épithète remonte à une haute antiquité, d'après les taleb ou savants du pays, qui prétendent que le peuple juif ayant été vaincu et détruit par Abou-Bekr, dans une grande bataille, Mahomet permit aux femmes des morts d'aller les relever ; il arriva que ces femmes étant devenues grosses, leurs enfants, d'où descend la race juive actuelle, furent nommés *beni-djiffa*.

— Mêle-toi de ce qui te regarde ; n'as-tu pas été payé ?

— J'ai reçu un à-compte, mon bon monsieur Muller ; mais, pour achever toute cette besogne, je suis obligé de tant dépenser que je n'ai plus un seul soltani.

— Si tu me fais encore un mensonge, je prierai M. le baron de retenir la moitié de ce qu'il t'a promis.

— Abraham ! vous ne voudriez pas me faire mourir de faim !

— Arrange-toi...

Samuël allait recommencer ses supplications, lorsque Muller lui fit un geste impérieux, en se levant brusquement. La porte par laquelle Gaston était entré dans la maison, venait de s'ouvrir, et le baron était sur le seuil, enveloppé dans son manteau de voyage. Il donnait le bras à une jeune femme vêtue d'habits mauresques, qui fit un pas dans la cour, sans vouloir abandonner son appui.

— Kadidja ! s'écria le juif avec terreur, Kadidja ! rentre chez toi... Nous sommes perdus!..

— Adieu, dit le baron, Samuël n'a pas tort, cette fois, courage, mon enfant, laisse-moi partir...

Kadidja saisit l'un des bords du manteau de Gaston, recula d'un pas, et s'agenouillant dans l'ombre de la porte, elle baisa l'étoffe que ses mains serraient avec force.

Cette femme était admirable dans cette pose pieuse et passionnée. Les lueurs molles de l'astre qui éclairait ses formes élégantes, la pâleur de ses traits qui faisait ressortir le jais de ses cheveux épars sur sa gorge, son front noble et penché, l'expression d'une touchante douleur répandue sur tout ce beau corps affaissé sur lui-même sa bouche muette, mais tremblante et entr'ouverte pour des baisers qu'elle ne pouvait plus donner ni recevoir; toute cette perfection rehaussée par l'éclat d'une parure opulente, et apparaissant sur le seuil d'une maison rui-

née, pendant une nuit resplendissante, au milieu d'une ville dépeuplée ; tout tenait du rêve et de la fable orientale, dont Kadidja était la fée, le génie, la merveille !

Le baron se pencha vers la mauresse, couvrit de baisers ses deux mains, dégagea son manteau, traversa vivement la cour, et jetant une bourse à Samuël, il lui dit : — *Sois exact et muet.*

Muller et Gaston étaient dans la rue; la porte avait été verrouillée : le vieux soldat prit le bras de son compagnon et lui dit tout bas : — L'heure nous gagne. — Marchons, répondit avec un soupir le jeune homme qui ne put cependant quitter la maison du juif, sans prêter un moment l'oreille à ce qui s'y passait. Il entendit Samuël s'écrier d'une voix épouvantée, mais étouffée :

— Abraham ! elle est morte !.. Kadidja ! Kadidja ! réponds-moi ?..

Le baron leva la main pour frapper à la porte, Muller retint son bras et l'entraînant lui dit :

— Et le capitaine, monsieur... le capitaine ?

— Mais... cette pauvre fille ! répondit Gaston...

— Mais !.. votre vieux père ! M. le baron !..

Les voyageurs n'échangèrent plus un seul mot; enveloppés de leurs manteaux, ils descendirent à la fontaine de l'Ouest. Gaston baigna ses mains et son visage dans l'eau écumante de la source, et aussitôt après cette ablution, on aurait pu voir deux grandes ombres glisser dans les prairies, et les halliers qui vont de Mazagran à la pointe de la Salamandre.

IV

Le duel.

La côte qui borde la mer, depuis Mostaganem jusqu'à la pointe de Salamandre, est haute, escarpée, périlleuse; les flots qui baignent sa ceinture de granit, roulent sur des blocs à fleur d'eau et s'y déchirent avec fracas, avant de s'élancer en jets écumeux jusque sur les broussailles de la terre ferme. Les goëlands et les hirondelles font leurs nids dans les larges crevasses ouvertes, par les siècles et la tempête, dans les flancs des rochers; et un bruit solennel, immense comme l'horizon qui se voile dans les nuages, remplit l'air de sa majesté; voix terrible et magnifique de ces trois merveilles divines, le ciel, la terre et la mer, révélant aux hommes l'infinie puissance de leur créateur!

La plaine comprise entre les coteaux de Mazagran et la mer, étend sa nappe verte et fleurie jusqu'au pied des rochers, et déroule ses ondulations capricieuses en pentes diverses qui, tombant dans tous les sens, la transforment en un tapis barriolé selon les herbes, ou les cultures, ou les plantes sauvages qui l'enrichissent de leurs couleurs. La côte s'affaisse tout à coup vers la pointe du petit cap

de la Salamandre, et le sable de la grève s'y trouve mêlé aux cailloux, aux coquillages, aux halliers, aux derniers efforts des flots mourants. Les Maures, ravis de l'exposition charmante de cette vallée que notre pinceau malhabile ne sait pas représenter, avaient élevé des maisons de campagne jusques et au delà du cap; aujourd'hui on ne rencontre plus que les ruines de ces villa charmantes, ruines envahies par les ronces, abris misérables de quelques misérables pasteurs ou des lugubres oiseaux de la nuit.

Le roulement sourd et cadencé des tambours de Mostaganem, battant aux champs, le son pur et éclatant des clairons annonçaient aux retardataires que les portes de la ville allaient être fermées, et que la dixième heure n'était pas éloignée; on entendait encore un bruit de pas froissant l'herbe et les brouissailles, et quelques mots échangés par deux piétons en marche, se mêlaient aux murmures des eaux et du vent, et à la fanfare militaire.

La lune inondait la terre de ses rayons, et brillait en souveraine dans un ciel splendide, comme n'en ont jamais rêvé les plus langoureux poëtes, comme n'en ont jamais chanté les ballades les plus romantiques! le bruit des pas et des voix approchait de la côte; et nos lecteurs, en l'écoutant, reconnaîtront Gaston et Muller arrivant au rendez-vous.

— Nous avons perdu le sentier, monsieur le baron, il faut se décider à courir à travers champs.

— N'est-ce pas le plus court chemin?

— Nous arriverons faits comme des voleurs; ceci vous regarde, car j'use peu de bottes vernies que je sache.

Hé! nous avons un peu dévié, j'aperçois la masure des chouettes; c'est là, je crois, que vous avez pris terrain.

— Personne encore!.. Dieu soit loué! nous sommes les premiers.

Après avoir franchi quelques buissons, les deux compagnons se trouvèrent sur une pelouse adossée à une grande masure, et bordée de hauts fourrés d'épines, de palmiers nains et de lantisques. Ils s'arrêtèrent, et prêtant l'oreille, ils entendirent résonner lourdement sur le gazon les pieds de plusieurs chevaux marchant un pas pressé.

— Ce sont eux, dit Muller.

— J'ai le temps de faire une ronde pour prendre connaissance des lieux, répondit le baron. Attends-moi là, sans bouger, afin qu'on t'aperçoive du plus loin possible. Muller se croisa les bras et siffla une tyrolienne. Le baron se dirigea vers les ruines, et se glissa dans leur ombre; puis il visita les halliers à pas lents, s'arrêtant de temps à autre, comme pour prêter une attention plus soigneuse. Sa tournée faite, Gaston rejoignit le brave Égyptien, et lui dit :

— C'est à merveille.

— Écoutez !.. Ils ont pris le galop.

On entendait en effet la cadence mesurée de plusieurs chevaux embarqués au galop de chasse, et, par moments, quelques éclats de vive gaieté frappaient l'oreille des deux combattants au guet.

— Ce ricaneur a le diable au corps, dit Muller à demi-voix, et il vient se faire tuer de la plus belle humeur du monde.

— Je le sais, répondit sourdement le baron.

— Et moi je ne lui pardonne pas son air sans façon. C'est égal, c'est un beau brin de soldat; je vous engage à ne rien négliger... la main haute et le pied ferme... il ne faut que cela pour mettre à l'ombre le plus malin.

— Malédiction! s'écria le baron, avec un accent de fureur qu'on n'aurait jamais soupçonné dans sa nature calme et élégante, si j'étais vaincu!..

— Ce serait alors mon tour, reprit avec sang-froid le vieux soldat; et la besogne n'est pas toute faite avec les loups de mon espèce...

Trois cavaliers débouchèrent par le sentier qui mène à Mostaganem, et parurent à vingt pas de la pelouse. Le capitaine de Candeuil était en tête, monté sur un superbe cheval noir, dont la croupe vigoureuse luisait aux reflets de la lune; arrivés aux buissons dont nous avons parlé, le cheval s'arrêta court; ses nazeaux s'enflèrent avec bruit, il se défendit; et, ne surmontant sa frayeur qu'à l'attaque vigoureuse de son maître, il s'élança par un bond prodigieux par-dessus l'obstacle qui l'avait arrêté, et retomba en caracolant sur l'herbe de la pelouse.

Les deux témoins du capitaine arrivèrent immédiatement après lui sur le terrain.

— J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur de la Garde, vous m'avez procuré le plaisir d'une promenade ravissante; et Phœbé nous éclaire comme à l'Opéra... La belle nuit, mon Dieu!

— J'en suis amoureux comme de tout ce qui m'entoure...

— Du diable si vous êtes amoureux de moi, mon cher monsieur, interrompit le capitaine.

— Pourquoi pas, je suis plus que jaloux de vos mille qualités.

— Peste!.. vous l'êtes à la manière d'Otello... et n'avez cependant aucune parenté, j'imagine, avec les Maures de Venise ou d'Afrique.

— Pourquoi pas? répondit encore le baron d'un ton singulier qui tenait de la fine raillerie et de la colère concentrée.

— De tout mon cœur... reprit en riant le capitaine, car, je le vois, nous avons tous les deux nos locutions fa-

vorites. Mais, dès lors, coupons-nous bien vite la gorge, car nous sommes ennemis tout de bon, vous, Bédouin, et moi Français... Tudieu, le joli roman !

— Je vous attends.

— Messieurs, pied à terre, s'écria le capitaine ; qui de vous tiendra les chevaux?

— Eh ! mais, vous êtes donc venus ici à pied, messieurs, dit le capitaine en s'adressant à ses adversaires, après avoir jeté un regard autour de lui.

— Il aurait fallu louer des chevaux et éveiller des soupçons; vous n'avez pas oublié que j'ai pris terre aujourd'hui.

— Non, pardieu pas, je me souviens même de vos projets de mettre à la voile après m'avoir... vous comprenez?.. Mais vous n'avez pas grande opinion de la galanterie de l'épaulette, si vous avez cru que tous les chevaux de mes amis n'étaient pas les vôtres pour cette partie de plaisir.

— Je vous remercie, monsieur,? avez-vous arrêté le choix des armes?

— Ne sommes-nous pas d'accord sur ce point ; j'aime beaucoup l'épée, et le pistolet tout autant ; prenons l'une à la main, les autres à la ceinture, et Dieu pour tous, comme dans les *Huguenots*.

— Soit... Muller, donne-moi mes pistolets.

— Ah ! monsieur est votre seul témoin? demanda le capitaine en souriant...

— Il en vaut bien deux, ce me semble, interrompit Muller d'un ton brusque.

— Ce n'est pas que je fasse fi de vous, mon brave, ne sommes-nous pas camarades; vous, vieille moustache, et moi, jeune royale; vous, mameluck, et moi, kabyle; allons, touchez-là, et sans rancune?

L'Égyptien serra la main qu'on lui tendait, sans répondre un seul mot.

— Messieurs, donnez les épées, reprit le capitaine, et réglez l'étiquette... Je vous présente mes deux témoins, monsieur de la Garde, tous deux officiers dans mon régiment, tous deux braves et sans reproches.

Gaston s'inclina. Les témoins déposèrent les épées sur la pelouse, et prirent Muller à l'écart. Le capitaine flatta l'encolure de son cheval, qui piaffait sur place et gonflait ses naseaux avec impatience, l'œil au guet, l'oreille tendue.

— Tu es bien poltron, cette nuit, mon pauvre Agha, on irait que tu sens les lions dans les broussailles.

Le bel animal se mit à hennir à la voix de son maître, et souffla avec force.

— Décidément, reprit le capitaine gaiement, mon cheval aurait dû appartenir à quelque grand Romain, il aurait fait la fortune des augures.

Les trois témoins revinrent au milieu du champ, silencieux, graves et marchant à pas lents.

— Et vive Dieu ! vous avez un air d'enterrement, messieurs, s'écria le capitaine. Qu'avez-vous décidé ?

— Chacun de vous, dit Muller d'une voix ferme, mettra deux pistolets à sa ceinture, et s'armera d'une épée. Vous vous attaquerez avec le fer, et le premier renversé, pourra, seul, faire usage de son feu, auquel il sera permis de répondre. Ces conditions vous conviennent-elles?

— Parfaitement, répondit le baron.

Le capitaine mit habit bas, son adversaire en fit autant, et tous deux se penchèrent à la fois, pour ramasser les épées croisées sur l'herbe. Après avoir relevé les manches de leurs chemises jusqu'aux coudes, les champions se placèrent en face l'un de l'autre, reçurent des mains des témoins une paire de pistolets qu'ils fixèrent à leur cein-

ture, et se saluant avec une grâce toute parisienne, sans affectation, sans orgueil, ils tombèrent en garde, d'un pas solide, d'un bras souple, d'un regard fixe et hardi.

Les témoins étaient à l'écart, suivant avec anxiété les mouvemements des combattants, et observant un silence imposant. Le vieux Muller avait les bras croisés, l'œil ardent, le front impasssible et froid; d'aplomb sur ses deux jambes et immobile comme un marbre, il pouvait faire pendant à ces larges brèches de murailles dévastées qui encadraient le tableau que nous essayons de détailler. Le soldat d'Égypte, par respect pour les armes, et pour rendre hommage aux deux adversaires, autant que par vieille routine du point d'honneur, avait jeté son chapeau sur le gazon, et livrait ses cheveux blancs à la brise qui les faisait flotter sur ses joues.

La lune brillait sur l'herbe, sur les rochers, et argentait les lames qui portaient délicatement leur écume à la grève; les insectes qui animent les buissons, pendant les nuits lumineuses dont le ciel d'Afrique est si prodigue; faisaient entendre ces cris et ces chansons qui annoncent au laboureur, au berger, à l'homme laborieux des champs qu'à la nuit magnifique succédera un jour sans nuages. Les ruines projetaient leurs grandes ombres sur les plateaux de fleurs et sur les halliers; on entendait parfois ce vagissement sauvage, aigu, plaintif, horriblement triste, que poussent aux environs des cimetières les bandes de chacals affamés.

Les chevaux des officiers, occupés par le cliquetis des épées, dressaient la tête et l'oreille, tendaient l'encolure, prêtant une attention presque intelligente à ce qui se passait sous leurs yeux.

Le baron et le capitaine, après s'être mis en garde à longueur d'épée, marchèrent, chacun, d'un petit pas, en engageant le fer au tiers de la lame. Ce mouvement, fait

avec ensemble et comme au commandement, attestait la bravoure des deux combattants, et faisait présager une lutte vigoureuse. Le baron, en dépit des conseils de Muller, avait la main un peu basse et le bras peu ployé ; il était plus fendu que les règles de l'art ne le prescrivent; mais le buste bien planté sur les hanches, mais la mobilité du poignet, mais la souplesse et la rapidité du coup d'œil en faisaient un homme dangereux, l'un de ces tireurs qui tuent plus souvent qu'ils ne blessent, et dédaignent l'égratignure.

Le capitaine avait, dans sa pose, cette nonchalance habile qui fascine, endort et attire la confiance de l'ennemi; il était le même sous les armes et dans la causerie, le même en tout, possédant une insouciance dédaigneuse et charmante, une grâce coquette et valeureuse; sa bouche souriait toujours, ses cheveux soyeux encadraient son front de leur noir d'ébène, et sa poitrine nue semblait défier le fer d'oser la souiller. Son jeu large, en apparence, était vif et pressé. Ses coups arrivaient prompts comme la foudre; son pied leste, brave et prudent avançait ou reculait, en effleurant l'herbe comme un tapis. Le combat durait depuis deux minutes dans un profond silence, avec des alternatives de succès et de défaite, lorsque le baron, se précipitant pour porter un coup droit, glissa sur le gazon et tomba sur son genou gauche.

Muller conserva son attitude impassible; les autres témoins firent un pas en avant.

Gaston, sans chercher à se relever brusquement, leva le poignet droit en tierce, conserva la pointe basse, couvrant ainsi tout son corps, et porta la main gauche à la crosse de l'un de ses pistolets. Le capitaine, trop généreux, trop chevalier, pour profiter d'un accident, fit un saut de côté, rompit la ligne, et s'appuyant sur son épée, avec cette aisance qui le distinguait en toute occasion, il dit d'une

voix franche que la lutte n'avait nullement altérée :

— Il faut se méfier du gazon d'Afrique, monsieur, il est presque toujours mouillé.

Le baron se releva.

— J'étais couvert, et n'ai pas demandé merci.

— Fi donc, les hommes de votre trempe ne combattent pas à genoux, pied contre pied, à la bonde heure...

Et les fers se rencontrèrent de nouveau, avec plus d'audace et d'opiniâtreté.

Le baron, après une feinte savante en dessous des armes, s'affaissa vivement sur ses jarrets, et porta un coup furieux à la ceinture de son adversaire, en rampant à l'italienne sous la garde du capitaine. La pointe de l'épée s'engagea dans les plis du pantalon, et la parade, quoique arrivant un peu tard, enveloppa si rapidement le fer dans son demi-cercle, qu'elle l'arracha des mains du baron, et le fit voler sur le pré.

L'épée du capitaine frappant à faux dans ce moment pressé, se rompit à la poignée, et la lame brisée tomba aux pieds des combattants étonnés et désarmés.

Il y eut un instant d'égale indécision; l'espace qui séparait ces deux beaux jeunes gens, jaloux d'une victoire sanglante, était tellement resserré, qu'ils auraient pu se prendre corps à corps. Tous deux portèrent la main à leur ceinture, et on entendit le bruit sec et sinistre de deux détentes tombant à l'arrêt. L'officier qui ne tenait pas les chevaux, se précipita entre les deux pistolets prêts à s'abaisser.

Muller ne bougea pas... Cet homme semblait enraciné comme un vieux tronc dont toutes les branches ont été abattues par les orages. Il y avait dans sa pose et son attente, quelque chose de funeste et d'implacable.

— Arrêtez, messieurs! dit l'officier, vous ne vous assas-

sinerez pas!.. Vraiment c'est un combat de bêtes fauves!.. Arrière, et prenez champ!.. Arrière!..

— Mais que diable, mon cher, répondit le capitaine avec sa parole nonchalante et douce, on se bat de plus près la nuit que le jour, et si monsieur e t myope, il faut bien qu'il puisse m'ajuster, retourne donc à ta place.

— Tu es fou!.. mais je ne céderai pas... Reculez, s'il vous plaît!.. Quel témoin avez-vous donc là? il est muet comme un poteau... Aidez-moi donc, monsieur, aidez-moi donc?

Muller ne bougea point, et ne répondit pas.

— Vous ne tirerez ni un mot ni un geste de mon témoin, dit le baron, jusqu'à ce que le combat soit terminé, jusqu'à ce que je sois mort ou vainqueur...

— C'est drôle, interrompit le capitaine en souriant, monsieur ne sera pas le moins original des personnages de notre roman...

— Je vous propose, dit aux combattants, l'officier qui tenait les chevaux, de vous tourner le dos, de marcher huit pas, chacun en sens inverse, et de revenir l'un sur l'autre pour faire feu à volonté.

— Acceptez-vous? demanda Gaston.

— De tout mon cœur, répondit le capitaine, en s'inclinant.

Ce fut encore un moment terrible d'angoisse et de terreur que celui où les deux champions se retournèrent en se faisant un léger salut, marchèrent d'un pas ferme, en droite ligne, avec vitesse, et firent volte-face pour se regarder, avec fierté et courtoisie, un pistolet armé dans chaque main, la tête haute et le regard immobile.

Les deux témoins du capitaine tressaillirent, et portèrent le haut du corps en avant. Les bras de Muller se détachèrent de sa poitrine, l'une de ces mains se posa sur son cœur, sous ses vêtements.

Le capitaine, après avoir marché deux pas, fit feu; le pistolet que Gaston tenait de la main gauche tomba ; et, sans le ramasser, le baron fit un bond en avant, et lâcha sa détente après avoir ajusté son ennnemi qui se couvrit avec la crosse de son arme.

Un bruit sourd succéda à la détonation..... Le capitaine était étendu sans mouvement, la face couchée dans l'herbe, il n'avait poussé ni cri, ni soupir.

Les officiers accoururent, Gaston retourna vers son compagnon, et Muller le rejoignit précipitamment. Tous les deux arrivèrent près du blessé. Les témoins du capitaine à genoux près de son corps, le soulevèrent, lui parlèrent, et n'en purent tirer aucun geste, aucune parole. Sa poitrine était inondée de sang, son visage en était souillé ; la balle de Gaston avait frappé l'angle gauche du front, et sillonné les cheveux.

— Vous l'avez tué, monsieur, dit l'un des officiers les larmes aux yeux... Il est mort!

Muller répondit à ce douloureux reproche par un coup de sifflet qui fit trembler les broussailles, car elles s'agitèrent avec bruit autour du terrain où se passait cette scène, et six Arabes, cachés dans leur fourré, s'en élancèrent comme six bêtes fauves traquées pas des chasseurs.

Les officiers voulurent courir à leurs chevaux, mais le baron et Muller les arrêtèrent d'une main par le bras, et placèrent un pistolet sur leur poitrine, en leur disant :

— Un pas, un cri, et vous êtes morts.

— Lâches! dit l'un des témoins... Qui êtes-vous donc?

— Qu'as-tu besoin de le savoir, répondit le baron avec un accent sauvage. — Laisse-toi faire. chien.

Deux des Arabes embusqués s'emparèrent des chevaux, les quatre autres saisirent les officiers, leur attachèrent les pieds et les mains, les bâillonnèrent et les déposèrent

dans un coin des masures, parmi les ronces et les orties ; puis ils revinrent sur la pélouse, conduisant trois chevaux qui attendaient, cachés derrière les ruines, l'issue de ce duel singulier, et remirent à Gaston deux burnous qu'il jeta par-dessus ses vêtements français.

Pendant cette opération, deux Arabes, aidés de Muller, enlevèrent le corps du capitaine, et le plaçant en travers, sur l'un des chevaux capturés, ils l'y attachèrent solidement avec des courroies, la tête portant sur la croupe.

Le baron, Muller et deux Arabes montèrent à cheval ; l'un des Arabes conduisant un cheval nu, l'autre un cheval chargé du corps ; et tous partirent au grand trot, prenant les sentiers qui gagnent le pays des Med'géher.

V

La fuite

Pendant la première heure de marche, les quatre cavaliers ne s'adressèrent pas un mot. Le baron était en tête, suivi de l'Arabe qui conduisait le cheval de main; puis venait le nègre, surveillant avec un soin minutieux sa capture; enfin, Muller, observant entre lui et ses compagnons une certaine distance, leur servait d'arrière-garde.

L'un des deux Arabes, aux ordres de Gaston et de Muller, se nommait Mahïah. C'était un jeune nègre de dix-huit à vingt ans, Caffre, d'origine, qui interviendra souvent dans le cours de ce récit. Comme la plupart des nègres du sa race, il était de haute taille et d'un noir luisant; ses membres étaient grêles, longs et osseux, ses mains énormes, son visage racourci, large, intelligent; il marchait pieds-nus et était vêtu, comme les Kabyles, d'une grande chemise et d'un long kaban noir, qui abritait à peine ses jambes.

Le ciel s'était brusquement couvert, les étoiles avaient disparu; le vent d'Ouest soufflait avec force et soulevait de gros grains de poussière. Quelques gouttes de pluies

s'abattaient sur les broussailles, et, pendant que la lune se voilait dans les nuages chassés par l'orage, nos voyageurs se guidaient au feu des éclairs qui, en Afrique et dans tous les pays rapprochés de l'équateur, semblent incendier la nue. La chaleur était lourde, accablante, et le vent tournant insensiblement au Sud, menaçait d'apporter ces brises étouffantes qui renversent sur le sol tout être animé, brûlent la plaine et dessèchent les ruisseaux.

Le baron avait ralenti l'allure de son cheval, mais ce lui-ci marchait l'amble, ainsi que tous les chevaux des chefs, et ce pas allongé faisait trotter la petite troupe. Tout à coup Muller prit le galop, se rapprocha du nègre et lui dit d'une voix brève :

— Attache mieux ta charge, elle va tomber.

Le nègre se retourna et vit, en effet, que que les pieds du capitaine, dont les liens s'étaient relâchés, pendaient d'un seul côté de la selle, et rasaient la terre, pendant que le haut du corps flottait, cahoté, sur la croupe. En ce moment, Gaston s'arrêta et attendit Muller. Le nègre poussa un grand cri qui attira ses trois compagnons de route.

— Es-tu devenu fou, demanda le baron avec colère, ou te crois-tu dans ta Gourbi (1) ?

— Cette apostrophe avait été faite en langue arabe, et le nègre, effrayé, n'y répondit qu'en allongeant le bras vers la tête du malheureux officier.

— Qu'y a-t-il, enfin, dit Muller avec impatience? Nous n'avons pas de temps à donner aux sottes superstitions de ce Kabile... Que fais-tu là, caché derrière la tête de ce cheval ? Ne t'ai-je pas dit de placer ta charge, et ne vas-tu pas relever ces deux jambes qui raclent les broussailles... Allons, dépêchons?

(1) Cabane des Kabyles.

Le nègre avança de quelques pas, en tremblant, et, saisissant les pieds du capitaine, il fit un effort accompagné d'un gros soupir, pour les replacer sur le cheval; mais ce travail était au-dessus de ses forces, car il retomba aussitôt, la face contre terre, en murmurant une prière inintelligible. Le baron saisit un pistolet à sa ceinture, l'arma et ajusta le Kabile.

— Ne tirez pas, s'écria Muller, on aurait la trace de notre passage, soyez prudent! Gaston replaça son pistolet, et s'approchant de l'esclave, il le frappa à la figure avec le long fouet de rêne qui termine toujours les brides des cavaliers arabes de distinction. Le nègre se releva sur un genou, regarda fixement le baron et Muller, leur fit un sourire amer et dédaigneux, et leur dit avec émotion :

— Le mort a parlé! le mort a remué! Mahïah ne le touchera pas!

— Et que t'a dit le mort, poltron?

— Il n'a prononcé qu'un seul mot à deux reprises! sa voix est forte, son œil a brillé, ses pieds ont frappé la terre.

L'orage, qui depuis longtemps s'amassait dans les airs, éclata tout à coup, et une pluie serrée inonda de ses larges gouttes les palmiers-nains de la plaine, et le sentier que suivaient les ravisseurs. Le tonnerre roula majestueusement dsns les montagnes qui ferment le bassin du Sig et de l'Habrah, et les lantisques couchés par la force du vent, se redressèrent pour recevoir l'eau qui tombait à torrents.

Dès la première ondée, la main que le baron avait posée sur la poitrine du capitaine, éprouva une violente secousse, et Muller, qui s'était penché vers l'oreille de son maître, lui dit à voix basse :

— Le capitaine n'est pas mort; si vous voulez l'enlever vivant, faites-le soigner, car cette course l'achèvera.

— Si je veux l'enlever vivant! s'écria le baron... Si je veux l'enlever vivant!.. Tu rêves?.. Ce serait le premier bonheur de ma vie!

Disant cela, il se précipita à bas de son cheval, prit la tête du capitaine dans ses deux mains, promena son souffle sur son visage, mit le doigt sur sa blessure, approcha l'oreille de ses lèvres, écouta pour saisir le moindre indice de respiration, chercha avec avidité le moindre signe de vie, et poussa à son tour un cri terrible, un cri de joie féroce dont le vieux Muller lui-même demeura tout tremblant. Le capitaine avait fait un mouvement, et répété le mot qui avait tant épouvanté le nègre. Sa bouche avait laissé échapper un nom de femme, nom doux et harmonieux que ses lèvres mourantes pouvaient articuler sans effort.

Le baron, penché sur sa victime, murmura ce nom tout bas, et répéta plusieurs fois : il abandonna ce ton brusque et impérieux qui lui était habituel, avec ses esclaves, pour reprendre le timbre de voix pur et charmant que nous lui avons connu au début de cette histoire; il souleva la tête du blessé, la rapprocha de son sein, la couvrit d'un capuchon de burnous pour la garantir de la pluie, la réchauffa sous ses doigts, et ne cessa pas de prononcer ce nom magique :

— *Médine, Médine, Médine!*

Dans sa joie, Gaston fit couper tous les liens du capitaine, puis, se remettant en selle, il ne voulut confier à personne son blessé, et le fit placer en travers devant lui, la tête appuyée sur sa propre épaule, les pieds pendant sans secousse, le corps couché aussi mollement que possible ; on eut dit un cavalier des ballades allemandes, enlevant sa maîtresse évanouie, la couvrant de caresses, et lui faisant, de sa poitrine, un refuge contre la fatigue, la poursuite et le remords.

Dès ce moment, l'ordre de la marche fut changé. Sur un signe de Gaston, Mahïah prit les devants; Muller chemina, côte à côte, avec le baron, et l'Arabe qui conduisait le cheval de main resta en arrière. Le sentier que suivaient les cavaliers s'était tellement rétréci, que les chevaux foulaient à droite et à gauche les broussailles dont il était bordé, et que la vue perçante du nègre devinait ses contours avant de les avoir aperçus; le terrain avait changé de nature, et les voyageurs avaient quitté les hautes collines et les ravins, pour rentrer dans une plaine immense, monotone, silencieuse et déserte en apparence.

La pluie tombait toujours par rafales, le ciel était noir, chargé d'épais nuages qui voyageaient au gré du vent, tantôt furieux, tantôt léger. Le parfum des fleurs agrestes, des herbes et des plantes sauvages, embaumait la plaine en s'adoucissant dans l'air humide. Les chevaux marchaient à grands pas, pressés par des talons impatients, excités par le cliquetis des chabirs (1), l'oreille basse et la tête inclinée, dociles et paisibles comme le sont tous ces braves coursiers africains si glorieux et si fiers aux jours de bataille et de fête.

— Donne-t-il toujours signe de vie, demanda Muller à voix basse?

— Ma main n'a pas encore quitté son cœur, répondit le baron, et je suis ses plus légers battements; je sens, sous mes doigts, le médaillon maudit que j'aurais acheté ce matin au prix de ma vie!.. Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il ait, dans sa bonté, dépassé mes espérances?... Quoi! c'est toi! s'écria Gaston avec une joie qui touchait au délire; toi, ce beau fat de l'hiver dernier! toi, le héros

(1) *Chabirs.* longs éperons de fer fixés aux pieds par des courroies, et mobiles; leur cliquetis sur les longs étriers, tient le cheval en éveil et l'excite.

de tant d'aventures qui ont changé ma jalousie en haine, et ma haine en furie! toi, le fils du général Candeuil..... Ah! Muller! que la vengeance est donc bienfaisante pour qui s'en empare et sans sert sans remords, sans pitié, sans gêne, à l'oisir!.. ainsi que je vais le faire, moi; moi!.. entends-tu, beau capitaine?.. Non, reprit le baron en tressaillant, n'entends rien, ne me réponds pas, n'ouvre pas les yeux!.. demeure là, couché sur mon sein, recouvre peu à peu toutes tes forces perdues, ta vie jeune et tenace, ta beauté, ta splendeur, ta voix d'ange, retrouve tout cela dans le sommeil de cette nuit; et quand s'ouvriront tes paupières, quand tu prêteras l'oreille aux bruits étrangers qui viendront la frapper, quand tu te réveilleras et te ranimeras... Tu me trouveras à tes côtés, non pas en ami comme maintenant, mais en bourreau vigilant, dur, impitoyable, ingénieux!.. Ce sera mon tour! nous aurons eu, chacun, le théâtre de nos triomphes : toi l'Europe! moi l'Afrique! toi Paris! moi la tribu!.. Muller, je crois qu'il m'entend, son cœur se soulève avec plus de force, et sa bouche murmure, dit le baron, en baissant subitement le ton affecté qu'il avait pris, pour donner à cette exclamation un ton d'inquiétude croissante.

Les blessures à la tête sont, ou mortelles, ou fort légères; puisque le capitaine n'est pas mort, vous devez vous attendre à le voir promptement rétabli.

— Que Dieu t'écoute! c'est mon vœu le plus fervent; mais je voudrais que ces yeux damnés ne s'ouvrissent que demain ; la surprise de notre cher blessé serait la plus divertissante.

— Je n'aime pas à vous voir rire dans des occasions aussi graves, monsieur le baron; je crains toujours que cela ne vous porte malheur.

— Malheur! malheur! répéta Gaston avec impatience, ne te sers plus de ce mot, qui, dans nos bouches, sera

désormais de l'ingratitude et une insulte à la charité divine, à la justice suprême : quand la lionne tient et déchire le ravisseur de ses petits, elle oublie les rugissements qui portaient aux vallons sa fureur et ses alarmes, elle bat ses flancs avec joie, elle est heureuse!.. Je suis heureux, bien heureux, trop heureux !..

— Il nous faut faire halte, dit Muller, après avoir observé un court silence, pendant lequel les derniers mots du baron descendirent dans son âme, amassant une foule de pensées sinistres, et réveillant en tumulte des souvenirs de haine et de vengeance.

Ainsi l'éclat de la foudre semble ramener la tempête en faisant tonner tous les échos.

— Nous ne sommes pas encore assez éloignés de la côte pour songer à nous arrêter ; cette pluie nous retarde, et j'avoue, ajouta le baron à voix basse, que, dans ma joie, je perds la mémoire du pays que nous parcourons. Où sommes-nous, Muller ?

— Nous quittons le marais que nous longions depuis près d'une heure, et nous remontons vers Mésera. Nous sommes sur le territoire des Med'géher, et je vous conseille d'attendre ici le petit jour, si vous voulez rapporter autre chose qu'un cadavre à...

— Tais toi, s'écria Gaston d'une voix sourde, le capitaine a parlé...

Les deux ravisseurs, penchés sur le blessé, entendirent, en effet, quelques paroles inintelligibles et entrecoupées qui s'échappèrent de ses lèvres, comme les mots mal articulés d'un rêve pénible : ses dents se choquèrent, ses membres se raidirent, tout son corps subit un frémissement nerveux qui effraya le baron.

— Il va mourir, Muller, il va mourrir!

— Non, répondit le soldat, la jeunesse et la force triomphent, la nature reprend ses droits, l'évanouisse-

ment cesse; mais il faut venir en aide à la matière, et si nous continuons de marcher, le blessé rendra l'âme dans un spasme... Allons, pied à terre... pied à terre.

Disant cela, Muller fit claquer sa langue, à la manière des chameliers, et le nègre, qui marchait en tête, s'arrêta court, puis tourna bride et rejoignit son maître.

— Nous voici justement à l'embranchement des deux routes qui vont, l'une à Madeyra, l'autre aux Garabas; on nous poursuivra certainement jusqu'ici, et nos traqueurs n'étant pas hommes à se lasser facilement, nous allons leur servir une petite ruse de ma façon.

— Fais... je te suis, dit le baron.

Muller ordonna au nègre de se diriger à droite vers Oran, et la petite troupe s'engagea, sur ses traces, dans le chemin des Garabas. Après un quart-dheure de marche, le même signal qui avait fait tourner bride à Mahïah, se fit encore entendre, et les quatre cavaliers mirent pied à terre dans le plus grand silence. Le blessé fut couché sur un lit de feuilles de palmiers-nains et couvert de burnous; on alluma un bon feu à ses pieds, en ne laissant que des braises au foyer pour ne pas s'exposer aux lueurs des flammes, et pendant que Gaston et Muller s'occupaient de prodiguer leurs soins au capitaine, l'Arabe et le Kabyle Mahïah étalaient un sac d'orge devant leurs chevaux épuisés par la fatigue et la faim.

Après avoir surveillé le travail des esclaves, Muller s'approcha du baron qui tenait sur ses genoux la tête du capitaine et la couvrait de ses propres vêtements, avec une sollicitude égale à celle de la mère la plus vigilante et la plus tendre.

— Vous l'étoufferez sous vos caresses, si vous continuez ces embrassades, dit l'Égyptien d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux; puis il ajouta : C'est un métier de colombes que vous faites là.

— Colombe et vautour, répondit Gaston avec un sourire plein de haine.

— Dégagez la tête de votre prisonnier, pour lui donner un peu d'air; ne craignez pas la pluie, elle ne peut que le ranimer plus vite, pourvu que le corps soit tenu chaudement, je réponds de la vie... Prenez cette gourde, mouillez les lèvres avec la boisson qu'elle contient, et si Muller n'est pas un âne, vous verrez ressusciter Lazare.

En effet, à peine la liqueur avait-elle humecté la bouche du blessé, qu'il ouvrait les yeux, essaya de soulever les bras, et d'écarter par un mouvement instinctif la main qui venait cruellement à son secours. Mais la fièvre qui s'était emparée du pauvre malade, lui donnant une soif ardente, le poussa bientôt à saisir, avec avidité, le breuvage qu'on lui offrait. Peu à peu le capitaine releva son front, et promena des regards étonnés autour de lui. Le brasier sur lequel tombaient quelques gouttes de pluie, derniers adieux d'un affreux orage, attira tout d'abord son attention. On le vit regarder avec effroi les personnages qui l'entouraient, et s'examiner lui-même, de la tête aux pieds, avec une stupéfaction difficile à rendre. Ce fut avec un tressaillement fébrile, que Gaston entendit la voix douce, fraîche et brave du capitaine qui demandait :

— Où suis-je? Qui êtes-vous ?

A ces mos, Muller croisa ses bras sur sa poitrine, et prit une attitude froide, sévère et désespérante.

Gaston lança un regard fauve à son compagnon, et le ramenant sur le blessé, il en changea subitement l'expression, car sa bouche, devenue souriante, laissa échapper ces paroles qu'on eût dit prononcées par l'ange des Consolations :

— C'est moi, le baron de la Garde, votre ennemi, votre adversaire, moi qui voudrais arrêter le sang que j'ai fait

couler, et fermer une blessure que vous ne me pardonnerez pas.

— Mais où sommes-nous?.. pourquoi suis-je étendu par terre? que signifie ce bivonac... ne sommes-nous pas rentrés hier de l'expédition... de qui me parlez-vous? de M. de la Garde? Ah! comment me suis-je oublié! s'écria tout à coup le capitaine, j'ai rendez-vous avec lui à la pointe de Salamandre, laissez-moi partir?.. où sont mes témoins, laissez-moi... Et le blessé s'agita sur son lit de feuilles, jusqu'à ce que ces dernières forces furent épuisées.

Gaston regarda Muller avec une sorte d'inquiétude. Celui-ci répondit froidement, sans faire un geste et sans bouger :

— La fièvre était inévitable, et le délire très-probable; le siége du mal étant à la tête... Cependant l'accès marche à sa fin... Continuez de parlez avec douceur, les malades, comme les enfants, aiment les caresses.

— Avez-vous donc oublié le combat de la Salamandre, et le généreux courage dont vous avez fait preuve, monsieur de Candeuil, reprit Gaston; l'issue de notre duel est-elle si déplorable que vous ne puissiez plus me reconnaître?

— Mais, en effet, monsieur le baron, je me remets parfaitement... C'est bien vous! eh! pardieu, quelle histoire est celle-ci? Nous sommes donc encore sur le pré? comme on dit. Puis, portant les mains à son front, bandé de deux mouchoirs. Il ajouta de ce ton joyeux qui ne l'abandonnait dans aucune circonstance :

— Voilà qui est neuf!.. Eh! eh! j'ai comme un violent mal de tête... Ah ça, nous nous sommes donc battus, monsieur.

— Vous avez été frappé d'une balle au-dessus de la

tempe gauche, et nous vous avons crut mort, pendant longtemps...

— Tiens! tiens! tiens! s'écria le capitaine en se retournant pour reconnaître les lieux; et où diable sont passés mes témoins, s'il vous plaît?

— Ne vous fatiguez pas à parler, on vous recommande le silence; votre blessure ne sera rien... et vous me permettrez de vous soigner comme un frère d'armes.

— De tout mon cœur, comment donc! Mais mes témoins?..

— Ils sont en lieu de sûreté...

— En sûreté, que diantre! et moi donc,. où suis-je... Que vois-je là-bas?.. D'où nous sont venus ces deux Kabiles accroupis près du feu?.. Ah! brave Égyptien, j'ai l'honneur de vous saluer... Ah çà, trouvez-vous qu'il fasse bien chaud par ici, monsieur de la Garde! Le bivouac est chose charmante pour vous, Parisien exquis, et c'est vraiment du fruit nouveau; mais du diable si ce fruit m'est défendu à moi chasseur d'Afrique... Rentrons donc en ville, s'il vous plaît?

Gaston souriait avec bonheur aux questions du capitaine, il savourait toutes les délices de la vengeance, et son beau visage, éclairé par les lueurs blafardes du foyer, animé par une joie contenue, maîtrisée, avait une expression de bienveillance angélique qui eut suffi pour plonger le blessé dans la plus complète sécurité.

Le hennissement d'un cheval, venant de l'Ouest, rompit le silence de la nuit et mit vivement sur pied deux Arabes. Muller se baissa vers un palmier-nain, près du feu, et s'arma d'un long fusil que le nègre Mahïah avait mis à sa portée. Le cavalier qui s'était annoncé, sans doute malgré lui, car le hennissement de son cheval avait été brusquement interrompu, pouvait être à cinq minutes du bivouac, et semblait se diriger vers lui. Gaston renversa

sur le feu la terre mouillée, provenant du trou dans lequel on l'avait allumé, et observa une immobilité parfaite, pendant que Muller se glissait en rampant de buissons en buissons au-devant de l'étranger. Le capitaine, qui suivait tous les mouvements de ses compagnons avec un étonnement croissant, dit à demi voix au baron :

— Seriez-vous assez aimable pour m'expliquer le Comte de Fée où je parais jouer un rôle assez ridicule?

— Taisez-vous? taisez-vous, reprit vivement Gaston, qui, ayant armé deux pistolets, en prit un de chaque main.

— Décidément vous m'intriguez, mon cher monsieur, reprit le blessé... Sommes-nous en terre de Mandrid et de Cartouche...

On entendait le pas pressé d'un cheval, qui piétinait dans la boue du sentier, et le capitaine faisait des efforts prodigieux pour se soulever, lorsque la voix dure et impérieuse de Muller cria : Halte-là.

La main vigoureuse de Gaston força le blessé à se recoucher, et Muller répéta son cri.

Le cavalier auquel s'adressait ce qui vive menaçant n'en tint aucun compte et prit le galop. Muller fit feu, et malgré le fracas de la détonation, on entendit le bruit d'une lourde chute, et une imprécation toute française. Muller s'élança dans le sentier, et appuyant un pistolet sur la tête du cavalier, engagé sous son cheval, il lui dit d'un ton qui ne souffrait aucune réplique : Rends-toi?

— Je ne demande pas mieux, répondit l'étranger... mais vous faites-là un assez vilain métier pour un chrétien.

Les deux Arabes qui étaient accourus au coup de feu de Muller, attachèrent lestement le nouveau prisonnier, les bras derrière le dos, dessellèrent son cheval, et retournèrent à leur place avec autant d'insouciance que s'il

ne s'était rien passé d'extraordinaire. Muller, faisant marcher devant lui son captif, rejoignit Gaston, qui n'avait pas bougé du bivouac. Les deux Arabes, sur un appel du baron, vinrent découvrir le feu qui pétilla bientôt. Le capitaine et le prisonnier attendaient avec impatience les premières lueurs du foyer pour s'examiner et se reconnaître : aussi la plus faible étincelle qui jaillit des cendres, fut elle saisie avec anxiété par les six acteurs de cette scène bizarre, perdue dans une plaine immense et dans les plus épaisses ténèbres.

— Eh ! bien le bon jour, mon bon monsieur Jourdain, s'écria le capitaine du ton de sa plus belle humeur, que diable faites-vous à travers champs à pareille heure ?

— Et vous, monsieur de Candeuil ? car je crois avoir l'honneur de vous reconnaître sous vos bandes ensanglantées... Il paraît que nous avons une même mauvaise fortune ?

— Êtes-vous bless ?

— Non, grâce à Dieu ! mais monsieur que voici vient de tuer le meilleur cheval de la régence.

— C'est heureux, car votre cheval devait vous tuer au premier jour; au fait, pourquoi arrivez-vous comme un Bédouin, c'est dangereux pour un amateur qui vient de... D'où venez-vous, mon cher ?

Pendant ces apostrophes qui, par leur incohérence, trahissaient l'état de souffrance du capitaine, et qui ne contribuaient pas peu à plonger le nouveau venu dans un étonnement croissant, le baron et Muller se regardaient pour échanger en silence, le premier, un sourire de triomphe, l'autre, une expression de dédaigneuse insouciance.

— Comment se fait-il que nous nous rencontrions ici, monsieur de Candeuil, demanda le prisonnier, vous blessé, moi garrotté? J'ai cru un instant avoir affaire à des

brigands ou à des maraudeurs d'Abd-el-Kader; mais je ne vois autour de moi que des visages européens, français, si je ne me trompe!

— Parbleu!.. Avez-vous pris la berlue en route, et ne savez-vous pas où vous êtes! repartit l'officier.

— Je suis dans la plaine de l'Habrah, sur la route d'Oran à Mostaganem.

— Ah! ah! ah! s'écria le capitaine, si je ne vous voyais campé, devant moi, sur vos deux jambes, je croirais que la balle qui a tué votre cheval a passé par votre cervelle. Vous êtes en belle et fine compagnie... Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous présenter M. Jourdain, ex-agent de change, Crésus à outrance, venu en Afrique, comme vous, en amateur, pour étudier l'idiome d'Alger et la guerre sainte; du reste, excellent et charmant homme... M. Jourdain, je vous présente le baron Gaston de la Garde, gentilhomme de première maison, c'est tout dire! le prince de l'élégance parisienne! Tels que vous nous voyez, nous sommes deux étournaux qui avons trouvé plaisant de nous couper la gorge, cette nuit, au clair de lune, en mémoire de quelque vieille aventure de carnaval dont je ne sais plus le premier mot.

— De plus en plus étonné, le prisonnier ouvrait de grands yeux comme pour percer les ombres de la nuit et reconnaître les lieux où il se trouvait en si bizarre compagnie; et le capitaine avait achevé depuis longtemps sa singulière présentation, que le malencontreux agent de change lui prêtait encore l'oreille. Enfin il secoua la tête, comme pour se débarrasser des pensées confuses qui s'emparaient de son esprit, et ce ne fut qu'en traînant avec peine sur chaque syllabe de sa phrase, qu'il répondit :

— Je vous remercie, mon cher capitaine, de la nouvelle connaissance que vous... dont vous m'honorez; mais

je confesse ne pas trop comprendre nos positions respectives... Votre duel, le lieu de notre rencontre et surtout la façon qu'a monsieur de saluer les gens... tout me dépasse...

Ces derniers mots furent adressés à Muller, qui les écouat avec indifférence et n'y daigna pas répondre.

— Si vous vous étiez arrêté au qui vive, vous n'auriez pas essuyé le feu de notre sentinelle, dit enfin le baron.

— Je vous avouerai que mon cheval seul s'est refusé à l'ordre que nous recevions tous les deux ; au cri halte-là, il a pris le galop, bien à mon corps défendant.

— Aussi porte-t-il tout le châtiment.

— Certes, j'ai lieu de me féliciter de me voir si bien entouré, après avoir cru tomber dans une tribu, mais je me permettrai de vous faire observer que j'ai les mains liées au dos position fâcheuse et gênante, même pour causer.

Sur un geste de Gaston, Muller détacha les liens du prisonnier qui poussa un gros soupir :

— Ces cordes ont déchiré mes chairs, dit-il, en étendant les bras... Ouf!.. je l'ai échappé belle.

— Et que fait-on à Oran? demanda Gaston négligemment.

— Le général se préparait à sortir pour appuyer les opérations que les colonnes mobiles ont entamées dans l'Ouest.

— Est-ce bien vrai? s'écria Gaston avec impétuosité.

— Et je suis chargé d'un ordre verbal pour le général qui commande à Mostaganem...

— Peut-on, sans indiscrétion, vous demander de quoi il s'agit, dit encore le baron?

— Je vous garantis M. de la Garde comme moi-même, ajouta le capitaine qui, depuis un moment, semblait affaissé sous ses fatigues, c'est l'homme de France et d'Afrique qui sait le mieux garder un secret...

— Je ne crois pas qu'on puisse se méfier d'un Français quel qu'il soit, répondit M. Jourdain avec urbanité, aussi vous dirai-je, sans détour, qu'on a la nouvelle positive de l'arrivée de l'Arbi dans le cercle de Mostaganem, et que nos troupes doivent combiner un mouvement, qui aura pour résultat infaillible la prise de ce chef audacieux. La cavalerie est déjà sur la piste; Oran et Mascara se sont donnés la main, la divison de Mostaganem mettra sa colonne en route ce soir... Il faut, pour cela, que j'arrive de bonne heure, et comme il me reste bien six lieues à faire, vous me permettrez, messieurs, de vous quitter au plus vite.

— Que parlez-vous de six lieues, dit en riant le capitaine, vous êtes à un quart d'heure de la ville.

— De quelle ville? demanda le prisonnier avec surprise.

— Et de Mostaganem pardieu!

Sur un nouveau signe de Gaston, Muller passa une corde sous les bras du prisonnier et les attacha solidement.

— Mais, enfin, où suis-je, s'écria le malheureux!

— Dans la plaine du Sig, répondit froidement le baron, en montrant les premières lueurs de l'aurore qui blanchissait l Orient.

Au même instant, les deux Arabes vinrent demander à Muller s'il fallait brider. Muller baissa la tête en signe affirmatif.

Gaston se leva, jeta dans les halliers ses vêtements européens, se couvrit d'un haïk, et se montra bientôt dans le costume élégant et grave d'un chef de tribu.

— Qui êtes-vous donc? demanda le capitaine qui avait suivi tous les mouvements de son ravisseur avec stupéfaction.

Pour toute réponse, le baron ordonna au nègre Mahïah

de porter le blessé sur l'un des chevaux de main et de l'y attacher avec soin. Il fit monter l'autre prisonnier sur le second cheval, et Muller donna le signal du départ.

La petite troupe rétrograda sur ses pas en se dirigeant vers l'Est, et en prenant par les prairies, pour ne laisser aucune trace dans les sentiers.

Un silence de mort accompagna les ravisseurs et leurs victimes attérées.

VI

L'Arbi.

Le soleil avait enfin percé les nuages gonflés de pluie qui, dès la pointe du jour, le cachaient à la terre; ses rayons avaient déchiré leur voile épais, et les lambeaux enflammaient de ce voile glissaient, en tous sens, sur l'azur des cieux, poursuivis ou emportés par le vent, laissant çà et là de brillants arcs-en-ciel qui, tous, semblaient fêter la victoire de l'astre souverain.

Le sol desséché par les chaleurs, qui, depuis plus d'un mois brûlaient la plaine, avait reçu dans ses crevasses profondes et nombreuses les torrents échappés de la nue ; et, deux heures après l'orage, le vent du nord avait raffermi la terre, balayé les sentiers, et secoué les moissons qui brillaient de tout l'or de leurs épis.

Les oiseaux de passage s'élevaient à perte de vue dans les airs, et leurs bandes intelligentes manœuvraient à tire-d'ailes formant des figures d'une régularité parfaite, et montrant, tantôt le cercle immense des courlis, tantôt le triangle des pluviers, tantôt la croix gigantesques des ci-

gognes. Les Arabes, observateurs-nés de tous ces phénomènes, providentiels pour les enfants de la nature primitive, après avoir consulté le ciel et la teere, sellaient leurs chevaux ou prenaient leurs bâtons pour se mettre en voyage, imitant ainsi les troupes ailées, qui, des nues, leur donnaient le signal du départ.

Il était près de midi. Profitant de la fraîcheur de la journée, Gaston et ses compagnons pressaient leurs chevaux et ne faisaient que de courtes haltes de deux en deux heures, pour ménager les forces du capitaine qui, depuis le matin, dormait profondément. Les ravisseurs avaient de nouveau quitté la plaine, pour s'engager dans des gorges et des ravins où leurs pas effarouchaient les tourterelles qui allaient cacher leurs ailes grises, leurs colliers noirs et leurs gosiers mélancoliques, sous le feuillage des caroubiers. La petite troupe cheminait en silence; le malheureux Jourdain avait essayé plusieurs fois d'élever la voix, soit pour prier, soit pour se plaindre; chaque gémissement lui avait attiré un coup de crosse de fusil, libéralement appliqué par l'arabe chargé de le surveiller... le prisonnier était tombé dans le marasme, et son cerveau, comme pour lui prédire une fin déplorable, enfantait les rêves les plus affreux. Le pauvre homme appelait à lui les souvenirs de toutes les lectures, depuis les croisades de Joinville... qui lui avaient tourné l'esprit, jusqu'aux bulletins de notre jeune amée qui l'avaient chassé de Paris; depuis les aventures de Maleck-adh-El jusqu'à sa propre captivité, histoire, roman, actualité, tout se choquait dans sa cervelle et le faisait tressaillir d'effroi! Il subissait, à la fois, tous les supplices: il voyait voler sa tête sous le yatagan d'un schiaouss; on le pendait par les pieds, on le brûlait à petit feu; on arrachait ses entrailles; on l'écartelait... En vain fermait-il les yeux! il voyait toujours les visages froids et terribles de

ses bourreaux; ses juges impitoyables fumaient avec insouciance pendant qu'on le mettait à mort, et ne perdaient ni une bouffée de leur fumée, ni une goutte de leur café, aux horribles souffrances de son agonie. Alors, comme pour lui donner le coup de grâce, sa pensée épouvantée fuyait vers le pays, la patrie, le foyer, la famille, et dans son coup d'aile égaré, elle effleurait les trésors dédaignés d'une vie abandonnée... Paris! oh! Paris! se disait l'agent de change... et de ce seul mot, de ce seul nom sortaient, en foule et en tumulte, des regrets, des remords !.. Le prisonnier sanglotta ; il leva les yeux vers le ciel, et sa tête retomba sur sa poitrine ; comme celle d'un enfant vaincu par les larmes.

Fatale ambition, tu nous feras toujours plier sous ta volonté tyrannique! Ceux-ci veulent de l'or, ceux-là des dignités; bien peu s'arrêtent pour regarder derrière eux; tous nous allons en avant, le regard attaché sur ceux qui nous dominent par la richesse ou par le rang; tel porte l'épée qui envie le repos, tel autre comblé par la fortune et maître de son temps, rêve les splendeurs guerrières, et jalouse les conquérants.

L'ex-agent de change Jourdain en était là. Possesseur d'une fortune immense, il avait vendu la charge de son père, après l'avoir exercée quelque peu, il s'était pris tout à coup d'une fureur de batailles dont ses amis s'inquiétaient à raison. Il avait dévoré, avec avidité, tous les classiques militaires, de Pausanias aux plus modernes; et cependant, trop magnifique pour s'habituer aux harnais du soldat, il avait trouvé très-commode d'inventer, un jour, un superbe uniforme et de passer en Afrique, où une large moisson d'eloges attendent ces infatigables héros qui courent, avec intrépidité, de Tortoni aux terrasses d'Alger, qui poussent quelquefois l'abnégation jusqu'à chevaucher à l'ombre d'un état-major, afin d'avoir

place à la gloire et au bulletin qu'ils reviennent colporter dans les salons, la croix à l'habit, l'impudence aux lèvres. Au premier rang de ces Achilles, l'une des plaies de l'armée d'Afrique, brillait M. Jourdain.

Le sentier était devenu plus large, et le cheval qui portait le capitaine ayant un peu ralenti son pas, celui de l'agent de change vint se mettre à sa hauteur, et les deux prisonniers se trouvèrent côte à côte, pendant que Mahïah marchait devant, et que l'autre esclave les suivait; réveillé par un soupir de son compagnon d'infortune, le capitaine se souleva sur un coude, enleva le mouchoir qui garantissait ses yeux de l'éclat du jour, et tourna la tête en disant :

— Eh bien! monsieur Jourdain, comment diable vous portez-vous?... Eh! Dieu me pardonne, vous pleurez? Fi donc!... A quoi pensez-vous?

— A la France, hélas!

— Vous êtes l'homme le plus inconstant des quatre parties du monde, mon cher camarade, car dès ce jour je vous donnerai ce titre que vous ambitionnez tant...

— Je vous remercie, M. de Candeuil, il me flatte infiniment, mais j'y tiens peu.

— Je vous comprends, homme léger!... A Paris vous ne parliez que de l'Afrique, de chasse aux lions, de razzias, de tribus... Vous avez renvoyé votre cuisinier parce qu'il refusait de se déshonorer en vous apprêtant du kouskoussou! (1) On vous en donnera ici du kouskoussou!... n'ayez peur, et d'excellent!... Maintenant que vous voilà en Afrique, en pleine terre carthaginoise, au sein des voluptés nomades, je parie que vous regrettez l'Opéra, votre coupé, le bois de Boulogne, et le reste... Hier encore vous recherchiez la camaraderie militaire, vous raffoliez de l'épaulette, et ne

(1) Mets national des Arabes.

juriez que par César ou Bonaparte; aujourd'hui je vous appelle cher camarade!... et voilà que vous vous souciez de ce titre, comme moi des coquins qui nous entourent.

— Oh! de grâce, capitaine, parlez plus bas... On peut vous entendre?...

— Et puis après?...

— Malheureux! vous nous ferez écharper!...

— C'est notre métier...

— Notre métier!... s'écria l'agent de change avec terreur.

— Ne sommes-nous pas militaires, répondit le capitaine en souriant.

— Je ne suis que de la garde nationale!... murmura M. Jourdain avec uu nouveau soupir provoqué par ses souvenirs.

— Quant à moi, reprit l'officier, je me trouve ici fort à l'aise. J'aurais préféré mourir à cheval dans la dernière expédition, mais je ne me plains pas de ma mauvaise chance, fusillé ou décapité, c'est toujours une fin de soldat et je m'en console.

— Et vos amis de Paris, monsieur de Candeuil, tous ces beaux jeunes gens que vous surpassiez en élégance, ne les regrettez-vous pas?

— Bah!... me regretteront-ils?...

— Et ces hivers splendides?

— Peuh! fit encore le capitaine... peuh! oui et non... Écoutez-moi, monsieur Jourdain, si vous vous échappez sain et sauf de cette aventure où nous sommes assez bien embourbés, j'imagine, vous me rendrez un service, de bon cœur, n'est-ce pas?

— En pouvez-vous douter?... Que faudra-t-il faire?

— Je vous conterai cela au gîte.

— Aurons-nous un gîte?

— Au mois un, je l'espère...

— Que voulez-vous dire, grand Dieu!

— Il est probable, reprit le capitaine avec son insouciance habituelle, qu'on se débarrassera de nous avant le soleil couché.

— Hélas! hélas!

— Quant à moi, je suis parfaitement tranquille...

— Et moi? et moi?... interrompit l'agent de change effrayé.

— Vous aurez sans doute la vie sauve, et un jour ou l'autre vous serez échangé...

— Pourquoi n'en serait-il pas de même pour vous?

— Je suis mieux qu'un prisonnier de guerre, je suis la victime d'un guet-à-pens, et ce misérable lâche qui a surpris ma loyauté, me réserve pour un supplice.

— Expliquez-moi donc enfin ce que tout cela signifie, mon cher camarade, mon cher capitaine, voulais-je dire, ne m'avez-vous pas présenté notre ravisseur sous le nom de M. le baron de la Garde, qui a fait tant de bruit l'hiver dernier à Paris?

— Certainement!

— Quel rapport peut-il y avoir entre ce gentilhomme et le chef arabe qui nous a fait prisonniers?

— Demandez-le au diable, car je n'y comprends rien moi-même. Quoiqu'il en soit et quoiqu'il arrive, je vous donnerai ce soir mes instructions pour le service que je réclame de votre indulgence, et si vous avez pareil besoin de moi, je me mets à vos ordres, parole d'honneur.

— Hélas! répéta l'agent de change, toutes mes affaires sont parfaitement en règle.

— Vous pouvez donc mourir en pleine sécurité, c'est vraiment fort heureux!

— Comment avez-vous le courage de plaisanter?

— Aurez-vous bientôt fini vos contes, dit Muller de sa voix sèche et brève, et vous tairez-vous?

Jourdain, terrifié, leva des yeux suppliants vers le soldat, et les baissa aussitôt, imitant par cet acte de respectueuse soumission l'enfant timide qui s'efface sous l'autorité magistrale. Le capitaine affecta, au contraire, de rechercher le regard de son ennemi, et lorsqu'il l'eut rencontré, il lui fit un sourire plein de fiel et de dédain.

— Mahïah, dit l'Égyptien, attache ton prisonnier par le cou, le mouvement du cheval le fatigue.

Le nègre obéit avec zèle, et peu s'en fallut que la corde ne fût serrée au point d'étrangler le patient.

— Misérable lâche ! s'écria le capitaine.

Muller répondit à cette insulte par une contraction subite des yeux et des lèvres, qui donna une expression singulière à son visage ; puis, roulant ses doigts dans les pans de ses longues moustaches grises, il détourna la tête et siffla son air favori entre ses dents.

Gaston, ayant entendu la voix de son vieux compagnon, s'arrêta, laissa filer le nègre et dit au capitaine, avec une feinte sollicitude :

— Réclameriez-vous quelques soins, monsieur de Candeuil ?

— Vous avouerez que je serai bien exigeant de souhaiter autre chose que vos excellents procédés, monsieur de... Monsieur.... Au fait, quand je saurai qui vous êtes, je vous appellerai par votre nom.

— Le baron de la Garde... Avez-vous si courte mémoire, répondit Gaston, en attachant un regard étincelant sur sa victime.

— Eh bien ! monsieur le baron, je vous prie de me laisser dormir en paix, répartit le capitaine ; puis il ajouta en fermant les yeux :

— Bien le bonsoir.

— Pardonnez-lui, murmura l'agent de change, il a le délire ; sa blessure...

— Tais-toi ! s'écria le baron avec colère, et levant son fouet de rennes comme pour en frapper le malencontreux suppliant, il le laissa retomber pour se rapprocher de Muller, qui s'engagea bientôt avec lui dans une conversation vive et à voix basse.

Le nègre Mahïah, qui se trouvait en tête de marche, gravissait en ce moment un monticule raide, sablonneux et rougeâtre, dont l'aridité contrastait brusquement avec les collines verdoyantes et ombragées que les ravisseurs avaient jusque-là suivies. Ce côteau franchi, nos cavaliers se trouvèrent sur une esplanade encadrée de hauteurs boisées, et allongée vers l'ouest, par une pente excessivement facile, jusqu'aux plaines réunies du Sig et de l'Habrah; plaines qui, dans leur vaste étendue, offrent à l'œil le prodige d'une nappe en tout temps fleurie, uniforme comme la surface d'un lac paisible, silencieuse comme le désert, fréquentées de loin en loin par d'immenses troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux qui s'y promènent sous la surveillance de quelques pasteurs à cheval.

A peine la petite troupe du baron avait-elle débouché sur l'esplanade, qu'elle se vit enveloppée par des Arabes qui accouraient à bride abattue, en poussant des cris. Gaston prit les devants, et saisissant d'une main les pans de son burnous (1), il les secoua en se découvrant, pendant que son cheval, obéissant à deux coups d'éperon qui ensanglantèrent ses flancs, se rassembla et s'enleva des quatre pieds, par l'une de ces pointes vigoureuses qui font l'éloge des plus hardis cavaliers africains.

Les Arabes accueillirent le salut du baron par de

(1) Les Arabes qui ont quelque aisance, portent habituellement deux burnous, l'un noir et l'autre blanc. Le burnous blanc sert pour ainsi dire de doublure au burnous noir, et ce double vêtement ne manque ni de grâce, ni d'élégance.

bruyantes acclamations. et ce mot l'*Arbi* vola de bouche en bouche, pendant que les plus rapprochés du groupe s'arrêtaient pour baiser l'étrier, les bottes et les vêtements de Gaston. Ceux qui ne pouvaient pas atteindre ce personnage mystérieux, se dépouillaient de leurs burnous et les jetaient sous les pieds de son cheval, pour les ramasser comme autant de reliques bénies par le contact d'un esprit surnaturel ou divin.

En entendant répéter avec tant d'enthousiasme un nom qui avait si souvent stimulé son courage, le capitaine, rappelé à ses souvenirs de guerre, et désireux de rencontrer enfin le chef invisible qui, depuis quatre ans, fournissait aux veillées militaires tant de sujets héroïques et fabuleux, se souleva tant bien que mal, et regarda de son mieux, à droite et à gauche, sans aucun succès. Il est vrai de dire que la position du prisonnier était peu avantageuse, en ce que sa tête portant sur le garrot du cheval, il lui était sans contredit fort facile de faire des observations astronomiques, mais très-gênant, pour ne pas dire impossible, de rien découvrir autour de lui. M. Jourdain vint à son aide; profitant du tumulte et d'une distraction de Muller, il se rapprocha de l'officier qui, par son calme et sa bonne humeur, lui donnait quelque peu de résignation, et lui demanda, non sans un frisson qui agitait également son cœur et sa langue :

— Savez-vous ce que tout cela signifie? monsieur de Candeuil, quels sont ces cris de sauvages?

— Qu'est-ce que cela vous fait? répondit le capitaine en riant... vous êtes vraiment bien curieux?

Dans le péril comme dans toute épreuve morale, on voit les caractères faibles s'attacher aux caractères vigoureux, s'éprendre pour leurs nobles élans, et s'en faire une égide contre leurs propres terreurs. Aussi, l'ex-agent

de change, qui avait eu recours à son compagnon blessé, parce que les cris et les coups de fusil des Arabes lui avaient fait présager quelque catastrophe, entendit-il avec soulagement la folle réponse du capitaine, réponse qui, dans toute autre circonstance, il eût sans doute trouvée peu courtoise.

— Je ne puis avoir votre sang-froid, capitaine; vous êtes un homme étonnant.

— C'est cependant chose facile, mon cher monsieur Jourdain : nous serons décapités ou pendus avant la nuit, quoi que nous fassions... Partez de là, et votre parti étant bien pris, les inventions de ces chenapans ne vous feront plus sourciller.

— Hélas! c'est ce parti qu'il faut savoir prendre!

— Basth!... fit le capitaine en souriant... et comme si cette exclamation eût suffisamment résumé sa manière de voir les choses, il s'y arrêta.

— Où sommes-nous, enfin, reprit Jourdain?... je reconnais la plaine du Sig, mais le chemin que nous avons suivi est tellement rompu que je m'y suis égaré.

— Puisque vous retrouvez la plaine du Sig, nous devons être chez les Med'géher, ce sont de nos alliés, et j'ai bivouaqué chez eux, avec mon régiment, il y a deux jours... ne voyez-vous pas à votre droite un groupe de rochers couverts de broussailles?

— Oui...

— Nous sommes à Sidi-Madeyr, chez les Med'géher..... et je ne comprends plus rien à ce qui nous arrive.

— J'ai toujours entendu citer cette tribu comme une alliée fidèle, répéta Jourdain qui sembla revivre tout à coup... Nous nous sommes trop hâtés de juger nos ravisseurs!

Les Arabes avaient peu à peu quitté leurs douars (1) et la tribu entière des Med'géher, femmes et enfants compris, formait une double haie sur le chemin que Gaston et sa troupe avaient encore à parcourir pour arriver à la tente du kaïd. Loin de cesser, les cris étaient devenus plus forts, plus répétés. Le nom de l'Arbi courait dans cette foule comme une étincelle électrique, provoquant des explosions d'allégresse et de surprise, faisant éclater en tous sens des propos bruyants qui attestaient le prodigieux intérêt que les Med'géher prenaient à l'arrivée des nouveaux venus.

— Comment nos alliés peuvent-ils invoquer le nom de notre plus redoutable ennemi ? demanda l'agent de change en baissant prudemment la voix.

— C'est que nos alliés sont nos ennemis, mon brave camarade...

Cette réponse bouleversa les joyeuses espérances du malheureux Jourdain.

— Je ne pourrai donc pas voir ce coquin d'Arbi, s'écria le capitaine, en faisant un violent effort qui dégagea un peu sa tête.

— Gardez-vous des mouvements brusques, monsieur de Candeuil, dit avec douceur Gaston, qui, ayant entendu l'exclamation de son prisonnier, s'était retourné vers lui et le regardait d'un œil sévère... n'oubliez pas que vous êtes blessé, et que votre état exige de grands ménagements.

Vaincu par ce sarcasme, le capitaine garda le silence, éteignit sa colère dans un tressaillement nerveux, et attacha son regard le plus fier sur les yeux du baron.

L'Arabe qui guidait la marche, s'arrêta dans ce mo-

(1) Le douar est la réuuion de tous les membres d'une famille, dont les tentes sont disposées en cercle. Une tribu se compose donc d'un nombre plus ou moins considérable de douars.

ment, et Gaston s'avança, en faisant caracoler son cheval, au-devant du kaïd qui venait de quitter sa tente. Les Bédouins prirent le golop, sur l'esplanade, par rangs de quatre, de huit, de seize, et tirèrent des coups de fusil dans toutes les directions, en poussant des cris précipités, pour rendre hommage à la rencontre de leur chef et de l'étranger.

N'étant plus séparés que par trente ou quarante pas, le kaïd et Gaston firent faire une courbette à leurs chevaux, puis, se précipitant l'un contre l'autre, comme pour se combattre, ils s'arrêtèrent brusquement face à face, et croisèrent, à la fois, la main droite sur le cœur pour se saluer; puis, se mettant côte à côte, ils marchèrent lentement vers le douar principal, faisant piaffer leurs chevaux à l'admiration des arabes qui les suivaient et les entouraient.

Le camp des Med'géher était établi à l'extrémité de l'esplanade, sur le bord d'un ravin fourré de broussailles, et sillonné de quelques sentiers. L'aspect de toutes ces tentes larges, rondes et basses, posées en cercle autour de celle du chef, rappelait les souvenirs antiques de la Bible, et du peuple de Dieu. Les enfants passaient leurs têtes brunes et rasées sous les haïcks qui fermaient les *gueitoun* (1) de leurs familles; quelques femmes, écartant leurs voiles, regardaient sournoisement les merveilles de la *fantasia* (2); les vieillards retenus par le poids des années, essayaient de se soulever sur leurs membres débiles, pour prendre part à la joie de leurs enfants. Les chevaux, at-

(1) Tente en poils de chameau, ronde, spacieuse, basse et de couleur rousse.

(2) Le mot *fantasia*, qui appartient au patois mauresque, exprime, en général, tout action et toute chose tournées au plaisir et au luxe; mais on l'applique spécialement aux fêtes guerrières, et aux exercices équestres.

tachés par les pieds devant chaque tente, dressaient les oreilles, et répondaient par de longs hennissements au bruit de la fête ; les chiens, les bestiaux, confondus pêle-mêle dans le camp, avec leurs maîtres, accueillaient, chacun avec le cri qui lui était particulier, les nouveaux venus, servant d'écho, pour ainsi dire, au tumulte qui remplissait les douars et les collines.

Muller s'était chargé de la conduite des prisonniers, et son regard vigilant ne les abandonnait plus.

Les ravisseurs entrèrent dans le douar du kaïd. Deux esclaves s'élancèrent, l'un à la bride, l'autre à l'étrier de Gaston, qui mit pied à terre, pendant que les Arabes, pressés autour de lui, se disputaient l'honneur de baiser ses burnous. Le kaïd fit entrer son hôte sous sa tente, et dès ce moment deux schiaouss, armés de longs bâtons, firent vider le terrain encombré de curieux.

Muller resta à cheval, à vingt pas de la tente, avec ses deux esclaves et les deux captifs. Après avoir échangé les salutations d'usage, salutations qui consistent en questions de toute espèce sur la famille entière des amis qui se rencontrent, Gaston s'étendit sur un tapis à côté du chef, prit une tasse de café qu'un enfant lui présenta, pendant qu'un nègre le débarrassait de ses larges bottes de marocain et de ses éperons. Cette toilette achevée, le baron dit au kaïd, dans le dialecte arabe le plus pur :

— Avant toute autre affaire, Sidi, il faut que tu loges mes prisonniers, je veux qu'aucun des tiens ne les ait vus?

— Les Med'géher ont l'œil du linx, répondit le chef, mais ils sont muets comme lui. Pour prévenir toute surprise, je vais faire passer mes femmes chez mes belles-filles, et on mettra tes prisonniers dans leur tente... Elle est impénétrable.

— Merci... Tu feras venir ton médecin, l'un de mes chrétiens en a besoin.

Le kaïd dit quelques mots à l'oreille de l'enfant qui avait servi le café, et celui-ci, soulevant un tapis qui partageait la tente par le milieu, disparut lestement.

Le kaïd et Gaston observèrent un profond silence; le premier fumait et savourait son café; Gaston qui avait vidé sa tasse d'un seul trait, mâchait les grains à demi-moulus du marc, en consommateur sensuel et délicat (1).

Au bout de quelques instants, le jeune Arabe, qui avait reçu les ordres de son maître, vint dire à Muller de le suivre; et les derniers curieux, rassemblés près des prisonniers, se dispersèrent aussitôt après leur départ.

Gaston leva les yeux et promena son regard sur tous les objets qui décoraient la tente du kaïd. Cette tente était fort simple, et assez pauvrement installée. C'éteit une double marquise à deux pignons, semblable à celle que les chefs alliés réclament de la libéralité française; la toile était doublée, en dehors, d'un épais tissu en poil de chameau impénétrable à la pluie et au soleil. La porte, soutenue par deux chevrons, inclinés et mobiles, s'étendait, relevée vers l'Orient, de manière à projeter beaucoup d'ombre sur le seuil, et entretenir un courant d'air à l'intérieur. Un assez beau tapis de Kalah (2), quelques coussins en velours, et de belles armes suspendues au pignon du centre, telles étaient les splendeurs de l'habitation d'un chef, renommé néanmoins dans la province.

— Les Français t'enrichissent chaque jour, dit le baron, avec une légère expression de dégoût, lorsqu'il eût terminé son minutieux examen.

— La ruse veut que nous acceptions tout ce qu'on

(1) Le café des Maures et des Arabes et un mélange du marc avec la liqueur. Après avoir bu le café proprement dit, les consommateurs mâchent les grains parfumés du marc.

(2) Kalah, ville de la province d'Oran, renommée pour ses tapis.

nous donne, répondit le chef en baissant les yeux.

— Tout!.. jusqu'aux armes dont les alliés se servent contre leurs frères.

Ces armes tourneront, un jour, contre ceux qui les auront données.

— Oui! la sagesse de Dieu le veut ainsi! et malheur à celui qui fermera l'oreille à la voix de l'Arbi, quand l'Arbi appellera tous les fidèles. Quand l'ange du dernier jour (1) apparaîtra sur son coursier de feu, armé du glaive et du livre saint (2), ceux qui auront obéi à cette voix, seront bien heureux dans le ciel! Ils auront autant de félicités sublimes qu'ils auront abattu de Chrétiens dans la mêlée; ils seront rois parmi les anges. Mais celui qui se sera corrompu dans l'alliance impure que le prophète a ordonnée à son peuple, dans des desseins vengeurs, celui qui aura perdu sa foi au milieu des damnés sera maudit! Malheur à lui!

Le kaïd frappa la terre de son front et la baisa.

Gaston avait prononcé d'un ton inspiré les paroles prophétiques auxquelles son hôte avait pieusement répondu. Ce n'était plus ce jeune homme de Mostaganem, dont le visage mobile et fin, dont le regard mélancolique, la parole affectueuse, la démarche légère, la mise distinguée faisaient un modèle d'élégance; c'était un musulman fanatique et farouche qui, le front sévère, le regard fixe, le geste immobile et la voix haute, annonçait la colère et la miséricorde de son Dieu outragé. Les lignes les plus pures de ce jeune visage s'étaient tout à coup heurtées; une pâleur subite avait envahi ces traits délicats et les avait voilés. Encadrée dans les plis blancs de son

(1) L'ange qui doit sonner de la trompette au jour de la résurrection:

(2) Le Koran.

haïck, la tête du baron n'avait plus rien d'européen ; image fidèle du cœur, la face était devenue haineuse, implacable et altière.

Le Seigneur a-t-il protégé ton long voyage, demanda le kaïd ?

— Oui... je rapporte la guerre et la vengeance, j'ai vu de près ce peuple orgueilleux, et je tiens dans mes mains ses destinées.

Le kaïd s'inclina et dit :

— Quels sont ces prisonniers que tu escortes ?

— Ce sont de grands ennemis du Prophète qui m'a ordonné de les enlever : j'ai obéi.

— Tu es grand, juste et pieux ! comment as-tu pu réussir dans cette entreprise périlleuse ?

— L'ange m'a parlé pendant mon sommeil, il m'a dit d'aller chercher ces deux chrétiens au milieu de leurs frères, et de les faire attacher sur mes chevaux et de les conduire à mon père... J'ai obéi !

— Sans dangers ?

— Sans dangers...

— Tu es le fils chéri du Prophète, les anges sont tes amis !

— Je ne suis qu'un esclave du Tout-Puissant... As-tu reçu des nouvelles du juif Samuël ?

— Il m'a fait dire, ce matin, qu'il traverserait mon territoire demain pendant la nuit, chargé par toi d'un message :

— C'est cela... j'entends que la personne qu'il accompagne, soit traitée avec les plus grands égards... c'est ma femme.

— On lui rendra les mêmes honneurs qu'aux épouses du Prophète.

Un cavalier, arrivant au galop, s'arrêta devant la tente,

se jeta vivement à bas de son cheval, et cria précipitamment :

— Les Français arrivent!... les Français sont là!.. l'Arbi cache-toi... Prends garde à toi, l'Arbi.

A ces mots, Gaston se levant brusquement, fit un signe d'intelligence au kaïd. celui-ci, plaçant la main sur son cœur baissa la tête.

La tapisserie retomba derrière le baron, et le chef des Med'géher attendit, sans bouger, la venue de ses nouveaux hôtes.

VII

Mahïah.

A cinquante pas de la gueitoun du kaïd, s'élevait la tente des femmes. Un petit drapeau vert et blanc flottait à son unique pignon, quelques haïcks fermaient ses ouvertures, et les cachaient aux yeux profanes ; une négresse silencieuse et revêche était assise à l'ombre de ce pavillon, occupée à moudre de l'orge entre deux pierres. De temps en temps, le laid visage de cette femme, vieille et horriblement tatouée, se redressait ; et, alors, ses petits yeux, perçants et vitrés comme ceux du chat sauvage, regardaient, avec méchanceté, autour de la tente dont ils avaient la surveillance extérieure. La présence de cette sentinelle vigilante, était une défense permanente qui mettait la tente des femmes à l'abri de toute visite impie.

Cette tente était décorée avec plus de soin que celle du kaïd. Un magnifique tapis de Tunis, posé sur deux autres tapis de qualité inférieure, couvrait entièrement le sol, et l'éclat de ses vives couleurs amortissait le feu des paillettes d'argent semées sur les tentures qui garnissaient

les parois et le dôme de l'élégant pavillon. De lourds et moëlleux coussins étaient jetés dans les coins, avec un paresseux désordre. Quelques vêtements féminins, négligemment posés sur des tabourets, des babouches dorées, effilées et mignonnes, indiquaient que la place avait été vidée, à l'improviste, par ses véritables maîtres. Une pipe turque armée de trois longs tuyaux flexibles, garnis de bouts d'ambre, et plongeant dans un globe rempli d'eau, tandis que son foyer, encore fumant, répandait un parfum de rose; un petit miroir d'acier, encadré au goût de la renaissance, et abandanné sur un coussin; des pastèques, des oranges, des grenades, des citrons posés sur une natte près d'un divan, parmi quelques fleurs de cactus... Tels étaient l'ameublement, le luxe, la coquetterie de la tente des femmes du kaïd.

Pendant que la plupart des Med'géherse portaient au devant des Français, Mahïah s'approchait, avec précaution, de la tente que nous avons décrite; et aux regards inquiets qu'il jetait çà et là, on devinait qu'il cherchait à se cacher des schiaouss et de la tribu tout entière. Après avoir joué l'indifférence, et feint de chercher dans la poussière quelque objet perdu, le nègre gagna du terrain peu à peu, tantôt d'un pas hardi, tantôt à reculons, et il atteignit le poste où la vieille gardienne broyait son orge, sans lever les yeux, avec une irréprochable activité.

Lorsque Mahïah ne fut plus qu'à quelques pas de la négresse, il frappa la terre de son talon calleux et nu, et fit claquer sa langue. La négresse ne détourna pas la tête, et entonna un chant nazillard dont elle étouffait les paroles. Mahïah fit un pas de plus, gonfla ses grosses lèvres, et siffla comme un serpent fuyant dans les broussailles. La négresse se tourna du côté opposé, sans interrompre sa chanson, sans ralentir le mouvement précipité de ses deux bras.

— Tu m'as fait signe de venir à toi... Me voici, dit Mahïah.

— Est-ce bien au fils de ma sœur que je vais parler, murmura la négresse en interrompant à peine son refrain, et en affectant de tourner le dos à celui qui l'écoutait.

— Oui.

— Es-tu demeuré le fidèle serviteur du Kaïtlausfan (1)?

— Oui.

— Crois-tu encore à la puissance du Djelep (2)?

— Oui.

— Eh bien! par la vertu du *sambel* et du *calcari* (3) écoute, fils de ma sœur, et retiens mes paroles comme autant d'ordres sacrés que je vais te donner au nom de notre race. Changeant tout à coup d'idiôme, la négresse ajouta en langage caffre.

— Où vas-tu?

— Je ne sais, mon maître a des projets que Dieu seul peut pénétrer.

— Ne marchez-vous pas vers l'Ouest?

— Je le crois.

— Ne perds donc pas de temps sur ta route... marche droit, marche vite, ne prends que le repos nécessaire, et trouve-toi, avant quinze jours, dans la tribu des Beni-Kiza.

— Au pays de mon père? demanda Mahaïah, en baisant la terre sur laquelle il rampait depuis le commencement de son entretien.

— Tu y reverras ta mère...

(1) *El haïtlausfan,* tel est le titre du chef des nègres dispersés dans les états barbaresques.

(2) Le *Djelep* est une cérémonie qui a pour objet l'évocation du diable.

(3) Le *sambel* est une essence et le *calcari* un bois qui jouent un grand rôle dans le djelep.

Mahïah poussa un cri que la négresse essaya de couvrir par les notes aiguës de son chant guttural, puis elle reprit :

— Notre race est maudite, tu le sais, enfant de ma sœur; je ne peux pas me tourner vers ta face et la contempler avec orgueil !

— Je le sais, et j'en pleure...

— Nous avons été vaincus !

— Je le sais !

— Nous avons été vendus !

— Je le sais.

— Tu es né dans l'esclavage ! ta mère était bien belle, son visage n'avait pas de rival tout le long de la rivière jaune; son père était prince à Litakou... Tu as du sang royal dans tes veines, et tu n'es qu'un chien ! tes joues ne portent même pas la cicatrice (1) !.. auras-tu le courage d'obéir au grand esprit (2) ?

— J'obéirai !

— Alors, gloire à toi, fils de ma sœur, car tu vengeras ta mère fille des rois Gaïka, tu vengeras ta tante femme du grand Makhaba (3), aujourd'hui esclave abjecte comme toi, et tu retourneras dans le kraal (4) régénéré de ta famille, et les femmes du Mont-Luisant danseront a ta venue (5).

(1) Les nègres émancipées du Maroc et de l'ancienne régence, portent sur les joues, en signe d'ancien esclavage, de fortes incisions croisées ou parallèles.

(2) L'esprit invisible, objet du culte des tribus caffres.

(3) Gaïka et Makhaba, deux races de rois chez les Caffres rouges, voisins du Cap.

(4) Le *kraal* est la tribu caffre.

(5) La montagne luisante, *dgebel-blink*, ainsi nommée à cause des pierres brillantes dont elle est parsemée, et qui ressemblent au plomb des crayons anglais. Elle est située à huit journées de marche de la rivière orange, chez les Boushuanas. (Voir Mac-Carthy).

Mahïah écoutait avec respect tout ce que lui prédisait sa tante; et le front penché, il lui demanda:

— Qu'ordonnes-tu?... que veut ma mère?... j'obéirai.

— Le grand esprit m'avait annoncé ta visite et je t'attendais. J'aurais été te chercher dans le désert, si tu n'étais venu à moi; et cependant, je suis enchaînée ici, attachée par ce carcan de fer à l'esclavage .. Ta mère est de retour chez les Beni-Kiza, elle y est arrivée pour y mourir.

Mahïah poussa un long gémissement.

— Ta mère connaît bien des secrets, elle a beaucoup vu, beaucoup entendu dans ce monde où nous avons tant souffert, nous, pauvres enfants des Boshuanas! elle a de grandes révélations à te faire, et si tu arrives à temps pour les écouter, tu seras le sauveur glorieux de notre famille déshonorée?

— Faut-il me mettre en route dès ce soir?

— Non, tu serais arrêté dans ta marche, lors même que tu aurais l'agilité de l'autruche et du zamba (1) les hommes de ce pays sont tous dévoués à l'Arbi, tu serais pris comme espion, on couperait ta main droite qui doit frapper, et ta tête qui doit enfanter la vengeance promise... Suis mes conseils, ils sont sûrs et prudents.

— Je les suivrai.

— Le Djelep m'a révélé que l'Arbi, pour tromper les chrétiens, ferait route vers le Maroc; tu trouveros un prétexte pour passer chez les Beni-Kiza: quelques heures te suffiront pour entendre ta mère; ta vie ne sera peut-être pas assez longue pour accomplir les volontés du grand esprit!... tu te hâteras.

— Où trouverai-je ma mère?

(1) Le zamba est un animal à peu près fabuleux qui fait les frais des veillées nègres. Quelques voyageurs croient que les conteurs désignent l'éléphant sous ce mot caffre; nous ne sommes pas éloignés de partager cette opinion.

— Dans la gourbi (1) où tu es né. Maintenant, adieu... on nous guette, va-t-en... je te reverrai encore une fois avant de mourir.

La vieille recommença la chanson qu'elle avait, un moment, interrompue.

— Faut-il te quitter sans baiser ton front?

— N'ai-je pas quitté le toit paternel sans le baiser des miens.

— Les femmes du kaïd sont-elles donc dans leur tente avec les prisonniers, que tu restes là en surveillance?

— Les femmes sont parties, les prisonniers sont seuls, je suis ici pour tromper l'œil des chrétiens qui viennent d'entrer au douar... laisse-moi, va-t-en! ne cherche plus l'occasion de me rencontrer... sois muet... va!...

Mahïah se glissa dans les palmiers nains qui avoisinaient le camp des Med'géher, et regagna, par un long détour, la tente misérable réservée aux esclaves.

Pendant le dialogue de la négresse et de son neveu, une scène plaisante et grave à la fois, se passait sous la tente des femmes.

Le capitaine était étendu sur le dos, la tête posée sur un coussin, le corps allongé sur le tapis. Il souriait à la riche coquetterie du boudoir africain, et laissait tomber, de temps à autre, un coup d'œil de commisération sur son compagnon. Celui-ci, ranimé par la contemplation du luxe qui l'entourait, avait senti renaître toutes ses facultés, et avec elles, certaine fatuité assez insupportable. Il regardait complaisamment le capitaine, et répondait même à sa gaîté, par des efforts d'esprit qui annonçaient positivement quelque dérangement dans son cerveau. Cependant, l'agent de change évitait de tourner les yeux vers l'angle de la tente où se tenait Muller, grave, silencieux et impas-

(1) Cabane kabyle.

sible. Le soldat d'Égypte avait revêtu le costume arabe, et sa figure basanée, froide, immobile était drapée dans un haïch qui faisait ressortir son imposant caractère; de temps en temps il regardait ses deux captifs avec un insouciant dédain: et, sans faire cas du tapis du kaïd, il avait chargé sa pipe, battu le briquet, et fumait sans gêne, comme dans un corps de garde. Par mesure de précaution, Muller avait posé près de lui une paire de pistolets à deux coups, dont il avait prudemment renouvelé l'amorce.

— Vous êtes devenu guilleret, monsieur Jourdain, et je vous en félicite; soldats ou non, nous sommes tous les deux Français, et nous devons recevoir la mort poliment, sans rechigner et sans bouder.

— Que vous êtes tenace, avec vos idées sinistres!... traiterait on des condamnés à mort avec tant de façons. Ne voyez-vous pas que nous roulons dans la soie, sur l'or et le velours... Dieu me pardonne, voilà un tapis merveilleux qui ferait très-bien dans mon petit salon Louis XV... Guérissez vîte, capitaine, et nous n'aurons plus, de cette aventure, qu'un piquant souvenir.

— Dans l'autre monde, dit l'officier riant aux éclats.

— Non pas, reprit le garde national, qui donnait à cette saillie un tout autre sens, le charlatan qui a pansé votre blessure vous garantit une prompte guérison.

— Demandez à Monsieur, interrompit Candeuil, en montrant du doigt le vieux Muller, si les médecins d'Abd-el-Kader saurent remettre votre tête et la mienne sur nos épaules?

L'agent de change regarda instinctivement Muller. Le visage impassible de l'Égyptien n'exprimait qu'un dédain méprisant. Jourdain sentit qu'une sueur froide inondait ses membres, et il ouvrait la bouche pour balbutier quelques

mots, lorsqu'une trompette jeta tout à coup ces sons joyeux dans le douar du kaïd.

Le capitaine se souleva vivement, et tenta de se mettre sur ses jambes : mais les cordes qui enlaçaient les pieds le retinrent sur le tapis où le malheureux agent de change s'agitait comme un possédé.

— A moi, France ! à moi ! cria le capitaine d'une voix de commandement.

— Sauvez-nous, ajouta l'agent de change, en gonflant ses poumons de toutes ses forces.

A ces deux cris de désespoir, le seul chant nazillard de la négresse répondit plus strident, plus aigu, plus vif,

Muller se leva, détacha une cordelière d'une des gandoura mauresques que les femmes du kaïd avaient abandonnées, et se mit en devoir de bâillonner le capitaine, opposant le flegme le plus imperturbable, aux secousses et aux imprécations de sa victime. Pendant cette opération, l'agent de change excité par la lutte de son compagnon, élevait les notes les plus perçantes de sa voix, en appelant à son secours ; mais le chant de la négresse couvrait et dominait dans son bourdonnement monotone ses cris désespérés. Prenant le calme de Muller, pour de la faiblesse, le malheureux Jourdain allait redoubler d'efforts, lorsque l'Égyptien, ayant serré le dernier nœud du capitaine, fit un pas vers ses pistolets, les prit et les arma sans dire un mot. Cette démonstration peu pacifique étouffa les cris de l'agent de change dans sa gorge, et un silence lugubre régna entre ces trois personnages, animés chacun d'un sentiment bien différent. Le capitaine était réduit à une impuissance absolue ; il mordait avec rage le bâillon qu'ensenglanta ent ses lèvres, tandis que ses yeux lançaient des éclairs de haine. Jourdain se roulait comme l'enfant colère et poltron qui n'a pas assez de raison pour se taire, et pas assez de courage pour crier ; de grosses larmes sil-

lonnaient ses joues, et il éteignait ses soupirs dans de lâches sanglots. Muller était debout entre les deux prisonniers, un pistolet dans chaque main, prêt à faire feu sur le moins docile, souriant à la rage vaincue de l'un, et poussant du pied le corps inanimé de l'autre.

La négresse chantait toujours, mais sa voix avait tout à-coup faibli... Un enfant se serait endormi à ce chant de berceuse.

Alors une main souleva du dehors la portière de la tente, et un burnous noir glissa sur les tentures d'argent du pavillon ; puis, un homme se dressa comme un fantôme à côté du capitaine, et lorsqu'il eut rejeté le capuchon qui couvrait sa tête, les prisonniers reconnurent le baron devenu pâle et livide.

VIII

Le baron.

Dérangé dans son entretien avec le kaïd, au moment où il exerçait sur lui son influence surnaturelle, le baron s'était précipitamment retiré, pour ne pas s'exposer aux soupçons que la présence d'un chef inconnu aurait pu suggérer aux Français, L'appréhension de ses propres dangers, la crainte de perdre ses prisonniers, et l'émotion fanatique qu'il avait appelée à son aide pour fasciner le chef des Med'géher, avaient spontanément altéré ses traits, ordinairement calmes. Tel était cependant, l'empire que cet homme prenait sur lui, en toute circonstance, qu'on vit glisser sur son front les nuages qui l'avaient troublé.

L'apparition de ce personnage fatal jeta une émotion nouvelle dans le silence de la scène que nous avons décrite en terminant le précédent chapitre. Une terreur insurmontable s'empara du malheureux Jourdain qui regarda le baron avec des yeux hagards. Le capitaine éprouva un sentiment de dégoût instinctif, et son visage, déjà bien pâle, prit un air de souffrance et d'humiliation.

Muller inclina la tête, en forme de salut, et sur un signe de son maître, il alla s'asseoir à sa première place, rechargea sa pipe, l'alluma, et, croisant les genoux, balança l'une de ses longues jambes, sans paraître s'inquiéter de ceux qui l'entouraient.

Le chant de la négresse avait cessé; on n'entendait plus, au dehors, que le frottement des deux pierres broyant l'orge; au dedans, nous l'avons dit, le silence était effrayant et semblait annoncer une catastrophe.

Gaston fit quelques pas dans la tente, et regarda, tour à tour, ses deux victimes; à la vue de l'agent de change, il haussa les épaules et se retourna vers le capitaine. Ces deux hommes échangèrent un coup d'œil rapide, mais plein de colère et de mépris. Candeuil ressentit tout à coup un battement de cœur qui fut comme un vague pressentiment des projets de son bourreau. Un sourire nerveux contracta les lèvres de Gaston; il savoura la vengeance avec délices, et promena ses regards sur son ennemi, renversé, s'arrêtant à chaque pensée haineuse que sou evait, dans ses esprits, cette contemplation. Enfin, il vint s'asseoir près de la tête du capitaine qui fit un geste inutile d'horreur, et, se courbant, il effleura de son souffe, le visage du prisonnier.

— C'est donc toi, dit-il, toi!... lié à mes pieds, livré à mes pieds, livré à mes outrages!... Je devrais avoir le courage de conserver le voile mystérieux qui me cache, maintenant encore, à ta vile curiosité; ce courage, je ne l'ai pas! Il me tarde de t'apprendre qui je suis, d'humilier ce front dont l'audace m'est odieuse; il me tarde de te faire pâlir et rougir tour à tour; de te faire expier, en un seul instant, tous les crimes des tiens!.. Ta vie entière ne sera qu'un long supplice; et pour me bien venger, Dieu nous a faits jeunes et du même âge, toi l'esclave, moi le maître; toi le patient, moi le bourreau!

Le capitaine écoutait ce discours étrange avec dignité, et opposait l'indifférence la plus froide au fougeux emportement de son ennemi.

— Tu ne pourras pas dire dans ton langage efféminé, reprit Gaston, que je t'ai enlevé par trahison. J'ai voulu sacrifier aux sottes coutumes de votre chevalerie française; et, pouvant te faire prisonnier, sans coup férir, j'ai daigné jouer ma vie contre la tienne. Tu étais renversé, tu m'appartenais... On ne se conduit pas avec plus de courtoisie dans ton pays maudit... Avoue-le?

Candeuil fit entendre un ricanement étouffé, sous le mouchoir dont il était bâillonné.

— Ta gaîté, trouvera bientôt son tombeau, ajouta le baron... Puis il s'écria d'une voix sourde, en rejetant avec fureur le capuchon de son burnous:

— Me reconnais-tu?

Dans ce moment, le beau visage de Gaston éclairé par le feu des passions les plus violentes, offrait au pinceau une étude admirabl. Ses lèvres tremblaient, et leur pâleur se fondaient en une teinte presque unie, avec la blancheur bronzée des joues. Son front, rasée jusqu'au premier tiers du crâne, semblait fier et joyeux des pensées qui bouillonnaient sous lui. Le mépris et la vengeance satisfaite, la colère et la joie concentrée, tourmentaient sa bouche et donnaient à son sourire, ordinairement mélancolique, une expression singulère, tenant de l'extase et de la folie. Son regard était fixe, pénétrant, sauvage; les muscles de la face étaient tendus, et le corps entier immobile.

Le prisonnier fit un signe de tête affirmatif.

L'agent de change fit un bond sur le tapis, et s'agita dans ses liens, comme un agneau à l'approche du boucher.

— Soyez prudent devant cette couleuvre, dit Muller, en montrant Jourdain au baron; ne dites que ce que vous voulez qu'on sache.

Gaston avait repris son calme habituel, il regarda Jourdain qui était plus mort que vif, leva les épaules en pitié, et répondit au signe du capitaine, en laissant tomber lentement chacun de ses mots, pour en apprécier la portée.

— Non, tu ne me connais pas!... Tu ne peux pas me connaître! tu n'as jamais vu en moi que deux hommes, deux natures... l'élégant parisien, le coureur de fêtes, de misérables duels et de plaisirs efféminés, celui-là tu l'as connu, oui!... et celui-là te hait, car tu t'es trouvé sur sa route pour lui disputer l'élégance, l'adresse et le plaisir... il te hait de toute son âme, m'entends-tu bien?...

Le baron s'arrêta pour jouir de l'indignation et de la douleur de sa victime. Le capitaine leva les yeux en signe d'indifférence, Gaston reprit, toujours sur le même ton :

— Ton rival en galanterie s'appelait... s'appelle le baron de la Garde... Tu le connais... n'est-ce pas?... Maintenant le chef arabe devant qui toute la régence s'incline, le marabout pieux et fanatique, le chef des chefs, le bras droit du sultan, le personnage sacré des tribus alliés ou ennemies de la France, la parole vivante du Koran, le sabre du prophète et l'envoyé d'Allah, l'Arbi enfin!... le connais-tu? .. regarde bien?

Le capitaine fit un effort si violent, qu'il dégagea l'un de ses bras, et tenta aussitôt d'arracher son bâillon : mais Gaston posant une main nerveuse sur ce bras affaibli et engourdi, le condamna au repos.

Le prisonnier grinça des dents, et on l'entendit balbutier avec peine: — Tu mens.

— Rassure-toi, reprit l'Arbi avec feu, je fais métier du mensonge, il est vrai, pour ces peuplades qu'on gouverne par la ruse; je suis constamment en scène dans les tribus, parce que mon ambition l'exige : j'ai menti à toute la France, en prenant, parmi ses enfants, un nom qui les a trompés, et en daignant lutter avec eux de mollesse et de

débauche, comme je lutte ici, de courage et d'austérité avec les plus vaillants et les plus saints... Mais, quant à te tromper, aujourd'hui que te voilà sous mes pieds, ne le crains pas!... J'ai hâte de t'écraser! Oui, je suis l'Arbi, le chef implacable, le glaive de la guerre sainte, l'ennemi de ton Dieu, l'horreur de tes soldats, *le serpent de la montagne*, comme on l'appelle chez les Kabyles, et *l'aigle de la plaine*, chez les Arabes (1). N'as-tu pas entendu les cris d'allégresse des Med'géher, quand je suis entré dans leur camp? ne m'as-tu pas vu descendre chez leur chef, l'ami des Français? N'es-tu pas dans la tente de ses femmes? et ne devines-tu pas pourquoi on t'a donné cette prison si splendide?

En ce moment Jourdain poussa un faible cri d'horreur; ses yeux avaient rencontré, en s'égarant sur les parois de la tente, le visage hideux de la négresse caffre qui, depuis que l'Arbi parlait, s'était efforcée du dehors, et n'y pouvant réussir, s'était peu à peu hasardée à fendre l'étoffe avec son couteau, puis avait insensiblement mis toute sa tête dans la tente, profitant de ce que les prisonniers, ainsi que Muller et Gaston lui tournaient le dos. Au cri de Jourdain, la négresse disparut, et on entendit la chanson caffre qui jetait de nouveau ses accents plaintifs dans le Douar.

L'Arbi avait détourné la tête; tout en faisant un signe d'intelligence à Muller, il avait prudemment prêté l'oreille aux bruits de la tribu, et son visage, un moment troublé, reprit avec la chanson de la négresse toute sa sérénité. Muller s'était rapproché de Jourdain, l'avait menacé et châtié, puis avait regagné sa place et repris sa pipe en silence.

(1) Les Arabes, comme tous les peuples barbares, donnent à leurs chefs et à leurs guerriers fameux, des surnoms qui désignent leur principal mérite.

Jourdain, perdu dans le dédale de pensées où le jetait son aventure, effrayé, hors de lui, était incapable de conserver longtemps un souvenir quelconque, et l'apparition subite de cette figure noire, affreuse et décrépite, traversa ses esprits comme l'un de ces fantômes épouvantables qui se dressent dans nos rêves et nous fuient au réveil, sans nous laisser leurs traces.

Le baron reprit :

— Je t'ai fait placer dans cette tente parce qu'elle est inviolable, et que les chrétiens n'y peuvent pas mettre les pieds, parce que tes frères, tes amis, tes soldats, ton père seraient dans le douar et te chercheraient, que jamais ils ne songeraient à soulever la portière de ce pavillon pour te délivrer. Tu es chez les femmes du kaïd, et, dans ce moment, à quelques pas de toi, cent cavaliers de ton armée reçoivent l'hospitalité de leur allié, qui est mon esclave.

Gaston s'arrêta de nouveau pour suivre l'effet de ses paroles. Le capitaine demeura immobile : son regard était redevenu doux et affectueux. Le ravisseur ne put pas contenir un élan de fureur, et tout son corps tressaillit.

Jourdain souleva brusquement la tête en entendant cette révélation, et ouvrit la bouche pour pousser un nouveau cri de détresse ; mais sa langue glacée s'agita en vain ; il ne put articuler un seul mot. Muller, qui suivait tous les gestes des prisonniers, avait pris un pistolet et ajusté le malheureux, qui se précipita la face contre terre, tremblant comme une feuille secouée par le vent.

Maintenant, reprit Gaston, l'Arbi te hait bien plus encore que le jeune héros de tes fêtes parisiennes ; il te hait, car il t'a retrouvé à cheval et armé contre lui, pillant son peuple, outrageant son Dieu ! parce que, dans la guerre sainte, tu t'es fait une renommée de bravoure et

de talent!... Parce que, dans une escarmouche, ton sabre, sans me connaître, m'a blessé là... regarde?

Candeuil ferma les yeux, comme pour augmenter la fureur de Gaston, celui-ci laissa échapper un sourire amer, et continua :

— Plus ton courage sera ferme, plus tu opposeras de résistance à ma colère, et plus ma colère sera puissante. Elle est comme le torrent de nos montagnes, qui s'élance, plus impétueux, de chaque rocher qui le déchire. Ainsi, tu ne me connais pas, reprit-il, en baissant la voix, car je ne me suis montré à toi que sous deux natures, et j'en ai trois! car tu n'as rencontré en moi que deux hommes, et comme le dieu de ta nation maudite, nous sommes trois en moi, non pour t'aimer, mais pour te haïr! Je ne suis ni le baron de la Garde, ce gentilhomme des ruelles, futile et désœuvré, qui ne te déteste pas assez; ni l'Arabe farouche, dont la haine n'est pas assez violente... Je suis... as-tu entendu parler, dans ton enfance, d'un certain baron d'Ulm?

Cette question fut faite d'un ton brusquement baissé, et avec l'accent le plus grave de la voix humaine.

Le capitaine tressaillit à son tour, fronça les sourcils, et fixa un regard interdit sur l'homme extraordinaire qui lui parlait, et qui, voyant l'émotion de sa victime, parut savourer avec ivresse un bonheur longtemps attendu. Ses traits s'épanouirent, ses yeux se voilèrent, et, chose étrange, deux soupirs remplirent la tente de leur bruit plaintif. Muller qui écoutait silencieusement, passa ses larges mains sur ses yeux tout à coup mouillés. Cet homme sévère, dont toutes les actions avaient été, jusqu'alors, entachées de cruauté et de barbarie, venait d'être ému par quelque vieux souvenir rappelé par son jeune maître; et à la voix saccadée, tremblante de l'un, les sou-

pirs de l'autre avaient répondu. Ce mouvement de sensibilité fut brusquement réprimé des deux côtés.

L'Arbi continua :

— Puisque tu as entendu parler du baron d'Ulm, tu connais une malheureuse et bien triste histoire, et ceux qui te l'ont racontée ne se doutaient pas, alors, que tu jouerais un si grand rôle dans son dénouement ; que tu servirais de victime expiatoire pour laver ta famille, et consoler, s'il est possible, une grande infortune. Je suis Gaston, baron d'Ulm, fils du vieillard dont le nom seul est un opprobre pour ta race... Ne me demande plus pourquoi je te hais, et sois maudit!...

L'Arbi se leva, en prononçant ces mots d'une voix sourde et terrible ; son visage avait pris une expression féroce ; il avait dans le jeu des muscles et dans l'altération de la parole, quelque chose de la bête fauve et de son rugissemen. Il s'approcha de Muller qui, ayant ouvert un sac de peau, lui donna un burnous noir déchiré en lambeaux ; il roula autour de sa tête une corde de chameau blanche (1), prit des babouches éculées et percées, ôta son chapelet de son cou pour le tenir à la main, et s'arma d'un long bâton noueux.

Pendant cette toilette, le capitaine s'efforçait de dominer l'émotion à laquelle il était en proie ; les dernières paroles de l'Arbi l'avaient accablé ! Son courage si audacieux sur le champ de bataille et devant le supplice, semblait l'abandonner sous le poids d'un simple souvenir.

La scène que nous avons décrite avait été fatigante, imposante et solennelle : ces deux hommes rapprochés par le destin, s'étaient trouvés face à face, l'un vaincu et terrassé, sans ami, sans secours, lié et bâillonné de manière

(1) Les Arabes taleb (savants), ceux qui savent lire et écrire, portent ordinairement la corde de chameau blanche, les autres la portent brune ou noire, jamais blanche.

à ne pouvoir ni bouger, ni parler, ni crier. Son ennemi le torturait, l'insultait à loisir, et sa voix s'éteignait, et ses pleurs de rage retombaient sur son cœur. Au moment où il espérait apprendre une histoire dont il ne tenait que le premier fil, à peine était-il sur les traces de sa propre aventure, quelque bizarre qu'elle fut, son bourreau s'éloignait et l'abandonnait à d'interminables conjectures.

Cette scène horrible présageait des suites funestes.

Le baron transformé en derviche, en pélerin, en marabout mendiant, fit deux fois le tour de la tente à grands pas, pour se reposer, et rendre à ses traits leur air placide; puis, jetant un regard de mépris au capitaine qui le suivait avec étonnement, il souleva la portière et sortit.

A peine dehors, le faux derviche ramassa une poignée de poussière, en frotta son visage et sa barbe, et se dirigea vers la tente du kaïd.

La vieille négresse le regarda longtemps, puis elle grommela entre ses dents :

— Je l'ai reconnu, ma sœur... il fait métier de mentir aux enfants de l'Islam... meurs en paix, fille du roi Gaïka, les Boushuanas seront vengés!

IX

La poursuite.

Un fort détachement de spahïs était entré dans le camp des Med'géher; et les Arabes, accroupis devant leurs tentes, échangeaient des phrases de patois mauresque (1) avec les soldats français, ou parlaient bruyamment, dans leur propre langue, avec ceux de leur nation. Les chevaux de troupe avaient été attachés, par les pieds, au-dehors de l'enceinte, à la méthode arabe, et ceux des officiers étaient promenés en main, par de jeunes bédouins devant la gueitoun du chef.

La tribu paraissait accueillir, avec plaisir, les nouveaux venus. Nos cavaliers fumaient, ou mangeaient des figues de barbarie en compagnie de leurs alliés, ou prenaient du café chez un vieux caouadji, dont la tente enfumée était le rendez-vous des oisifs. Les spahïs indigènes jouaient

(1) Les Arabes, pour se faire comprendre des Français, leur parlent un patois dérivé de l'espagnol et du maure, et vulgairement appelé *petit-mauresque*. Nos soldats sont vite au courant de ce jargon, fort en usage sur toute la côte.

aux cartes, aux dames, aux échecs et aux osselets avec leurs frères des Med'géher, tandis que les soldats français achevaient de vider leurs gourdes, ou se promenaient bras-dessus, bras-dessous, furetant un peu partout, et cherchant, en pure perte, quelque jeune bédouine effarouchée.

Toutes les femmes, au premier coup de trompette, s'étaient réfugiées au fond de leurs tentes, et les plus laides comme les plus vieilles, les jeunes et les jolies s'étaient immédiatement voilées, pour échapper aux regards entreprenants des infidèles.

Évitant tous les groupes, le baron se présenta devant la tente du kaïd. Courbé sur son bâton, poudreux de la tête aux pieds, il s'arrêta humblement devant la portière, en face des deux schiaouss en faction, et du kaïd qui siégeait au milieu de plusieurs officiers de spahïs, ses hôtes.

— *Ceux qui feront l'aumône le jour et la nuit, en secret et en public, en recevront la récompense de Dieu,* dit le faux derviche d'une voix cassée : *la crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront point affligés* (1).

Les officiers jetèrent quelques pièces de monnaie au mendiant, avec ce même air de pitié que l'on prend pour faire la charité en Europe. Le derviche se baissa péniblement pour ramasser dans la poussière l'aumône des chrétiens, et il baisa sa main droite en signe de remercîment, tandis que le kaïd se levant, répondit à la sainte citation par cet autre verset :

— *Si quelqu'un vous tend la main, remplissez sa main. Dieu compte tout.*

Le derviche déchaussa ses babouches, et, les abandonnant au seuil de la tente, il vint s'asseoir devant le kaïd avec autant d'aisance et d'aplomb, que s'il fût entré dans

(1) Verset du Koran.

sa propre demeure. Les officiers firent, chacun, une retraite de corps pour éviter le contact des guenilles du nouvel hôte. Le kaïd, au contraire, lui offrit sa propre tasse à demi vidée. Le mendiant la porta à ses lèvres avec avidité, et, quoique la liqueur fût brûlante, il l'avala tout d'un trait, et se mit à mâcher le marc avec des grimaces gourmandes et sensuelles.

L'un des officiers qui parlait assez bien l'Arabe pour servir d'interprète à ses camarades, offrit sa pipe au derviche, mais celui-ci la refusa par un geste poli, tout en acceptant une seconde tasse de café.

— Pourquoi ne veut-il pas fumer, demanda l'officier?

— Les marabouts s'interdisent ce plaisir, répondit le le chef, ce sont des hommes de Dieu que Dieu chérit.

— Il est donc marabout lui (1)?

— Marabout pèlerin (2). Il a fait deux fois le voyage de la Mecque; heureux ceux qu'il visite! Sa venue dans les tribus fait mûrir les moissons, donne la force aux enfants et aux vieillards...

... Hélas! il ne vient que trop rarement!

— Voyage-t-il donc toujours?

— Toujours! c'est à peine s'il se repose quelques heures pour répandre ses bienfaits; où la nuit le rencontre il se couche, où le souffle de Dieu le pousse il va! c'est un grand saint!

Le mendiant, pendant ce dialogue, n'avait pas décessé d'égrener son chapelet noir, arrêté de dix en dix par des morceaux de corail, et il confirmait chaque mot du chef par l'exclamation *he! hé! hé!* que les Arabes répètent à satiété et qui veut dire *oui*.

— De quoi vit-il, demanda l'officier?

(1) Les marabouts sont les inspirés que Dieu a visités.

(2) Les pélerins ou *adji*, sont ceux qui ont fait le pèlerinage de la Mecque.

— De ce qu'il trouve et de ce qu'on lui donne, encore partage-t-il souvent ses provisions avec les malheureux du chemin.

— Il paraît encore bien jeune, malgré sa longue barbe, et son capuchon ?

— Dieu l'a *illuminé* (1) de bonne heure, c'est un véritable élu.

— Nous pourrions peut-être tirer de lui quelques bons renseignements ; qu'en penses-tu ?

— Est-il pour Abd el-Kader ? Pousse-t-il à la guerre ?

— Il ne travaille qu'à la paix générale, Abd-el-Kader le vénère, mais ne s'en sert pas. Quant à te fournir des renseignements sur la plaine et la montage, nul mieux que lui n'en est capable. Il a l'œil du faucon et l'oreille de la gazelle.

— C'est Dieu qui l'envoie...

Puis s'adressant au derviche, l'officier ajouta :

— Viens-tu du côté de Mostaganem ?

— Non, je viens de l'Ouest.

— As-tu entendu parler du malheur arrivé au hackem (2) de Mostaganem ?

— J'ai entendu dire chez les *Hachem-Cheraga* (3) qu'on avait enlevé la jeune épouse de ce chef. Les méchants

(1) Les illuminés sont les marabouts qui ont la vision des choses célestes ; ils jouissent d'un crédit immense dans les tribus, ambitieux qui ont bouleversé l'*Afrikia* proprement dite, ont, tous joué le rôle d'illuminé. Ce que les Arabes appellent *afrikia* n'est que la zône comprise entre l'Atlas et la Méditerranée.

(2) *Hackem*, commandant de la milice indigène d'une ville. C'est une dignité de l'ancienne régence algérienne que nous avons rétablie.

(3) *Hachem-Cheraga* : tribu au sud est de Mostaganem, qu'il ne faut pas confondre avec la grande tribu des Hachem-Gheris, près de Mascara, dans laquelle est né Abd-el Kader.

peuplent la terre du vrai Dieu! est-ce de cet enlèvement que tu veux parler?

— Oui.

— Quand a-t-il eu lieu?

— Il y a déjà trois jours. Oh! les ravisseurs sont loin, car j'ai rencontré hier matin des cavaliers qui conduisaient une mule chargée d'un palanquin.

— Qui peut te faire croire que ce sont les criminels.

— Ils se sont détournés de mon sentier, au lieu de venir à moi : *les pervers seuls fuient le sentier de Dieu, je suis l'homme du Dieu clément.*

— Combien y avait-il de cavaliers?

— Six. Ils marchaient à grands pas, et sur la mule une femme pleurait; je dis une femme, car les sanglots n'étaient ni d'un homme ni d'un enfant.

— Où les as-tu rencontrés?

— Près de la fontaine d'El-Alouf, à dix heures de Mostaganem, ils allaient vers Oran.

L'officier traduisit à ses camarades tout ce qu'il venait d'apprendre, et leur demanda leur avis. Ils répondirent d'une voix unanime que la rencontre du derviche ne laissait plus aucun doute sur la direction que les ravisseurs avaient prise, et qu'il devenait inutile de s'occuper davantage de cette affaire.

— Puisque tu viens de Mostaganem, demanda le derviche d'un ton patelin, ne pourrais-tu pas me donner des nouvelles du juif Samuël ; tu m'épargnerais un fatigant voyage.

— Samuël s'est embarqué pour Tunis il y a trois jours. Que peux-tu avoir à démêler avec ce coquin?

— Je suis chargé par plusieurs chefs de lui commander des marchandises; et, disant cela, le marabout éteignit dans sa barbe et dans l'ombre de son capuchon un sourire de satisfaction et d'orgueil.

— J'ai encore besoin de quelques renseignements importants, reprit l'officier; si tu m'en donnes de bons, je te récompenserai.

— Dieu a dit : Fais le bien pour le bien, sans désirer aucun salaire... Que veux-tu de moi ?

— Sais-tu que l'Arbi est dans cette contrée?

— Oui.

— L'as-tu vu ?

— Oui.

— Quand?

— Aujourd'hui même.

— Où ?

— L'Arbi est privilégié du Dieu clément et miséricordieux, celui qui le trahit sera éternellement attaché au zakoum (1) ! Malek (2) sera chargé de son châtiment, et jamais il ne se tiendra sur l'Alaraf (3), car il n'aura pas marché dans le chemin droit (4). Gloire à Dieu, seigneur de l'univers.

En prononçant ces mots avec emphase, le derviche attachait des yeux ardents sur le kaïd.

— Pourquoi, m'ayant renseigné sur les ravisseurs, hésites-tu à me parler de l'Arbi ?

— Les ravisseurs sont des méchants, l'Arbi est marabout.

L'Arbi entretient la guerre, et ruine le peuple du prophète.

— L'Arbi est juste et pieux, il obéit au Dieu savant des destinées !

(1) *El-Zakoum.* C'est l'arbre maudit qui s'élève au fond de l'enfer.

(2) *Malek.* C'est l'ange qui préside aux tourments des réprouvés.

(3) *El-Alaraf.* C'est le mur qui sépare l'enfer du Paradis.

(4) *Le chemin droit.* C'est l'islamisme.

— Si tu ne veux rien me dire, je te ferai conduire à Mostaganem par mes spahïs.

— L'ange Gabriel me donnera ses ailes, et je m'envolerai de tes mains, comme un oiseau du buisson.

— C'est ce que nous allons voir, dit l'officier qui se tourna vers ses camarades en souriant.

A peine cette pensée était-elle exprimée, que le mendiant se ravisa, tout en feignant du n'avoir pas compris l'*a parte* de son interrogateur. Il se recueillit, secoua la tête, baisa trois fois la terre, éleva les bras, et dit avec une foi fervente, en faisant tous les gestes des illuminés :

— L'Arbi est inviolable, Mahommed le protége ; son chemin est toujours éclairé par le flambeau des révélations ; un simple mortel comme moi ne saurait lui nuire, et Dieu me permet de dire ce que je sais. Dieu seul est Dieu ! il entend tout !

L'officier traduisit cette phrase mot à mot au commandant du détachement qui lui répondit :

— Ah ! bah ! c'est un vieux jongleur ! il est illuminé comme moi, et va nous faire quelque histoire de l'autre monde. Le mieux est de le mettre en croupe de l'un de nos gens. Ce va-nu-pieds en sait plus long qu'on ne croit ; il ne s'est décidé à parler que quand vous l'avez menacé de l'arrêter et que vous vous êtes retourné vers nous.

— Je ne pense pas avoir été compris de ce vieux débraillé, il est trop bon musulman pour savoir le moindre mot de français... Voyez son air hébêté pendant qu'il nous écoute... quelle tête !.. la ruse ne s'y est jamais nichée, je vous le garantis...

En effet, pendant que l'interprète parlait, le mendiant tendait le cou, renversait le front, clignait des yeux, et entr'ouvrait la bouche, prenant une pose d'inepte, faisant taire toute expression de son visage, et prêtant l'oreille à ce qui se disait avec cette gaucherie de l'homme curieux,

niais et intrigué. Quelquefois, cependant, il baissait la tête, et si on eut pu plonger dans son capuchon, on aurait rencontré sur ses lèvres un sourire de triomphe, et dans ses yeux une étincelle pétillante.

— Nous verrons bien s'il nous trompe, reprit l'officier... il ne sera pas dit que ce sacripand peut nous en revendre... Eh bien ! où as-tu rencontré l'Arbi?

— A Surkelmitou (1).

— A quelle heure ? Qu'y faisait-il ?

— Il était entouré de vingt cavaliers et de quelques esclaves. Legoum (2) entier entourait un grand feu de caroubiers et de lanstiques ; c'était ce matin, au lever du soleil.

— C'est bien cela, dit le commandant, l'enlèvement a été fait pendant la nuit... Demandez à quoi servait ce feu.

Aussitôt la question faite, le marabout répondit :

— Les esclaves avaient bâti un grand bûcher, et sur le lit de feuilles qui couvrait ce bûcher, ils avaient étendu un chrétien que le feu n'avait pas encore attaqué lorsque la volonté du ciel m'a conduit à Surkelmitou.

Frissonnant à la traduction de ces paroles, les officiers prêtèrent une attention intelligente au marabout, et s'attachèrent pour ainsi dire, à ses lèvres, comme pour deviner le sens de son récit avant qu'il ne passât par la bouche de l'interprète.

— Quel était ce chrétien?

— Il portait un vêtement bleu, comme les cavaliers de

(1) *Surkelmitou*, fontaine près de la riche gauche du Chéliff. On dit que 20,000 Maures émigrés d'Espagne furent défaits dans ce lieu, et tués jusqu'au dernier par les Berbères. D'où le nom sinistre *Surkelmitou : Tous morts*.

(2) *El goum*. Le goum est la réunion d'un nombre quelconque de cavaliers. Un agha marchant avec sa cavalerie est à la tête de son goum.

la mosquée d'Oran (1) ; son visage était jeune et noble, il avait un petit ruban rouge à son habit, et son front était taché de sang.

— C'est bien notre malheureux camarade, dit le commandant... demandez s'il était mort ?

— Son visage était pâle ; ses membres pendants ; sa langue muette ; son cœur froid ; Sidjil l'avait abandonné (2).

— Achève ?

— Les flammes traversent les couches du Caroubier, et pétillant sur les branches du Lanstique, gagnèrent le lit de feuilles, et mordirent les membres du patient!.. L'Arbi tourné vers le temple de la Caba (3) priait le Seigneur!...

— Après ?

— Les esclaves attisaient le feu, et les cavaliers de l'Arbi récitaient des signes (4) du livre saint!.. Du grand bûcher, et du corps du chrétien, il ne resta bientôt qu'un monceau de cendres, que les esclaves jetèrent au vent avec des imprécations contre Satan, et des louanges au Prophète.

— Après ?

(1) Le quartier du 2me régiment de cuasseurs à cheval est bâti à Oran, sur une ancienne mosquée dont il porte le nom. C'est notre plus beau bâtiment militaire en Algérie.

(2) L'angle *Sidjil* est chargé d'inscrire toutes les actions de l'homme sur un rouleau qu'il plie à sa mort. Au dernier soupir du mourant, l'ange l'abandonne.

(3) Le temple de la *Caba*, à la Mecque, est le lieu vers lequel les musulmans doivent se tourner pour prier. Nous nous servirons aussi du mot *Kebla*, dont la signification est à peu près semblable. La *Kebla* est, en général, le point vers lequel tout homme en prière se trouve faire face, chrétien, juif ou mahométan. Mais la Kebla d'un musulman est, ainsi que nous l'avons dit, toujours vers le temple de la *Caba* de la Mecque.

(4) Mohammed et les commentateurs du Koran donnent le nom de *signes* aux versets du livre saint.

— L'Arbi et ses cavaliers remontèrent à cheval, et tout le goum prit la direction du Dahra (1) sans me dire quel était le chrétien dont le cadavre avait été brûlé, sans me dire où le grand marabout aimé de Dieu allait porter ses pas.

— Tu n'as pas vu, parmi les cavaliers de l'Arbi, deux hommes vêtus comme les chrétiens qui ne sont pas guerriers.

— Non.

— Quelle aventure étrange! dit le commandant : les témoins du capitaine, trouvés dans les masures de la Salamandre, ont cependant eu affaire à deux Français dont ils ne se rappellent pas les noms. Que sont devenus ces deux hommes, et comment accorder leur récit avec celui du berger qui nous a dit que l'Arbi était passé près de Mazagran à onze heures du soir, emportant le corps de notre malheureux camarade, escorté d'une vingtaine de cavaliers.

— Ce récit est bien d'accord avec celui du mendiant, remarqua l'un des officiers.

(2) Le *Dahra* est une ramification de l'Atlas qui va de la vallée du Chéliff à la province de Titterie, en bordant la côte. L'Atlas forme, au pays de Titterie, un nœud serré de toutes ses branches, puis se divise en quatre grands bras presque parallèles à la côte qui fuit généralement de l'est à l'ouest. Les deux bras principaux vont sur une même ligne du fond de la Mauritanie-Césarienne (limite du Maroc) à la régence de Tunis, en enveloppant la province de Constantine dans un large détour vers le sud, partageant la province de Titterie, limitant le désert d'Angat à l'ouest et le pays des dattes à l'est. Les deux autres bras se séparent à Médéah, nœud principal, pour courir l'un vers l'est jusqu'à Carthage, en pénétrant dans la régence de Tunis; l'autre vers l'ouest, en passant par Milianah et le pays de Tenez, jusqu'au Chéliff où il forme le massif du *Dahra*. Cette dernière branche est peuplée de Kabyles que les Turcs et Abd-el-Kader n'ont jamais pu soumettre.

— Aussi devons-nous renoncer à courir plus longtemps la plaine.,. Il n'est que trop vrai que M. de Candeuil a été tué !.. C'est étrange ! c'est étrange ! Je n'avais jamais entendu dire que les Arabes brûlassent les morts ! C'était, sans doute, pour mieux cacher le crime ! Messieurs, nous allons repartir. Trompette, sonne à cheval.

Le trompette, qui se tenait sur le pas de la tente, fit résonner la vallée des sons guerriers de son instrument ; un grand bruit de sabres traînants et d'éperons remplit aussitôt le camp des Med'géher. Le mendiant baissa la tête pour laisser éclater sa joie bien à l'aise.

— Demandez à ce drôle s'il nous a dit toute la vérité, et faites-le lui jurer.

— Par la Kebla, j'ai dit toute la vérité.

Le kaïd s'inclina jusqu'à terre ; et ce salut donna une grande valeur au serment du derviche qui ajouta presque aussitôt :

— L'Arbi est grand, juste et pieux ; son bras est terrible ; son œil est sûr ; c'est le flambeau de Mohammed, l'aigle de la plaine et le serpent du désert...

— C'est bon ! c'est bon, grommela le lieutenant, que je l'attrape ton serpent, et nous verrons.

Les officiers se levèrent et donnèrent tous la main au Kaïd. Celui-ci leur fit un gracieux sourire, et les reconduisit jusqu'au milieu de son douar avec la politesse exquise de nos plus grands seigneurs.

L'Arbi reprit son bâton, suivit le groupe un moment, puis vint s'asseoir près de la négresse qui chantait à tue-tête. On entendait dans l'attente des femmes un grondement sourd et rauque, semblable à celui d'un homme qu'on étouffe ; la voix perçante de la négresse dominait ce bruit sinistre,

Les officiers se promenaient de long en large dans le douar ; ils s'approchèrent de la tente, et prêtaient déjà

quelque attention aux plaintes qui s'en échappaient lorsque la négresse, levant les bras en signe de désespoir, s'écria, en faisant les grimaces et les contorsions d'une furie :

— Arrière, arrière, arrière!.. Partez, partez!.. N'approchez pas!..

A ces cris forcenés quelques Arabes accoururent en toute hâte.

— Que nous veut cette mégère? demanda le commandant.

— Battons en retraite, si vous ne voulez pas en venir aux mains, répondit le lieutenant; nous sommes devant la tente des femmes du kaïd, et cette baraque est sacrée.

Le détachement était à cheval; les officiers sortirent du douar, et, saluant de nouveau le chef des Med'géher qui les attendait aux premières tentes, ils reprirent le chemin de Mostaganem.

En entendant les trompettes sonner la marche, le faux derviche jeta son burnous troué, et montrant du bout de son lourd bâton les derniers sphaïs prêts à tourner une colline, il dit aux Arabes, qui l'entouraient respectueusement, sur un ton de prophète :

— Mohammed a dit : « *Tu te serviras du sabre contre les infidèles, et tu les combattras autant par la ruse que par la force, les infidèles sont maudits et voués à l'enfer, Maleck prépare leurs tortures! Dieu a dit : Tuez tous les infidèles que vous rencontrerez, et resserrez les liens des captifs que vous aurez faits... Dieu est tout-puissant; le châtiment de l'autre monde sera terrible et permanent!*

Les Arabes s'inclinèrent sous les mains étendues de l'Arbi, qui, le regard fixe et le front sévère, avait dans son geste une autorité grave, sententieuse, attrayante et cependant despotique. C'était bien ainsi que les apôtres

de l'islam devaient parler aux peuples : la parole du Prophète sur les lèvres et le glaive à la main ; la parole chaleureuse, ardente, imagée ; le glaive sanglant et toujours prêt à frapper.

Le kaïd s'approcha de l'Arbi, et les Méd'géher se retirèrent en silence.

— Tu as la prudence du serpent et le courage de l'aigle, dit le chef.

— *Je combats dans la voie de Dieu* (1), c'est mon seul mérite, et je compte sur toi au jour promis. Fais préparer mes chevaux, je vais partir.

Disant cela, l'Arbi entra dans l'attente des femmes.

La négresse poussa un long soupir.

Muller était toujours assis à la même place ; les deux prisonniers étaient bâillonnés ; le capitaine était haletant ; son visage, horriblement pâle, indiquait d'affreuses souffrances. Il était baigné dans son sang, le tapis était taché par les fruits et le lait répandus çà et là. A la vue de ce désordre, l'Arbi regarda son fidèle compagnon, comme pour l'interroger.

— J'ai eu un peu de mal avec ces deux agneaux, dit le vieux soldat. Celui-ci (il montrait Jourdain) s'est avisé de vouloir faire le méchant, et je me suis tenu à quatre pour ne pas l'envoyer dans l'autre monde ; je me suis contenté de lui fermer la bouche.

— Et l'autre? demanda l'Arbi.

— L'autre a beuglé comme un taureau sous le couteau. Quand il a entendu sonner la marche, il a bondi sur le tapis, il s'est démené, il a mordu ses liens, il s'est roulé, a tout cassé autour de lui... Ma foi, je l'ai saigné aux deux

(1) L'expression *combattre dans la voie de Dieu* est consacrée pour la guerre sainte ou pour la cause de Dieu en général, comme Abd-el-Kader l'emploie en Algérie contre nous, en observant le Koran à la lettre (Kasimirski, notes sur le Koran).

bras avec mon poignard ; ça l'a soul gé, et il n'a plus tant crié.

— Sera-t-il en état de cont nuer la route ?

— Oh! j'ai arrêté le sang; une demoiselle n'en serait pas malade.

— C'est bien, mon vieux Muller, bien, mon brave ami... donne-moi mes burnous et mes chab rs. . J'espère que tu as fait un bon repas.

— J'ai mangé en compagnie de mes prisonniers, pendant que vous étiez chez le kaïd, avant l'arrivée du détachement... Eh bien, monsieur le baron, qu'avez-vous appris de ces coureurs-là ?

— Je leur ai donné le change selon mes désirs ; nous pourrons maintenant voyager en paix... Ils croient celui-ci mort et brûlé, et ne s'en inquiètent plus ; ils croient Samuël à Tunis, et le Hakem cherchera sa fiancée du côté d'Oran.

— Bravo... Il n'y a que vous pour manœuvrer ainsi.

Le capitaine souleva sa tête défaillante, en entendant parler de lui.

— Allons, dit l'Arbi, laisse-les respirer et crier tant qu'ils voudront, leurs cris et leurs plaintes me réjouissent.

Muller délivra les prisonniers de leurs bâillons... Jourdain poussa de fortes aspirations, le capitaine regarda ses ennemis sans haine, sans colère, et ferma les yeux avec indifférence.

— Quel homme! murmura Gaston, rien ne l'effraye, rien ne l'abat!

— C'est ainsi qu'est monsieur le baron votre père, répondit Muller avec une sombre tristesse... Ah! si vous l'aviez vu à Borodino...

La porte de la tente fut doucement soulevée, et Mahïah, demeurant sur le seuil, dit d'une voix respectueuse :

— Les chevaux sont prêts, maître...

— Partons, dit le baron.

Tandis que Mahïah attendait cette réponse, il sentit une main sèche et ridée s'appuyer, du dehors, sur son bras ; et lorsqu'il se retourna, il vit la vieille négresse cafre qui, se haussant sur la pointe des pieds et détournant la tête pour ne pas le voir en face, lui dit à voix basse :

— Ne perds pas de temps, fils de ma sœur... marche en paix, sous l'œil du grand esprit, petit-fils de Caïka, et n'oublie pas ma parole, elle est sage et éclairée... Adieu.

Muller et Gaston sortirent de la tente, en costume de voyage.

Un quart-d'heure après, les ravisseurs quittaient le camp des Med'géher, comme ils y étaient entrés, et se dirigeaient à l'est de Mascara, vers Tekedempt, suivis des prières et des acclamations de toute la tribu.

X

Le rendez-vous.

Douze jours après le départ de l'Arbi du camp des Med'géher (nous ne désignerons plus Gaston dorénavant que sous le nom de l'Arbi, en dépit de l'opiniâtreté de Muller qui, jusqu'à son dernier soupir, l'appellera respectueusement M. le baron), un homme cheminait lentement dans les sentiers rocailleux et croisés d'épines qui sillonnent, de loin en loin, le pays presque désert des *Chotts* (1) qui avoisinent le mont Boghera, aux confins de l'Angad et de la Yagoubia (2). Cet homme s'appuyait sur un bâton plus haut que lui, et terminé par un long croc ; il était vêtu d'un grand kaban à fond noir ; barriolé de losanges à couleurs vives qui lui donnait l'apparence d'un habit d'arlequin. Le large capuchon de ce kaban, galonné de soie et de flots rouges, retombait en arrière et laissait à décou-

(1) *Chott*, lac marécageux.

(2) La *Yagoubia* a été parcourue, pour la première fois, par les colonnes du général Lamoricière.

vert la tête du voyageur. Cette tête était enveloppée d'un *chechia* (1), surmonté d'un turban noir, roulé fort mince et très-serré sur ses plis. Au visage hâlé, jaune, hâve, sale de cet homme; à ses yeux malades et poltrons; à sa démarche pénible, à ses membres grêles et flottants, on reconnaissait de loin le juif Samuël.

Derrière le piéton, venait une petite mule d'Espagne, grise, rondelette et active, qui marchait sans cesse sur les talons paresseux de son conducteur, tout en tondant les chardons et les artichauts sauvages qui, de temps en temps, glissaient leurs feuilles et leurs cloches sous les épines du chemin.

La mule portait un bât, et sur ce bât on avait dressé une espèce de cage, dans laquelle les Arabes renferment leurs femmes lorsqu'ils les font voyager d'une contrée à une autre. Cette cage est construite avec des roseaux qui arrêtent les quatre angles, et avec des cercles qui forment un dôme. Le tout est recouvert de haïcks très-blancs, sur lesquels se refractent les rayons du soleil. Des ventouses sont ménagées de manière à établir de légers courants d'air dans cette cage où se tient commodément la voyageuse.

La mule portait un licou de maroquin rouge, orné de flocons de laine blanche, et ce licou était terminé par une corde de deux brasses dont le juif tenait l'un des bouts.

Une amulette, en vieux cuir, était suspendue au cou de la bête, ainsi qu'un croissant formé de deux défenses de sanglier, et une petite plaque d'argent de forme triangulaire.

Le soleil avait déjà écorné son disque flamboyant sur les cîmes des monts Smiel qui arrêtent les tourbillons de

(1) *Chechia,* calotte qui sert à assurer le turban.

sable poussés par les vents du sud, et protégent le fertile oasis de Tlemsen. Le ciel était rouge à l'occident; les nuages, réfléchissant les flammes de l'astre à son déclin, s'étalaient sur une nappe d'or, et fondaient, loin de l'horizon, les reflets de leur pourpre dans l'azur de la voûte infinie.

La chaleur avait été, ce jour là, accablante. L'air était encore imprégné de ces lourdes vapeurs qui étouffent même les insectes sous les broussailles. Les collines et la plaine étaient semées de ces longs filaments que nos paysans appellent fils de la Vierge. La brise était tiéde et poudreuse; les sauterelles voltigeaient de buissons en buissons, en frolant du bout de leurs grandes ailes violettes les herbes brûlées qui rampaient sur le sol. La vue s'étendait vers le sud, à gauche du voyageur, sur les steppes immenses de l'Angad et sur les chotts couverts de joncs; de ce côté, le ciel voilé par des trombes de poussière, était d'un rouge pâle et sinistre. Au nord, le juif s'efforçait de tourner les pentes méridionales du mont Behgra, qu'il commençait à laisser derrière lui, tandis qu'il avait en face, vers le couchant, les gorges étroites des sources de l'Isser, gorges qu'on croirait impénétrables, tant les ravins qui les bordent, les resserent entre leurs rochers, leurs précipices couronnés d'arbres, tapissés d'épaisses broussailles et de lianes épineuses. Dans ces sites agrestes et déserts, l'écho répète sans cesse la plainte de quelque torrent d'eau vive, où le cri d'un oiseau de proie battant des ailes sur son nid. Quelquefois, quand le temps est à l'orage, le lion rugit dans les vallons, et sa voix puissante domine tout autre bruit.

Le juif semblait reprendre courage depuis quelques instants, car son pas, devenu plus pressé, faisait trotter la mule; il marchait tête basse et silencieux. Le sentier devenait de plus en plus étroit, et menaçait de perdre

trace. La végétation paraissait reverdir sous chaque pas nouveau du voyageur... Le pays, en changeant d'aspect, changeait de nature; les arbres, et les hauts fourrés et les rochers couverts de mousse, succédaient aux cailloux roulants, aux terrains grisâtres, aux sables volants.

Une voix fraîche, pure et nonchalante prononça tout à coup ce nom : Samuël! et le répéta trois fois.

Le timbre de cette voix mélodieuse était, dans ces lieux de tumulte et d'effroi, ce que serait un chant de rossignol au milieu d'une tempête. Il sembla que la bise jalouse emportait ce son clair et argentin...

Samuël?... Samuël?... La voix venait de la cage que portait la mule.

Le juif, qui ne s'était pas arrêté tout d'abord, fit halte à ce second appel,

— Que veux-tu, Kadidja?... ne nous retarde pas, au nom du ciel! la nuit nous gagne.

— Débarrasse-moi de ces haïcks, je veux prendre l'air, j'étouffe.

— Kadidja, je t'en supplie, ne fais pas d'imprudence au terme de notre voyage; Dieu punit les téméraires!

— Obéis, te dis-je, j'étouffe ici.

— Mais...

— Allons, chien de juif, en finiras-tu?

La voix caressante était devenue impérieuse et haute, tout en conservant son timbre sonore et métallique.

— Hélas! hélas! murmura Samuël. Et il se mit en devoir d'abattre le haïck qui abritait son tyran contre les ardeurs du soleil.

Pendant qu'il défaisait les nœuds des attaches, le juif eut à répondre à plusieurs questions adressées d'un ton d'autorité.

— Le soleil est-il couché?

— Il va bientôt disparaître derrière la montagne.

— Où sommes-nous ?

— Nous entrons dans les gorges de Beni-Smiel.

— Nous sommes donc arrivés, dit Kadidja qui, débarrassée tout à coup de ses voiles, apparut à l'éclat du jour belle, magnifique, le visage radieux, le front superbe et droit, l'œil animé, le teint coloré, et le sein oppressé autant par la fatigue du voyage que par la joyeuse nouvelle qu'elle venait d'apprendre.

— Nous sommes donc arrivés! répéta-t-elle en promenant ses regards brillants et voluptueux, du désert aride aux bruyères de la montagne.

— Il nous faut encore une heure de marche.

— Une heure! s'écria la mauresque avec chagrin.

— Une petite heure.

— Patience donc!!!... Mais il viendra au-devant de moi, je le sens, je le devine... Allons marche, juif, et marche vite.

Cette femme, que nous n'avons vue que par une échappée, un soir, à Mazagran, avait l'une de ces physionomies rares qui frappent, surprennent et laissent un vague indéfinissable dans l'esprit subjugué de ceux qui les rencontrent. L'ovale de son visage était peu allongé, ce qui lui enlevait de sa distinction ; mais son beau front pur, altier, prompt à rougir ; ses sourcils noirs dont les arcs hardis et mobiles se rapprochaient au moindre battement du cœur pour menacer, où se détendaient avec nonchalance pour accompagner un sourire ; mais ses grands yeux où l'amour et la haine, le dédain et la pitié, le courage et la jalousie, se trouvaient mêlés à des flots d'étincelles ; ce sein palpitant, prêt à se gonfler brusquement ; ces longs cheveux à demi tressés, dont les boucles volantes s'éparpillaient, étalant leur noir velours sur un cou gracieux, souple et blanc, faisaient à ce visage un cadre où les

maîtres auraient également trouvé la beauté mâle de l'héroïne, et la langueur de la vierge timide.

Kadidja avait de seize à dix-sept ans; mais sous la zône brûlante de sa contrée, les femmes, comme les fleurs de leurs jardins, répandent trop tôt leurs parfums, se parent trop tôt de tous leurs charmes, pour se faner bientôt et pour bientôt mourir. Kadidja était de famille arabe; son père était agha de la plaine, près d'Aïn-Madhi (1), et les premiers de sa race avaient une antique origine. Le hackem de Mostaganem, qui avait entendu vanter la beauté de cette jeune fille, l'avait demandée en mariage et l'avait obtenue, malgré ses vives résistances. Partie de sa tribu avec une suite digne de son rang et de ses richesses, la fille de l'agha était arrivé de Mostaganem, deux jours avant le bateau à vapeur qui avait débarqué l'Arbi. Son fiancé s'était porté au-devant d'elle, à la tête de sa maison et des soldats de sa milice. La fantasia avait été des plus furieuses; on avait tiré plus de mille coups de fusils ou de pistolet; on avait jeté, à pleines mains, des piecettes aux assistants; les matrones avaient rempli l'air de leurs *you, you* (2) perçants, et la fiancée avait fait son entrée dans la ville, montée sur une chamelle blanche, enviée, applaudie, admirée, sous le voile, par la foule des curieux.

La cérémonie du mariage ayant été fixée au lendemain, on avait remis Kadidja aux mains de ses femmes, en lui

(1) Aïn-Mahdi, ville située aux confins *sud* de la régence d'Alger, et tributaire des beys d'Oran sous le régime turc. Nos troupes n'ont pas encoré pénétré dans le pays d'Aïn-Mahdi, qu'on dit riche et fertile.

(2) Les femmes arabes, dans toutes leurs réjouissances, saluent les prouesses des cavaliers ou des danseurs, par des cris aigus qui stimulent les acteurs de la fête, et font pleuvoir les offrandes.

recommandant de prendre un long et bienfaisant repos. Elle semblait avoir ponctuellement suivi cette recommandation, car le lendemain vers midi, la porte de sa chambre était encore fermée, et l'esclave qui en avait la garde, jurait que sa maîtresse était endormie, attendu que le plus profond silence n'avait cessé de régner dans ses appartements.

Longtemps le hackem, amoureux et galant, respecta le sommeil de sa fiancée. Enfin, l'heure étant venue de paraître en public, on frappa discrètement à la porte de la jeune fille.

La porte seule répondit.

On frappa plus fort et à coups redoublés, sans obtenir une réponse plus satisfaisante. On enfonça la porte qui tomba avec un grand fracas... Rien ne bougea dans l'appartement.

Le hackem se précipita vers l'alcôve où Kadidja avait dû passer la nuit, souleva les rideaux en toile d'argent qui abritaient les coussins, les tapis, la couche de sa fiancée; et demeura muet, anéanti, épouvanté devant cette couche fraîche et parfumée comme la veille, devant toutes ces richesses qu'il avait semées dans ce boudoir, et qui étaient intactes, attendant encore la jolie main qui devait les déplacer.

Le hackem, revenu de son éblouissement, se baissa vivement et ramassa, sur le tapis, une petite babouche recourbée, semée de perles et d'étoiles d'or, qui semblait faite pour un pied d'enfant. Sur le velours rouge qui garnissait le talon de cette babouche, le hackem lut ce mot, tracé avec des petites perles blanches : *El-Arbi*.

L'étonnement du hackem se transforma en colère violente; il retrouva la voix pour pousser des cris furieux et désespérés. La vieille esclave qui veillait à la porte fut mise à la torture; elle reçut deux cents coups de bâton,

et ne cessa pas d'affirmer que sa jeune maîtresse n'avait fait aucun bruit, et n'avait tenté aucune évasion.

Des cavaliers se mirent en route dans toutes les directions; le hackem monta lui même à cheval, et des espions furent envoyés dans les trihus voisines. Toute recherche fut vaine... Il ne resta de Kadidja qu'une babouche magnifique, dont la mesure mignonne fut un supplice pour hackem, tout autant que le mot fatal brodé sur son velours.

Cet événement fit fortune à Mostaganem; les officiers français trouvèrent l'nistoire plaisante et charmante à la fois... et on en faisait encore gorge chaude, lorsque le nom de l'Arbi se trouva, de nouveau, mêlé à l'aventure tragique du capitaine...

Le hackem prit sa revanche... La ville entière fut consternée. Le chef farouche, implacable, audacieux, qui avait exécuté ces deux coups de main, fut maudit, voué au supplice; le hackem mit sa tête à prix, et les amis du capitaine jurèrent de le venger.

Quelle belle fille que Kadidja!!!... Regardez-la au moment où le haïck de son palanquin tombant sous les doigts de Samuël, elle promène ses regards autour d'elle. Remarquez le petit crochet dédaigneux que dessine la lèvre supérieure de sa bouche, entr'ouverte pour recevoir le souffle de brise qui courbe à peine l'herbe du sentier, et pour montrer des dents merveilleuses, blanches, brillantes, égales, petites, nacrées. Sa peau est blanche, fine, transparente et d'une chaleur voluptueuse. On lit sur son front qu'elle a le cœur d'une femme aimante, et l'énergie d'un guerrier. C'est un enfant des sables et du Simoun, portant dans son âme un rayon du soleil brûlant qui règne dans ses déserts; c'est aussi la colombe qui trempe ses ailes à la source sacrée de l'Oasis, qui chante ses amours sous le palmier, et s'endort dans son lit de feuilles et de mousse.

Kadidja est vêtue d'une longue robe blanche serrée à la taille par une ceinture en soie rouge et à filets. Ses larges manches garnies de brocard amarante peuvent s'arrêter aux poignets au moyen d'une ganse, mais Samuël n'est pas un homme à ses yeux, et elle les laisse flotter, pendant que ses bras ronds, fermes et douillets reçoivent à la fois les reflets du crépuscule et le souffle du vent.

Une chaînette d'argent, fixée à la ceinture de la jeune fille, soutient un petit poignard corse à lame triangulaire et à deux tranchants. Le manche de cette arme mignonne est en corail incrusté de nacre, et offre sur ces deux faces, comme la babouche de Mostaganem, le mot *el-Arbi*.

Tout dans la voix, le regard, la pose, le geste de Kadidja, annonce que sa main effilée, nonchalante, semée de veines bleues, potelées, peut s'armer pour frapper sans peur, comme s'ouvrir pour caresser.

Le juif avait repris sa place devant la mule, et le sentier que les voyageurs avaient jusqu'alors suivi, commençant à se perdre, ils tournèrent brusquement à droite, s'avançant vers une gorge étroite de la montagne, dominée par d'énormes rochers, et plongée déja dans les premières ombres de la nuit.

La mule marchait en sautillant à travers les ronces et les artichauts sauvages qui déchiraient ses jambes. Kadidja, impatientée de ses hésitations, tira son poignard, et s'en servit en guise d'éperons pour accélérer un pas qui lui semblait trop lent; Samuël, menacé sur ses talons, hasarda bien quelques observations timides, mais il se vit obligé de prendre le petit trot pour maintenir sa distance entre son impitoyable maîtresse et lui.

— Tu es sans pitié pour ton guide, Kadidja, dit d'une voix chagrine le malheureux piéton : mes vieilles jambes

sont rompues par la fatigue; mon corps est brisé, et tu me fais courir!

— Tu seras payé, l'Arbi est généreux.

— Pourrai-je arriver jusqu'à lui? Hélas! Kadidja ne me fais pas mourir en chemin ; vois les roches que je heurte, elles meurtrissent mes pauvres pieds... rappelle-toi que, depuis douze jours et douze nuits, j'ai toujours eu les yeux ouverts sur toi!

— Tu répondais de moi sur ta tête, c'est donc sur toi que tu veillais en ne dormant pas, ton sommeil te sera payé,

— Hélas!... malheureux Samuël, murmura le juif, et, s'appuyant sur son bâton, il tint pied à la mule pe dant quelques instants, puis s'écria avec douleur :

— Faisons halte un moment avant de gravir cette colline, mes forces sont à bout, si je meurs à la peine qui te conduira?

Disant cela, Samuël se laissa choir sur une grosse pierre, et posant la tête dans ses mains, il s'affaissa sur ses genoux.

La mauresse arrêta sa mule, regarda son guide avec mépris, secoua la tête avec impatience, et attacha ses yeux sur les gorges où elle devait s'enfoncer; après quelques minutes de contemplation, elle se tourna vers Samuël, et lui dit sans colère :

— Es-tu prêt?

Le juif se leva aussitôt, porta une petite gourde à ses lèvres, les mouilla de quelques gouttes d'anisette et de genièvre mêlés, puis se remit en route en répétant plusieurs fois : Merci!... merci!...

Après avoir gravi une colline assez raide qui barre l'entrée des gorges où l'Isser prend sa source, les voyageurs se trouvèrent sur un étroit plateau triangulaire garni de broussailles et planté de quelques arbres fruitiers. Ce pla-

teau est limité sur deux de ses côtés par des ravines qui deviennent de plus en plus profondes; et ces ravines tapissées de plantes grimpantes, de larges feuilles, de ronces impénétrables, laissent monter le murmure de deux sources qu'elles cachent dans leurs entrailles; ces deux sources se joignent à l'angle le plus aigu du plateau, et leurs eaux coulent, alors, dans un même précipice plus profond et plus resserré que les ravins. Sur l'un des bords de ce précipice, entre le gouffre et une gigantesque muraille de rochers noirs, on trouve un sentier étroit, malaisé, envahi par l'herbe, et marqué de loin en loin, par quelques pas qui ont foulé les fougères et les ont couchées. Le juif s'aventura dans ce mauvais chemin, la mule hésita à le suivre, mais le poignard de Kadidja chatouilla ses flancs, et elle se décida, tout en dressant ses longues oreilles et en relevant la tête avec inquiétude.

Il faisait presque nuit dans cette gorge, quoique le crépuscule éclairât la plaine. On entendait les vautours et les chouettes s'ébattre dans les feuillées, et grimper sur les roches. Après avoir suivi, pendant un quart d'heure, le précipice où roulent les premières eaux de l'Isser, les voyageurs débouchèrent dans une petite vallée fermée par quatre montagnes coniques, dont les cimes effilées reflétaient les derniers feux du jour. Là, l'Isser se précipite avec fracas. dans un nouveau gouffre, et disparaît pour ressortir à trois cents pas plus loin, renforcé de plusieurs sources qui en font aussitôt l'un des affluents remarquables de la Tafna.

La vallée circulaire où se trouvaient les voyageurs était verdoyante et couverte de fleurs qu'on pouvait à peine distinguer, tant le jour avait baissé. La mule et le juif s'enfonçaient dans l'herbe jusqu'aux genoux; et marchaient avec autant de prudence que de difficulté. Kadidja, le sein haletant, promenait ses regards sur les rochers, sur

les buissons, et, dans son attente, elle gardait un morne silence.

Tout à coup la mule se jeta de côté et recula... Un homme s'était subitement levé dans la prairie, à vingt pas du juif, et marchait précipitamment vers lui.

Kadidja poussa un grand cri, sauta sur l'herbe d'un pied leste, et tomba dans les bras de l'Arbi, qui la tint longtemps embrassée.

Le juif, appuyé sur son bâton, se tenait respectueusement à l'écart.

— Enfin! s'écria Kadidja, dès qu'elle eut recouvré la parole... te voilà, mon seigneur. Que d'ennuis, que d'impatiences il m'a fallu combattre pour arriver ici sans mourir!.....

— Ce long voyage a dû t'accabler, mon amie, interrompit l'Arbi, ton corps délicat, n'a pu, sans douleurs supporter tant de fatigues!

— Si mon corps n'a pas la vigueur du tien, mon âme a toute l'énergie de ce cœur qui bat là, répondit la mauresse en posant la main sur la poitrine de Gaston. Pour te rejoindre, mon maître, la gazelle me prêtera toujours ses pieds agiles, et la lionne son courage... En te revoyant, j'oublie toute souffrance, et je ne suis qu'au présent, car je ne suis qu'à toi!

Kadidja accompagnait chacun de ses mots de baisers brûlants qui tombaient sur les mains, sur les genoux, sur les vêtements de l'Arbi.

— Samuël nous voit et nous entend... Viens, Kadidja bien-aimée, viens te reposer au refuge du proscrit..

— J'avais oublié Samuël, mais, tu dis vrai, et quoique ce juif ne soit pas un homme, nul ne doit surprendre notre amour, marchons, je te suis... Non, non, reprit la mauresse avec feu, je ne te suis plus, je marche appuyée sur ton bras, attachée à ton burnous, courbée sur ton

chemin, je ne te quitte plus, je suis ta femme, ta compagne, ton esclave, ton ombre, n'est-ce pas? n'est-ce pas?

— Tu as mes serments... Tu es ma vie! Comme la destinée, tu es inséparable de ton époux... Dieu a créé les cieux pour y réunir éternellement, ceux qu'une vie trop courte enlève à ce monde, où tout finit si vite...

S'approchant de Samuel, l'arbi demanda à Kadidja :

— As-tu été satisfaite des soins et de l'activité de ton guide?

Le juif leva timidement les yeux sur la mauresse et la regarda d'un air suppliant, comme pour la déterminer à faire un rapport favorable.

Kadidja répondit qu'elle n'avait eu à se plaindre que de la lenteur de Samuël, mais que, toutefois, il avait honorablement gagné son salaire.

— Ma lenteur était de la prudence, marmota le juif avec humilité; j'ai hasardé plus que ma tête dans cette longue entreprise, car j'avais à veiller sur la femme du plus grand des chefs.

L'Arbi sourit à cette flatterie poltrone, et répondit avec bienveillance:

— Suis-nous, tu seras récompensé.

Lorsqu'il eut traversé la prairie dans le sens de sa plus grande largeur, l'Arbi tourna l'un des quatre monticules, s'engagea dans un sentier rocailleux qui, ayant gravi les deux tiers de la montée, redescend rapidement vers une étroite vallée où bouillonne avec fracas l'un des rameaux de l'Isser.

Après une marche pénible d'environ un quart d'heure, pendant laquelle la mule glissait et trébuchait, le sentier s'aplanit peu à peu et se perd sous les dômes de lianes vigoureuses, parfumées par l'acacia et le grenandier, qui mêlent leurs fleurs odorantes aux plantes sauvages de ces lieux inhabités. Les voyageurs furent obligés de se baisser

pour cheminer dans ce sentier, et la mule fit grand ravage dans la double haie dont la verte muraille tentait son appétit. Les pas glissaient sur l'herbe comme sur un tapis, la nuit était noire, triste, silencieuse!... Les deux amants seuls avaient l'âme en fête au sein de cette nature vierge, au milieu de ces rochers qui se dressaient comme des géants dans les ombres.

Un cri rauque, perçant, sinistre, monta tout à coup dans les airs, frappant les échos divers de cette solitude, et faisant frissonner les broussailles où grouillèrent, en tous sens, les insectes effrayés.

— Hélas! qu'est ce bruit? dit Samuël, et il se rapprocha vivement de l'Arbi, traînant sa mule devenue, tout à coup, rétive.

Un nouveau cri plus hardi, plus puissant, plus aigu, vibra dans les halliers et se perdit à la fois dans les profondeurs des ravins et sur la cime des plus hauts rochers. Ce cri fut immédiatement suivi d'un sourd froissement de feuilles.

— Qu'entendons-nous là, demanda Kadidja sans frayeur.

— C'est Yakoub, ma sentinelle, qui nous signale... Ralentissons un peu le pas; le passage devient difficile; et toi, Samuël, évite les silos qui se trouvent à ta gauche, ta mule nous sera nécessaire demain.

— Hélas, maître, où nous conduis-tu? La nuit n'est sans doute pas plus sombre en enfer.

— C'est ce que tu sauras bientôt... Mais, marche droit en attendant, car le moindre faux pas te ferait rouler à deux cents brasses, où certes je n'irais pas te chercher.

— Hélas, Jacob, ayez pitié de moi! marmota le pauvre juif... Quel commerce ai-je tenté-là?

— Quelle est cette sentinelle dont tu parles, mon seigneur, est-ce un esclave où un ami? demanda Kadidja,

avec cet intérêt caressant que prennent à nos actions, à nos périls, les femmes qui nous aiment noblement et d'un grand cœur.

— Yakoub est l'ami du proscrit, répondit tristement l'Arbi ; mais c'est un ami plus fidèle que ne le sont habituellement les hommes, Écoute... Entends-tu ces cris d'alarme, de colère et de fureur... C'est Yakoub qui bat des ailes sous la futaie, car il a flairé notre approche, nous a entendus depuis longtemps, et depuis longtemps donne l'alerte à mes compagnons. Yakoub est mon vautour fauve... Quand je n'oserais me fier à personne pour surveiller mon sommeil de quelques heures, je place en sentinelle mon ami le plus sûr, et fermant alors les yeux je puis en paix rêver à toi, à notre amour, aux destinées du peuple de Dieu, et aux désastres de la guerre sainte.

En ce moment, de nouveaux cris se firent entendre, mais légers, presque doux, et accompagnés de coups d'ailes joyeux qui agitaient les branches d'un haut tamarin faisant face aux voyageurs.

— Yakoub nous a reconnus, dit l'Arbi... voici Muller! nous sommes arrivés. Kadidja, mon enfant, deux jours encore, et nous serons près de mon père et du kalifat, dans la tribu, dans la famille!...

— Unis pour toujours! dit la Mauresse avec orgueil.

— Pour toujours, répéta l'Arbi.

Un homme s'était avancé, d'un pas prudent, au devant des voyageurs. C'était Muller qui, le fusil sur l'épaule, l'oreille tendue et l'œil au guet, s'était mis en embuscade au premier appel du vautour, prêt à recevoir son maître ou à faire feu sur un ennemi.

Après avoir échangé quelques mots avec l'Arbi, l'Égyptien attendit Samuël et lui donna ses ordres. Pendant ce temps Kadidja et son nouveau guide s'étaient approchés d'un groupe d'énormes rochers, et s'étaient arrêtés

tout à coup devant une caverne, œuvre formidable de ces grands cataclismes qui bouleversent de fond en comble certaines contrées.

L'une des sources de l'Isser, jaillissant au pied d'un monticule à pic, tombe, après un cours de quelques pas, dans un abîme profond, dont les deux bords sont taillés à angle droit, dans une terre rocheuse, fourrée d'herbes et d'épines. On n'aperçoit pas le fond de ce gouffre dans lequel mugit le torrent, car les plantes sauvages qui garnissent ses flancs, se croisent et forment, dans ses entrailles, un dôme de feuillée impénétrable au regard.

Cette ravine majestueuse est d'un aspect terrible, est d'une égale largeur dans son longue étendue, et cette largeur n'a pas moins de trente pieds. L'un des bords rase un rocher gigantesque qui s'élève comme un mur et se prolonge pendant plus de cent mètres, sous un monticule couvert de halliers, d'arbres et d'épines. Quelques maigres sentiers se tordent autour de ce vaste bloc de granit, dans lequel est taillée une caverne. On pénètre, dans cette caverne, par une longue galerie qui s'ouvre par une porte découpée du haut en bas du rocher, sur le torrent, sans qu'aucun des sentiers latéraux puisse y conduire, grâce aux éboulements de la berge sur laquelle elle est assise.

Les pasteurs avaient construit, il y a longtemps, un pont en bois qui, jeté d'un bord à l'autre de la ravine, établissait la communication entre la caverne et la vallée. Ce pont n'était qu'un châssis ou clayonnage supporté par des pouterelles, garnies de terre, et assez solides pour donner passage à un cheval.

Le souterrain d'*Aroudj* (c'est son nom) a fourni matière à plusieurs légendes qui en font un lieu maudit et abandonné. Son entrée était à moitié cachée, il n'y a pas encore longtemps, par un tamarin séculaire, aux épais branchages, à l'arôme embaumé. Kadidja et Gaston s'arrê-

tèrent un moment devant le gouffre béant, et s'engagèrent sur le pont qui conduisait dans ses plus lointaines profondeurs. Muller battit le briquet et alluma une torche de résine; puis l'Arbi, appuyant la Mauresse sur son bras, l'entraîna d'un pas rapide, en lui disant du son le plus grave de sa voix mâle et ferme :

— Viens voir l'asile qu'ils ont fait à l'envoyé du Prophète; viens voir l'aire de l'aigle et le nid du serpent. Maudits soient tous les chrétiens! qu'Eblis les regarde sans pitié (1).

Le juif, épuisant ses dernières forces contre l'obstination peureuse de sa mule disparut le dernier dans les détours du souterrain, invoquant tous ses patrons et la patience de Balaam.

. . . . . .

Le vautour abattit ses ailes déployées, et se ramassa sur la branche la plus haute du tamarin, comme pour y dormir.

On n'entendait plus que le murmure des sources, déchirées par les roches des ravines, et, de loin en loin, le glapissement de quelque chacal affamé.

(1) *Ebs*... l'ange déchu.

X.

La veillée.

La caverne dans laquelle l'Arbi, Kadidja et leur suite s'étaient engagés, avait une entrée étroite, relativement à ses dimensions intérieures; cette entrée, découpée dans le roc, en forme de porte, était envahie par les rameaux extrêmes de l'énorme tamarin qui la protégeait, et donnait sur une galerie tapissée de stalactites brillants et de lierre. Le terrain, légèrement incliné, était ferme, frais, couvert d'une herbe folle et luisante; les lueurs de la torche que portait Muller effrayaient les petits lézards rampant sur les parois du roc, et les chauves-souris qui garnissaient le creux de la voûte.

Samuël était plus mort que vif dans cette sombre galerie où l'on ne pouvait marcher que par un. La mule ayant protesté de tout son entêtement; contre le voyage qu'on lui faisait faire, le malheureux juif avait été obligé de passer à l'extrême arrière-garde, afin d'employer le bâton, et de pousser, bon gré malgré, la peureuse bête en avant.

Peu à peu le passage souterrain s'élargit, les parois latérales du rocher s'espacent, s'arrondissent et se rapprochent, vingt pas plus loin, formant un spacieux ovale. Là, les réfugiés s'arrêtèrent.

— Plante ton piquet, dit l'Arbi au juif, et attache ta mule, l'herbe est bonne et abondante, je vais t'envoyer de l'orge par Mahïah qui t'aidera à desseller.

Muller donna sa torche au malheureux Samuël qui la prit, en tremblant, et se mit en devoir d'obéir, non sans tourner la tête avec effroi, vers l'Arbi, Kadidja et Muller qui disparurent aussitôt dans une autre allée.

— Pourrons-nous marcher sans lumière, dit Kadidja, en réprimant un léger frisson qu'elle devait à la fraîcheur de la grotte, plutôt qu'à ses impressions.

Cette question n'était pas entièrement achevée qu'une lueur vive brilla tout à coup, à l'un des coudes de la galerie. Ce jet de feu, faisant une trouée dans les ténèbres, dessinait des ombres gigantesques et fantastiques sur les murailles. On entendait pétiller des flammes, et le lanstique répandait ses vertes et fortes senteurs, dans un nuage de fumée blanche, qui tournoyait et s'engouffrait dans la galerie.

— Kadidja, dit l'Arbi, baisse et ferme ton voile, nous allons rencontrer des chrétiens.

— Des chrétiens! des chrétiens ici, s'écria la mauresse, en ramenant les deux pans de son *taklilah* (1) sur son visage.

— Rassure-toi, ce sont deux prisonniers... les voici.

L'Arbi s'arrêta... Le souterrain avait dans ce lieu, un aspect encore plus sinistre. La voûte était prodigieusement élevée, et lézardée en plusieurs endroits. Par une

(1) Le *taklilah* est le voile dont s'enveloppent les mauresses ; il descend un peu plus bas que la taille, et ne manque pas d'analogie avec la mantille.

énorme crevasse de cette voûte, on apercevait les étoiles brillantes qui parsemaient la nue; et ce coin du ciel, vu de la misérable et hideuse prison souterraine apparaissait comme une vision féerique. Le parfum de liberté qui s'échappait des hauteurs infinies devait enivrer l'esprit, le cœur et l'âme des malheureux captifs, tantales suppliciés dans leurs douleurs, par le spectacle de ce que le Créateur a fait de plus splendide.

Les arbres qui garnissaient la surface externe de la grotte, avaient là, plus de vigueur et de sève. Quelques-unes de leurs grandes racines traversaient les profondes fissures du rocher, et venaient se tordre contre les parois intérieures, en affectant des figures bizarres. La galerie, élargie de dix pas, formait un trapèze parfaitement dessiné. On entendait tomber, à gouttes pressées, l'eau limpide d'une veine perdue de quelque source voisine; et, ce suintement monotone, troublant seul le silence de la nuit, le rendait plus lugubre.

Cependant, autour d'un foyer qui tenait le centre de la salle, trois hommes étaient couchés ou assis, mornes ou endormis. Mahïah, accroupi sur ses talons, entretenait le feu, n'interrompant ce travail que pour laisser tomber sa tête dans ses deux mains, ou la secouer avec découragement.

A quelque pas du Kabile, le capitaine et son compagnon d'infortune, étaient étendus sur une mauvaise natte, se tournant le dos. Jourdain dormait profondément. Le capitaine était assis, et gardait, accoudé sur ses genoux, une immobilité imposante. La souffrance physique, les douleurs de la captivité, l'abandon des premiers soins, l'oubli de la vie avaient cruellement métamorphosé ce beau jeune homme naguère si fier dans la noblesse de son visage et la noblesse de son cœur.

Ses vêtements en désordre, étaient souillés de poussière,

debout et déchirés dans plusieurs endroits. Sa barbe était longue, inculte; ses yeux vaincus par la douleur, avaient perdu leurs plus vives étincelles; son front portait encore quelques taches de sang; ses joues étaient pâles et maladives; la vigueur de l'âme pouvait, seule, soutenir ce corps affaibli, chancelant.

Lorsque l'Arbi et la Mauresse entrèrent dans cette salle lugubre, le nègre se leva respectueusement; mais le capitaine ne fit aucun geste, aucun mouvement, et ses regards conservèrent leur fixité pénétrante. L'Arbi, se tournant vers la Mauresse, lui dit avec un sourire amer, en lui montrant du doigt son fier prisonnier.

— Mon cœur renferme, chérit et surveille un sentiment égal à mon amour pour toi, plus grand peut-être!.. dont tu pourrais être jalouse!..

Kadidja tourna la tête vers son amant, écarta brusquement les pans de son takliah, et son regard brilla égaré.

— Ce sentiment, reprit l'Arbi : c'est la haine que je nourris, depuis l'enfance, contre cet homme.

— Je veux la partager, répondit la mauresse avec feu, car si je hais tous ceux que tu peux aimer, je maudis bien plus tout ce que tu hais.

L'Arbi serra la main de sa compagne, et, l'entraînant vers l'un des angles de la salle, il disparut avec elle dans l'un des coudes de la galerie.

Muller, après avoir donné ses ordres à Mahïah, visita les liens des deux prisonniers, se roula dans ses burnous et s'endormit près du foyer.

Samuël et Mahïah ne tardèrent pas à rentrer, et s'installèrent auprès du feu. Le juif tira d'une besace une galette de pain d'orge, et en offrit généreusement la moitié au nègre, qui, chose étrange, la refusa en branlant la tête d'un air chagrin.

Le juif, sans insister davantage, questionna le nègre sur sa discrétion.

Le cœur de Mahïah n'a pas faim, répondit celui-ci, et il soupira.

Samuël fort occupé de son appétit et de ses fatigues, ne poussa pas plus loin sa curiosité, mangea sa galette par bouchées égales jusqu'au dernier morceau, vida sa gourde, s'entortilla dans son kaban, et s'endormit profondément. Mahïah jeta dans le brâsier la dernière charge de bois coupé, et prêta l'oreille aux dormeurs avec sagacité. Pendant deux heures, le nègre guetta le sommeil de ses compagnons, comme le chat sauvage guette l'écureuil. Son corps était immobile, sa tête fixe, ses bras serrés au corps. On l'eut pris pour la statue difforme de quelque dieu égyptien, sans le gonflement réglé de ses larges narines, et sans le mouvement de ses yeux qui promenaient leurs regards dans un demi-cercle constant, épiant chacun de ceux qui dormaient sous leur garde. La caverne retentissait de ronflements inégaux qui accusaient un franc et solide sommeil. Le nègre et le capitaine étaient, seuls, éveillés. Chez ces deux hommes, d'une nature bien opposée, régnaient un même sentiment, une même pensée, un même espoir découragé.

Lorsque le capitaine se crut seul, au milieu de ses bourreaux, il regarda autour ne lui avec dégoût, et rencontra le visage inquiet, intelligent et rusé de Mahïah. Le nègre porta l'un de ses doigts longs et osseux à ses grosses lèvres, comme pour recommander le silence, et il se glissa, en rampant, jusqu'au prisonnier.

— Tu songes à ta mère, dit le Kabile, qui, baissant la tête, se mit a tisonner le feu d'un air indifférent.

Le capitaine tressaillit, et leva les yeux au ciel sans répondre.

— L'Arbi est un grand chef, reprit le nègre en haus-

sant la voix, et toi, tu n'es qu'un chien indigne du schiaou qui coupera ta tête.

Le prisonnier regarda le Cafre avec pitié; et, comme résigné à ces sortes d'injures, il reprit sa première position et retomba dans son apathie glaciale.

Au même moment, et comme les derniers mots du Kabile résonnaient encore sous la voûte, l'Arbi apparut à l'angle de la salle, drapé dans son burnous noir comme un fantôme, et armé d'un long fusil.

— Tu es chargé de la première veillée, Mahïah?

— Oui, maître.

— A qui parlais-tu quand je me suis montré?

— A l'officier... Je l'injuriais pour employer mon temps, et tenir mes yeux ouverts.

Le capitaine ne bougea pas : ses lèvres se détendirent avec bonté, son visage exprima l'angélique douceur du martyr qui plaint ses bourreaux et pardonne son supplice; sa pensée était loin de son corps; l'une était libre et s'élevait à plein vol; l'autre était meurtri, enchaîné, avili, condamné.

L'Arbi, sans répondre a son esclave, ramassa un tison et s'enfonça dans la galerie. Le nègre écouta le bruit des pas qui se perdit bientôt, puis il promena son regard brillant sur chacun des dormeurs, et se rapprocha du capitaine de façon à le toucher. Le prisonnier, comme souillé par ce contact odieux, se jeta en arrière. Mahïah fit de nouveau un geste expressif, pour recommander le silence; et allongeant ses lèvres épaisses pour faire glisser le son de sa voix, de manière à n'être entendu que du prisonnier, il lui dit :

— Yacoub n'a pas encore crié!

Au même instant, on entendit un long battement d'ailes, suivi de quelques éclats perçants. Le nègre fronça le sourcil en voyant le juif soulever ses bras; mais le silence

s'étant rétabli au dehors. Samuel ne tarda pas à se rendormir bruyamment.

— Le vautour est vigilant, reprit le nègre, en regardant le capitaine... Mahïah comprend tous ses cris... l'Arbi est dans la campagne.

Le prisonnier demeura insensible à cette confidence.

— Les chrétiens ont l'oreille dure, et leur esprit voyage loin d'eux... Mahïah entend tout ce qui marche près de lui: son regard perce les murs, sa parole trompe l'ennemi... Son cœur est bon.

Le capitaine, étonné, se retourna vers le Kabile.

— Mahïah, aussi, songe à sa mère! Sa mère est vieille et va mourir... Mahïah ne la reverra pas!

Le nègre accompagna ces mots d'un soupir presque étouffé, puis il reprit:

— Tu n'avais pas entendu les pas de l'Arbi... S'il avait surpris ce que je vais te dire, il m'aurait tué.

— C'est donc par ruse que tu m'as injurié?

— Mahïah est plus fin que le chacal, reprit le Kakile; et ses yeux brillèrent; un sourire orgueilleux glissa sur sa bouche, et mit à découvert ses dents banches et tranchantes.

— Qu'as-tu à me dire, et pourquoi me parles-tu de ma mère?

— Parce que je suis prisonnier comme toi, pauvre comme toi, et que ma mère m'attend!

— Tu es libre, qui te retient? tes mains sont-elles attachées comme les miennes? tes pieds ne sont-ils pas agiles? Pourquoi ne t'élances tu pas dans les broussailles?

— L'heure n'est pas venue. Le *Grand Esprit* n'a pas soufflé sur moi. Mes pieds n'ont pas bondi d'eux-mêmes.

— Qu'attends-tu?

— Le soleil de demain.

— Tu t'évaderas difficilement au grand jour.

— Le serpent est brave, mais prudent... Mahïah ne veut pas fuir, il se fera mettre en liberté.

— Comment se fait-il que tu sois esclave?

— Ma mère était reine de Litakou ; mes malheurs sont grands et nombreux ; ma race a courbé le front! L'Arbi est mon maître; c'est un mauvais maître ! il est dur et violent. Pourquoi ?... J'ai rêvé que son sang était l'ennemi du mien. Si cela est, je me vengerai !

— Qu'attends-tu pour te venger des coups qu'il te donne et des outrages qu'il te fait subir ?

— Quand le jaguar a faim, il est patient... L'Arbi m'a acheté, et c'est peut-être lui qui m'appartient.

— Pourquoi me fais-tu part de tes projets ?

— Parce que tu es brave ; parce que tu es bon. La nuit j'ai écouté ton sommeil... car je ne dors jamais, moi ! Je t'ai entendu appeler ta mère... Tu m'as fait pitié.

Deux larmes s'échappèrent lentement des yeux du prisonnier et coulèrent sur ses joues.

— Voilà la première fois que je te vois pleurer, reprit le nègre, cela me fait du bien.

— Pourquoi, demanda le capitaine avec émotion.

— Mahïah pleure depuis si longtemps ! répondit le Kabile, et ses yeux, se levant sur la voûte de la caverne firent briller l'émail de leurs prunelles.

— Le nom de ta mère n'est pas le seul que tu aies prononcé... souvent ton cœur oppressé, tes lèvres tremblantes, en ont laissé échapper un autre.

— Lequel ?

— Nous en parlerons plus tard... l'amour vient après la liberté.

— Pourrais-tu me sauver, demanda le capitaine avec feu.

— Ne parles pas si haut, si ce juif nous entendait nous serions perdus, disant cela, le nègre se leva, marcha à

quatre pattes jusqu'à la natte où était couché Samuel, flaira le visage du dormeur, le toucha du bout du doigt, et, revenant à sa place, après s'être assuré de son engourdissement, il fit au prisonnier ce geste de la tête qui vaut une affirmation dans toutes les langues.

— Coupe donc ces cordes, dit précipitamment le capitaine, que je puisse enfin secouer mes membres au grand air.

— Ce serait nous perdre tous les deux; écoute-moi, je connais l'Arbi, tu es son ennemi né.

— Mais que lui ai je fait? quel homme est-ce donc que on maître?

— L'Arbi est brave, perfide, généreux, implacable; il est fils d'un grand chef exilé de la France, c'est un guerrier terrible, agile comme le cerf et fort comme le lion. Les tribus le redoutent; quant à ce que tu lui as fait, je l'ignore, il ne l'a dit à personne; mais il te hait par dessus tout... pardessus tous!... Remercie ton Dieu de cette haine, elle te sauvera la vie.

— Comment?

— Les blancs ne savent pas lire dans le cœur de l'homme!... ta mort enleverait à l'Arbi sa plus grande jouissance qui est de te voir souffrir et de t'écraser sous ton carcan.

— Si tu ne veux pas me mettre en liberté, tue-moi du moins, dit le capitaine avec froideur.

— Écoute, j'ai pris patience jusqu'à ce jour, parce que nous avons marché vers la gourbi (1) de ma mère, vers nos montagnes. Ma mère m'a fait dire chez les Med'géher, par sa sœur, de la venir trouver demain soir, au plus tard, car elle mourra la nuit prochaine.

— Comment a-t-elle pu connaître sa dernière heure?

(1) Cabane kabile.

— Le Grand Esprit l'a lui a révélée par le Djelep.

Le prisonnier sourit avec bonté à cette superstition.

— Je dois donc me rendre dans la gourbi de ma mère avant la nuit; nous n'en sommes éloignés que de dix heures, et cette course est un jeu pour Mahïah. Quand j'aurai entendu la dernière parole de ma mère, et quand je l'aurai ensevelie, je reviendrai vers toi.

— Si tu prends la fuite vers tes montagnes, pourras-tu revenir sans subir un châtiment sévère?

— Mahïah a la ruse du sanglier; il sait quand il faut revenir au gite.

— Et à ton retour, me délivreras-tu?

— Aussitôt que tu auras revu ta maîtresse, si tu préfères ta liberté à ton amour... Mahïah est un ami sûr!

— Quelle maîtresse? interrompit brusquement le capitaine, les joues animées.

— Celle que tu appelles dans tes rêves.

— Médine!

— Medina... l'ange du pauvre Mahïah!

— Tu es fou, murmura le prisonnier...; et il regarda le nègre d'un air de pitié et de désolation.

Les confidences du Kabile, ses promesses, l'espoir d'être rendu à la liberté, avait stimulé l'esprit affaissé du malheureux capitaine, et lui avaient fait entrevoir sa délivrance, comme le mourant, dans un moment de calme, entrevoit les délices de la vie qui l'abandonne. La dernière révélation de Mahïah, rejeta le prisonnier dans toute l'horreur de sa position, il se regarda avec dégoût, avec honte, avec effroi, et laissa retomber sa tête sur ses genoux, sans avoir la force de pousser un soupir.

— Elle a de longs cheveux plus noirs que mon front, reprit le nègre, ses yeux sont grands, fendus et doux comme ceux d'une biche, son visage est blanc, sa voix caresse, ses dents sont des perles; elle est grande et sa taille

est flexible comme un jeune roseau. Elle est bonne comme Dieu est bon ! son cœur donne aux pauvres... Oh ! Mahïah la connaît bien.

— A ces mots, le capitaine fit un bond sur lui-même, regarda le Kabile avec stupeur, et comme il ouvrait la bouche pour l'interroger de nouveau, un bruit de pas pressés résonna dans la galerie par où la Mauresse s'était retirée avec l'Arbi.

Kadidja se précipita dans la salle.

En deux sauts le nègre avait repris sa première place à l'un des bouts du foyer, près du juif, toujours endormi. Sa physionomie, qui s'était insensiblement animée, éteignit tout à coup jusqu'au dernier éclair de cette intelligence naïve, naturelle, instinctive et rapide que possèdent à un si haut degré les peuplades sauvages. Ses yeux se fermèrent à demi, sa tête vacilla, ses narines s'enflèrent ; l'œil le plus exercé eût été trompé par ce sommeil simulé.

Le prisonnier, égaré dans un dédale de réflexions mélancoliques, ne prit pas garde à la Mauresse, qui s'approcha du foyer en courant, et ramassa un tison dont elle arma sa main gauche.

Brusquement éveillés, Samuël et Jourdain se levèrent à demi, et jetèrent des regards effarés autour d'eux.

Kadidja était debout, le dos tourné au feu, immobile et muette ; elle tenait d'une main son poignard dont la lame étincelait, et dans l'autre, le tison dérobé au foyer flamboyait à travers un petit nuage de fumée blanche. Le cou tendu, le regard fixe, le corps cambré, la fière compagne de l'Arbi semblait attendre, sans peur, l'attaque de quelque ennemi surnaturel. Le danger qui avait chassé la Mauresse du tapis où elle reposait, devait être grave, imprévu, pressant : car elle était entrée pieds-nus dans la salle : ses longs cheveux étaient épars sur ses épaules ; sa poitrine haletante était à peine garantie et cachée par son taklilah

entr'ouvert; sa longue tunique, desserrée à la taille, n'accusait plus les formes gracieuses du corps; elle était belle d'audace et de force, belle de pudeur dans son désordre.

Jourdain, Samuël et le nègre regardaient cette scène avec stupéfaction et attendaient le premier geste de Kadidja, tant par curiosité que par crainte : le capitaine, seul, affectait un profond dédain pour tout événement.

Un glapissement aigu, plaintif et réitéré se fit entendre, venant de la galerie d'où Kadidja était accourue. La Mauresse tressaillit, et son frémissement imperceptible fut un signal d'alarme pour Samuël et pour Jourdain... Le nègre se retourna, cherchant du bois pour ranimer le feu... le dernier fagot avait été brûlé, et le foyer menaçait de s'éteindre.

— Nous sommes dans le nid du faadh (1), s'écria Mahïah avec terreur, et nous n'avons pas d'armes!

— La mère est en chasse, dit Kadidja; il faut barricader l'entrée de la caverne sans perdre de femps; le faadh n'est pas loin quand ses petits s'éveillent.

Deux yeux ardents étincelèrent au fond de la salle, dans le coude de la galerie, et un petit léopard, surpris, effrayé par la rencontre des nouveaux hôtes de la caverne, s'était arrêté tout à coup comme un jeune chat sur la défensive, contemplant tantôt le foyer, tantôt les hommes, et battant ses flancs de sa queue effilée. Au gémissement rauque et prolongé que poussa le léopard, deux de ses frères accoururent et partagèrent sa stupeur en mêlant leurs cris aux siens.

(1) *El-Faadh* : c'est le léopard d'Afrique; il est aussi féroce que la panthère, et cependant on en a vus d'apprivoisés, dressés par les Arabes à la chasse. L'espèce en est assez rare, surtout sur la côte du nord.

— Il faut les tuer, dit la Mauresse, leurs appels rendraient la mère furieuse...

— Garde-toi bien de leur faire aucun mal, interrompit le nègre, le faadh pour les chercher et les retrouver ne connaîtrait aucun obstacle, aucun danger... Viens, Samuël, viens m'aider à fermer l'entrée de la caverne.

Le juif, tremblant de tout son corps, avait perdu la parole dès le commencement de cette scène; il balbutia quelques mots, montra ses membres chétifs, et désigna, d'un regard pitoyable, les deux prisonniers qui, jeunes et vigoureux, devaient être d'un secours plus utile.

— Samuël a raison, reprit Mahïah, nous ferions bien de mettre les deux chrétiens en liberté, ils nous aideraient dans notre travail.

— Ne touche pas aux chrétiens, s'écria Kadidja; le dernier de mes membres servira de pâture au faadh avant que l'Arbi perde ses prisonniers... Marche devant, je te suivrai, mes mains sont fortes et vaillantes... Allons, juif, avance, ou je fais jeter dans le nid des faadhs pour apaiser leurs cris.

Le malheureux Samuël baissa la tête, s'arma d'un tison et suivit sa redoutable maîtresse. Les petits léopards retournèrent en bondissant à leur niche, après s'être prudemment aventurés dans la salle. Jourdain, pendant cette scène, s'était rapproché du capitaine autant que possible, et s'était, pour ainsi dire, blotti dans les pans de son burnous. N'entendant plus aucun bruit, il se hasarda, non sans trembler, à demander si les trois horribles bêtes étaient encore près de lui.

Le capitaine, toujours absorbé par sa rêverie, dédaigna de répondre à la question de son timide compagnon. Les léopards, revenant avec confiance dans la salle, s'approchèrent, en glissant sur le sol, et attachèrent leurs fauves regards sur les deux prisonniers.

— Jésus! s'écria l'agent de change aux abois, ils vont nous dévorer... Capitaine, sauvez-moi, sauvez-moi!.. mes mains sont attachées.

— Suis-je en liberté, moi? répondit Candeuil d'une voix douce et compatissante; et tordant ses bras dans leurs liens, il témoigna de son impuissance avec chagrin.

Les léopards, encouragés par l'immobilité des prisonniers, s'approchèrent en rampant, et le plus hardi d'entre eux longeant le bord du foyer mourant, vint flairer Jourdain avec persistance et opiniâtreté, en dépit des secousses violentes qu'il imprimait à tout son corps et des cris étouffés qu'il jetait avec effroi. Bientôt les trois jeunes faadhs cernèrent le malheureux prisonnier, tiraillèrent ses vêtements, et le léchèrent en appuyant fortement leurs langues âpres et rugueuses sur ses membres frémissants.

Le capitaine, s'efforçant de venir en aide à son compagnon, se souleva péniblement sur l'un de ses coudes, et, ramassant toutes ses forces, il appliqua un violent coup de pied au plus acharné des trois léopards, et le précipita dans le feu, où il se roula, en poussant des cris affreux.

Au même instant les prisonniers entendirent un rugissement féroce qui gronda au-dessus de leur tête et, levant les yeux, ils aperçurent, couvrant le gouffre et dominant le foyer, la tête large, ronde, tigrée, hideuse du faadh en furie devant ses petits menacés.

XII

El-Faadh.

Le monstre avait plongé et allongé son cou nerveux dans l'orifice de la caverne; et le jeu rapide des muscles de sa face et le rouge sanglant de ses yeux, et sa gueule pantelante remplissaient d'horreur ce lieu déjà sinistre.

Quoique mourant, le feu étendait encore son cercle lumineux sur les parois du souterrain, et cette lueur tranchait hardiment la masse des ténèbres dont elles refoulait les épaisses vapeurs. La fumée fine et mordante qui s'échappait des tisons du lantisque et du figuier, se précipitait vers la crevasse où le faadh. suspendu, grinçait des dents et grondait en déchirant, avec ses griffes, des racines de vigne sauvage nouées dans le rocher. Le jet de lumière et de fumée qui s'élançait au-dessus des prisonniers, ne les protégeait pas moins contre le léopard, que l'énorme élévation de la voûte qui les séparait de leur ennemi furieux. Jourdain n'avait rencontré qu'une fois les yeux flamboyants de la bête ; il en avait aussitôt perdu le sentiment, et s'était jeté la face contre terre, ne donnant signe de vie que par un frisson nerveux qui agitait tout

son corps. Le capitaine, ému pour la première fois depuis sa captivité, prenait plaisir à contempler le faadh et à suivre toutes les phases de sa colère. Le courage de cet homme insouciant ne se démentissait en aucune occasion ; condamné à une existence misérable, il appelait la mort comme une délivrance, et regardait les plus horribles supplices comme indignes de son grand cœur.

Les demi-révélations de Mahïah avaient bien réveillé dans l'âme du prisonnier les illusions brillantes qui, pour les heureux de ce monde, font la vie aussi splendide que le rêve du pauvre ; un nom chéri, par hasard prononcé, avait fait battre son cœur, et, pour ainsi dire, montré le ciel au mourant ! mais l'habitude de souffrir, mais la faiblesse du cerveau ébranlé par un travail insensé, par une imagination fertile autant que brave, mais la misère enfin, avaient tout ruiné, tant au moral qu'au physique, et il ne restait plus de cette organisation infiniment douée, qu'une résignation stoïque, magnifique débris d'une nature exceptionnelle.

Après avoir aiguisé ses griffes contre les aspérités de la crevasse, et suivi d'un œil inquiet ses petits, réfugiés dans un coin de la salle souterraine, le faadh poussa un long hurlement plaintif et s'élança sur la crête du monticule qui couvrait le rocher. Froissant les broussailles et rampant comme un reptile, le monstre se dirigea vers le pont jeté sur l'abîme qui le séparait de la caverne.

Kadidja, le nègre et Samuël étaient arrivés depuis quelque temps, en face de l'arbre où le vautour Yacoub veillait en silence. Le nègre après avoir cherché à défendre l'entrée de la caverne par quelque obstacle infranchissable, venait de déclarer que le seul moyen d'arrêter l'ennemi, était de renverser le pont dans la ravine. Kadidja, hésitait avec désespoir, en songeant à l'Arbi qui ne pouvait tarder à rentrer, lorsqu'un hurlement du léopard la

fit tout à coup tressaillir et la décida. Samuël, stimulé par la peur, se mit vigoureusement au travail ; Mahïah enfonça ses longs doigts dans la terre qui revêtait les poutrelles du pont, et fit voler le clayonage qui les unissait. Kadidja, forte, brave et intelligente, mit ses beaux bras et ses mains mignognes à l'aide de ses deux serviteurs ; et le châssis du pont était entièrement déchaussé, lorsque le galop bondissant du faadh résonna dans l'un des sentiers qui, contournant la caverne, reviennent aboutir à sa porte.

Les travailleurs saisirent à bras, le châssis, et le soulevèrent par un effort surnaturel, au moment où les yeux du monstre étincelaient comme deux charbons ardents, dans les bruyères qui bordent la ravine ; d'un bond, il arriva sur l'arête du précipice, posa prudemment une patte sur le pont qui flottait déjà, sous les mains des réfugiés, flaira les poutrelles avec avidité, et fit un saut prodigieux en arrière...

Le pont balancé deux ou trois fois dans le vide, venait d'être précipité dans l'abîme et se rompait, avec fracas, contre les angles des rochers.

Une triple exclamation de joie et de délivrance répondit, du côté de la caverne, aux échos du gouffre. Le vautour, silencieux jusqu'alors, poussa un cri qui monta dans les airs avec un accent sinistre ; puis il battit des ailes avec bruit, et s'agita sous ses branches. Le faadh, surpris et détourné de sa fureur par ce vacarme inattendu, se rapprocha du torrent, le flaira de nouveau, en parcourut le bord au galop, jeta quelques gémissements inquiets ; puis, guidé par un instinct rapide, instantané, pressant ; il se jeta dans la montagne où ses cris de détresse résonnèrent sur tous les tons.

— La mère va chercher le mâle, dit le nègre ; Mahïah connaît toutes les ruses de la montagne.

— Abraham ! s'écria le juif tout ému, allons-nous revoir encore cette vilaine bête ?

— Mahïah te l'a dit, poltron, le faadh a été chercher son mâle... Pourquoi trembles-tu ! n'es-tu pas en sûreté ?

— Hélas! Kadidja, c'est le ciel qui me punit, et c'est toi qui m'attires ses châtiments ..

— Moi ! interrompit la Mauresse avec dégoût et dédain.

— Depuis que j'ai consenti à ce funeste enlèvement, je ne rencontre que malheur et catastrophe ; aujourd'hui, croyant être au port, je me suis endormi dans un nid de tigres... Hélas ! hélas ! le Dieu de Jacob m'a maudit, et j'aurai une mauvaise fin !

— Tu n'auras jamais celle que tu mérites..... Laisse-nous !... Mahïah, reprit la Mauresse en s'adressant au nègre, l'Arbi va bientôt revenir... il me semble que j'entends déjà son pas dans les herbes du sentier... comment le ferons-nous rentrer dans la caverne ?

Le nègre croisa ses longs bras sur sa poitrine, et regarda le ciel, comme pour lui demander une inspiration.

En ce moment, la lune se levait et argentait quelques nuages qui glissaient sur son croissant. Le vautour battit des ailes et donna son signal ordinaire.

Mahïah tourna la tête vers la Mauresse qui attendait avec anxiété sa reponse, et lui dit :

— Quand l'Arbi reviendra, et tes oreilles ne t'ont pas trompé, il arrive... Mahïah se charge de le rendre à ton amour..... Tu ne dois avoir aucune crainte sur son compte ; celui qui dompte le lion doit mépriser le faadh.

— Son courage triomphe de tout ; mais la nuit, le plus adroit chasseur peut être vaincu !

Des pas glissant sur la fougère, annoncèrent distinctement l'Arbi et Muller qui, bientôt, se montrèrent dans le sentier de la vallé.

— Pour récompenser mes services de cette nuit, dit le nègre à l'oreille de Kadidja, me feras-tu une grâce?

— Oui, laquelle?

— Tu imploreras l'Arbi pour qu'il m'accorde ce que je lui demanderai au point du jour.

— Je te le promets.

— Merci; le Grand Esprit te protègera, répondit le nègre en faisant un saut de joie; puis il s'enfonça dans la galerie avec autant de précipitation que l'obscurité pouvait le permettre.

L'Arbi arriva bientôt au bord du torrent, et Kadidja lui expliqua, en quelques mots tremblants, le danger auquel elle avait échappé, danger qui les menaçait encore, puisque le faadh avait été, probablement, chercher du renfort.

Pendant que la Mauresse parlait à l'Arbi, Samuël exprimait ses terreurs à Muller dans les termes les plus extravagants, et le vieux soldat, appuyé sur son long fusil, l'écoutait avec une bonhomie moqueuse.

— Maître, s'écria le nègre, haletant de sa course, prends ce paquet de cordes, et monte par-là, sur le rocher... tu arriveras au trou de la grande salle, et fixant l'un des bouts de la corde à une racine, il te sera facile de nous rejoindre.

— Ce sauvage n'est pas si maladroit qu'il en a l'air, dit l'Égyptien, en se dirigeant, avec l'Arbi, vers le lieu indiqué.

La chose fut faite comme Mahïah l'avait dit, et les deux compagnons touchèrent le sol de la caverne, l'un après l'autre, sans accident.

Le premier regard de l'Arbi fut pour le capitaine. Celui-ci dormait profondément. Jourdain était accroupi près du foyer éteint; les deux jeunes léopards s'étaient cou-

chés l'un sur l'autre, comme deux petits chiens attendant leur mère au chenil.

— Toujours ce froid courage, dit l'Arbi, sans cesser de regarder le capitaine. Oh! si tu savais que de colère nouvelle ta résignation amasse en moi, tu ramperais à mes pieds pour me désarmer.

— Tu le hais donc bien? demanda la Mauresse avec chaleur.

— Plus que je ne t'aime! Oh! bien plus! bien plus!

Kadidja poussa un soupir et lança un double regard, l'un de fureur sur le prisonnier, l'autre de jalousie sur son amant.

Les halliers qui couronnaient le rocher frémirent tout à coup, et les fugitifs entendirent un souffle puissant remplir la crevasse par où le faadh avait fait sa première apparition.

Dans la clarté que la lune répandait à la partie externe de l'orifice, une masse noire s'agita... deux yeux brillèrent. Une odeur acre, sauvage, et bientôt un hurlement douloureux remplirent la caverne.

— Les voilà, murmura le juif en cherchant un refuge à côté du nègre.

— Mahïah. prends l'un de ces petits léopards, et jette-le dans le torrent, en ayant soin de le faire crier pour attirer sa mère, dit Gaston.

Le nègre s'empara de l'un des monstres qui poussa des cris étourdissants, et s'avança dans la galerie. Le faadh, entendant cet appel, se précipita à travers les ronces, vers la ravine où il arriva avant Mahïah. Le nègre trouva sur le bord opposé, la mère et le père des léopards. Ce dernier était magnifique de taille et de force, il battait ses flancs avec calme, et montrait dans sa gueule béante, deux rangées de dents formidables. Mahïah agaça ces deux fiers animaux en leur montrant leur petit, et lors-

qu'il eut suffisamment excité leur furie, il le précipita dans le gouffre où s'éteignirent ses derniers cris.

Alors la femelle fit quelques pas en arrière le poil hérissé, l'œil hagard, la queue traînante, et, bondissant plusieurs fois sur elle-même, elle s'élança sur le nègre qui, épouvanté de tant d'audace et de fureur recula, malgré lui, jusque dans la galerie.

Le courageux animal, trahi dans sa témérité maternelle, ne put atteindre la berge du torrent qu'à quelques pieds au-dessous du bord, et, quoique ses griffes crispées contre les pierres roulantes qu'elles détachaient, et contre les lianes qu'elles déchiraient, semblassent s'enfoncer dans le roc, il roula de chute en chute, et tomba, en lambeaux, sur le corps déformé de son petit qu'il n'avait pu venger.

Admirable loi de la nature qui, dans la bête fauve comme dans l'espèce humaine, fait de l'amour maternel une vertu sublime devant laquelle tout courage, toute noblesse, tout dévouement, doivent s'effacer ou s'avouer vaincus.

Mahïah courut annoncer à son maître la mort du faadh. Le mâle qui avait regardé, d'un œil morne, la chute de sa compagne, s'approcha du torrent, se pencha vers le gouffre comme pour en sonder les profondeurs, et regagna la montagne au galop, sans pousser un seul cri.

— Tu t'es bien conduit, Mahïah, dit l'Arbi, je te donnerai de quoi faire le rhamadan comme un kaïd.

— Merci, maître... Mais je te prie, avant toute chose, de me laisser partir au point du jour, j'ai un court voyage à faire.

— Où veux-tu aller ?

— Dans la tribu de mon père, chez les Djafras.

— Ce ne sera pas une faveur que je te ferai, car je comptais t'envoyer chez les Beni-Snian, qui sont voisins des Djafras. Prépares-toi donc à partir à l'instant même ;

le jour va poindre. Tu iras trouver l'agha des Beni-Snian, et tu lui diras que l'Arbi est cerné dans la caverne d'Aroudj, et qu'il ne peut échapper aux soldats français que par les ruses que le Prophète nous inspire. Tu lui demanderas le lion du marabout de Sidi-Boumedinn, et tu conduiras ce lion à la citerne d'Ali, dans la nuit de demain, trois heures après le lever du soleil.

— J'y serai.

— Va, et que Dieu t'accompagne. Je dois te dire que les défilés sont gardés, et que tu cours grand risque d'être pris par les chrétiens.

— L'agha croira-t-il ce que je lui annoncerai de ta part? demanda Mahïah, sans répondre à l'avertissement sérieux de l'Arbi.

— Prends ce talisman, tous les Arabes de la plaine, et le peuple des montagnes le révèrent.

— Merci, maître.

Le nègre baisa la main de l'Arbi, et ramassa sur sa natte quelques vêtements qui lui étaient nécessaires.

— Nous sommes donc cernés par les Français, dit Kadidja avec inquiétude?

— J'ai rencontré leurs avant-postes; plusieurs d'entre eux nous ont dépassé.

— Comment feras-tu pour tromper leur vigilance?

— Ces lieux m'inspireront, répondit l'Arbi.

Le capitaine que le tumulte avait éveillé depuis quelque temps, regarda son ravisseur avec joie, et sembla jouir de sa position critique.

— Oui, ces lieux m'inspireront, reprit l'Arbi, et si la fortune m'abandonne, c'est dans cette caverne qu'Aroudj Barberousse chassé de Tlemsen a trouvé la mort, en luttant seul contre quarante espagnols... Je saurai faire de même... Viens Kadidja, la fatigue t'accable... Viens dor-

mir en paix, les vrais fils du Prophète sont sous l'œil de Dieu.

— Muller, ajouta l'Arbi en quittant la salle, aussitôt que tu auras des nouvelles du dehors, préviens-moi.

Muller baissa la tête en signe d'obéissance.

— Afin que tu puisses reposer un peu, visite les cordes des deux prisonniers et mets Samuël en sentinelle près du torrent... Yacoup est vigilant, mais il ne parle pas.

Muller fit un nouveau signe de tête, l'Arbi disparut avec la Mauresse.

Le malheureux juif se lamenta de son mieux, et ne put pas fléchir l'impitoyable consigne du vieux soldat; il fallut se résigner, et prendre la faction.

Mahïah, s'élant rapproché du capitaine, lui glissa ces mots, si bas, que le prisonnier put à peine les entendre.

— Mahïah n'oublie rien, tu seras bientôt libre si ton cœur le veut. Puis, sans attendre de réponse, évitant le regard de Muller, le nègre s'élança sur la corde qui pendait de la crevasse, rasant le sol; et, s'enlevant d'un bras vigoureux, il grimpa comme un écureuil jusque sur le rocher. Là, il fit plusieurs bonds, comme pour essayer l'élasticité de ses membres, et, poussant un cri joyeux, il se mit à conrir de toutes ses forces, jusqu'au sentier...

Longtemps ses pas précipités retentirent dans la vallée.

XIII

La Ruse.

A l'époque où nous a transporté notre récit, Abd-el-Kader traqué, chassé par nos colonnes mobiles, avait abandonné la province d'Oran, théâtre de ses derniers combats, et s'était jeté, suivi de quelques cavaliers dans le Maroc où le fanatisme des peuplades Berbères lui préparait de nouvelles armes.

Nos troupes, en observation dans le cercle de Tlemsen, s'étaient portés sur la frontière, et quelques détachements, poussés par une colonne qui avait traversé les monts Smiel, se trouvaient en avant des gorges où Samuël et Kadidja s'étaient engagés, pour arriver à la caverne d'Aroudj.

Ces mouvements de troupes avaient eu lieu, le jour de l'arrivée de Kadidja aux sources de l'Isser, et les Français avaient descendu les pentes méridionales de l'Atlas aux dernières lueurs du crépuscule.

L'Arbi et Muller, dans leur ronde de nuit, avaient aperçu les feux des grand'gardes chrétiennes qui les en-

veloppaient, ou, plutôt, leur barraient le chemin de l'Oued-el-Haman, terme de leur long voyage.

Mahïah, après avoir bondi sur l'herbe de la vallée, sur les broussailles et la crête des rochers, s'arrêta, gonfla d'air ses larges poumons, aspira les senteurs violentes de la montagne, croisa les bras sur sa poitrine, et demeura dans une insensible immobilité pendant quelques minutes.

A l'exception du vent qui secoua les feuilles, et des sources qni se plaignaient dans les ravines, le silence de la nuit était calme, majestueux, solennel!

Mahïah se remit en route, mais avec précaution et prudence? tout à coup il s'arrêta, se jeta la face contre terre, et écouta, l'oreille plongée dans l'herbe; puis, s'étant relevé, il courut à un arbre voisin, l'enlaça de ses membres vigoureux, et en atteignit le faîte avec l'agilité du chat sauvage.

Le caroubier sur lequel le nègre s'était élancé, dominait les collines qui marquent l'affaissement oriental des monts Smïel; par-dessus ces collines, l'œil plonge dans de vastes plaines en friches, et sur l'entrée marécageuse de l'Angaed (1). Mahïah se fit un nid sur les branches, et jeta dans toutes les directions ses regards perçants et inquiets. Tel est le développement des sens chez les hommes d'une nature primitive, et de la vie nomade, que rien n'échappe à leur vue, et que tout bruit, si léger qu'il soit, vient frapper leur oreille. Mahïah n'aperçut rien dans son premier tour d'horizon, il suivit la courbe immense que tracent les feux du ciel sur la terre endormie, courbe qui semble séparer notre monde de sa voûte, et il recommença son observation, avec cette résignation patiente qu'apporte à l'affût tout vieux chasseur au fait de son métier.

Les ombres qui enveloppaient les halliers étaient d'au-

(1) Limite nord du grand désert ou *Sahara*

tant plus épaisses que les étoiles commençaient à pâlir, et que, chassées par la prochaine aurore, les constellations de l'Orient avaient éteint leurs feux. Les yeux du nègre s'arrêtaient sur certains points de la plaine, pour y attacher des regards obstinés; Tout à coup il éleva la tête, en allongeant son coup long et flexible au delà des feuilles qui l'abritaient, et à ses lèvres entr'ouvertes à l'immobile fixité de tous ses membres, à la tension de tous ses muscles, on eût facilement deviné que les bruyères, les broussailles, les ténèbres, la plaine et ses brouillards avaient parlé à l'instinct du sauvage.

Mahïah avait découvert une clarté, pour tout autre que lui imperceptible; guidé par cette clarté, qui nuançait à peine la masse des ombres, il avait bientôt reconnu les différents bivouacs des grand'gardes et des petits postes français : ces postes étaient posés, en cercle, à mille pas de l'arbre où le nègre s'était roulé comme un serpent, attentif, rusé, patient, infatigable autant que le reptile. Les divers sentiers conduisant au pays des Beni-Kiza aboutissaient tous à ce cercle gardé par des sentinelles braves et vigilantes. Le Kabile, enveloppé de toute part, consulta une dernière fois les étoiles pour s'assurer de la prochaine venue du jour. Le temps pressait... il fallait absolument tromper la surveillance des chrétiens et franchir les limites de leur bivouac avant l'éveil des tambours, car tout espion arrêté était immédiatement fusillé... Mahïah le savait. Les oreilles du nègre tintèrent tout à coup; il ferma les yeux, et s'abandonna, pendant quelques secondes, à une extase entraînante... Une voix chérie parla doucement aux plus tendres échos de son cœur; cette voix avait le timbre caressant de la parole maternelle... Mahïah secoua la tête, et crut apercevoir la gourbi de son père, la gourbi en fumée, noire, infecte, où sa mère se mourait, mais où s'étaient écoulées les plus jeunes années de

son enfance; cette vision le fit tressaillir, il se leva tout droit sur la branche du caroubier, passa ses deux mains sur son front, sur ses yeux, et regarda de nouveau la plaine...

Les ténèbres n'étaient plus si serrées; la nuit disait ses premiers adieux à la terre. Mahïah se suspendit à une longue branche, et, la faisant plier sous le poids de son corps, il posa légèrement les pieds à terre, et s'avança résolument vers les grand'gardes.

A cinq cents pas des postes, le Kabile prêta l'oreille, et entendit distinctement la marche prudente d'une ronde engagée dans le sentier qu'il suivait; alors, se baissant, il coupa, avec son couteau, les larges feuilles en éventail, de quelques palmiers nains, fit des trous à son kaban, se couvrit entièrement de ces feuilles; et, s'accroupissant dans un fourré de broussailles, il y demeura muet, immobile et comme enraciné.

La ronde passa... insouciants et braves, joyeux devant l'ennemi comme au cabaret, nos soldats juraient à voix basse et joviale, contre les cailloux, les épines et Mahomet... Leurs quolibets se perdirent bientôt avec le bruit de leurs pas et le brillant de leurs armes; Mahïah se leva, et s'avança dans le sentier à longues enjambées. La grand'garde était à vingt pas sur la gauche de ce sentier, mais son avant poste était à cheval sur la trace même du chemin; le terrain, à droite et à gauche était fourni d'herbes sèches, de ronces cassantes d'un accès difficile et bruyant.

Les chrétiens avaient enterré leurs feux dans des trous profonds qui dérobaient les étincelles et masquaient le jet des flammes... néanmoins Mahïah les distinguait parfaitement, et pouvait compter ses ennemis groupés autour des foyers. Alors commença pour le hardi maraudeur une œuvre de courage, de vigueur et de patience, dont tout

homme civilisé serait incapable; il se baissa, s'assit sur les talons et sur les mains, se roula sur lui-même pour diminuer son volume, se couvrit de ses feuilles de palmier nain, comme le hérisson attaqué se couvre de ses épines, rampa sur la lisière du sentier, s'y traîna, s'arrêtant çà et là pour mieux jouer son rôle et pour tromper les yeux qui auraient, par hasard, surpris un mouvement de cette broussaille vivante et mobile.

Le nègre parvint à doubler la grand'garde, et à s'en éloigner d'une vingtaine de pas; alors, marchant sur les mains et les genoux, il s'approcha assez vivement du poste avancé, et se mit en devoir de le dépasser. Pour y parvenir, il recommença son premier manège, en redoublant de précautions et d'adresse. Toutefois, la nuit commençait à blanchir, et la sentinelle, placée devant les armes, était justement arrêtée sur le sentier devenu étroit et rocailleux. Cette sentinelle avait, heureusement, le visage tourné vers la plaine qui, seule, fixait sa vigilance. Comme le moindre bruit pouvait mettre des patrouilles sur pied, Mahïah avançait lentement, par petits enpiètements, et sans jamais détacher les yeux de la touffe du lantisque qui abritait nos soldats. Bientôt la distance qui séparait le poste du maraudeur se rapprocha tellement, que le moindre chuchotement des chrétiens s'entendait distinctement.

— Quand je vous jure, sergent, que quelque chose a grouillé par-là, me croirez-vous, dit l'un des soldats.

— Ah bah! tu es un conscrit.

— Un conscrit! moi? moi Cornette!.. On n'en trouve guère de conscrits, dans les zéphirs.

— Je veux dire que tu es un bavard.

— C'est bon, c'est bon, suffit!.. Après tout, ça peut bien n'être qu'un chacal ou une tortue... Pour sûr, il y a de la garnison près de nous.

— En voilà assez, reprit le sergent; on dirait que la nuit tu as l'oreille fine et le cœur gros.

— J'avais peut-être le cœur gros, l'an dernier, quand nous étions de garde aux Djaffras, et que j'ai averti Paradis du bruit que j'avais entendu dans les broussailles.

— Ça, c'est vrai que tu ne t'étais pas trompé.

— Ce pauvre Paradis, un si brave garçon, si brave cocardier, et si farceur.

— Ah! dame! la compagnie a perdu sa bonne humeur cette nuit-là.

— Eh bien! sergent, c'est un bruit pareil que j'ai entendu aujourd'hui, ça sent le bédouin partout, par ici.

— Tiens, c'te farce, dit un jeune soldat qui écoutait avec une sorte de déférence, le dialogue engagé entre ses deux anciens. Je crois bien que ça sent le bédouin, ça t'étonne?..

— Avez-vous entendu? chuchota de nouveau Cornette.

— Quoi!

— Marcher... Attention!.. Je ne vois rien!

— Ah! bah! s'écria le sergent, veux-tu finir... tu nous entortilles.

— Qu'est-ce que c'était donc que Paradis? demanda le jeune Zéphir.

— Paradis!.. Paradis!.. répondit Cornette, hum! et il fit claquer sa langue. C'était un crâne lapin... un troupier fini... un troupier un peu loustic, un Parisien un peu salé... Vous rappelez-vous, sergent, le jour où il est venu à la parade avec les pieds cirés?

— Ah! le farceur!.. Oui, je me souviens de ça... Il avait vendu ses *mains courantes* (1). Et comme c'était un homme ficelé, toujours propre et flambant, étant commandé de

(1) Les *mains courantes*, en argot des condamnés militaires, sont les souliers.

garde, il cira ses pieds pour aller défiler à la parade... est-ce ça (1) ?

— Juste... Ah ! le gredin ! nous en a-t-il fait de ces tours, et quand il prêchait était-il donc drôle, était-il drôle !

— Où diable avait-il appris les vêpres, qu'il les chantait si bien?...

— Ah ! bah ! Paradis savait tout, il n'y en a jamais eu deux comme lui, l'empereur Napoléon l'aurait fait maréchal de France.

— Ma foi !

— Qu'est-ce qu'il est donc devenu? demanda le jeune soldat.

— J'étais, comme aujourd'hui, il y aura un an dans huit jours, à la garde du camp, chez les Djaffras, un fichu pays de l'autre côté de Tlemsen, où il n'y a pas même d'escargots, et où le chacal meurt de faim (2). Le sergent que voilà était caporal alors, et je lui dis, sur le coup de deux heures du matin : — J'ai entendu casser des épines près de nous, faut voir ce que c'est. — Laisse-nous tranquille, qu'a répondu le caporal...

Faut savoir que Paradis nous racontait une histoire de l'autre monde, qui faisait tenir les cheveux tout droits sur la tête, et que les Zéphirs n'auraient pas bougé pour dix coups de canon. Quand le conte fut fini, chacun s'allongea près du feu pour dormir, et Paradis entra dans son sac (3). Avant de que fermer l'œil, il me dit bonsoir, comme

(1) Historique.

(2) Les chasseurs à pied des bataillons d'Afrique portent comme *noms de guerre* es sobriquets de *Zéphirs*, à cause de leur constante bonne humeur en dépit des misères et des fatigues, et de *Chacal*, parce qu'étant presque toujours bivouaqués dans la plaine, ils sont renommés pour l'habileté de leur maraude.

(3) Les soldats couchent au bivouac dans un sac appelé sac de campement.

d'habitude, car c'était mon meilleur ami, et nous avions été tous les deux aux dragons. — Écoute, Paradis, que je lui dis : le pays n'est ni franc ni sain; crois-moi, ne t'endors pas, attends que je sois revenu de ma faction.

— Pourquoi ça, demanda le caporal ?

— Parce que j'ai entendu quelque chose qui n'est pas catholique.

— Ah ! bah ! que tout le monde me cria : et Paradis s'enfonça dans son sac, ni plus ni moins qu'une charge de farine. Quand je pris ma faction, tout le bivouac ronflait .. quand je revins !...

— Sergent ! où j'ai la berlue, ou nous sommes espionnés, dit le conteur à voix basse. Ça me trotte par la tête, voyez-vous, comme l'an dernier.

— Prends ton fusil et vas y-voir, têtu; est-ce loin d'ici ?

— Quand je vous dis que c'est là, sous la main.,. Attendez.

Le soldat sortit du bivouac à pas de loup, arma son fusil et vint se poster contre un bouquet de lantisques et une touffe de palmiers nains.

Cette touffe de palmiers, c'était Mahïah qui, la tête basse, le dos voûté, les épaules arrondies, le corps affaissé sur les jarrets, sur les talons, les bras croisés, conservait sous son vêtement de feuilles, une immobilité raide, silencieuse, insensible (1).

Cornette prit la position d'un chasseur qui s'apprête à tirer un perdreau ; il attendit de pied ferme, retenant son souffle, rien ne bougea... il se baissa prit plusieurs gros

(1) L'auteur a été témoin d'un fait pareil. Au camp de la Tafna, en 1836, un Arabe, couvert de feuilles de palmiers nains, de la tête aux pieds, pénétra dans nos lignes en employant toutes les ruses du nègre Mahïah, et blessa un factionnaire qui ne s'était pas aperçu de son approche.

cailloux, et les lança dans les buissons qui l'entouraient. Quelques couleuvres répondirent, seules, à cette attaque, en rampant dans les herbes sèches.

— C'est étonnant, murmura le Zéphir... j'aurais parié tout Paris contre une pipe de tabac que...

— Eh bien ? interrompit le sergent d'un ton goguenard, as-tu trouvé ton homme ?

— Laissez faire, laissez faire... et, tirant sa baguette, le brave Cornette frappa les taillis à tour de bras, comme pour se venger sur eux des sarcasmes de son chef triomphant. Il fit ainsi une battue générale autour du bivouac, et il lui arriva ce qui arriverait à chacun, en pareil cas, rien ne lui échappa, ni broussaille, ni buisson, ni épines ; rien, si ce n'est le nègre qui en fut quitte pour la peur.

— Après tout, tant pis, dit à voix haute le Zéphir un peu penaud, j'ai cependant l'oreille bonne.

— Et longue surtout! répliqua le sergent... Allons, viens te chauffer, le froid du matin est traître

— Vous disiez donc, l'ancien, reprit le jeune soldat qui avait suivi avec le plus grand intérêt la première partie du récit de Cornette, à propos de la disparition subite de son camarade Paradis, vous disiez donc qu'en revenant de votre faction chez les Djaffras...

— Quand je revins, j'appris de jolies choses... Figurez-vous, messieurs, que deux Bédouins, noirs comme des corbeaux, étaient entrés dans le camp, je ne sais par où, et que, se jetant sur ce malheureux Paradis, ils l'avaient entortillé dans son sac, et mis sur leurs épaules, ni plus ni moins que des meuniers, et cela en moins de temps de temps que je n'en mets à vous le dire.

— Pas possible! s'écria le jeune Zéphir.

— Allons, blanc-bec, ne donnons pas de démenti... Les chevaux des deux enragés voleurs étaient à quelques

pas, ils les regagnèrent et détalèrent au galop... Heureux s'ils courent encore.

— Et que firent donc les camarades ?

Ils en bâillèrent tout bleu, et moi plus qu'eux tous.., et cependant, si on m'avait écouté, nous aurions encore notre gentil Parisien avec nous.

Tout à coup Mahïah, qui s'était insensiblement rapproché du bivouac, mesura son élan, se redressa sur les jarrets, et, s'élançant par l'un de ces bonds prodigieux familliers aux jongleurs arabes, il passa, comme un trait par-dessus la tête des soldats, franchit le bivouac entier, et tomba aux pieds de la sentinelle placée devant les armes. Culbuter cette sentinelle, et se précipiter vers les steppes et les chotts qui ferment la plaine du côté du Boghera, fut l'affaire de quelques secondes; le Kabile bondissait comme un chamois dans le sentier qui conduit aux gourbis de sa tribu; ses larges poumons appauvris, étouffés par la gêne et par la ruse; se dilatèrent bruyamment. Il frappa dans ses mains, choqua ses talons, et poussa dans les airs un grand cri qui roula longtemps sur les sables et dans les vallons.

Tout le poste avancé et toute la grand'garde étaient sur pied; le Zéphir Cornette prenait sa revanche, et raillait son sergent de tout cœur. Vingt coups de feu avaient éclairé le désordre occasionné par l'apparition du voleur ou de l'espion; les troupes prirent partout les armes... L'alerte fut générale. Une demi-heure après la scène que nous venons de décrire, Mahïah, posté sur un rocher du Mont-Boghera, jetait un regard dédaigneux sur la plaine. Quand ce regard rencontra le bivouac des chrétiens, mal voilé par les derniers lambeaux du brouillard, un sourire d'orgueil remplaça sur les lèvres du nègre le chagrin mélancolique dont elles étaient presque toujours chargées.

Le souvenir des périls qu'il avait affrontés, réjouissait son amour propre et son courage; il tourna la tête vers le soleil qui s'élevait au plein horizon du désert, se prosterna, baisa trois fois le sol, et s'enfonça, d'un pas précipité, dans la gorge sauvage du Boghera.

XV

La gourbi.

Le petit Atlas renferme dans ses gorges, ses vallées et ses entrailles, tout un peuple dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. Ce peuple, témoin des nombreuses invasions qui ont, tour à tour, inondé le nord de l'Afrique, fuyant la civilisations et les conquérants, s'est définitivement retranché dans le pays difficile et pittoresque, fertile et souvent inaccessible qui sépare l'ancienne régence d'Alger du désert d'Angaed, depuis Tunis jusqu'au Maroc. Nous ne discuterons pas les opinions diversement établies sur la souche principale de ces populations réfugiées; nous dirons, en passant, que les masses indigènes que les Romains appelaient Barbares, et qui descendaient des Lybiens et des Gétules, tant par les migrations des Mèdes, des Arméniens et des Perses (1), que des Tyriens et des Palestins, se sont fondues sous l'empire des kalifats arabes dominateurs, en une seule race spé-

(1) Salluste et Livres puniques d'Hiemsal (Familles autochtones).

ciale, la race berbère ou kabile. S'il est presque impossible d'établir l'origine des Berbères, il est facile de se convaincre qu'ils sont les plus anciens propriétaires du territoire, et cette conviction ressort tout aussi bien de leur genre de vie que de leur nom, le mot kabile signifiant *tribu*, et indiquant que les Arabes, après la conquête, désignèrent sous cette expression, qui leur était familière, les peuplades errantes dépossédées par leurs armes.

Entourés par les Arabes de la plaine et du désert, servant le même Dieu, obéissant aux lois du Prophète avec un même fanatisme, les Kabiles ne se sont jamais mêlés, jamais confondus avec leurs voisins, et forment un peuple à part, dans ces vastes contrées où la civilisation semble n'avoir pas fait un pas depuis plus de deux mille ans (1).

Exploitant les mines de fer, de plomb et de cuivre du petit Atlas, les Kabiles travaillent avec assez de goût les mé-

(1) Le caractère général du Berbère est féroce, traître, haineux; sa taille est au-dessous de la moyenne, sa force est prodigieuse, son corps est maigre, nerveux, agile, et offre des lignes et des poses qui ne manquent pas d'élégance; sa tête est d'une rondeur très-prononcée, les traits du visage sont courts, et c'est surtout en cela que la race se distingue du type arabe. Les Berbères sont cultivateurs, industriels et brigands. Le peuple entier ne se classe pas, cependant, suivant ces trois catégories, mais il les exerce également, à la fois, avec une même vocation. L'agriculture est plus florissante chez les Kabiles que chez les Maures et les Arabes; leurs jardins sont admirablement tenus, la vigne, l'olivier, les arbres fruitiers sont l'objet des soins les plus intelligents. Ils fournissent à la plaine des conserves d'olives, de l'huile, du savon, de la laine, des pains de figues, et reviennent enterrer le prix de leurs denrées avec une sordide avarice. Quant aux céréales, les Berbères n'en récoltent que ce qu'il leur faut pour vivre. Leurs troupeaux sont très-nombreux et d'une petite espèce, à l'exception des mulets et des ânes qui sont les plus beaux et les plus estimés de toute la Barbarie. Ils ont de la volaille en grande quantité, et le dromadaire est le seul animal domestique qui fasse défaut dans leurs montagnes.

taux, confectionnent des yatagans droits ou flissas (1) fort recherchés des Arabes; forgent, avec le fer, une foule d'instruments aratoires, fondent des balles, fabriquent de la poudre, et se livrent, avec un grand succès, à l'altération des monnaies. Presque tous les industriels sont faux monnayeurs.

Quant au brigandage, il est considéré comme la branche la plus productive du grand commerce qui enrichit les tribus, aussi est-il universellement exploité par tous les moyens imaginables. Le Kabile est fier, hautain, rusé, patient, belliqueux, indépendant, et se passe de tout secours étranger. Son activité le rend indispensable aux familles de la plaine plus nonchalantes et moins sauvages.

La grande tribu Kabile emprunte son nom, comme la tribu arabe, soit au lieu qu'elle habite, soit à l'homme dont elle tire son origine; elle accole, alors, à ce nom, les mots *béni* ou *ouled* (fils), qui complètent sa signification; ainsi, les *Beni-Amer*, les *Ouled-Zeitoun*, sont les descendants d'Amer, et les fils de Zeitoun (nom d'une rivière). La tribu est soumise à l'autorité absolue d'un cheik qui, en temps de guerre seulement, consulte une assemblée de vieillards. Comme le terrain des montagnes n'est pas uniformément fertile, les tribus qui l'occupent se divisent en *karouba*, et la karouba en dachéra.

La *karouba* est une agglomération de plusieurs familles, et tire son nom du caroubier, parce que le fruit du caroubier, contenant un certain nombre de pépins, la réunion de ces pépins ne forme qu'un même fruit; comme

(1) Le nom de flissa leur vient de la montagne où sont situées les principales fabriques; ce sont des sabres dont le dos est droit, tranchant, et fortement convexe; la lame, très-large à la poignée, se termine en aiguille, elle est habituellement sculptée en cuivre; les fourreaux sont en bois travaillé à la main.

la réunion de plusieurs *karouba* une même tribu ; c'est le douar arabe, ainsi que lui gouverné par un petit chef relevant du cheïk.

Le *dachera* est le hameau habité par une seule famille, dont toutes les branches sont patriarchalement gouvernées par le père où le premier rameau après lui. Les Kabiles se logent dans des cabanes fermées avec des pieux fichés en terre, entrelacés de roseaux et de branches d'arbres et enduits de terre glaise à l'extérieur. Ces huttes, en torchis, sont misérables, sales, infectes, privés d'air. On les appelle *Gourbis*. Souvent les montagnards profitent des excavations de rochers, les agrandissent, et s'y font une espèce d'antre, de repaire, où ils vivent presque à l'état sauvage.

Abandonnant les généralités, nous allons rentrer dans le cadre qu'exige ce livre, et, craignant de lasser la patience du lecteur par des descriptions qui appartiennent plus au voyageur qu'au romancier, nous rappelons nos personnages, pour resaisir le fil d'une histoire qui détaillera suffisamment les mœurs originales et primitives des castes qui peuplent l'Algérie tout entière.

. . . . . .

Le mont Boghéra s'étend sur une mer de sable, et n'est qu'un bras formidable du petit Atlas. Ce bras se détache des monts Smiel, se dirige obliquement dans le desert d'Angaed, vers le grand lac salé ou Sebgha, et se termine par deux pics qui ressemblent, de loin, à deux tours gigantesques dont les flancs de granit sont nus, secs, grisâtres, sinistres. Entre ces deux pics appelés Djebel (1) Beni-Kiza, est une étroite vallée d'une fertilité prodigieuse, cultivée avec art, plantée de jujubiers, d'oliviers, de palmiers, arrosée d'une eau de source habilement mé-

(1) *Djebel* signifie montagne.

nagée, charmante à l'œil fatigué de l'observateur, qui ne voit à l'horizon que des sables amoncelés, derrière lui, que des montagnes agrestes, à ses pieds, que des sables encore.

Protégée par les deux pics qui l'ont enfantée, la vallée des Beni-Kiza, entend gronder les tempêtes, voit le ciel se charger des trombes et des rouges vapeurs, soulevées par le Simoun, écoute les cris désespérés des caravanes surprises par le Sirocco, ou par les tourbillons, et ne perd aux sinistres qui grondent à ses côtés, ni l'une de ses fraîcheurs, ni l'un de ses oiseaux.

Sur les deux versants des pics, on voit à travers les vergers, et sous les larges feuilles des sureaux quelques cabanes coniques recouvertes de joncs, assez semblables à celles que se bâtissent nos bûcherons français. Au milieu de la vallée, des cabanes pareilles, mais plus nombreuses, sont disposées sur une figure rectangulaire, laissant au centre un grand espace qu'occupe une maisonnette assez spacieuse, dont les murs sont en pierre sèche et la toiture en paille.

Divers sentiers bordés d'arbres à fruits, conduisent au massif de verdure qui sert de nid aux cabanes. Une ombre douce, fraîche, bienfaisante, enveloppe ce hameau kabile. Nous sommes dans le dachera des Beni-Kiza : toutes les gourbis qui le composent sont habitées par des nègres; cette famille est vaillante, guerrière, redoutée, franchement unie; ses enfants sont tous parents au premier sang. Une seule gourbi est la demeure d'une étrangère, recueillie, depuis peu, dans le dachera. C'est une négresse de plus de soixante ans, renommée par ses malheurs, et surtout par ses sortiléges; c'est la mère de Mahïah. Pour arriver à la gourbi de Zaka (tel est le nom de la vieille négresse), il faut traverser plusieurs carrés plantés de grenadiers, de citroniers et de lauriers roses; le toit de

la cabane, vermoulu et ravagé, est envahi par des veines de vigne vierge qui se rattachent à des jujubiers, des noptals, des figuiers. L'aspect extérieur de cette gourbi est du plus gracieux pittoresque; l'angélique et l'asphodèle couvrent le sol autour d'elle, on la prendrait aisément pour l'une de ces chaumières qu'invente le luxe, pour décorer le coin le plus séduisant d'un beau parc.

Un silence morne règne sur ce jardin, sur cette vallée en fleurs. Il est neuf heures du matin; les troupeaux sont au paccage; le dachera semble désert; la porte de la gourbi de Zaka est ouverte, une fumée âcre et mordante s'échappe de la cabane par cette porte, et s'éclaircit sous quelques rayons d'un beau soleil égaré parmi les feuilles.

L'espace couvert par la chaumière kabile a tout au plus huit pieds de diamètre, c'est une chambre dont le sol caillouteux est foulé, et même creusé par les pas. Au milieu de cette chambre, trois grosses pierres soutiennent au-dessus d'un foyer, un vase qui répand une odeur d'aromates; à l'un des angles, est une natte percée, misérable, usée, sur laquelle est roulée une femme grande, sèche, contrefaite, pliée en deux, voûtée. Cette femme est parvenue à un grand âge, ses membres chétifs sont défaillants, ses lèvres sont retroussées; ses petits yeux d'un blanc terne, ses cheveux blancs, crépus, son accoutrement sale et abject, en font un être hideux. La nature semble outragée en elle, jamais la mort n'a saisi une victime plus défigurée! en passant des merveilles de la vallée à cette créature, on éprouve un soulèvement de cœur, qui chasse toute pensée du beau, qui fait oublier la vie et la lumière. Cette vieille négresse c'est Zaka !... Elle est malade depuis un mois, elle est mourante! Elle n'a pas vu son fils Mahïah depuis douze ans! Dieu semble réserver son dernier souffle pour de derniers adieux à ce fils chéri, et ses dernières forces pour un dernier embrassement.

Là négresse est seule dans sa hutte malsaine, triste, enfumée; elle fredonne, sur un ton lamentable, une chanson cafre, semblable à celle que chantait l'esclave gardienne chez les Méd'géher : souvent elle interrompt son refrain guttural pour prendre haleine et reposer ses poumons essoufflés; alors, elle marque, avec sa tête brûlante, la mesure du chant qu'elle poursuit.

La chanson cafre n'a aucun rythme; c'est un monologue prononcé d'une voix lente et accentuée, qui exprime les pensées subites de la chanteuse. Elle dit tout ce qui la préoccupe. Elle rappelle l'éclat de sa naissance, l'éclat de sa beauté, ses richesses d'autrefois, son luxe, et la foule de ses adorateurs; elle s'arrête, avec une mélancolie touchante, sur sa position déchue, misérable, sur sa laideur difforme, sur sa vieillesse... elle désire la mort, l'invoque à grands cris, mais demande aux Esprits la visite de Mahïah, son enfant bien-aimé. Elle est seule, abandonnée, reléguée à cause des terreurs qu'inspire sa maladie. Les plus charitables, en passant devant sa porte, lui jettent quelques aliments grossiers, mais n'en franchissent pas le seuil.

Tout à coup, un bruit de pas frôlant les feuilles et les herbes, résonne, dans les carrés des vergers. Ce bruit s'approche; la négresse dresse la tête comme la couleuvre qui entend marcher près du buisson qui l'abrite; elle tend son cou décharné; sa vue affaiblie, presque éteinte, peut à peine saisir la forme des objets qui l'entourent... Elle écoute! un homme se précipite dans la gourbi et tombe sur ses deux genoux au bord de la natte de Zaka. Cet homme, ruisselant de sueur, couvert d'une poussière rougeâtre incrustée sur son visage, ses pieds et ses vêtements... Cet homme, on l'a deviné, c'est Mahïah.

— Mon fils est-ce toi? es-tu mon fils, demanda la négresse d'une voix faible et mourante.

— C'est moi, mère chérie, pauvre mère du pauvre esclave !

Zaka prit la tête de son fils dans ses deux mains défaillantes, la tâtonna, la couvrit de baisers, la pressa contre son cœur et s'écria :

— J'ai compté tous les jours, toutes les heures depuis que tu m'as quitté, depuis que nous nous sommes séparés ! je t'attendais à chaque instant... mon fils tu es venu bien tard ? Ah ! bien tard ! bien tard ! puis, jetant un cri lugubre, plein d'effroi, la malheureuse fit un soubressaut et repoussa son fils de ses deux mains de squelette... va-t-en, dit-elle, ne me touche pas, ne m'approche pas...

Mahïah répondit à cet accès de frayeur et d'amour, en embrassant plus étroitement sa mère qui, après une courte lutte, tomba épuisée sous sa chaleureuse étreinte. Il y eut entre ces deux malheureuses créatures un moment de silence, moment suprême, où l'amour maternel et la piété filiale, tour à tour vaincus l'un par l'autre, mêlèrent leurs larmes dans leur commun triomphe.

Je ne te fais donc pas peur, reprit Zaka... ils disent tous que je suis hideuse !

— Tu es ma mère... tu es belle !

— Belle !! ah ! ce mot m'épouvante moi-même... autrefois je l'aimais tant ! il semblait fait pour moi, moi pour lui ! Écoute, mon enfant, ajouta la négresse après avoir passé ses doigts noueux sur son front et sur ses yeux gonflés de larmes... Écoute-moi bien : je vais mourir, je le sens, le Grand Esprit m'appelle, le génie de notre race est-là, devant moi, je vais partir !... Écoute... ne me regarde pas, ton visage me trouble... je veux me souvenir !

Les bras de Mahïah se relâchèrent. Zaka prit la tête de son fils dans ses deux mains, lui fit une dernière caresse, la posa sur son épaule, attacha son regard sur les roseaux

vermoulus de la cabane, et, donnant à sa voix un accent lugubre et mystérieux, elle s'exprima en langue cafre et dit :

— Que de jours mauvais ont précédé cet instant de joie, mon enfant! que de beaux soleils se sont levés sur la plaine, et ont glissé sur les montagnes pendant que je t'appelais en vain. Le temps me presse maintenant, je vais quitter un monde où ma dernière heure fut seule heureuse, et je n'ai même pas le bonheur de laisser courir ma pensée vers le pays où elle se réchaufferait aux souvenirs de mon enfance?... Non... il faut parler... je veux t'avertir... Écoute?

Zaka se recueillit encore pendant quelques minutes, ses petits yeux caves, obliques, lancèrent des éclairs farouches; le tableau de ses misères lui avait brusquement apparu parmi les riantes réminiscences de son premier âge. La fille du roi cafre avait passé cinquante années dans l'esclavage, les fers de ses anneaux avaient rongé ses jambes, et imprimé sur son cou leur trace douloureuse!

Tout à coup elle secoua sa tête découragée, et reprit avec calme :

— Ta mère est née dans la maison du grand chef des Boushuanas. Au faîte de cette maison flottaient les dépouilles du lion et de la panthère; les maîtres de la nation s'abaissaient tous devant le roi Gaïka, ton grand-père, qui commandait à tous les peuples de la rivière Jaune et du mont Luisant. Enfant, j'étais belle et chérie de toutes les tribus; on venait voir mon père pour me voir, les étrangers s'arrêtaient tous pour m'admirer, quand mon chariot m'emportait dans les savanes de Litakou : les blancs me comblaient de cadeaux, et leurs plus beaux colliers, leurs miroirs, leurs opulents bijoux m'étaient destinés comme à la plus glorieuse et à la plus noble fille de la contrée. Ce temps de jeunesse brillante et de

royauté devait être bien court! Les Boushuanas furent attaqués par les Achantis, leurs voisins; mon père, entouré de ses plus braves capitaines, sortit du royaume, et soutint une guerre désastreuse contre le roi Matebi.

Ce roi avait un fils qui, épris de ma beauté, m'avait fait demander pour femme. Mon père avait refusé sur mes instantes prières, et Matebi en avait conçu un lâche ressentiment. Pendant que les Boushuanas dévastaient le pays des Achantis, ceux-ci firent une diversiou, et se rapprochèrent de Litakou. Instruit de mes habitudes par ses espions, Matebi me tendit plusieurs embuscades, et, un jour que je me promenais en chariot, avec ma sœur aînée, nous fûmes attaquées et faites prisonnières. L'orgueil de Matebi fut à son comble; il renouvela ses propositions, et sur mon refus d'obéir, il nous fit enfermer, ma sœur et moi, dans un cachot qui a été notre premier martyre. Là, nous avons dû fermer les yeux, pleurer à jamais notre liberté et dire adieu à la tribu. Matebi nous menaça de nous vendre, si nous rejetions ses offres; nous les rejetâmes... il nous vendit!...

Mahïah baisa sa mère au front, la pauvre femme pleurait!

— Ce fut un juif qui nous acheta, un juif venu de Mostaganem avec les blancs... un homme vil et méchant qui, le premier, a frappé ta mère, l'a frappée là... vois-tu? là!...

Zacha montra ses deux joues avec une dignité touchante.

Ce premier coup m'a révélé l'abjection à laquelle j'étais condamnée; la fille du roi qu'on n'approchait qu'en tremblant, était esclave, châtiée et destinée aux plaisirs du premier débauché assez riche pour l'acheter, au prix d'une bête de somme. Si jamais tu rencontres un parent ou un ami de ce marchand, de ce juif inhumain et avide, venge-

moi, mon fils, venge-moi ; car il fut sans pitié pour ta mère et pour ta tante, et c'est de lui que vinrent tous mes malheurs.

— Existe-t-il encore ?

— Non ; il doit être avec les mauvais anges, car il aurait plus du double de mon âge, mais il a peut-être des enfants, alors songe à moi !

— Comment se nommait-il ?

— Samuël...

— Samuel !... de Mostaganem ?

— Oui...

— Mère, je te vengerai.

— L'Esprit est juste... merci... ne m'interromps pas davantage ; Samuël ; n'est qu'un vil ennemi, il faut d'autres victimes à ta pauvre mère : hélas ! hélas ? aurai-je assez de mémoire pour me tout rappeler, assez de force pour tout dire... auras-tu le temps de rendre la moitié du mal qu'on m'a fait.

Samuël nous conduisit à Mostaganem, et nous exposa sur le marché ! ma sœur, plus âgée et beaucoup moins belle que moi, fut vendue à bas prix ; quant à moi, on me réserva pour un maître plus riche. Pendant plus d'un mois, la cupidité de mon bourreau me condamna à la honte des épreuves, et afficha ma pudeur à la bourse du plus offrant. Enfin, après bien des débats, le juif, ne trouvant pas d'acquéreurs assez opulents, se décida à me conduire dans des pays lointains, où son avarice lui faisait espérer un plus heureux commerce. Nous montâmes sur un vaisseau du pacha d'Alger, et abordâmes, après un long voyage, dans une grande ville d'Égypte, à Alexandrie (1).

(1) Les chefs de la régence d'Alger portaient le titre de pacha et relevaient de l'empire turc. C'est à tort que nous leur avons donné le nom de *Dey*, à peu près ignoré des Arabes.

Après quelques jours de repos, Samuël m'habilla de vêtements somptueux, et me mit en parade au bazar des esclaves. Ma jeunesse et la fatalité qui se plaisait à m'embellir, en dépit de mes chagrins et de mes larmes, attirèrent bientôt la foule autour de nous. Un jeune Mameluck s'approcha de moi et sembla touché de mon infortune ; mes regards, involontairement tournés vers ce jeune homme, s'attachèrent, malgré moi, sur son front noble et fier, sur tout le charme de sa personne... Nos yeux se rencontrèrent ; les siens étaient doux et braves, les miens devinrent suppliants, et je ne sais s'ils parlèrent, mais à coup sûr je sentis battre mon cœur avec violence, lorsque le jeune Égyptien se tournant vers Samuël, me désigna de sa main blanche et fine, et parla un langage que je ne connaissais pas, avec une voix aussi douce que la tienne aujourd'hui, mon pauvre enfant!

Samuël me prit par le bras et me remit à mon nouveau maître... mon jeune et nouveau maître ! Oh ! que n'ai-je été toujours son esclave ! que ne puis-je le servir encore ! le servir à genoux, dans ce moment même où la mort est en moi !.. Mais non, ce que je dis là est lâche... Pardonne-moi ces regrets, mon fils, ma raison s'égare souvent... j'ai tant souffert ! au lieu de pleurer la perte de l'homme dont je te parle, je dois, rappelant à moi tout l'orgueil de mon sang, te laisser son nom maudit, pour que tu me venges aussi sur lui ou sur les siens, car il fut mon bourreau, car il m'a flétrie, car son amour a été le gouffre où ma jeunesse et ma vie se sont à jamais perdues ! Il est maudit !

— Son nom? demanda Mahïah, effrayé de l'agitation de la négresse.

— Ibrahim !.. L'as-tu jamais rencontré ? ce doit être un beau vieillard, grand dans toutes ses actions, généreux et magnifique !.. il s'appelle Ibrahim ! O mon fils !

serais-tu assez heureux pour l'avoir vu un jour, rien qu'un jour!.. Ibrahim!.. Le connais-tu?

— Non... serait-il donc dans ce pays?

— Écoute... Ibrahim me conduisit par la main jusqu'à la porte du bazar; là, il me confia à quelques esclaves qui attendaient ses ordres, et on me conduisit dans une maison dont je devins la maîtresse, et j'y fus environnée de serviteurs dont j'étais la reine.

Le lendemain, Ibrahim vint me voir, et il me demanda si je prenais courage contre mes chagrins; sa voix était plus douce encore que la veille, son regard plus brave et plus caressant, toute sa noblesse m'enchaînait à ses pieds. Pendant plusieurs jours ses visites furent respectueuses; il semblait porter mes fers, et courbé sous mes moindres volontés. Cependant, à ma grande joie, il prolongeait chaque fois le temps qu'il me donnait, et un soir!.. Un soir sa bouche me parla un langage que tous les cœurs doivent connaître, car le mien y répondit, sans effort, sans hésitation, avec toute l'impétuosité qui, pour éclater, n'attendait qu'un mot de ce maître chéri... adoré!..

Quand l'antilope se cache dans les hautes bruyères du Mont-Luisant, et qu'au mois du soleil (1) on voit les bruyères se tordre sous les ardeurs du ciel, les chasseurs mettent le feu à la montagne, et alors, les flammes passent sur la terre comme un ouragan... L'incendie s'élance de tous les points, les herbes et les broussailles sont dévorées en un moment, et l'antilope meurt dans le désastre, avant d'avoir pu fuir!

C'est ainsi que mon cœur a reçu ses premières flammes; sa candeur a été tout d'un coup dévastée... de mon amour rien n'a survécu!.. rien que ce spectre!.. ta mère!

(1) Le mois d'août.

— J'ai hâte d'en finir avec ce passé, qui torture mon agonie ; ne pleure pas, mon enfant, ne pleure pas, écoute... Pendant un an, je fus la plus heureuse des femmes, et, je dois le dire à ma honte, j'oubliai, pendant ce temps de bonheur, la douleur de mon vieux père, et les belles vallées de la rivière Jaune. Je ne voyais qu'Ibrahim ; il était toute ma famille, il était mon dieu, mon idole ! le Grand Esprit m'a punie ! oh ! bien punie ! Au bout d'un an, l'Égypte fut troublée, de la côte au désert, par la guerre sainte. Le *Djead* (1) fut annoncé dans les mosquées, le mameluks montèrent à cheval, et les chrétiens livrèrent de grandes batailles aux fils de l'Islam, partout où ils voulurent combattre.

Cette guerre funeste m'enleva mon maître et mon ami... brave et ardent, il se précipita dans les mêlées, et ne revint à moi que pour faire fermer ses blessures. Trois fois on le transporta sous ma tente, car j'avais fui la ville, et campais dans les sables; trois fois mon amour et mes tendres soins, remirent en selle ce fier cavalier... Hélas ! que ne suis-je morte, lorsque, pour la troisième fois, il me foula aux pieds sans vouloir m'écouter... Je serais morte presque heureuse ! il partit, je l'attendis longtemps !... longtemps, dans ma passion insensée, j'espérai qu'une nouvelle blessure le ramènerait ! vain espoir... J'appris bientôt que, fasciné par la gloire du chef des chrétiens, il avait déserté l'étendard du Prophète, et, suivi, en France, cet homme si grand qu'on en parle partout, et que tu le connais sans doute?

— N'est-il jamais revenu?

— Jamais !.. Ou du moins je ne l'ai jamais revu !.. Si tu le rencontres !..

— Comment le reconnaître? n'as-tu rien à me dire qui le fasse distinguer? Ses blessures?

(1) *Djead*, guerre sainte.

— *L'une partage le front de l'œil gauche à la tempe droite.*

— *De l'œil gauche à la tempe droite !* s'écria Maïah... en bondissant sur lui-même.

— Oui, répondit la négresse, absorbée par sa méditation ; que de veilles, que de soins elle m'a coûté, que de larmes j'ai versées sur elle!.. C'était la première.

— Fou ! fou ! fou ! murmura Mahïah... Je suis fou, cela ne peut pas être, et baissant la tête, il prit une pose semblable à celle de sa mère, et se perdit dans une foule de conjectures qui traversaient confusément ses esprits.

La négresse reprit, après un silence assez court :

— Je portais dans mon sein le fruit précieux d'un amour qui laissait mon cœur en ruines !

Mahïah releva vivement la tête et écouta avec un redoublement d'attention.

— Pour ne pas tuer mon enfant dans mes entrailles, je supportai avec courage mon horrible malheur ! ma délivrance ne se fit pas longtemps attendre, et je fus mère... mère d'une fille plus belle que je ne l'ai jamais été ; blanche et couronnée de cheveux noirs, fine et d'une peau douce comme la plume du colibri ! ses yeux noirs étaient grands comme ceux de la gazelle ; son sourire et tout son visage était de son père... J'aimais ma fille avec folie.... On me l'a enlevée!... Que j'ai donc souffert! que j'ai donc souffert ! s'écria Zaka en promenant autour d'elle un regard où se reflétait l'épouvante de son horrible misère.

Mahïah essuya quelques larmes tombées sur les mains de sa mère, et baisa ses doigts.

— Si tu rencontres Ibrahim (c'était la pensée fixe de la mourante) tu ne lui feras aucun mal, je le veux, je t'en supplie ! mais si le Grand Esprit permet que tu trouves, un jour, des enfants qui lui appartiennent sans avoir été

nourris de mon lait... Alors, Mahïah, mon fils, que rien ne t'arrête... Oh ! venge-moi ! ce que je dois de haine à la race de Samuël n'est rien, comparé à ce qu'exige ma colère contre celle d'Ibrahim..... tu penseras que ses fils ou ses filles sont nés de mon malheur, de son abandon, de son parjure, de ses trahisons !... Mahïah, tu me vengeras, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère... oui...

— Bien, tu es mon enfant chéri, toi... Je vais mourir heureuse là, sur tes genoux.

Dès que ma fille fût en état de voyager, je songeai à regagner Litakou. Je vendis tous les bijoux que m'avait donnés Ibrahim, et je m'embarquai sur un navire qui devait me conduire aux Boushuanas. La colère de mon génie n'était pas encore apaisée; le mauvais œil veillait sur moi ! notre vaisseau fut jeté par la tempête aux environs de Tenez, et je repris, chez les Kabiles, ma première captivité. Comme la douleur avait mutilé mon visage et déformé mon corps, je fus heureusement dédaignée, et achetée par différents maîtres pour être employée aux travaux les plus rudes. Ma fille m'aidait à supporter mes fatigues, elle charmait et consolait mon âme navrée, elle me faisait trouver succulents les aliments grossiers qu'on me jetait en pitié ; elle était trop essentielle à ma vie pour en être longtemps la compagne ! On l'arracha de mes bras, pour la vendre à un grand chef venu de l'Angaëd ou du Sahara, dont je n'ai jamais su le nom, dont je n'ai jamais trouvé la trace ! Si je ne suis pas morte, alors, c'est que la mort m'eût été trop douce, c'est que mon repos et mon bonheur ne devaient être que dans ma tombe ! Mon enfant portait à son cou ma dernière relique, un collier en corail qu'Ibrahim m'avait donné... Je n'ai jamais rencontré une jeune fille, une jeune femme, depuis mes malheurs, sans porter des regards avides à son cou...

Fol espoir! fol espoir! Je n'ai conservé d'elle que son souvenir et son nom! elle s'appelait R'tidja.

Mon courage, abattu par tant d'infortunes, m'abandonna tout à fait; épuisée, languissante, inutile et à charge à mes maîtres, mes maîtres me refusèrent la misérable nourriture que méritaient si bien mes anciens services. Chassée, repoussée par tous, je fus réduite à mendier l'orge et l'eau qui m'ont fait vivre. Je vins alors chercher un refuge dans ces montagnes, parmi les Kabiles, et dans cette tribu où la couleur de ma peau me fit accueillir avec quelque charité. Là, je rencontrai un homme aussi malheureux que moi, un habitant de nos belles collines, un Boushuana, ravi, comme moi, aux rives de la rivière Jaune, comme moi vendu, esclave comme moi! C'était le fils d'un chef victime de la guerre des Achantis; il avait baisé les genoux de mon père; il avait connu mes splendeurs! Tous deux nous étions bien dégénérés et bien changés; nous n'avions plus vestige de notre gloire et de notre jeunesse, l'esclavage nous avait usés; nous nous reconnûmes, non pas au visage, mais au récit de nos malheurs!

Réunis par un ange de pitié dans une même cabane, et attachés à la vie par un même carcan de fer, car je payais mon asile de toute ma liberté, nous mêlâmes nos souffrances, nos souvenirs, nos désespoirs dans une communauté où j'ai retrouvé quelque bonheur. Fidèle aux coutumes de nos pères et du pays, nous nous mariâmes, et tu portes le nom de cet homme qui calma tous mes chagrins en donnant un frère à ma pauvre fille perdue, en me donnant ton amour, ô mon fils!... pauvre Mahïah!

Le jeune nègre retenait son souffle, les veines de son front étaient gonflées, il suspendait sa pensée aux lèvres de sa mère, et l'écoutait avec ce respectueux silence qu'on apporte dans les lieux sacrés, quand l'interprète du dieu qu'on y adore fait entendre sa voix grave et solennelle.

Nous avons vécu ainsi pendant six ans! J'étais aussi heureuse qu'une pauvre créature comme moi pouvait l'être, et cependant le souvenir d'Ibrahim ne me quittait pas. Je l'apercevais dans mes nuits d'insomnie; je croyais le voir aux pieds de quelque rivale, ou caressant des enfants nés de sa honte et de son parjure... Oh! alors, je formais d'impuissants projets de vengeance, et j'appelais les mauvais génies à mon aide.

Dès ta quatrième année, les chrétiens, qui avaient autrefois envahi l'Égypte, se présentèrent dans le pays d'Alger. Le Djead mit, de nouveau, tous les Arabes sur pied, et cette guerre sans pitié que se font encore les fils du Prophète et les Français a toujours été, pour moi, une source d'espérances, car Ibrahim est l'ami de ce peuple conquérant, et son retour n'est pas impossible!

Profitant du Djead, le sultan Abd-el-Kader voulut régner sur toutes les tribus, et s'efforça de les soumettre à son pouvoir. Séduits par le courage et le génie de ce chef, ceux de la plaine ne tardèrent pas à se ranger sous ses étendarts. Mais les Kabiles, jaloux de leur liberté, lui résistèrent, et soutinrent leurs droits et leurs franchises par les armes.

Notre tribu s'opposa avec énergie aux empiètements d'Abd-el-Kader, et lui livra plusieurs combats qui ébranlèrent sa puissance naissante.

Ton père était vaillant comme un Boushuana, son sang coula plus d'une fois pour ses maîtres, qui s'en montrèrent reconnaissants, et lui donnèrent la liberté. Une nuit!... il y a de cela douze ans, un jeune chef, ami et farouche partisan d'Abd el-Kader tourna nos montagnes, avec un millier de cavaliers, et tomba dans nos douars à l'improviste. La confusion fut horrible! les soldats du sultan firent un massacre impitoyable; le sang des Beni-Kiza arrosa tout leur camp, la razzia passa sur nous

comme la foudre, et il ne resta de la tribu entière que quelques vieillards, quelques femmes, quelques enfants!

— Et mon père? s'écria Mahïah... mon père?

— Ton père fut blessé et fait prisonnier : on le conduisit à l'Arbi.

— L'Arbi!... le grand marabout?...

— Oui, cet homme, dont le nom est si vénéré, si redouté, commandait la razzia, quoique alors bien jeune. C'est lui qui mit à feu et à sang ta tribu... On le dit inspiré de Dieu, moi je le hais!... Écoute.

— Oh! parle, parle, parle! ..

— Lorsque ton père fut devant l'Arbi, celui-ci lui reprocha sa révolte, et se tournant vers ses schiaouss, il leur fit un signe. Sur ce signe les schiaouss s'emparèrent de ton malheureux père, et lui firent subir un supplice atroce. On lui coupa les pieds et les mains, on brûla ses membres mutilés!...

A ces mots, le visage de Mahïah prit une expression terrible; le blanc de ses prunelles s'injecta de sang, de grosses gouttes de sueur s'amassèrent sur son front, ses lèvres s'écartèrent et découvrirent ses dents larges, blanches et serrées avec fureur.

Zaka continua :

— Pendant que ton père était torturé, je m'approchai de lui, j'entendis son dernier mot, et ce mot!...

— Quel est-il ? demanda vivement Mahïah.

— *Tu diras à notre enfant que je maudis l'Arbi en mourant*... Sa tête tomba!

Le jeune nègre poussa un long soupir... tout son corps frémit, un sourire infernal contracta sa face, il regarda ses bras nerveux et ses larges mains avec triomphe, secoua la tête et dit à sa mère :

Mahïah comprend !

— Je comptais t'élever en te répétant chaque jour cet

ordre sacré, mais mes bourreaux n'avaient pas assouvi toute leur rage dans le sang des Beni-Kiza ; ils dispersent la tribu, mettent, entre les pères et les enfants, des plaines et des montagnes. L'Arbi te garda près de lui, et j'ai toujours ignoré ton sort. Moi je fus envoyée dans le *Sahel* et condamnée à toutes les misères. Enfin, les chrétiens ayant à peu près conquis le pays, et les tribus ayant reconnu leurs chefs pour maîtres, j'ai pu regagner ces lieux témoins de mes jours les moins malheureux, témoins de ma dernière infortune, et témoins de mon dernier amour qui fut pour mon dernier enfant, pour toi, Mahïah, mon fils bien-aimé, tant désiré !

Confiante dans les vertus du *Djelep*, je consultai chaque jour le *Sambel* et le *Calcari*... Vois ce vase qui fume dans notre gourbi, il contient des éléments infernaux qui donnent la science de l'avenir, et j'y ai toujours puisé mon courage, avec l'espérance de te revoir. Aussi, mon fils, après m'avoir ensevelie, tu iras trouver le kaïtlausfan de cette tribu, car nous sommes au temps du Djelep (1) et tu te feras ensorceler, afin d'acquérir l'esprit qui trouve et la force qui écrase. Ainsi inspiré, tu découvriras nos ennemis et nous vengeras... Obéiras-tu ?

— Oui.

— Bien, mon fils, tu es le digne frère des Boushuanas... Écoute... écoute, avant que ce soit mon tour de recueillir le doux son de ta voix, de cette voix chérie qui, depuis douze ans, console mes malheurs dans mes seuls souvenirs! Il faut que tu me fasses un serment sans lequel l'ange des morts me maudirait.

— Parle, dit Mahïah, d'une voix sourde.

(1) Le Djelep n'a lieu qu'avec l'autorisation du kaïtlausfan, et on y consacre les trente jours qui suivent le Beiram. Le Beiram se compose des trois derniers jours du Rhamadam, jours de joie qu'on peut comparer à notre carnaval.

— Jure, sur le Djelep et ton séjour céleste, que ta haine et ta vengeance retomberont sans pitié, aux noms de ta malheureuse mère et de ton père, sur le juif Samuël et sur sa race?

— Je le jure...

— Sur l'Arbi et sur les siens; sur les enfants d'Ibrahim qui ne seront pas tes frères...

Mahïah hésita... ses mains tremblèrent. La négresse attacha sur son fils un regard effrayant; la laideur de son visage s'effaça un moment sous la majesté de ses ressentiments...

Mahïah, fasciné, étourdi, s'écria d'une voix forte: — Je le jure!... je le jure!... Et, cachant sa tête dans son kaban, il sanglota.

— Maintenant, dit la négresse, je puis mourir... mes os se réjouiront!

Et elle embrassa son fils avec délices, et elle le couvrit de caresses comme au temps où elle l'endormait sur sa natte aux sons du zenzani.

— Quand je serai morte, disait-elle en souriant, tu mettras ma dépouille au pied du dattier qui ombrage cette cabane; c'est là qu'à roulé la tête de ton père! c'est la place que son sang valeureux a fécondée... Maintenant, cher petit, raconte-moi ce qui s'est passé dans ta vie; qu'es-tu devenu dans nos longs jours de séparation? comment as tu dirigé tes pas de ce côté?... qui t'a conduit vers moi?

— Je n'avais pas oublié complétement le massacre de ma tribu, dit Mahïah, mais je servais et j'ai toujours servi l'Arbi, sans savoir que je lui dois tous mes malheurs!

— Tu es encore son esclave! interrompit Zaka avec un éclat de joie féroce.

— Oui, mère... oui! ma vie a été nulle et odieuse comme celle d'un esclave; j'ai reçu plus de châtiments

que de récompenses, plus d'insultes que d'éloges!... Oh! tant mieux! je n'ai pas assez souffert, pour tout ce que mes deux mains ont à tenter pour ma vengeance!

Mahïah raconta à sa mère les événements qui remplissent la première partie de cette histoire, ainsi que les révélations de sa tante, et termina brusquement par cette question :

— Tu m'as dit que l'Egyptien Ibrahim portait une cicatrice au front.

— Oui, elle partage le front...

— *De l'œil gauche à la tempe droite?*

— De l'œil gauche à la tempe droite.

— Quelles sont ses autres blessures ?

— *L'une est à l'épaule gauche; c'est une balle qui l'a faite.*

— Et la troisième?

— *La troisième est à la jambe droite; elle est large et profonde; c'est au siége de la ville sainte* (1) *qu'il l'a reçue.*

— Par le fer ou par le feu?

— Par le feu... Le palais du pacha s'écroula sous ses défenseurs, et Ibrahim fut atteint par une poutre enflammée.

— *Le front, l'épaule... et la jambe droite!...* dit le nègre en se parlant à lui-même. Puis il répéta plusieurs fois ces mots comme s'il eut craint de les oublier; et, laissant tomber sa tête dans ses deux mains, il garda un morne silence.

Tout à coup le corps de Zaka s'agita dans un long frémissement qui parcourut tous ses membres, et elle tomba la face contre terre. Mahïah se précipita au secours de sa mère, releva sa tête défaillante, et contempla, avec terreur, son visage que l'approche de la mort avait déjà rendu livide.

(1) Saint-Jean-d'Acre.

Les lèvres contractées de la mourante murmuraient encore quelques mots intelligibles, et Mahïah ne pouvant les comprendre, approcha son oreille de la bouche de sa mère, pour mieux recevoir, avec son dernier souffle, sa dernière volonté. L'agonie fut longue, horrible! Le nègre fut patient, pieux, admirable. Ses mains réchauffaient les parties glacées du corps chéri qu'elles caressaient da s un adieu suprême. Sa voix consolait, sur les plus doux accords, l'âme torturée qui allait enfin remonter au Créateur; son oreille, attentive, épiait un dernier vœu, un dernier ordre, une prière pour qu'il en fût le vaillant, respectueux et fidèle esclave.

Une heure se passa dans cette attente solennelle. Mahïah entendit distinctement ses mots : *Ibrahim, Samuël, l'Arbi, tes serments!...* Et comme il répondait *oui* à chaque parole de sa mère, et qu'il la pressait plus fort sur son cœur, il sentit une secousse qui agita ses bras comme un frisson fiévreux. Un souffle froid, court et léger, effleura son visage... La tête de Zaka se renversa...

La fille du roi Gaïka, la malheureuse esclave, avait rendu son dernier soupir!

Le nègre poussa un grand cri.., déposa le cadavre de sa mère sur la natte, le couvrit avec respect de ses haillons, se pencha vers son front, ferma ses yeux et pleura.

V

Le Djelep.

Les sanglots de Mahïah retentirent dans la gourbi pendant près d'une heure, et attirèrent plusieurs enfants qui coururent dans le Dachera annoncer la mort de la vieille sorcière. Les Kabiles vinrent encombrer la porte de la cabane sans oser en franchir le seuil, car la maladie de la négresse était aussi redoutée que la peste. La douleur de Mahïah et le tableau misérable qu'offrait la hutte de Zaka, émurent ces hommes sauvages et durs, et ils se demandèrent à voix basse, le nom et la tribu de ce jeune nègre si courageux.

Mahïah, réveillé de sa torpeur par le chuchotement qui bourdonnait à son oreille, essuya ses larmes avec les pans de son kaban, promena lentement ses regards dans chaque coin de la gourbi, et, les ramenant vers les témoins de cette scène touchante, il dit d'une voix découragée :

— Qui me donnera un haïck pour ensevelir ma mère ; je suis le fils de Mahïah le supplicié.

Ces paroles amères descendirent dans tous les cœurs. Le nom de Mahïah et son glorieux souvenir animèrent

toutes les bouches, donnèrent l'éveil aux âmes les plus égoïstes.

Quelques Kabiles se dépouillèrent de leurs haïcks, et les jetèrent dans la gourbi sans y mettre les pieds.

Mahïah prit son couteau et se mit en devoir d'ensevelir le corps de sa mère, en cousant l'un des haïcks qui servait de linceul, avec des bandelettes découpées dans les autres. Du moment où le jeune Cafre eût commencé ce pieux travail, il s'y appliqua avec une merveilleuse activité, sans interrompre ses sanglots et sans reposer ses doigts (1).

Les femmes rassemblées devant la porte, poussaient des cris aigus, prolongés, pitoyables. Les hommes observaient un morne silence : les enfants suivaient avec de grands yeux effrayés ou stupides, tous les mouvements du fils de la sorcière.

Le corps de Zaka fut bientôt enseveli, et quand Mahïah eut fait le dernier nœud au linceul, il se leva brusquement et se précipita hors de la gourbi... La foule s'ouvrit pour lui faire place... Il demanda une pioche qu'on lui donna aussitôt, et se dirigeant vers le dattier qui éparpillait ses feuilles sur la cabane en mêlant leur verdure argentée aux rayons dorés du soleil couchant, il attaqua la terre d'un bras nerveux, sans dire un mot, sans lever les yeux. La sueur inondait son visage.

(1) Les Maures, les Cafres et les Nègres en général croient que leurs morts souffrent et sont privés du séjour céleste tant qu'ils ne sont pas couchés dans leur tombeau. Aussi se hâtent-ils d'ensevelir et de porter en terre ceux dout ils ont fermé les yeux. On comprend que des erreurs nombreuses et fatales doivent être les conséquences d'une si déplorable croyance, dans un pays où l'art médical est à sa plus basse enfance. L'empressement que mettent les parents et les amis du mort à s'en séparer a été fidèlement exprimé par l'auteur, souvent témoin de ces scènes aussi bizarres que douloureuses.

Comprenant ses intentions, plusieurs Kabiles aidèrent l'intrépide fossoyeur, et la tombe de Zaka fut bientôt ouverte à une grande profondeur. Mahïah baisa le sol sur lequel allaient reposer les restes de sa mère, le mouilla de ses pleurs, et courut à la gourbi, où il entra seul.

Là ce pieux et noble fils s'agenouilla, et, prenant le corps de la pauvre négresse avec autant de précautions et de soins qu'il en eût mis à bercer dans ces bras un enfant, il le chargea sur ses épaules et l'emporta en courant jusqu'à la fosse, où il descendit avec lui. Après avoir déposé son précieux fardeau dans son dernier asile, il fit tomber la terre lentement, à regret, accompagnant chaque éboulement de cris déchirants et désespérés.

Les femmes, pendant toute cette opération, ne décessaient pas de pousser de longs gémissements, et quand la fosse fut comblée, la foule s'écoula dans le Dachera, silencieuse et triste. Mahïah demeura seul sur la terre fraîche de la tombe; il y demeura prosterné, le front tourné vers l'Orient!

. . . . . .

La nuit descendait dans la vallée kabile. Les monts Kiza reflétaient sur les rochers et les bruyères rougeâtres de leurs sommets les derniers feux du couchant, tandis que leur masse projetait des ombres variées gigantesques, sur le sable de l'Angaëd et sur les jardins de l'oasis.

Mahïah se releva lentement de sa pose inclinée, et, passant ses mains sur son visage, il sentit couler sous ses doigts le sang que ses ongles avaient fait jaillir pendant sa longue prière. Ayant fait taire sa douleur, le jeune nègre se dirigea, d'un pas ferme, vers la maison située au centre du Dachera. Le hameau semblait être désert. Mahïah ne rencontra personne sur son chemin, et, s'adressant à un Kabile qui était assis à la porte de la grande

maison, il lui demanda si le Djelep était commencé, et s le kaïtlausfan était visible.

— Entre, dit le vieillard, en montront du bout de son bâton une natte étalée devant lui.

Mahïah jeta quelques mousounas (petite monnaie de cuivre) sur la natte et entra.

Le jeune Cafre traversa rapidement un étroit vestibule, souleva un rideau rouge et se trouva dans une cour carrée, encadrée sur ses quatre faces, par des colonnettes légères qui soutenaient une galerie circulaire, chargée de femmes, pour la plupart voilées, et formaient, au niveau de la cour, une autre galerie garnie de coussins et de nattes. Le kaïtlausfan, entouré des principaux habitants du Dachera, était gravement couché sur l'un des coussins, et quatre drapeaux verts, rouges et jaunes, suspendus au-dessus de lui, cachaient presque son visage dans leurs plis.

Le kaïtlausfan était un vieillard au regard sévère, au front plat et dégarni. Son costume blanc tressé d'or, était d'une richesse affectée ; un religieux silence régnait dans toute l'assemblée : deux torches de résine brûlaient dans la cour et répandaient une rouge clarté sur tous ces noirs visages impassibles comme celui du chef.

Au milieu de la cour, dont les dalles balayées et luisantes, étaient arrosées et parfumées, un réchaud, supporté par un haut trépied, jetait une odeur forte et mordante, semblable à celle qui s'exhalait du vase de la sorcière Zaka. Près de ce réchaud, deux vieillards (homme et femme) se tenaient accroupis les mains sur les genoux, le menton joint aux mains, et ce couple, repoussant de laideur, semblait être complètement étranger à ceux qui l'entourait.

Lorsque Mahïah parut dans la galerie, et lorsqu'il se fut approché du kaïtlausfan, les femmes placées à l'étage

supérieur poussèrent trois fois, et avec force, le cri obligé de toutes leurs cérémonies : You! You! You!

— Que désires-tu ? lui demanda le kaïtlausfan au jeune Cafre.

— Je veux connaître l'avenir, et sacrifier au Djelep.

— Qui es-tu ?

— Je suis le fils de Mahïah le supplicié, je suis né chez les Béni-Kiza.

— Ton père était un vaillant, je l'ai connu... Mais quels sont tes projets en faisant parler l'avenir ?

— Je veux connaître les ennemis de ma race.

— Pourquoi ?

— Pour les frapper comme ils m'ont frappé.

— Seras tu sans pitié pour tous !

— Pour tous !... je l'ai juré.

Le kaïtlausfan, se soulevant sur un coude, montra la cour à Mahïah, et fit un signe à l'un des chefs qui s'était rapproché de lui.

Mahïah s'avança dans la cour d'un pas résolu, et les deux vieillards se levèrent pour le recevoir. Au même moment, plus de vingt musiciens se rassemblèrent à l'un des angles de la galerie, et accordèrent, tant bien que mal, leurs instruments bizarres. Ces instruments étaient des tambours de basque ou zingani à grelots, des clarinettes, des cimballes, des hautbois, des triangles, une grosse caisse et quelques cornets à bouquin, ou trompes faites avec des cornes de taureau. Les musiciens étaient tous nègres, de race congo, leurs larges faces réjouies exprimaient une bonhomie franche et crédule, leurs oreilles, ainsi que leurs doigs, étaient chargés de grands anneaux. Ils se groupèrent sur trois rangs compacts et sans ordre harmonique.

Les deux vieillards, que nous appellerons les sacrificateurs, conduisirent Mahïah sous l'une des torches, et le

dépouillèrent de ces vêtements. Lorsque le kaban de grosse laine qui cachait les formes sveltes du jeune nègre tomba, les épaule rondes et vigoureuses du Cafre reflétèrent sur leur brillant ébène les vives couleurs de la résine, ses bras, un peu longs, un peu maigres, étendirent, en se croisant, leurs muscles nerveux : et son torse cambré, hardi, vigoureux, énergiquement planté sur les hanches, accusa une force d'Hercule, une virilité magnifique dans sa sa sève et dans sa fleur.

Un léger murmure de satisfaction circula dans les galeries.

Les sacrificateurs présentèrent à Mahïah un vase rempli de sang de poule, et il s'en frotta les bras et toutes les articulations. Cette opération terminée, les sacrificateurs puisèrent dans le réchaud le mélange souverain, et après l'avoir convenablement refroidi, ils en parfumèrent les épaules et la tête du Cafre (1).

Ainsi purifié, Mahïah fut couvert d'un grand caftan, orné de grelots, d'une ceinture et d'un long bonnet également semé de coquillages, qui, au moindre mouvement du corps, heurtés l'un contre l'autre, faisaient un bruit inévitable.

Aussitôt que les sacrificateurs eurent ajusté le dernier vêtement du possédé, ils s'en écartèrent de quelques pas et se mirent à danser lentement, en l'invitant à les imiter. Les musiciens, silencieux jusqu'alors, entonnèrent une mesure molle et paresseuse. Mahïah se mit en mouvement, et exécuta les premiers pas d'une danse pyrrhique et martiale que les *Aïssaoui* (2) nomment *zikr*. Bientôt les hautbois abandonnèrent leur chant mélancolique pour presser la mesure, et les cimballes animèrent, par quel-

(1) Ce mélange est une infusion de benjouin, de gomme arabique, d'essence de Sambel et de bois de calcari.

(2) Secte du marabout Moammed Ben Aïssa.

ques éclats, les phrases monotones de l'orchestre. En ce moment, les sacrificateurs s'arrêtèrent et abandonnèrent le possédé à ses propres inspirations. Échauffé par ses premières cadences, animé par ses premières pauses, Mahïah développa graduellement ses forces et l'agilité de ses membres. Son visage s'alluma, ses yeux s'éclairèrent, ses articulations craquèrent sous les secousses qu'il imprima, dans tous les sens, à son corps souple et flexible. Les musiciens, poussés par l'énergie du danseur, pressèrent de plus en plus leur mesure, et firent ronfler les tambours de basque sous leurs doigts et leurs poignets; les femmes remplirent la maison de leur you, you perçants, aigus, précipités; les hommes se levèrent pour ne pas perdre un geste du possédé.

La danse de caractère avait fait place à des évolutions fougueuses, à des bonds prodigieux, à des convulsions effrayantes! L'orchestre, de plus en plus exalté, tant par son propre jeu que par les prouesses du danseur, faisait un vacarme épouvantable, assourdissant. Les musiciens ruisselaient de sueur, frappaient sur leurs tambours à les briser, en accompagnant chaque coup de poing ou de tampon d'un sifflement et d'un soupir, semblables au bûcheron qui, s'efforçant de renverser un arbre, reprend haleine à chaque entaille de sa cognée.

Aux sons de cette musique barbare se joignait le charivari des grelots et des coquillages du danseur; et ses cris rauques, d'une fureur toujours croissante, se mêlaient au chœur infernal de tous les hommes de la première galerie qui paraissaient partager l'exaspération du possédé. Mahïah semblait être infatigable. Cet effroyable exercice développait toutes les ressources de sa nature mâle et sauvage. Ses dents blanches brillaient dans un rire convulsif, ses pieds volaient sur le sol, ses poings frappaient à coups redoublés sa poitrine et ses jambes;

tout son corps s'agitait dans un trépignement fébrile, rapide, irrésistible.

Les sacrificateurs s'approchèrent du possédé et l'armèrent d'un flissa et d'un couteau. La frénésie du Cafre prit alors un caractère plus effrayant ; ses yeux se gonflèrent, ses dents claquèrent avec rage, et il se précipita, par bonds furieux, d'un coin de la cour à l'autre, avec la féroce agilité du tigre, rugissant et remplissant les airs des cris les plus forcenés, feignant, avec une merveilleuse adresse, de se frapper, et menaçant les assistants des armes terribles qu'il brandissait sans cesse.

L'attention et la terreur des nègres redoublèrent, car aux signes de démence que donnait Mahïah, ils reconnaissaient que le démon prenait possession de son âme et captivait tout son être.

L'orchestre, loin de faiblir, passait par toutes les phases de la folie du possédé, le suivait dans tous ses élans ; et les musiciens ressemblaient en ce moment aux démons infernaux qu'invoquait leur saturnale.

Cet exercice violent, bizarre, hideux, durait depuis une heure !.. Mahïah, épuisé, haletant, hors de lui, tomba comme une masse, et demeura étendu sur les dalles, comme frappé d'apoplexie foudroyante.

L'un des assistants s'approcha du possédé, à pas lents, et furtifs, se baissa sur son corps, baisa ses mains et ses pieds avec respect et terreur, et se mit à danser autour de lui.

Les musiciens avaient recommencé leur symphonie lente et triste, et, succédant aux rafales de cette cohue de notes discordantes, le chant plaintif des hautbois ne jeta plus que des sons chagrins et mélancoliques.

Tout à coup le possédé se relève, bondit sur lui-même, se précipite sur le nouveau danseur en poussant un cri

de hyène, le terrasse et s'efforce de l'étouffer sous son étreinte puissante.

L'orchestre s'élance encore, et le vacarme recommence plus assourdissant, et l'assemblée s'agite dans une commune extase, enviant le sort des deux possédés qui, dans leur lutte, se communiquent mutuellement le souffle infernal et la science de l'avenir. Le Kaitlausfan jette alors, dans la cour, deux bâtons d'ivoire dont les possédés s'emparent avec avidité; puis, tous deux, se mettent à danser en inventant des poses et des contorsions nouvelles, en croisant leurs bonds, et en se livrant à toutes les fureurs du vertige, jusqu'à ce que brisés, haletants, vaincus, ils tombent inanimés l'un sur l'autre.

Exaltés, poussés, entraînés par le spectacle qu'ils ont devant les yeux et par la musique qui gronde, siffle, éclate et tonne à leurs oreilles, les assistants de la première galerie vident les poches sur les nattes, se donnent la main, s'enlacent, se ruent dans la cour et commencent, au milieu des hurlements les plus affreux, une ronde de l'enfer. Ils se séparent, se poursuivent, se mêlent, se renversent, se foulent aux pieds! leur délire et leur furie n'ont plus de limite. Les musiciens, qui ont réservé pour cet instant suprême de cérémonie, leur dernier souffle et leur dernière vigueur, font gémir leurs instruments, et brisent leurs tambours sous leurs doigts. Les cris lugubres des femmes, les lueurs enfumées de la résine, le trépignement sourd et convulsif de cette cohue frénétique; le râle de ceux qui succombent à la fatigue, le mélange de toutes ces faces noires et défigurées, et des burnous blancs mis en lambeaux, font de cette scène sauvage une monstruosité sans nom, impossible à décrire.

Le Djelep touche à sa fin. Les danseurs et les musiciens jonchent, tour à tour, le pavé. Les possédés sont élus; l'ange des morts les a visités; et, cependant, la fête

est encore bruyante, car le dernier musicien doit tomber sur son instrument, et le dernier danseur doit s'évanouir sur tous ceux qu'a vaincus sa vigueur.

Mahïah, revenu de son étourdissement, s'est dépouillé de son caftan et de ses coquillages, il a retrouvé son vieux et lourd kaban noir, et s'en est revêtu. Le fils de Zaka, s'écartant prudemment du tourbillon qui menace de l'entraîner dans la ronde, gagne la galerie, soulève la portière et s'élance dans le Dachera. Il court à la gourbi de la sorcière, écarte les branches du dattier qui ombragent la tombe où il a enfermé son trésor; puis, courbant les genoux, il baise, à plusieurs reprises, cette terre sacrée, et s'écrie, avec des larmes dans la voie :

— Réjouis-toi, fille du roi Gaïka, amante d'Ibrahim, mère de Mahïah, réjouis-toi, pauvre Zaka, le Djelep m'a illuminé! réjouis-toi, l'esclave de l'Arbi va chercher le lion de Sidi-Boumedinn, réjouis-toi, dors en paix!..

L'aurore blanchissait déjà les sables de l'Angaëd et les grands roseaux des chotts; mais avant que les monts Kisa et leur vallée reçussent l'éclatante lumière de l'astre souverain, les pieds de Mahïah avaient franchi la cîme du Boghera, et le jeune Cafre descendait aux marabouts de Sidi-Boumedinn.

XVI

Les deux chefs.

L'Oued-el-Hamann est une petite rivière formée par les chotts (1) de la frontière marocaine de l'Angaëd. C'est une saignée pratiquée dans les sables, et qui fait filtrer l'eau des marécages jusqu'au lac principal. Dans la saison des pluies, lorsque les sables disparaissent sous l'inondation, et que les roseaux envahissent la plaine, la petite rivière roule avec fracas dans son lit profond des eaux qui descendent de la montagne; elle prend tout à coup un air majestueux, et semble oublier qu'au printemps comme en été, le laurier rose croît sur ses berges; elle oublie, qu'alors, sa voix fougueuse murmure, et que son torrent n'est plus qu'un filet limpide.

Le pays des Ouled-Hamann (familles issues de la grande tribu des Djaffras et qui habitent les chotts pendant la belle saison), est vaste, nu, complétement découvert. Quelques palmiers s'élèvent de loin en loin, et jettent un

(1) *Chott*... lac marécageux.

chétif ombrage sur cette contrée désolée ; la plaine est unie comme les lacs qui dorment sur sa surface ; un silence grave, mystique, solennel plane sur ce désert, et n'est quelquefois troublé que par l'arme d'un chasseur, ou les ailes d'un vol d'oiseaux, ou le rugissement des lions.

Les Ouled-Hamann sont misérables, ils font le commerce de peaux, vivent de leur chasse, et vont vendre dans l'Atlas le sel qu'ils recueillent dans leurs lacs désséchés. Cette tribu est fière d'avoir vu naître, sous une de ses tentes, le plus fidèle partisan d'Abd-el-Kader, son plus sage conseiller, son plus habile lieutenant, le fameux kalifat de l'Angaëd, sidi Ben-Allal.

Après avoir secondé Abd-el-Kader de tout son courage et de tout son pouvoir, Ben-Allal s'était chargé d'entretenir la guerre sainte dans le cercle de Tlemsen et sur la frontière du Maroc, pendant que le sultan tenterait de soulever les tribus kabiles de la côte, entre Alger et Oran.

Mis en face d'un général habile et infatigable (1), ayant à lutter contre des troupes vigoureuses et aguerries, Ben-Allal avait déjà usé toutes les ressources de sa vieille expérience. Il avait opposé la ruse à la force, l'opiniâtreté aux revers, et tenu longtemps notre armée sur pied, la fatigant par des courses sans nombre, l'inquiétant par de fausses attaques ou par de fausses désertions.

Un marabout célèbre, un guerrier d'une audace sans exemple, avait rendu au kalifat de signalés services, dans la tâche difficile qu'il s'était imposée par respect pour Abd-el-Kader, et par dévouement au Prophète. Mais le sultan ayant réclamé près de sa personne ce chef redoutable, Ben-Allal perdit, avec lui, ses avantages. La parole

(1) Le général Bedeau, commandant la division de Tlemsem, aujourd'hui lieutenant-général.

ardente et fanatique du marabout ne soulevait plus les tribus en faveur de l'Islam, et le bras hardi du cavalier ne frappant plus dans le combat, Ben-Allal comprit qu'il fallait céder le terrain et fuir. Cependant comme le sanglier vaincu, mais encore debout, le kalifat vint se réfugier dans les chotts avec sa famille, ses plus braves amis et ses plus fidèles serviteurs. De son désert, dans les sables et les marais, le vieux guerrier rêvait de nouvelles batailles, défiait ses ennemis, et attendait le jour du triomphe du Croissant sur la Croix.

. . . . . .

Nous transporterons le lecteur dans le douar de Ben-Allal, situé à quinze lieues environ des monts Kiza et du Dachera nègre de ce nom.

Le douar du kalifat ne révèle qu'à l'observateur exercé, la majesté, d'un grand chef; il se compose de quelques tentes de pauvre apparence, rangées en cercle autour de deux tentes principales plus spacieuses que les autres; six chevaux de premier sang sont attachés par les pieds à une corde tendue devant l'un de ces pavillons, et mangent de la paille hachée mêlée d'orge; un esclave les surveille. Devant l'une de ces tentes est un schiaouss armé d'un long bâton blanc; devant l'autre, une vieille femme est assise comme la sœur de Zaka chez les Med'géher. La première de ces tentes appartient au kalifat, la seconde est réservée à ses femmes.

Une pauvreté élégante règne dans le douar, en y pénétrant, on devine qu'il est le refuge de quelque noble et vaillant proscrit, de quelque chef de famille vénérable et vénéré.

Sidi-Ben-Allal est dans sa tente, la face tournée vers l'Orient. Son visage est grave, paisible; son regard vif, perçant; sa barbe est blanche, longue, peu fournie; il est coiffé d'un turban de mousseline blanche, qui ne fait que

cinq tours, étroitement serrés sur le haïck blanc qui enveloppe sa tête et encadre son front; ses lèvres sont gracieuses; son nez est mince, effilé, courbé en bec d'aigle; son front est marqué d'un pli sévère qui s'efface rarement; cet homme sobre de gestes et de paroles, impose le respect à tous ceux qui l'approchent; tous ses vêtements sont blancs et du tissu le plus fin. Ainsi drapé sous ses larges burnous, on le prendrait pour un grand prêtre des temps antiques, pour un patriarche de la Sainte-Écriture. Ses jambes sont nues, ainsi que ses pieds qu'il replie sous ses genoux.

Le kalifat fume dans une pipe à long tuyaux de cerisier et à bout d'ambre; un jeune Arabe vêtu d'une tunique en laine blanche, serrée à la taille avec un foulard rouge, tient toujours une tasse de café à portée de son maître, qui, au moment où nous le surprenons, termine une partie d'échecs avec un autre vieillard.

Ce second personnage se nomme l'Abib-Bou-l'Arbi (1). En le regardant avec soin, on est frappé des différents traits de sa physionomie : il est de haute taille et un peu voûté; ses mains sont tremblantes, sa voix sèche, ferme, habituée au commandement; ses gestes sont fréquents et d'une vivacité qui fait contraste avec l'immobilité ou la lenteur du kalifat; ses regards sont mobiles, curieux, interrogateurs; son visage est cuivré, mais d'un cuivre doré, chaud, transparent; une profonde balafre partage en diagonale son front superbe et hautain, descendant de la tempe droite au sourcil gauche; sa parole est pure, son maintien est raide, et ses mouvements ont, parfois, la dignité du chef arabe, parfois la rudesse du soldat

(1) Tout Arabe né d'un père illustre porte le nom de son père, en y ajoutant le mot *ben* (fils); ainsi le fils d'Ismaël s'appelle Ben-Ismaël : mais le père d'un homme célèbre prend souvent le nom du fils, en y ajoutant le mot *bou* (père); ainsi Bou-l'Arbi.

européen. Son menton est rasé: il porte le costume turc et paraît être âgée de plus de soixante ans (1).

— Dieu est pour toi aujourd'hui, l'Abib, dit le kalifat, en remettant l'échiquier à son jeune serviteur, et je jouerais mon parasol (2) contre ton turban, que je le perdrais.

— Il est temps qu'Allah me protége?

— De quoi te plains-tu? depuis que nous vivons sous la même tente, mes malheurs ne doivent-ils pas te consoler des tiens.

Le visage de l'Abib prit une expression chagrine, son front se couvrit de nuages, il garda le silence.

— Autant que mes souvenirs me le rappellent, j'ai quatre-vingts ans, je suis donc beaucoup plus âgé que toi, mon vieux compagnon, et dans ce monde, celui qui vit le plus longtemps, compte le plus d'infortuues: lorsque tu vins parmi nous, chercher un refuge contre l'injustice et l'ingratitude de ta patrie d'adoption, tu étais accablé des afflictions que le Prophète envoie à ceux qui désertent la voie du Tout-Puissant; mais depuis que, repentant et sage, tu es rentré dans le droit chemin, le ciel t'a comblé; ta fortune s'élève sur les ruines du peuple saint, et la mienne s'écroule avec elle.

— Aux malheurs domestiques, je joins les calamités de mes frères, je suis plus malheureux que toi!

— Eh quoi! tu es le père d'un homme que l'Afrique vénère, qui est la tête de nos conseils, et le sabre de nos combats Le Prophète l'a visité; il est saint, juste et redouté; il est appelé à la vengeance céleste, et à chasser

(1) Les Arabes ne connaissent jamais précisément leur âge; la jeunesse est pour eux l'âge de la force, et la vieillesse celui de l'impuissance.

(2) Le parasol est l'un des signes de commandement des Kalifats.

le dernier chrétien de notre pays ; il est l'ange du Djead ; chaque jour il lave dans le sang de tes ennemis tes outrages ; il est jeune, il est beau, il est riche ! et au lieu de glorifier Dieu qui te l'a donné, tu l'accuses !... Tu as une fille belle et douce comme la prière, dont la voix charme ton vieux cœur, dont les mains soignent tes vieux ans, dont la vertu t'énorgueillit, et tu te plains ! Moi j'ai tout perdu ! tout ! J'ai assez vécu pour voir tomber, l'un après l'autre, sous les balles chrétiennes, mes quatre fils, valeureux guerriers, beaux cavaliers qui faisaient ma richesse ! J'ai vu frapper, disperser et ruiner mon peuple ! J'assiste à l'agonie de notre vieille liberté, et si la mort ne se hâte pas de me saisir, je courberai peut-être mon front sous le joug des Français, et je tendrai mes mains défaillantes aux chaînes de nos oppresseurs...

— Tu ne me parles pas d'Aïcha ?

Aïcha ! pauvre enfant ! ma pauvre fille bien-aimée ! le seul rejeton de ma race, le dernier sang du grand kalifat ! Hélas ! si je n'en parle pas, c'est que mon chagrin le plus dur repose aujourd'hui sur sa tête ! Aïcha ! enfant de ma vieillesse, fruit de mon dernier amour, que deviendras-tu après moi, dans ce pays conquis et damné, où la trahison et la lâcheté gouvernent les hommes ; où les fils du Prophète se prosternent devant les chrétiens ; où les mosquées sont désertes ; où la plaine et la montagne n'ont plus de cavaliers que pour les fêtes, et des guides pour l'ennemi du seul et du vrai Dieu ! que deviendras-tu ?

— Calme-toi, Ben-Allal ; ta fille, même après ta mort, sera toujours respectée. Quoique les chrétiens aient été bien ingrats envers moi, je dois dire que leurs soldats sont humains et généreux.

— Généreux ! eux qui sans justice, et même sans raison, se sont répandus dans nos vallées, se sont emparés de nos villes saintes, de nos troupeaux, ont brûlé nos

moissons et vidé nos silos!... Généreux! eux qui ont passsé les mers pour exterminer nos familles, insulter à nos croyances, profaner nos tombeaux!... Comment veux-tu que je sois rassuré sur le sort de ma fille, après tant d'exemples de cruauté et tant d'outrages! Si elle est leur captive, la traiteront-ils comme sa naissance et son rang l'exigent : sauront-ils, ces hommes si fiers de quelques titres qu'ils s'arrachent, que ma race descend des premiers kalifes, et que mes chevaux de guerre sont d'un sang plus ancien que leurs seigneurs... Aïcha! pourquoi n'es-tu pas homme, je te dirais : Combats comme tes frères... et te donnant comme à eux, un dernier baiser, je te lancerais dans la mêlée où tu mourrais digne de toi-même.

— L'Abib avait écouté le kalifat avec recueillement, l'expansion de la douleur du vieux chef semblait réveiller en lui des souvenirs pénibles; il passa la main sur son front, et dit à demi-voix :

— Nous sommes tous les deux près du tombeau Ben-Allal; les années qui te font plus vieux que moi, me rajeunissent peu; il ne faut pas qu'une amitié comme la nôtre périsse avec nous, sans laisser un souvenir dans ce monde où nous n'avons trouvé que des orages. Tes réflexions m'ont inspiré : je viens de former un projet.

— Lequel?

— L'Arbi, mon glorieux fils, doit nous revenir d'un jour à l'autre; tu le sais?

— Abd-el-Kader s'est trop tard décidé à nous le renvoyer; s'il était resté parmi nous, le cercle de Tlemsen ne se serait pas soumis lâchement, comme il l'a fait! les Djaffras (1), autrefois si vaillants, n'auraient pas déserté

(1) Grande tribu du Sud-Ouest de l'Algérie, dont quelques familles nous résisrent encore.

les glorieux étendards du sultan... Mais enfin, Dieu guide sans doute ses fidèles, et le long voyage que ton fils a fait en France, servira probablement notre malheureux pays.

— Tu me disais qu'une haute destinée était réservée à l'Arbi ?

— Je le crois.

— Dès lors, comment peux-tu douter de l'avenir de ta fille ?

— Je te comprends, ami, ta pensée est le vœu de mon cœur; mais les hommes que le doigt de Dieu a touchés doivent se conduire, en tout, d'apres leurs propres penchants. L'amour est un sentiment mystérieux et sacré qui ne se conseille ni ne s'ordonne, mais qui s'empare de deux cœurs crées l'un pour l'autre. Si ton fils aime ma fille, si ma fille aime ton fils, nous consacrerons leur union et je mourrai tranquille; mais nous ne devons rien faire pour que leurs âmes se rencontrent. Dieu seul peut venir au-devant d'elles.

— Mon fils a les passions vives, ardentes, je ne doute pas qu'il n'aime Aïcha en la voyant.

— Si ma fille n'éprouve pas le même amour, je ne forcerai pas leur union. Ce sont les mauvais pères qui vendent leurs enfants, et la soif des richesses fait commettre partout, même dans nos douars, ces trafics criminels! Qu'il en soit ainsi chez les chrétiens, comme tu me l'as raconté, cela ne m'étonne pas; ils sont tous esclaves de leur passion pour le luxe et la mollesse; mais que nous, peuplades errantes, pauvres, guerrières, libres comme l'oiseau qui fend les airs, sobres comme nos coursiers, nous menions nos enfants au marché comme des esclaves, c'est outrager le ciel qui nous les a confiés... Laissons donc arriver ton fils... Aïcha est de sang illustre, sa piété est exemplaire, les belles actions de l'Arbi auront enthou-

siasmé son âme fière et brave; sa vertu touchera la sienne : soit par lui, soit par ta fille, tu sauras ce que peut devenir ton projet (1).

— Tu te trompes rarement dans tes conjectures, Ben-Allal, et tu as, je crois, deviné juste, en pensant que Méline, ma fille chérie, pourrait nous guider; elle est l'inséparable compagne d'Aïcha, et elle a surpris son secret le mieux caché.

— Aïcha n'a jamais vu ton fils.

— Elle l'a vu lorsqu'elle était encore bien jeune. La gloire du beau cavalier a gravé son souvenir dans un jeune cœur qui ne sait pas oublier.

— Dieu est grand, juste et bon! qu'il ait pitié de mon dernier sang, et mes yeux se fermeront avec bonheur... Espérons, ami, laissons agir le destin... notre route est tracée sur terre comme au ciel! bien fou qui espère en dévier par sa seule volonté! où nous allons le souffle de Dieu nous pousse, et nous n'arrivons jamais qu'au but où nous attend le bon ou le mauvais ange.

— Attendons...

— Il est tard, l'heure de la prière arrive, nous ne pourrons pas continuer notre entretien de chaque jour, sur l'homme extraordinaire dont tu m'apprends l'histoire et que tu aimes plus que ton Dieu, n'est-ce pas?

— N'as-tu pas reconnu, à ce que je t'en ai dit, qu'il avait le génie et le feu célestes?

— Oui... aussi je t'écoute avec ravissement quand tu parles de lui, de ses batailles, de sa splendeur, de ses conquêtes et de sa vie entière. Cet homme est le soutien inébranlable de tous ceux qui, dans leurs rêves, cher-

(1) Les Maures et les Turcs, et la plupart des Arabes de la plaine marient leurs filles en recevant de l'épouseur une somme d'argent; quelques familles font exception à cette règle barbare, et laissent à leurs enfants leur libre inclination.

chent à retremper leur âme; on apprend, avec lui, à triompher de tout obstacle, à vaincre des armées nombreuses, et à sauver son pays envahi... Un homme comme celui-là dans la malheureuse Afrique!...

— Et l'Afrique serait libre!

— Et cependant il est tombé! tombé comme tous les grands, tombé de bien haut, tombé bien bas!

— Mais son peuple n'est pas tombé avec lui, son souffle a donné pour bien des années la vie aux masses qu'il a laissées derrière lui. Ses armées ont laissé des sillons fertiles sur tous les champs de batailles qu'elles ont illustrés, sillons que sa vaste pensée a fécondés pour l'avenir; les générations sont parties du grand empereur pour s'élancer dans la carrière qu'il a ouverte aux progrès; si ce héros eût envahi l'Afrique comme il a envahi l'Égypte, le peuple arabe serait tout autre.

— Nous ne serons jamais civilisés, puisque c'est ce mot que les chrétiens et toi employez. Nous fuirons votre progrès qui porte plus de mauvais fruits que de fruits mûrs; et puisque tu m'as appris l'histoire, l'histoire répondra que de grands peuples, avant les chrétiens, n'ont pas réussi à nous faire abandonner nos mœurs, notre indépendance, notre langage, nos costumes... Nous sommes et serons la plus vieille des nations, c'est là notre gloire.

Loin de te combattre, je t'approuve, et la vie que je mène, après avoir été l'un des grands parmi les compagnons de l'empereur, me sert de preuve Mais cherche les traces des peuples qui ont foulé aux pieds ta vieille Afrique... tu ne trouveras que quelques débris de murs écroulés, quelques villes fangeuses, quelques mots perdus dans le langage. Les Français, à l'exemple de Napoléon, bâtissent dans l'esprit et dans le cœur des vaincus; les monuments qu'ils élèvent ainsi sont impérissables; le

temps, loin de les détruire, les consolide ou les achève. Que reste-t-il à Tlemsen du passage des Espagnols? une mauvaise citadelle... Le séjour de Napoléon en Égypte a changé l'Égypte; le nom du conquérant était venu jusqu'à toi avant que je ne t'apprisse son histoire.

— C'est vrai... tu aimes encore les Français, je le vois.

— Les Français!... les Français! ma haine pour eux dépasse de beaucoup la tienne...

En ce moment la voix perçante du muezzinn cria la prière au milieu du douar, et dès le premier mot du verset consacré à ce pieux appel, le kalifat se prosterna le front touchant la terre. L'Abib, encore ébranlé par la question à laquelle il venait de répondre avec feu, demeura un instant indécis; puis, jetant un soupir et portant la main sur son cœur, il prit le chapelet qui était à son cou, et s'inclina vers l'Orient. Pendant une demi-heure, les lèvres des deux musulmans murmurèrent les signes du livre de Mohammed; après quoi ils firent en silence leurs ablutions. La prière achevée, Ben-Allal, dit à son vieil ami :

— Viens donner le baiser de la nuit à nos enfants. Et, sortant de leur tente, ils entrèrent dans celles des femmes.

XVII

Médine et Aïcha.

Dans sa vie errante et périlleuse, le kalifat mettait tous ses soins à garantir sa fille de la pauvreté. La guerre, en le ruinant chaque jour, donnait chaque jour un nouveau zèle à sa tendresse, et le noble vieillard s'efforçait de cacher les désastres qui annonçaient ou faisaient craindre la chute de sa grandeur.

Aidé de son ami l'Abib et de quelques serviteurs fidèles à sa cause, Ben-Allal entourait encore sa fille Aïcha d'une aisance qui n'était cependant qu'un pâle reflet de son ancienne opulence. Traqué par les Français comme une bête fauve, incertain dans ses marches, sans cesse obligé de lever son camp à l'improviste, se méfiant de l'hospitalité des tribus qu'il avait autrefois commandées, il n'avait à sa suite qu'un léger bagage ; et n'ayant conservé de sa fortune que ses armes et ses chevaux, il avait consacré sa dernière obole au bien-être de son dernier enfant.

L'Abib avait de grandes richesses en dépôt à Alger, à Oran et à Mostaganem. Ces richesses lui ouvraient un large crédit chez tous les juifs qui peuplent l'Algérie, et

les difficultés de la guerre l'empêchaient, seules, de vivre comme un chef puissant. Ami dévoué du partisan fanatique de l'Émir, il ouvrait sa bourse à ses besoins ; mais la fierté de l'un surpassait la générosité de l'autre ; et pour partager son superflu avec son vieux compagnon, l'Abib avait été obligé de recourir à la ruse ; il avait supplié le kalifat de donner une sœur à sa fille, en rappelant Aïcha de la ville de Fez, où elle était réfugiée depuis les crises terribles du Djead.

Ben-Allal se rendant avec joie à cette prière, avait fait venir sa fille qui, compagne inséparable de Médine, vivait avec elle sous une tente voisine de la sienne. Cette tente était spacieuse et soigneusement doublée, pour résister aux pluies les plus violentes. Le tissu externe était en poil de chameau serré à fortes trames et d'un noir un peu roux. Cette lourde tapisserie était garnie, en dedans, d'une étoffe damassée d'un vert tendre frangée, sur toutes les coutures, de soie blanche et de papillottes d'argent qui se balançaient à la moindre brise. Les pillers ou supports étaient en citronnier garni de clous dorés ; deux divans étaient étendus sur un riche tapis de Tunis qui garnissait tout le terrain occupé par la tente ; un rideau blanc, d'une laine fine et opaque, les séparait de l'appartement pendant la nuit, et se rattachait à la voûte pendant le jour, avec des ganses en soie blanche, garnies de gros glands pareils.

On ne rencontrait nulle part, sous ce charmant pavillon, ces couleurs tranchantes, variées, opposées qui attestent le mauvais goût et l'affectation des indigènes en général. Tout y est simple, élégant, coquet, gracieux. En passant de la tente guerrière et sévère du kalifat, et de son douar appauvri, et du triste pays des Chotts dans ce frais boudoir, on se serait cru chez une fée parisienne.

Chose étrange ! on voyait dans les coins dessinés par

la draperie, une toilette charmante, incrustée de nacre et garnie de toutes les armes de la coquetterie féminine; une petite bibliothèque en palissandre, faisant boîte fermant à clef, et remplie de livres de luxe; une table ronde en bois de sandal, posant sur trois griffes, et supportant un petit métier à tapisserie; un magnifique album et un panier à ouvrage. Une guitare était jetée sur une pile de coussins qui servait de lit de repos, et une table de travail surmontée d'une étagère, achevaient de meubler ce délicieux refuge de Médine et d'Aïcha. Une lampe romaine à trois becs, et en argent, était suspendue à la principale traverse, et éclairait mollement le dôme léger de la tente qui était d'une forme sphérique, mais qui, coupée par des tapisseries, enfermait ses habitants dans un grand rectangle.

Ce bijou perdu dans le désert, était dû, en entier, au tact délicat, au goût exquis de Médine, et à la généreuse bonté comme à l'opulence de son père. Il avait été commandé pièce par pièce, dans les plus beaux magasins d'Alger, dans les plus fameux ateliers de Paris; mais eût-il été plus riche qu'un trésor de roi, eût-il valu les diamants de dix couronnes, aucune de ces merveilles n'aurait pu soutenir l'éclat de ses deux maîtresses.

Si les fleurs des deux mondes vivaient sous ce dôme enchanteur, si on y trouvait la richesse et la simplicité, la vie nomade et la mollesse; si la main de l'homme avait tout fait pour cette habitation, Dieu y avait mis son plus bel ouvrage, ses deux créatures les plus gracieuses, les deux plus belles fleurs de son paradis.

Soulevez un coin de la portière principale, laissez flotter vos regards dans ce sanctuaire des deux jeunes filles, arrêtez-les sur ces coussins où Médine s'est posée avec la légèreté d'une hirondelle. Voyez vis-à-vis d'elle Aïcha, la brune Aïcha dont les grands yeux bleus sont chargés de

langueur, dont le corps est si souple et le front si pur ! ne détournez pas la vue, résistez à l'éclat que répandent ces deux anges détachés du luxe qui les encadre, comme deux étoiles se détachent de l'azur des cieux ; et vous oublierez l'Europe et l'Afrique, Paris et le désert, le monde entier... vous vous oublierez vous-même dans cette contemplation délicieuse.

Médine tient un album sur ses genoux, deux flambeaux placés sur un guéridon à roulettes plaqué de nacre, de corail et d'écaille éclairent son céleste visage, et le papier qu'effleure son crayon ; elle dessine, et déjà paraissent, sous ses doigts, les traits frappants d'Aïcha, son amie, sa sœur, sa compagne.

Aïcha est une jeune fille de quinze ans, âge de beauté pour les femmes qui naissent et vivent sous le soleil brûlant des tropiques ; ses cheveux, noirs comme la plume du corbeau, et séparés sur son front, tombent épars sur ses épaules, et couvrent les coussins sur lesquels elle est nonchalamment assise. Sa tête est soutenue par l'une de ses mains potelées, appuyée au menton. Son visage est fin, doux, mélancolique et d'un ovale un peu court. Sa bouche est gracieuse, légèrement entr'ouverte, et montre, sans affectation, deux rangées de perles blanches, égales, petites, polies. Ses pieds sont nus et à moitié cachés par la tunique blanche sous laquelle ils se croisent; leurs ongles, comme ceux des mains, sont teints avec le hannah, et font ressortir leur galbe voluptueux. Ses sourcils noirs ont été également effleurés par le pinceau, qui renforce les tons chaleureux de la peau, en les recouvrant d'une couche délicate de hannah. Son corsage est en toile d'or, sa taille est svelte, sa peau est brune, mais transparente. L'une de ses mains soutient sa tête, pendant que le bras, accoudé sur des coussins, se perd dans leurs plis. De l'autre main, elle caresse son ondoyante chevelure, et ses

doigts effilés glissent et disparaissent sous ses épais bandeaux.

Après avoir admiré longtemps ce chef-d'œuvre, une pensée triste s'empare de l'âme. Les beaux yeux d'Aïcha, la mélancolie répandue sur toute sa personne, son sourire amère et bon, sa pose nonchalante laissent à l'esprit un vague inexplicable : on ne peut la voir sans l'aimer, on ne peut l'aimer sans se laisser aller à la rêverie qui l'entraîne.

Médine est plus âgée que sa compagne, et elle offre le modèle d'un type rare dans sa beauté. Elle a de dix-sept à dix-huit ans : son visage ovale et finement allongé est d'une coupe gracieuse ; ses yeux noirs pétillent, leurs longs cils amortissent avec peine l'éclatante lumière qui jaillit des prunelles ; ses cheveux bruns, souples et soyeux, ne sont ni nattés, comme ceux des Mauresses, ni flottants comme ceux des femmes arabes : ils sont artistement tournés derrière la tête, traversés dans un nœud luisant et serré, par une flèche romaine aux barbes d'or, et retombent sur ces deux épaules en frisures légères, crêpées, charmantes,,, duvet digne du c leste visage qu'il encadre. A travers les spirales délicieuses de cette coiffure, on voit la peau blanche, douce, veloutée des joues de Médine. Cette peau est si fine, si transparente, que les veines se trahissent par des filets bleus et rosés qui vont porter la vie, par des contours capricieux, à tous les organes de cette créature élégante. Sa bouche est petite, ses dents sont aussi belles que celles d'Aïcha ; son oreille est si mignonne qu'elle dédaigne tout ornement, tout bijoux.

Son front est fin et large, sa main ravissante est douce comme la plume du cygne, et la finesse de sa taille étonne toutes les femmes indigènes.

Il y a dans la pose, dans le geste, dans la beauté de Médine un mélange extraordinaire des types européen et

oriental, son profil, pur et noble, appartient aux filles de la Grèce; sa grâce enjouée, pétulante n'a de berceau qu'à Paris. L'expression hautaine de sa bouche est de la femme arabe, et durcirait ce visage enchanteur, si elle ne se fondait dans un sourire bienfaisant qui la fait oublier.

Le costume de cette jeune fille est aussi original que sa personne; c'est un composé, plein de grâce et de goût, qui ne ressemble à rien et charme les yeux : une longue tunique blanche, comme en fabriquent les habitants de Tugurth, glisse de ses épaules à ses pieds, qu'elle couvre en se plissant à la taille, sous l'étreinte d'un cercle en vermeil, large de deux doigts. Les manches de cette tunique sont larges et découpées à la religieuse, laissant admirer le contour d'un bras potelet, rond, nerveux. Ainsi vêtue, Médine ressemble à ces beaux enfants du temple sacré qui, sous leurs robes de lin, conduisaient le grand-prêtre à l'autel.

Ces deux femmes, placées côte à côte, dans un coin du désert, donnent des ailes aux imaginations les plus vives, et leur font dépasser, d'un seul vol, la fable arabe et toute la poésie de l'Orient.

Médine dessine au pastel ou plutôt elle retouche avec légèreté son travail de la journée; et son regard s'arrête souvent sur les traits mélancoliques d'Aïcha qui lève et abaisse ses grandes paupières, en répondant au sourire enjoué de sa compagne, par un sourire moins folâtre.

Les deux amies causent à demi-voix, et parlent dans le dialecte le plus pur de la langue de Mohamed. Les mots qu'elles prononcent tour à tour, s'échappent sans efforts de leurs lèvres, et se répandent comme les notes parlées d'un chant plein d'harmonie.

— Encore un peu de patience; je finis, dit Médine : ce portrait ne sera pas très-ressemblant, mais enfin on te reconnaîtra.

— Qu'y manquera-t-il donc ?

— On ne peut rien faire d'aussi joli que toi, ma sœur ; viens voir.

Aïcha s'approcha, en rougissant, de sa compagne, et, s'appuyant sur ses épaules, elle regarda attentivement le pastel, et jeta un petit cri de joyeuse surprise.

— Es-tu contente ?

Aïcha prit la main de Médine, l'ouvrit, et la portant à ses lèvres, elle la baisa plusieurs fois

— Tu m'as souvent appelée flatteuse, Médine, et je vois que, dans ta belle France, on a quelques-uns des défauts que tu reproches à la tribu.

— Chère amie, répondit Médine, en riant de tout son cœur, laissons les graves discussions et la sagesse à nos bons pères, qui, du matin au soir, combattent pour la civilisation ou pour le premier âge. Parlons, comme deux petites femmes qui se chérisseut, parlons avec le cœur. En France, apprends encore cela en passant, les jeunes femmes qui s'occupent des affaires, et qui font de la morale, sont toujours laides, et nous sommes... tu es très-jolie.

— De quoi s'occupent donc les jolies femmes ? Est-ce que leurs pères ou leurs maris les font travailler ?

— Elles ont, comme les filles et les épouses des chefs de notre pays, toute la journée à dépenser en menus plaisirs; et, à Paris, la journée dure de midi à deux heures du matin ; tu vois que c'est une belle fortune, et que les jeunes femmes sont très-riches en France.

— Mais que peuvent-elles faire de tout ce temps ? Quand je ne t'avais pas pour compagne, les journées me semblaient d'une éternelle longueur, et j'enviais souvent le sort de mes esclaves, ou celui des femmes de la tribu qui, dans leurs rudes travaux, trouvent au moins l'oubli du temps.

— Eh bien ! mon amie, dans ce beau pays que je re-

grette si souvent, après la richesse et la beauté, ce qui s'estime le plus, c'est la vie, c'est le jour, c'est la nuit, c'est l'heure et la minute. Les femmes, sous leur feinte indolence, savent mieux exploiter le temps que les hommes qu'on rencontre toujours et partout affairés, pressés, inquiets. Les femmes vivent avec l'esprit et le cœur, avec le monde et avec la famille, avec Dieu et avec le diable, trouvant à tout le moment utile; et, des vingt-quatre heures que le ciel met, par jour, dans leur bourse, elles dépensent jusqu'à la dernière minute avec une générosité, une opulence, une charité, une insouciance que notre Afrique ne connaîtra jamais! Elles mêlent le sourire au chagrin, la joie aux larmes, le beau et le laid, la sagesse et la légèreté! souvent même il arrive que ces charmantes dépensières dépassent le crédit que Dieu leur donne, et vivent sur les vingt-quatre heures du lendemain. J'en ai connu qui devaient au temps des sommes énormes!

— Et qui payait pour elles?

— La vieillesse et les rides, c'est, en France, le refuge du sexe adoré.

— Je n'aime plus ta France.

— Pourquoi?

— Je vois qu'on y vit beaucoup trop pour les autres, et pas assez pour soi. Sous nos tentes et dans nos villes saintes, nous ne connaissons aucun des riches délassements que tu sembles vanter. Les femmes pauvres travaillent et élèvent des guerriers qui leur font gloire : les femmes et les filles des chefs jouissent en paix des biens de la terre, attendant que leurs seigneurs et maîtres aient une volonté pour s'empresser d'y obéir.

— Aussi, mon amie, l'Afrique sera toujours l'enfer des femmes, comme la France en est le paradis.

— A quoi sert d'avoir un enfer et un paradis sur terre,

n'a-t-on pas sa place marquée dans l'un ou l'autre de ces séjours. pour le temps éternel (1) ?

— Oh! si tu prends ton petit air sententieux et si tu t'apprêtes à me prêcher au nom du Prophète, je déserte ma cause... Tu te trouves donc heureuse, enfant?

— Oui.

Aïcha prononça ces mots avec une naïveté touchante, et son visage prit une expression indéfinissable de douce mélancolie et d'ingénuité. Médine contempla pendant quelques secondes sa compagne, puis, l'attirant sur ses genoux, elle lui demanda de nouveau :

— Tu es heureuse, il ne te manque rien ?

— Je ne sais pas ce que je pourrais désirer de plus que ton amitié et ta compagnie.

Aïcha baissa les yeux.

— Et si je venais à te manquer?

— Oh! non... non, ne parle pas ainsi, s'écria la jeune fille, Dieu défend de tenter le mauvais ange.

— Que peut contre toi le mauvais ange?

— Ma sœur, sois donc plus pieuse; tu parles trop légèrement des esprits divins; si ton frère t'entendait.

— Eh bien!

— Il en aurait du chagrin ; il est saint, lui!

Les lèvres d'Aïcha tremblèrent en murmurant ces mots; on eût dit qu'une pensée secrète agitait l'âme de la jeune fille. Médine vint à son secours, et lui dit :

— Rassure-toi, mon enfant, j'imite encore les Françaises, mes modèles en tout. Les plus pieuses commettent beaucoup de péchés, mais si légers, si mignons, si coquets, tellement innocents que Dieu les doit pardonner. Comme elles, je veille au salut de mon âme sans faire de

(1) L'islamisme, comme le christianisme, attend le jour d'une résurrection générale.

ces rudes pénitences qui martyrisent la vie entière des femmes de nos tribus! Ces malheureuses, et je voudrais t'en séparer, n'ont jamais un franc sourire, et prennent tout au sérieux!..... en France, j'ai appris à rire de tout.

— Je te vois cependant triste et réfléchie quelquefois.

Médine baissa les yeux à son tour, une rougeur subite effleura ses joues et nuança l'albâtre de son front; mais elle reprit bientôt avec calme :

— Rarement... je te disais donc qu'en France, les femmes sont à la fois dévotes et impies, pour gagner le paradis; impies, pour ne pas trop perdre aux plaisirs de ce monde; aussi, ai-je entendu dire à un de leurs grands marabouts qu'elles seraient toutes sauvées dans l'éternité, parce qu'elles ont la foi en Dieu.

— Ces marabouts ne sont donc ni sévères ni exigeants?

Au lieu d'être terribles et implacables comme les nôtres, ils sont les amis et les pères des chrétiens; et, assurés du salut des femmes, ils ne s'occupent que des hommes qui leur donnent du souci pour les deux sexes.

— Tu m'as dit, je crois, que les marabouts ne prenaient pas de femmes?

— Leur religion défend le mariage des prêtres.

— Ils sont bien plus heureux dans la religion du vrai Dieu, car ils peuvent avoir...

La voix d'Aïcha faiblit de nouveau et s'éteignit insensiblement; Médine jeta un regard plein de douce bonté à son amie, et acheva la phrase qu'elle avait commencée.

— Le prophète a permis aux marabouts d'avoir quatre femmes, s'ils peuvent les nourrir et les soutenir également.

— Tu m'as dit, je crois, qu'en France les hommes n'aimaient jamais qu'une femme?

— Les chrétiens n'ont qu'une femme qu'ils épousent devant leur Dieu et leur famille.

— Les chrétiennes sont, alors, bienheureuses, dit Aïcha, d'une voix embarrassée.

— Oui... quand leur maris les aiment, répondit Médine en souriant. Puis elle ajouta : — Nous allons cacher ton portrait dans cet album pour que ton père en ait la surprise demain. Il pourrait le voir en venant nous dire adieu ce soir.

— Laisse-moi le cacher moi-même.

Et, s'emparant de l'album, Aïcha le feuilleta longtemps sans se décider pour une feuille ou pour une autre ; enfin ; elle s'arrêta à un joli portrait au crayon qui représentait un jeune cavalier monté sur un magnifique cheval anglais mis au galop de chasse, rapide, souple et blanchi d'écume. Le jeune homme était vêtu avec élégance, quoique en négligé. Deux lévriers tenaient pied au cheval sur ses deux flancs, et dans le nuage de poussière soulevé par le noble animal, on voyait un petit groom luttant contre l'ardeur d'un beau normand impatient de sa servitude. Ce cavalier riche et habile, ce coureur lancé cans la venue pittoresque d'un parc, c'est le baron de La Garde. Ce jeune homme si distingué par ses formes et par sa grâce, c'est l'amant de Kadidja, le ravisseur du capitaine, c'est l'Arbi.

Aïcha arrêta ses yeux sur cette page de l'album ; toutes ses facultés, unies à son regard, semblèrent s'abîmer dans cette contemplation muette et charmée. Médine suivait les mouvements du sein gonflé de son amie, et son propre cœur battait avec force, en devinant les émotions que trahissait sa candeur. Un silence prolongé régna sous la tente. Aïcha leva enfin les yeux, laissa échapper un soupir légèrement plaintif, doux langages de la virginité, et dit d'une voix émue :

— Ma sœur, mets-là mon portrait.

Son doigt était posé sur la fleur qui brillait à la boutonnière du cavalier.

— Tu l'aimes donc bien, murmura Médine avec une affectueuse et douce curiosité.

— N'est-il pas ton frère?

— Sans doute, mais encore...

— N'est-ce pas le bien-aimé du vrai Dieu, le bras des fidèles, et la parole du Koran?

— Oui, mais...

Aïcha sentit ses joues en feu; les teintes du hannah amortirent les vives étincelles que lancèrent ses regards : l'opiniâtre question de Médine venait de révéler à la jeune fille un sentiment qu'elle ne connaissait pas, et qui souleva tout à coup, dans son esprit, des pensées vagues, indécises, insaisissables.

L'enfant qui n'a jamais aimé ressemble à l'oiseau joyeux qui ferme ses ailes sous la feuillée, trouvant le sommeil dans son dernier chant du soir, et qui secoue son beau plumage aux premiers feu du jour dont sa voix célèbre la splendeur. Pour cet heureux enfant, la vie est un trésor; son ignorance fait son bonheur! Mais quand vient l'heure marquée par le destin, quand la vierge ouvre son cœur à la révélation suprême, elle dit un mélancolique adieu à toutes ses joies enfantines! Perdant sa liberté, elle se voue, avec courage et aveuglément, aux tyrannies de son premier amour; alors, l'oiseau folâtre et insouciant oublie les notes les plus douces de ses plus joyeuses chansons!

Aïcha garda un profond silence; son cou fléchit; et la tête inclinée, les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes, le front calme, on l'eût prise pour un ange écoutant la voix divine. C'était, en effet, la voix de Dieu qu'écoutait la fille de Ben-Allal, cette voix qui s'adresse à notre innocence sacrée, pour lui dire : *il est temps d'aimer!*

Médine plaça le portrait d'Aïcha à côté de celui de son frère, laissant l'Album ouvert, et regardant alternative-

ment ces deux beaux visages, elle tendit la main à son amie, et lui dit :

— Pourquoi me cachais-tu ton secret ?

— Mon secret... mais je n'en ai pas.

— Mon enfant, dès aujourd'hui tu en as un... et j'en suis bien heureuse, oh! bien heureuse! Laisse-moi baiser tes beaux yeux, pour te témoigner ma joie.

— Mais, ma sœur, je ne te comprends pas ?

— Écoute, ma chérie, allons bravement au fond du cœur, laissons de côté tous ces détours qui ne s'emploient qu'en Europe. Des âmes fières et libres comme les nôtres ne suivent pas les sentiers... Tu aimes mon frère, tu aimes l'Arbi avec amour !..

— Amour ! interrompit Aïcha...

Ce mot fut prononcé avec tant de candeur et de naïveté qu'il arrêta la curiosité de Médine. Les deux jeunes filles se regardèrent et fondirent dans leur mutuel regard, ces rayons de splendide lumière qui semblent avoir leur foyer dans l'âme. Médine reprit en souriant :

— Tu ne sais pas ce que c'est que l'amour?

— Non.

L'amour, c'est ce battement de cœur que tu éprouves maintenant ; c'est ce trouble qui t'agite, c'est cette pensée qui sommeille à ton insu dans tes esprits éveillés, L'amour, c'est ce sentiment vainqueur de tous les autres, qui t'endort et te fait rêver, qui ouvre tes yeux avec le chant de l'oiseau matinal, et qui anime tout autour de toi, en murmurant à ton oreille, pour dernier bruit de ta journée, le nom d'un être qui t'es cher, en jetant ce nom dans tes rêves, en mêlant ce nom aux bruits qui t'éveillent, en donnant ce nom aux fleurs que tu caresses, en glissant ce nom partout, partout !

Aïcha, ma sœur, ne vis-tu pas ainsi depuis longtemps.

— C'est vrai !.. et disant cela, la jeune fille baissa ses

beaux yeux comme pour échapper au regard cependant bien doux de son amie.

— Eh bien, écoute?.. approche-toi, j'ai peur de parler trop haut, en chuchotant près de ton cœur, écoute. Tu aimes d'amour, et moi!..

— Et toi?

— Et moi!.. Médine s'empara de la main d'Aïcha, et plaçant cette main sur son cœur avec une perfection de délicatesse et de sentiment exquise, elle ajouta : j'aime aussi!

— Oui, oh! oui, d'un amour bien malheureux!

— Malheureux! et pourquoi?

Depuis longtemps ce secret m'abîme, je n'avais personne à qui le confier. Personne! Cet amour est comme un rêve dont il diffère cependant, en ce que nos rêves s'envolent avec l'éclat du jour, tandis que ma pensée poursuit son idole et sa chimère parmi les splendeurs de nos plus belles journées... J'aime! mais avec désespoir; et mes ambitions ne s'arrêtent à rien, car je ressemble au chamelier perdu dans les sables, et surpris par le simoun! Lorque la mort est devant lui, et que l'horizon se voile de poussière, il se souvient de l'oasis, l'appelle a grands cris, s'agenouille et prie le Seigneur de le conduire à l'ombre du palmier... L'horizon semble fuir devant lui, ses genoux tremblent, sa voix se perd dans l'espace, l'arbre sacré ne l'abritera jamais, et il meurt dans le désert! Je rêve, je me souviens, je prie!.. mon rêve me fuit, et j'ai pour desert mon triste avenir!

— Tu me fais peur, mon amie, tu m'épouvantes, qui donc aimes-tu?

— Qui j'aime?

Un nouveau silence régna sous la tente. Les deux jeunes filles baissèrent à la fois la tête, comme si elles s'étaient

courbées sous le poids de leurs pensées. Sans relever les yeux, Médine reprit avec chaleur :

— Qui j'aime?..

La portière de la tente fut soulevée en ce moment, et Ben-Allal entra suivi de l'Abib.

L'arrivée des deux vieillards détourna les deux amies de leur causerie, elles coururent à leurs pères et les enlacèrent de leurs bras charmants.

— Nous sommes venus pour donner le baiser de la nuit, mes enfants, dit Ben-Allal, et nous recommander à vos prières. Comment avez-vous employé votre journée?.. Le temps doit vous paraître bien long, pauvres oiseaux encagés! Ce pays triste et nu doit vous déplaire autant et plus qu'à moi, mais les chrétiens ne nous y laisseront pas longtemps, croyez-le.

— Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles, dit Médine à son père?

— Non, ma fille, mais il faut nous attendre, cependant, à lever le camp à l'improviste.

— Nous sommes préparées à tout événement... Quand donc m'annonceras-tu l'arrivée de mon frère?

— Nous l'attendons.

— La portière de la tente de nouveau soulevée, mais avec précaution, laissa entrer à demi, la vieille gardienne des femmes, et elle dit à ses maîtres, avec le timide respect d'un esclave :

— Un homme est là, qui demande à parler à Sidi-l'Abib-Bou-l'Arbi.

— Un homme! et d'où vient-il?

— Il arrive de la caverne d'Aroudj, et apporte des nouvelles de l'Arbi, ton glorieux fils.

— Qu'il vienne! qu'il vienne vîte, ce messager nous intéresse tous; qu'il vienne.

Mahïah écarta brusquement les tapisseries qui, retom-

bant derrière lui, le laissèrent sous la tente, en face des deux chefs et de leurs filles.

Médine, profondément émue, regarda son amie, dont les joues, ordinairement pâles, se colorèrent tout à coup, autant pour la troubler que pour l'embellir.

Aïcha s'appuya sur le bras de son amie, et leva les yeux au ciel en lui adressant une fervente prière.

Pour qui priait-elle?

XVIII

L'Abid-Bou-l'Arbi.

La gravité orientale n'a jamais de faiblesses. Quelles que soient la circonstance et l'événement, on la retrouve toujours froide, impassible, revêtue de cette dignité qui commande absolu respect. L'Abib, séparé de son fils depuis près de deux ans, et recevant tout à coup le messager qui devait lui annoncer son arrivée, son éloignement, ou sa mort, concentra, dans son âme énergique, les impatiences du sang et demanda avec calme :

— Ton maître est-il vivant ?

— Oui, Sidi.

— Où est-il ?

— Il a quitté la caverne d'Aroudj, hier après-midi ; il marche lentement, sa prudence le veut ; il sera ici demain matin.

— Que Dieu soit béni ! T'a-t-il envoyé vers moi pour m'apprendre autre chose que sa prochaine arrivée?

— Il m'a ordonné d'avertir le kalifat de la marche d'une armée de chrétiens.

— Où est-elle ? demanda Ben-Allal avec sang-froid.

— Elle est dans le voisinage des Beni-Kiza, aux pieds des monts Smiel.

— Connais-tu ses projets?

— J'ai traversé ses avant-postes pendant la nuit, et l'Arbi a pénétré dans son comp en plein jour. Nous pensons que les chrétiens sont à la recherche de ta *deyrah* (1), et que, dans leur expédition, ils veulent traquer les peuplades insoumises des Chotts.

— L'arbi nous conseille-t-il de lever le camp?

— Non, il vous fait dire de l'attendre.

— Nous l'attendrons... Quelle est la force de l'armée chrétienne?

— Environ deux mille hommes. (2)

— Leur *goum* (3) est-il redoutable?

— Ce sont des chasseur d'Oran et des spahïs; ils sont braves, mais peu nombreux.

— Qui commande l'armée?

— Le général de Tlemsen.

Les deux chefs se regardèrent à la fois, comme pour se communiquer les réflexions que leur suggérait cette réponse.

— Mon fils est-il protégé du Seigneur, demanda l'Abib; est-il aussi sain de corps que d'esprit?

— L'Arbi est comme le palmier, il ne vieillit pas (4); c'est l'envoyé de Dieu.

Aïcha leva les yeux sur Mahïah. Cette réponse qu'elle attendait avec anxiété descendit dans son cœur, son front rayonna. Médine prit sa main et la pressa tendrement.

(1) La deyrah constitue la famille et le service d'un chef; c'est l'équivalent de la *maison*, en Europe.

(2) Les Arabes, naturellemen portés à l'exagération, appellent armée tout rassemblement de troupes un peu considérable.

(3) *Goum*, corps de cavalerie.

(4) Le palmier vit très-longtemps, c'est l'arbre sacré.

— L'escorte de mon fils peut-elle le protéger dans le trajet périlleux qu'il doit faire cette nuit et demain matin ?

— L'Arbi voyage sans escorte.

— Comment ? personne ne l'accompagne ? et Muller ?

— L'Arbi est saint, Dieu le suit !... Il voyage avec deux prisonniers, son ami fidèle Muller, le juif Samuël et une femme.

Médine sentit frisonner dans sa main la main d'Aïcha. Les deux chefs sérieusement occupés ne remarquèrent pas la pâleur qui couvrit subitement les joues de la jeune fille ; Mahïah s'en aperçut et son regard, jusqu'alors obstinément fixé sur l'Abib, s'attacha sur le céleste visage d'Aïcha.

— Quelle est cette femme, demanda le kalifat.

— C'est la fiancée de Kaddour, le hackem de Mostaganem : l'Arbi l'a enlevée à ce faux serviteur du vrai Dieu, et en a fait sa campagne...

— Dieu a dit : Choisis tes femmes selon ton cœur, interrompit Ben-Allal, et partage-leur ton cœur. Puis s'adressant à sa fille : — Que l'épouse de l'Arbi soit ta sœur, mon enfant.

Aïcha se sentit faiblir, son front s'inclina respectueusement ; son âme troubla et agita tout son être. Mahïah l'étudiait avec soin.

— Et quels sont ces prisonniers demanda l'Abib, qui voulait détourner l'interrogatoire ?

— Ce sont deux chrétiens ; l'histoire est longue à raconter ; je te la dirai quand nous serons seuls,

Le kalifat s'approcha des deux jeunes filles, et les baisant au front l'une après l'autre, il se retira.

L'Abib après avoir fait la même caresse à Médine et à sa campagne, dit à la première :

— L'arrivée de ton frère va tenir cette nuit tes beaux yeux éveillés, je prie Aïcha de les fermer ; Dieu vous pro-

tège, pauvres enfants! puis, se tournant vers Mahïah, il ajouta :

— Viens me parler de ton maître, viens. .

Les deux amies demeurèrent seules... Médine prit la tête de sa campagne dans ses mains, la releva, et vit deux grosses larmes se dégager des longs cils qui les arrêtaient. Ces deux larmes furent aussitôt essuyées par les baisers qui couvrirent les joues d'Aïcha. Un silence éloquent et triste régna sous la tente... A quoi bon parler quand on se comprend?

— Courage, dit enfin la sœur aînée.

Aïcha secoua la tête avec une expression de douleur touchante et résignée.

— Songe que mon frère ne t'a jamais vue... Lorsqu'il te verra!

Même mouvement, même silence.

— Il t'aimera...

Aïcha leva les yeux au ciel; ses traits angéliques étaient empreints de cette tristesse désespérée qui semble étouffer jusqu'aux battements du cœur, ses lèvres murmurèrent ce seul mot :

— Jamais!...

— Tu sais donc ce que c'est que l'amour, maintenant?

— Je viens de l'apprendre... Je crois que je vais mourir... Je tremble, j'ai froid, et mon cœur me brûle!...

— Pauvre enfant!... Aimer, c'est souffrir! O mon Dieu, vos créatures sont donc partout les mêmes! Au sein de la civilisation, comme au désert, l'amour est comme votre soleil, qui fait tout fleurir et brûle tout dans sa fleur!

— As-tu jamais souffert autant que moi, dit Aïcha, d'une voix tremblante.

— Je n'ai pas de repos depuis plus d'un an!...

Ne pouvant plus maîtriser son émotion, Médine jeta ses bras au cou de son amie; et ces deux visages, dont les

anges étaient jaloux, se joignirent pour mêler les pleurs dont ils étaient baignés.

. . . . . .

Le kalifat et son vieil ami étaient revenus sous leur tente, et Ben-Allal, après avoir fait au messager de l'Arbi qui les avait suivis, quelques questions relatives à l'expéditions des chrétiens et à la guerre intérieure, s'était retiré dans le compartiment qui lui était réservé, afin de laisser à l'Abib la liberté de s'entretenir de son fils.

L'Abib et Mahïah étaient seuls, la Deyrah de Ben Allal était silencieuse, on n'entendait que le piétinement des chevaux attachés devant les tentes, et les rares aboiements des chiens de garde rôdant autour du douar.

L'Abib s'étant assis sur le tapis qui lui servait de couche, présenta sa pipe à l'esclave qui l'alluma ; puis sur un geste du chef, Mahïah s'accroupit aux pieds de son maître, et se disposa à satisfaire sa curiosité.

— Tu m'a dit que mon fils se faisait suivre par deux prisonniers et une femme. Quelle est cette femme ?

— Lorsque tu m'envoyas à Mostaganem pour y attendre l'Arbi (Dieu le protège) ! je me mis au service du juif Samuël, pour détourner tout soupçon sur mon séjour dans une ville où je n'ai ni parents, ni amis. Samuël est un marchand prudent et rusé, qui, se méfiant de lui-même, ne m'initia pas au projet d'enlèvement qu'il méditait.

— C'est donc ce juif et non l'Arbi, qui a enlevé la fiancée du hackem ?

— Oui... Une lettre, venue d'Alger, avait donné à Samuël l'avis de l'arrivée de l'Arbi (Dieu est avec lui) par le prochain bateau de feu (1). A cette nouvelle, nous répandîmes le bruit de notre départ pour Tunis, et Samuël ayant

(1) *Skoff-el-nar*, bateau de feu ; tel est le nom que les Arabes donnent à nos bâtiments à vapeur.

feint de s'embarquer sur un petit bâtiment qui devait lever l'ancre pour cette ville, pendant la nuit, ne mit à bord que sa famille et ses plus riches marchandises, et vint s'enfermer avec moi, dans une maison de Mazagran.

— Pourquoi tout ce mystère ?

— Je ne le comprenais pas moi-même, lorsqu'une nuit, le juif, étant sorti seul de Mazagran, revint au logis en compagnie d'une jeune femme qui se cacha aussitôt dans une chambre souterraine, où je n'étais jamais entré. Cette femme, belle comme les houris du Seigneur, porte le nom de la première et de la plus chère épouse du Proprète, c'est Kadidja. Comment Samuël a-t-il réussi dans cette entreprise ? Je l'ignore.

— Et quels sont ces prisonniers ?

— Le surlendemain de cette aventure, le bateau de feu arriva, et je reçus l'ordre de me trouver avec six cavaliers du maqrzen de Mazagran, qui étaient des nôtres, dans les décombres et les halliers de la Salamandre, à une demi-lieue de Mostaganem. Là, caché dans l'herbe, j'ai été témoin d'une scène hizarre (1), dans laquelle je n'ai joué qu'un rôle d'esclave. Le Cafre raconta le duel et les événements qui l'avaient suivi. L'Abib écoutait en silence ; son visage austère et son front immuable ne trahissaient aucune émotion ; tout était de fer chez cet homme, l'âme et le corps.

— Et tu ne peux pas me dire le nom de ce capitaine, de ce chrétien maudit ?

— Non... Mahïah n'est fait que pour obéir, sa bouche ne doit rien demander, sa langue est toujours muette, ses mains ne savent que travailler.

L'Abib fit un signe de tête qui exprima sa satisfaction,

(1) Les Arabes ne se battent jamais en duel, et ne comprennent pas notre point d'honneur.

et qui approuva cette juste estimation que l'esclave faisait de lui-même.

Le nègre, pendant que son maître avait la tête baissée, entr'ouvrit ses grosses lèvres, et un sourire ironique, amer, haineux, contracta son visage. Ce sourire rapide comme l'éclair s'effaça bientôt, et l'Abib, en levant les yeux, n'en trouva pas le moindre vestige.

Il étendit la main pour prendre une seconde tasse de café que l'esclave sucrait avec lenteur et distraction, comme s'il eût été absorbé par la recherche de ses souvenirs; et, pendant qu'il humectait ses lèvres, le nègre regarda les ongles de sa main droite avec indifférence, reçut la tasse vide, et reprit sa narration avec ce calme naïf qu'il perdait rarement.

Mahïah mena le récit, sans en rien omettre, jusqu'à son départ de la caverne d'Aroudj, mais il ne parla pas de sa visite aux Beni-Kiza.

— Pourquoi donc mon fils t'a-t-il envoyé chercher le lion de Sidi-Boumedinn?

— Les projets de l'Arbi (Dieu est son père!) sont inspirés et conduits par l'ange des révélations. Ton fils, dans sa ronde de nuit, avait reconnu l'armée chrétienne! mais il ne se contentait pas de cette visite nocturne, et il lui fallait en reprendre ce que l'audace même n'oserait tenter. Il m'ordonna d'aller chercher le lion sacré de Sidi-Boumedinn (1), et quand je revins avec lui au rendez-vous qu'il m'avait assigné, je le trouvai seul, vêtu comme un derviche, armé du bâton des pèlerins, déguisé, enfin, comme chez les Med'géber lorsqu'il détourna si hardiment les chrétiens à sa poursuite.

— Qu'étaient devenus Muller, Kadidja, les prisonniers?

(1) Les Arabes portent un grand respect aux lions apprivoisés qui vivent dans de certains marabouts : celui de Sidi-Boumedinn est en grande réputation.

demanda l'Abib, qui ferma les yeux et hocha la tête en prononçant ces derniers mots.

— Ils avaient pris une autre direction, répondit Mahïah, et son regard sembla briller de tout le feu que perdaient les yeux du maître... Après une courte pause, il continua :

— Muller, Kadidja, les prisonniers, le juif et l'autre esclave avaient tourné le mont Smiei et gagné la frontière du Maroc, devenue libre par la présence des chrétiens dans le pays des Chotts. Ton fils prit en main la corde qui servait à diriger le lion, et nous nous mîmes en route, tous les trois, marchant comme les saints voyageurs qui reviennent de la Mecque.

— Quelle route avez-vous... prise?. . Parle donc... plus vite ?

L'Abib, succombant à une lassitude et à un sommeil invincibles, passa les mains sur ses yeux et secoua la tête avec violence. Le Cafre prit une troisième tasse de café, et, l'offrant à son maître, après avoir adroitement trempé le bout de l'ongle de son pouce dans la liqueur, et lui dit :

— Bois pour te tenir en éveil.

— Achève, interrompit le chef, et il vida la tasse avec nonchalance.

— Nous nous dirigeâmes sur le camp des chrétiens. Les premiers soldats nous arrêtèrent ; mais croyant n'avoir affaire qu'à des derviches, ils nous mirent en liberté et nous donnèrent même de l'argent. Nous fûmes bientôt entourés par les officiers, et le général nous permit de parcourir le camp pour y recueillir les aumônes que nous prodiguèrent ces maudits. N'ayant plus rien à voir, rien à apprendre, ton fils sortit du camp, et nous rejoignîmes Muller qui avait veillé avec soin sur le dépôt que son maître lui avait confié.

— C'est donc demain... que l'Arbi me sera rendu!... demain!. . Allah est... grand ! est... juste !

L'Abib, qui était accoudé sur un coussin, l issa tomber sa tête pesante et ferma de nouveau les yeux. Mahïah se leva, s'approcha de son maître, et lui dit :

— Je vais te donner tes burnous (1) et ôter ta veste de l'Abib, le couvrit de ses burnous, et, reprenant sa pose accroupie près de la tête du chef, il attacha son regard opiniâtre sur la cicatrice profonde qui partageait son front, et accompagna les fortes aspirations du dormeur d'un sourire convulsif.

Aprés quelques minutes d'un morne silence, Mahïah se leva, s'approcha de l'endroit où reposait Ben-Allal, appuya l'oreille contre le tapis qui partageait la tente en deux compartiments égaux, et écouta pour s'assurer du sommeil du kalifat; puis, revenant près de l'Abib, il prit la lampe ruspendue à la traverse, promena sa vive lumière sur le visage du chef, et murmura sourdement :

De l'œil gauche à ta tempe droite !... un coup de sabre !... le voilà !... c'est bien cela... Voilà ce front superbe, voilà cette tête chérie de la pauvre Zaka ! .. Pauvre mère abandonnée !...

Et dans le profond silence de la nuit, c'était une scène solennelle entre le maître endormi et l'esclave, que tenaient éveillé les sentiments exaltés d'une vengeance tardive mais passionnée. Entre le visage d'ébène troublé, bouleversé par la crainte, par la joie, et les traits reposés du vieillard, les flammes de la lampe répandaient leurs rayons éblouissants. Mahïah, penché sur le visage de l'Abib, ressemblait à ces oiseaux de proie qui, avant d'attaquer leurs victimes, les couvrent de leurs larges ailes et savourent d'avance leur hideux festin.

Posant la lampe sur le tapis, et detournant sa clarté par

(1) Les Arabes dorment, la nuit, vêtus de leurs haïcks, enveloppés de leurs burnous; ils n'ont pas de lit, et ne se couchent que sur des tapis ou sur des nattes.

excès de prudence, le nègre se mit en devoir de soulever les burnous de l'Abib ; pour y parvenir, il appela à son aide toute sa patience, toute l'adresse, toutes les ruses familières à sa race, et bientôt l'épaule gauche du vieux guerrieur ne fut plus défendue que par l'ample chemise que recouvraient les burnous.

Cette chemise était taillée comme celles de nos femmes d'Europe, très-décolletée et à manches courtes.

Mahïah prit la lampe d'une main, et, saisissant le vêtement de l'autre, il le fit glisser avec précaution jusqu'à la moitié de l'avant-bras. Un tremblement nerveux agita les deux mains du Cafre ; tout son corp frisonna. Son regard impatient n'avait pas découvert la blessure indiquée ; il se baissa vivement : son souffle effleura la peau blanche et fine du dormeur.., Tout à coup un soupir s'échappa de la poitrine oppressée de Mahïah ; son visage s'épanouit, ses yeux se fermèrent à demi, comme sous une impression voluptueuse, et il prononça lentement ces mots :

— *L'autre est à l'épaule gauche !... C'est une balle qui l'a faite !...* Une balle !... la voilà !... voilà la cicatrice !... le temps là presque effacée ; mais c'est elle, je la touche !... Ibrahim... le chrétien qui t'a frappé là, t'a mieux frappé qu'au cœur... il ne t'a pas blessé, il t'a tué !... tué !... tué !...

Remettant la chemise et les burnous avec précaution, le nègre changea de place et vint s'accroupir au côté droit de l'Abib. Là, il recommença son manège, et détachant le nœud du zerwal (1), il le fit glisser, souleva la chemise, approcha la lampe, contempla d'un air radieux une large brûlure qui s'étendait du haut de la cuisse au genou, et dit à voix basse avec émotion :

(1) Le zerwal est un large pantalon qui va de la ceinture aux mollets.

— *La troisième est à la jambe droite; c'est une poutre enflammée de la ville sainte qui a déchiré les chairs !* La voilà!

Et, cédant à un irrésistible entraînement, il posa ses lèvres sur les membres blessés, et dit en le recouvrant.

— C'est la dernière plaie qu'a fermée ma mère; ses mains ont caressé tes douleurs. Ibrahim ! et moi je caresse la cicatrice par respect pour les douleurs que tu as causées sans pitié, sans honte, et sans remords !... Que ce baiser de mes lèvres soit le signal des vengeances qui l'attendaient... Sois maudit dans ta race ! sois maudit dans es enfants ! sois maudit !

Puis, replaçant la lampe à la traverse, le nègre se roula respectueusement aux pieds de son maître, et murmura en lui-même :

— L'homme qui a causé la ruine de Zaka, et l'a avilie de son amour libertin, l'homme à qui je dois d'être né dans l'esclavage, l'homme que la pauvre fille du roi Gaïka a tant aimé et que je dois tant haïr, est là ; je dors comme un chien, couché à ses pieds... je le sers !

Celui qui, après avoir fait mourir mon père, a chassé Zacha de ma tribu, et m'a enchaîné dès mon enfance, va venir ! il sera demain dans cette tente, et j'y serai aussi : je porterai, comme aujourd'hui, le collier et le carcan de ce maître odieux; je baiserai ses burnous, ses éperons, son étrier. De ces deux hommes, l'un est le père, l'autre est le fils... Je dois au premier tout le mépris de ma mère, au second toute la haine de mon sang... Dieu est grand ! sa justice est infinie, miraculeuse ! Demain nous serons tous réunis : Samuël, Ibrahim, l'Arbi, Mahïah ! Le crime et le châtiment, l'outrage et la vengeance ! Dieu verra tout, le Grand Esprit consolera les os de ma mère !!!

J'ai juré sur le Djelep et sur mon séjour céleste d'être sans pitié pour la race du juif Samuël, pour l'Arbi et tou

les siens, pour les enfants d'Ibrahim qui ne sont pas mes frères. J'ai juré, j'obéirai!.. j'écraserai Samuël comme une couleuvre... j'épargnerai Ibrahim, mais la mort de son fils le fera mourir. Comment frapper! comment choisir!..

Ici une pensée rapide traversa l'esprit du Cafre, et il s'agita violemment sur le tapis où il était couché.

— *Tous les enfants d'Ibrahim qui ne sont pas mes frères!* répéta-t-il... Et Médine!.. Médine est la sœur de l'Arbi. La gazelle est la sœur du tigre, la tourterelle sœur du vautour!..

Les yeux de Mahïah se remplirent de larmes.

— J'ai juré! j'ai juré au nom de mon père et de ma mère!..

Le nègre se leva sur ses genoux, se tourna vers l'Orient, frappa trois fois son front contre terre, et reprit sourdement : Mahïah obéira à sa mère!

En ce moment, la portière de la tente fut soulevée avec précaution, et Médine, rejetant sur ses épaules le capuchon noir de son burnous, effleura le tapis de ses pas légers, posa la main sur la tête inclinée de l'esclave toujours agenouillé, et sans lui dire un mot, lui fit un geste gracieux qui lui ordonna de la suivre.

Mahïah sentit d'abord ses genoux trembler sous lui; puis, se levant, il suivit sa jeune et belle maîtresse. En franchissant le seuil de la porte, et en livrant sa tête nue à la brise qui embaumait la nuit, le nègre s'adressant à sa mère, murmura ces mots que Médine n'entendit pas :

— Faut-il donc commencer par elle!

XIX

Aïcha.

Lorsque Médine rentra sous sa tente, elle trouva Aïcha où elle l'avait laissée. La jeune fille, la tête posée dans l'une de ses mains, paraissait plongée dans une rêverie douloureuse ; la confidence de sa compagne, loin de la soulager, avait tendu les puissants ressorts de son imagination vierge comme son cœur, et l'avait jetée dans un dédale de pensées mélancoliques où elle se perdait à plaisir.

Médine s'approcha vivement de son amie, et, s'as-s'asseyant à son côté, elle prit l'une de ses mains dans ses deux mains, et lui dit en forçant un adorable sourire :

— Nous allons tout apprendre.

— Aïcha secoua la tête avec une nonchalance désespérée.

— Ah ! ma chère enfant, j'ai bien du mal à faire ton éducation, tu pèches, par notre nature, à tout instant.

Aïcha leva ses grands yeux de gazelle sur Médine, comme pour l'interroger et se justifier.

— Certes, je me charge de t'apprendre les ruses innocentes des Françaises pour charmer celui que tu aimes, et je te promets que mon frère, à moins qu'il n'ait perdu la vue et le cœur, tombera à tes pieds. Mais il faut, pour première condition, que tu sois femme, et tu ne l'es pas! Non, tu ne l'es pas, ou du moins je puis en douter; d'abord, tu te méfies de ta beauté, tu es belle comme la houri promise au plus juste, puis tu t'avoues vaincue avant le combat; enfin, tu n'as pas un brin de curiosité, vice capital! La femme qui n'est pas curieuse, n'est bonne à rien, tout lui manque! tu n'est seulement pas jalouse!..

Aïcha leva brusquement son beau front, ses yeux s'emplirent de lumière, Médine continua :

— A la bonne heure! j'aime ces regards! j'aime cette fierté, et je reprends courage... Approche, mon pauvre Mahïah, mon fidèle serviteur, viens me parler de ton long voyage. N'as-tu pas oublié ta petite maîtresse dans tes mauvais jours?

Mahïah s'était respectueusement tenu contre le seuil de la tente, pendant que Médine, d'une voix douce et calme, caressait la fille de Ben-Allal et l'exhortait à ne pas désespérer. Répondant au bienveillant appel qui lui était fait, le nègre s'avança de quelques pas, et, ramassant sur le tapis un coin de la longue robe de Médine, il la baisa en silence.

— Mahïah n'oublie jamais son bon ange! il le voit si rarement.

— Assieds-toi là, près de nous et parle bas, on ne doit pas te savoir ici, tu n'ouvriras pas la bouche sur notre veillée, entends-tu?

— J'entends.

Médine se leva, éteignit la lampe et ne conserva qu'une bougie dont elle abaissa l'abat-jour. La tente se trouva dans une demi-obscurité, dont la molle et douteuse lumière tremblait à un léger souffle du vent. Les meubles délicieux du boudoir projetaient de grandes ombres sur les tentures, et les trois personnages de cette scène mystérieuse avaient dans leurs costumes, leurs poses, leurs voix étouffées, leur grâce et leur rudesse, un cachet de gravité coquette st d'originalité charmante.

Les vêtements grossiers et poudreux de Mahïah, faisaient un rude contraste avec la richesse et l'élégance de ses maîtresses, avec les décorations du dôme argenté qui les couvrait; son visage d'ébène et ses traits heurtés faisaient briller la blanche beauté des deux jeunes filles, de leur plus merveilleux éclat.

— Assieds-toi donc là, dit Médine pour la seconde fois, là... plus près... Aurais-tu peur de souiller deux enfants des sables... Mon frère est donc toujours noble et brave, brave et beau? Réponds, mais tout bas... bien bas...

Aïcha prêta l'oreille en avançant sa tête mignonne et délicate. La tourterelle qui, de son nid, entend un chant d'amour, n'allonge pas son cou velouté avec plus de grâce, et ne tend pas l'oreille avec plus de charme.

Mahïah répondit sans hésiter :

— L'Arbi (le bras de Dieu) est revenu de France plus fort, plus brave, plus saint, plus beau que jamais; c'est un grand chef, c'est un seigneur puissant!

— Et quels sont ces prisonniers qu'il conduit, demanda Aïcha d'une voix timide?..

— Ne nous inquiétons pas encore des prisonniers, dit Médine, nous n'avons pas de temps à dépenser inutilement...

— Ces prisonniers, interrompit Mahïah, sont bien malheureux; ils méritent qu'on les plaigne.

— Nous en aurons soin... Parle-nous de cette femme que mon frère a enlevée. Qui est-elle? Et d'abord est-elle jeune et belle?

Les deux amies, le corps penché en avant, semblèrent se suspendre aux lèvres de Mahïah.

— Elle se nomme Kadidja; c'est la fille d'un chef d'Aïn-Mahdi, fiancée à Kaddour, Hackem de Mostaganem, et femme de l'Arbi, (l'aimé de Dieu).

— Il l'a épousée? demanda Médine, pendant qu'Aïcha couvrait ses yeux avec ses deux mains.

— Il l'a épousée secrètement, sans apparat, sans fête, il est saint, il est Marabout. Les cérémonies ne sont indispensables que pour les pauvres que Dieu ne visite pas. Cette femme est belle comme un rayon de soleil après l'orage! Elle est fière, hautaine, impérieuse, jalouse, prodigue, riche et hardie.

Pendant que le nègre détaillait le portrait de Kadidja, Aïcha relevait insensiblement son doux visage, et ses joues se coloraient à vue d'œil, d'un noble feu digne de l'éclat de son regard. On eût dit qu'en entendant exalter les mérites de sa rivale, son cœur se soulevait d'orgueil et de jalousie. Médine suivait avec joie le mouvemsut des traits de sa compagne; tout en admirant leur beauté, elle arrêta Mahïah dans son panégyrique, et lui dit brusquement :

— Est-elle plus belle que nous?... Regarde et sois franc.

Relevant aussitôt le garde-vue de la bougie, elle en dirigea la clarté sur Aïcha, et répéta ce mot avec triomphe et gloire:

— Regarde?

Le nègre demeura immobile, les yeux ouverts et fixés sur la fille de Ben-Allal. Une sueur froide glaça tout son corps, ses lèvres tremblèrent, il ne put parler; mais al-

longeant le coup, il s'approcha de la jeune fille, et la contempla dans une sorte d'extase.

Aïcha était baignée de lumière, et resplendissait au milieu de ce foyer comme un diamant. Fascinés par le regard de Mahïah, ses yeux se baissèrent, et son front se couronna d'une pudeur virginale.

— Eh bien! demanda Médine, en replaçant l'abat-jour... est-elle plus belle que nous?

Et, disant cela, la sœur de l'Arbi rejetait dans l'ombre son visage admirable, son incomparable beauté.

— Non!.. non!.. non!.. répéta coup sur coup Mahïah... et son émotion l'étouffant, il soupira!

— Tu parais attristé de la comparaison, dit Médine en souriant.

— ... Oh! non, répéta encore le nègre, je suis content, bien content! Mais, dis-moi, bonne maîtresse, ce collier que porte la glorieuse fille du Kalifat, d'où lui vient-il?

— Ce collier de corail et d'or?

— Oui... oui.

— C'est le collier de ma mère, répondit Aïcha.

— Ah!.. de ta mère!

— De ma pauvre mère R'tidja... Elle est morte si jeune! tu ne peux pas l'avoir connue?

— Non... non. Ton collier est bien beau; le vendrais-tu si on voulait te l'acheter?

— Stamboul n'est pas assez riche pour payer le souvenir de R'tidja, l'épouse de Ben-Allal, la mère d'Aïcha!

— Tu es un noble enfant! Mahïah aussi aimait sa mère; comme toi il n'aime plus aujourd'hui que son souvenir... Ainsi ta mère est morte, n'est-ce pas?

— Oui, il y a longtemps; je l'ai à peine connue.

— De qui était-elle fille?

— Je l'ignore. Je lui ai entendu dire qu'elle était de sang royal.

— Elle t'a faite bien belle, bien belle!.. Non, Kadidja ne te vaut pas, tu es l'ange de la droite (1), ton front brille, ton cœur se voit, il est pur comme le son de ta voix... Mahïah t'admire!

— Ce pauvre Mahïah en perdra la tête, dit Médine à son amie ; en France, chère petite, ce qu'il te dit là serait pris pour une déclaration dans toutes les règles; c'est qu'en France les hommes ne font de compliments aux femmes que pour les séduire ; et la plupart ne pensent pas ce qu'ils disent. C'est vraiment dommage, car ils vous disent beaucoup de belles choses. Ici, c'est différent, Mahïah est stupéfait de ta beauté, et mon cher frère n'a pas meilleure vue que lui... Ainsi Kadidja n'aura pas régné longtemps.

Mahïah poussa un nouveau soupir, et cacha son front dans ses mains.

— Ce pauvre garçon n'en dormira pas de la nuit, reprit Médine en caressant les cheveux d'Aïcha devenue pansive au souvenir de sa mère. La nuit va nous quitter. il est vrai. Puis, s'adressant à Mahïah :

— J'ai toujours été ton soutien et je t'ai toujours protégé, n'est-ce pas?

— Oui, tu m'as comblé de bienfaits.

— Je ferai plus encore, mais il faut que tu sois à mon service et que tu m'obéisses de préférence à tous les autres maitre . D'ailleurs, tu m'aimes plus que tous les autres, n'est-ce pas?

— Oh! oui... oui... Et le nègre jeta un tendre regard sur Aïcha.

(1) L'homme est assisté de deux anges au jour du jugement, l'un à sa droite rapporte ses bonnes actions, celui de gauche ses fautes.

— Tu donnerais ta vie pour la mienne ?

— Oui ! balbutia Mahïah profondément troublé.

— Et tu défendras ta maîtresse contre tout danger, même au péril de tes jours ?

— Oui ! oui, répondit encore le malheureux hors de lui.

— Ainsi, tiens toi prêt, je te retrouverai quand j'aurai besoin de toi... Tu dois avoir froid sous ce kaban usé... Tiens, prends ces habits que je t'ai achetés. Tu vois que si ta mère est morte je m'efforce de la remplacer... Adieu, retire-toi sans bruit.

Mahïah se leva :

— Tu ne veux pas que je te parle des deux prisonniers?

— Non; demain, il est tard... Puisque tu t'y intéresses, je te promets de veiller sur eux... Adieu... adieu, mon bon serviteur !

Mahïah sortit de la tente, et dès qu'il fut en plein air, il courut se cacher dans un coin solitaire du douar, et donnant, là, un libre cours à ses pensées, il fondit en larmes et se dit au fond du cœur :

— C'est elle ! la fille de R'tidja, ma sœur, la petite fille de Zacha et d'Ibrahim ! la fille de Ben-Allal ! le collier d'or et de corail est à son cou ! c'est elle ! c'est elle ! Elle n'a presque pas connu sa mère, qui fut enlevée toute jeune et vendue à un chef de l'Angaed ; ce chef, c'est Ben-Allal. D'ailleurs, la fille de Zaka et d'Ibrahim était blanche et se nommait R'tidja... Mahïah n'a rien oublié de ce que lui a dit sa mère. Oh ! le Djelep ! le Djelep est savant!

Que puis-je faire pour ce bel et noble enfant, pour son bonheur ? Rien ! elle est riche, puissante ; je suis son esclave ; je ne suis pour elle qu'un misérable vermisseau; ses pieds marchent sur mon front; elle peut, si cela lui

plaît, me faire battre, faire couper ma tête, me faire jeter aux chiens et aux chacals...

Aïcha, ma nièce, mon sang! comme elle est belle! combien ma peau méprisée, avilie, maudite, fait luire la sienne! combien mes cheveux rudes font ressortir sa chevelure d'ange... Elle est petite-fille de roi et fille d'un chef... moi, je suis esclave! on m'a vendu aux marchés de la plaine! elle est glorieuse et rayonnante! je suis humble et honteux! c'est justice! ma race n'a-t-elle pas assez souffert?.. Oh! quand je lui dirai : « Aïcha, je suis le frère de ta mère! » elle pleurera de joie! Je parlerai... je parlerai... oui!..

Une pensée chagrine vint troubler la joie du généreux fils de Zaka; son cœur battit violemment, et il se dit avec amertume :

— Non, je ne parlerai pas; à quoi bon? je lui ferais honte et je ferais honte à son père... je la servirai, je serai son esclave, je veillerai sur elle, je dormirai près de sa tente, je me ferai tuer pour elle : elle sera mon Dieu! Pauvre Zaka! pauvre vieille mère! si avant de mourir tu avais pressé sur ton cœur ce beau chef-d'œuvre de ton sang... quelle ivresse! Mahïah seul a fermé tes yeux! Mahïah maudit, au front noir et enchaîné!

— L'esclave s'arrêta encore, et soupira de nouveau. Le choc de la pensée qui venait de traverser ses esprits avait été si violent, que tout son être en parut ébranlé.

— Je la servirai, répéta-t-il, et comment? Elle aime! son cœur s'est donné, ses yeux me l'ont dit; elle souffre! l'amour menace de dévorer son âme... comment la préserver? et qui aime-t-elle? ce monstre! le bourreau de mon père! le fils d'Ibrahim! la victime marquée au front par ma mère mourante! mon ennemi sans pardon! le bourreau de ma tribu! celui que je dois tuer!... Elle l'aime? où l'a-t-elle connu? L'aimera-t-il lui? Non, sa

passion pour la mauresse est dans toute sa fureur... Mais... Aïcha est si belle, l'Arbi si débauché! Mon Dieu! mon Dieu! viens à mon secours!

Oui, c'est cela, je n'ai que ce moyen. Elle ne peut l'aimer violemment : c'est impossible! Avant qu'il ne la voie je le tuerai! en plein jour! devant tous! Pauvre Mahïah! tu seras déchiré mis en pièces; on inventeras pour toi un nouveau supplice... tu auras assassiné l'Arbi! Tu l'as promis, tu l'as juré sur le Djelep, sur ton père! tu dois obéir... Mais Samuël vivra! mais Médine!... Oh! ma mère! ma mère!...

Le malheureux nègre, anéanti, se roula dans le sable, et fermant les yeux pour trouver dans le sommeil l'oubli de ses douleurs, il murmura deux fois :

— J'obéirai... j'obéirai!... demain... demain!...

A peine Mabïah était-il sorti de la tente des jeunes filles, que Médine s'était follement jetée dans les bras d'Aïcha, en lui disant :

— Es-tu contente, ma toute belle? Ton cœur est-il rassuré?

— Pourquoi tant t'émouvoir pour moi, chère sœur; notre religion permet aux hommes de faire choix de plusieurs épouses, et, quoique j'envie le sort des chrétiennes. souveraines du cœur qu'elles adorent, je ne peux pas espérer que ton frère, nouvellement uni à cette femme, puisse me donner un regard... J'essaierai de le contempler sans rappeler mes souvenirs d'enfance! Sa vue ne m'agitera peut-être plus! D'ailleurs je saurai me résigner.

— Tu me permettras de te démentir... Ce qui est là, dans notre cœur, à nous pauvres femmes, n'y meurt jamais. Le temps, l'absence, la trahison, souvent, sont des armes cruelles tournées contre nous; la fierté n'est, en amour et pour notre sexe, qu'un aveugle dépit, le silence une douleur lente, la résignation un poison sans remède.

Tu aimais à ton insu, depuis longtemps, et ce ne sera pas aujourd'hui que tu pourras chasser ce sentiment sacré. L'amour est comme le martyr, mon enfant, il ne nous couronne que quand il a recueilli notre dernier soupir! Écoute-moi, suis les conseils de ta sœur qui, beaucoup plus âgée que toi, a déjà bien souffert! Mon âme blessée, flétrie, semble s'épanouir et rajeunir en compagnie de ta belle âme nouvelle au monde et à ses embûches. Je crois mon frère digne de toi, et j'ai foi en ton bonheur, si tu deviens sa compagne, Gaston...

— Quel est ce Gaston ?

— C'est son nom français...

— Il est bien doux!

— Oh! il s'appellerait Jacob ou Ismaël, que son nom serait pour toi, le plus doux des noms... je sais cela. Gaston a trop de goût et de finesse pour aimer passionnément une mauresse stupide et coquette; je ne doute pas qu'il ne te remarque et ne s'éprenne de toi... Tu es si jolie, mon enfant; tu réunis les charmes des femmes des deux mondes, et mon frère saura t'apprécier. Il ne nous faut qu'un peu d'adresse. Songe donc que tu es une perle perdue dans ce désert et dans ces mers de sable; les plongeurs savent trouver la perle au sein des eaux; plus habile qu'eux, mon frère ne te négligera pas.

— La perle brille au fond du coquillage. Près de toi je ne jette aucun éclat.

— Eh! nous sommes flatteuses et modestes... la modestie est de trop, c'est encore un grand vice chez les chrétiennes, un vice horrible. Convenons de nos résolutions. Il est bien décidé, bien arrêté que nous détestons cordialement cette Kadidja...

— Oui, interrompit Aïcha avec chaleur et naïveté.

Médine se prit à sourire, et baisa son amie sur les deux joues.

— Il est clair et net que nous sommes ses ennemies déclarées, et que nous allons l'écraser d'un poids énorme... énorme !

— Comment ?

— Oui... du poids de nos petites merveilles féminines, ces merveilles que nous tenons de Dieu, et dont nos deux visages sont de jolis échantillons : le visage, la grâce, la voix, le regard, le costume, tout ce que nous ne nous connaissons pas de charmant et d'enchanteur... c'est écrasant.

Ce fut au tour d'Aïcha de sourire ; ce sourire découvrit l'émail de ses dents blanches et ravissantes.

— Tu es folle, dit-elle.

— Point... et tu m'obéiras en tout ?

— Oui.

— Bien vrai ?

— Bien vrai...

— Eh bien, ma belle, je te donne à savoir que, dès ce moment, tu es et tu seras à Paris la plus dangereuse des coquettes, une femme à faire damner un ange. Il y a plaisir à t'instruire.

— Tu es donc coquette, toi ?

— Médine devint tout à coup pensive ; le sourire qui animait ses lèvres s'effaça, l'éclair de son regard s'éteignit, et son divin visage sembla se voiler ; sa tête s'inclina sur son sein, et elle ne répondit pas.

— Si tu n'es pas coquette, je ne veux pas l'être, reprit Aïcha.

— Moi coquette !... dit enfin Médine... Maintenant que j'ai ton secret, voici le mien.

Et les deux amies, unies par les mains, souvent par des baisers, toujours par le cœur, veillèrent ainsi longtemps, mêlant leurs confidences. Lorsqu'elles se couchèrent côte

à côte dans leur blanche alcôve, Aïcha connaissait l'histoire de sa compagne, et ses beaux yeux, en se fermant, ne purent emprisonner deux larmes qui coulèrent dans le velours de ses joues.

La nuit fuyait, le rossignol ne chantait plus, la brise du matin couvrait déjà les roseaux des chotts.

XX

La rencontre.

Un chant aigre s'éleva tout à coup du sein de la deyrah de Ben-Allal, saluant le jour nouveau, rendant hommage au Créateur dans le cantique consacré (1) et mêlant la voix humaine à ce puissant éveil de la nature, à ce magique décor qu'aucun pinceau ne peut imiter, qu'aucune parole ne sait dépeindre. La religion de Mohammed s'est adressée à l'imagination des peuples qu'elle a fanatisés. Peuples rêveurs, ils ont été séduits par cette poésie sacrée qui célèbre sans cesse les merveilles de la création, et s'inspire de ces grands mystères que les athées expliquent par le calcul, mais dont le principe leur échappera toujours. Le lever de l'aurore, l'heure du midi et le coucher du soleil sont les moments réservés à la prière : à ces heures solennelles, le muezzin fait ses appels religieux, et les fronts se prosternent pour adorer le Souve-

(1) *Allah ouaed Allah ou Mohammed nabi Allah.* Dieu est seul Dieu, et Mohammed est son prophète.

rain Éternel de ces éternelles splendeurs, constants miracles qui révèlent son infinie puissance.

Le réveil d'une tribu est un spectacle touchant dont doit s'éprendre toute âme mélancolique. Au chant du muezzinn répondent les récitations pieuses des vieillards, des hommes, des femmes, des enfants. Tout danger menaçant n'arrête pas les purifications des croyants, et c'est aux lueurs douteuses du crépuscule, que les Arabes demandent d'une seule voix, la protection de l'être suprême.

Mahïah, vaincu par le sommeil, avait fermé les yeux malgré son agitation. Aux premiers mots du cantique il s'éveilla en sursaut, passa les mains sur son frout brûlant, et retrouva dans son cœur le lourd fardeau de ses chagrins, en même temps que le souvenir de sa joyeuse découverte de la veille. « Aïcha! Aïcha! répéta le nègre avec folie. Aïcha!... Puis, cédant à un profond découragement, il murmura ce seul mot : l'Arbi! poussa un douloureux soupir, pria avec ferveur et s'approcha de la tente du kalifat.

Ben-Allal était sur pied ; le nègre les salua en croisant la main droite sur sa poitrine (1), et en baisant alternativement leurs burnous.

— Que tous les chevaux soient sellés, et que tous les cavaliers se tiennet prêts, dit le kalifat, nous allons marcher à la rencontre de l'Arbi, l'envoyé du Tout-Puissant!

— Tu conduiras toi-même le cheval de mon fils, son cheval de combat, le vaillant Simoun, ajouta l'Abib.

— Oui, sidi.

— Il va hennir en revoyant l'intrépide cavalier dont il est si fier.

(1) C'est le salut des orientaux.

— L'Arbi (Dieu est son père) m'a souvent parlé, pendant le voyage, de son glorieux compagnon.

— Charge mes pistolets.

— Amorce mon fusil, dit Ben-Allal.

Mahïah obéit avec promptitude aux deux chefs, et ne sortit de leur tente qu'après les avoir équipés, depuis les tumacks (1) et les chabirs (2), jusqu'au large burnous noir qui recouvrait leurs armes.

Bientôt le camp retentit du piétinement des chevaux, des conversations bruyantes, du bêlement des troupeaux et des cris des enfants. Les femmes, après avoir aidé leurs maris à seller et brider, ramassèrent soigneusement l'orge dont les chevaux s'étaient repus, et les cavaliers se rangèrent, l'un après l'autre, et en cercle, hors de l'enceinte de la deyrah, attendant l'arrivée des chefs et le signal du départ. Ben-Allal et l'Abib mirent le pied à l'étrier, et parurent devant leur goum qu'ils inspectèrent d'un coup d'œil rapide.

La musique du kalifat fit entendre ses sons rustiques (1), et le kaïd de la deyrah, armé du parasol d'honneur (2), se plaça respectueusement derrière le vénérable chef des Angaëd. Deux jeunes esclaves, alertes, vigoureux et bien montés, portaient le fusil de l'Abib et celui de Ben-Allal, belles armes à longs canons, enrichies d'or, de corail et d'écailles, garnies de capucines d'argent élégantes façon-

(1) Ce sont des bottes molles en maroquin, dont la couleur varie selon la fantaisie du cavalier.

(2) Longs éperons déjà décrits.

(1) Cette musique, composée de hautbois, de timbales et de clarinettes, est à peu près semblable à celle qui a été décrite au chapitre du *Djelep*. Elle a une grande analogie avec la musique des danses catalanes.

(2) Le parasol, comme la musique, sont des insignes de puissance. Il n'y a que les sultans, les pachas, les beys et les kalifats qui aient le droit de s'en faire précéder dans leurs marches.

nées, et sur lesquelles on lisait divers signes du livre saint.

Un hennissement puissant et majestueux se fit entendre : ce cri fit dresser l'oreille à tous les chevaux du goum, et eut pour écho un hennissement général qui acheva d'animer le spectacle guerrier que présentait la deyrah. Mahïah parut, tenant en main, aidé d'un second esclave, le vaillant cheval de l'Arbi. Ce superbe animal, d'une robe grise ardoisée, était drapé comme les nobles coursiers du moyen âge; une housse à filets d'argent se partageait sur sa croupe, et pendait à l'arrière-main, sans gêner ses mouvements. La selle turque était couverte de maroquin rouge, brodé d'arabesques d'or, et la bride, à larges œillères, était ornée de longs flots de soie verte, mêlés de fils d'argent. Le poitrail, large de quatre doigts, était revêtu d'écailles d'or, et soutenait une foule de petits croissants d'argent, suspendus à des chaînettes du même métal. Deux énormes défenses de sanglier, unies en croissant par une virole d'argent, se balançaient à la sous-gorge, avec une amulette contenant quelques versets du Koran (1).

Le cheval marchait avec une fierté glorieuse qui rehaussait encore son fastueux équipage. Tous ses mouvements étaient souples, cadencés, harmonieux; ses membres, dont les extrémités étaient teintes avec le hannah, avaient ce puissant ressort des coursiers de premier sang; ses larges narines gonflées d'air, rejetaient, avec bruit, le souffle des poumons; ses yeux à fleur de tête et plombés, étaient à la fois pleins d'audace et de douceur; sa queue peignée et frisée avec soin, rasait la terre et se déployait en évantail, à chaque bond que les esclaves maîtrisaien

(1) Tous les cavaliers arabes mettent des amulettes au cou de leurs chevaux.

avec adresse et légèreté ; ses crins soyeux et blancs ondulaient jusque sur le poitrail, donnant aux oreilles fines, mobiles et pointues, un air de grâce et de coquetterie qui achevait ce type de force, de courage et d'élégance.

Les deux esclaves prirent les devants, et furent suivis par leurs maîtres. Le goum s'ébranla, après s'être divisé en deux parties égales, mettant au centre l'Abib et le kalifat, et ne marchant que sur une seule ligne.

Au moment où les cavaliers quittaient le camp, Aïcha se levait avec précaution de la couche où reposait Médine. Elle s'avança sur la pointe des pieds, souleva un coin de la lourde portière qui fermait la tente, et, jetant un regard inquiet sur la plaine, elle contempla longtemps la marche du goum. Après avoir perdu de vue le dernier cavalier, elle revint prendre sa place auprès de sa compagne endormie, et se dit :

— Les Français ne savent pas aimer, l'amour ne les réveille pas ?

. . . . . .

Après avoir marché pendant une heure à travers les sables et les broussailles, Ben-Allal et les cavaliers gravirent un monticule d'où les regards plongèrent sur le horizon. Ces regards ne tardèrent pas à rencontrer un groupe qui se dirigeait vers l'Oued-el-Hamann, et Mahïah, interrogé, répondit que c'était l'Arbi, Muller, Kadidja et les deux prisonniers. Le goum fit halte, et plusieurs Arabes s'en détachèrent pour aller reconnaître de plus près, les arrivants. Les cavaliers firent cercle autour des deux chefs, et attendirent le saint marabout en silence.

Pressant le pas, l'Arbi ne fut bientôt plus qu'à un quart d'heure du monticule ; alors, Mahïah et l'esclave qui l'aidait à conduire le cheval de guerre, se portèrent en avant.

L'Abib, concentrant ses émotions, affectait de conserver

un regard et des traits impassibles. Les cavaliers d'avant-garde élevèrent tout à coup leurs longs fusils au-dessus de leur tête, firent sonner leurs éperons sur leurs larges étriers, effleurèrent les flancs de leurs chevaux avec leurs longs chabirs et se précipitèrent, à fond de train, au-devant de l'auguste personnage dont ils honoraient la bienvenue. Les fusils, après avoir tournoyé sur les fronts des coureurs, s'abattirent, et des détonations répétées donnèrent le signal de la *fantasia*. Aussitôt, tous les cavaliers du goum s'élancèrent par quatre, par huit, par seize, galopant le front, et vinrent décharger leurs armes aux pieds du héros de cette fête militaire et religieuse. Mahïah, arrivé près de l'Arbi s'arrêta. Le marabout fit un geste de commandement majestueux, salua les Arabes, et, s'approchant du flanc droit de Simoun, il flatta son encolure nerveuse, le contempla d'un regard orgueilleux, posa le pied à l'étrier, et se mit en selle avec la merveilleuse agilité dont tout chef arabe sait faire preuve, sous peine de déchoir dans l'opinion de son peuple passionné pour les images guerrières.

Mahïah porta la main sous son kaban y saisit le manche sou couteau... puis, cédant à une nouvelle inspiration, il murmura tout bas :

— Ton heure n'est pas venue... Marche encore... Marche toüjours !...

L'Arbi, à peine à cheval, se débarrassa du burnous de derviche, dont les haillons avaient si bien servi son audace, ne conservant que son haïck blanc, serré à la taille par un foulard, il leva sur son escorte un regard plein de mâle assurance; son front dégagé, sous la corde en poil de chameau qui faisait vingt fois le tour de la tête, apparut, rayonnant et brave à ces hommes dominés par sa fierté. Rassemblant son cheval de la main et des jambes, il ensanglanta ses flancs par deux coups de chabirs, lui

fit faire une pointe magnifique, l'assit sur ses jarrets, et, arrachant un fusil à l'un des cavaliers, il continua sa marche comme un triomphateur.

Les deux prisonniers marchaient à pied, enchaînés côte à côte, et sous la surveillance de Muller qui fermait l'escorte. Kadidja était sur sa mule soigneusement enfermée dans son palanquin; le juif et le Kabile esclave cheminaient près d'elle. Le vautour Yacoub était perché sur le garrot de la mule de la Mauresse, la tête basse, les ailes ployées. L'oiseau vigilant semblait dormir.

Mahïah s'arrêta à la hauteur du capitaine, et lui glissa ces mots avec prudence :

— Courage, Mahïah n'a jamais menti !

Le capitaine de Candeuil leva la tête, regarda le nègre avec nonchalance et incrédulité, et continua de marcher péniblement, à travers les ronces, et dans les sables qui couvraient la plaine. Les deux prisonniers étaient, ainsi que nous les avons laissés, dans un affreux délabrement. Leurs vêtements en lambeaux, laissaient voir à peine les débris de l'uniforme. M. Jourdain était plongé dans le plus ténébreux marasme; le capitaine, en dépit de son infortune, avait conservé cette verte insouciance française qui se rit de la douleur, de la misère, et se rit de la mort même.

Les petits yeux du juif pétillaient de joie; le terme de son voyage approchait, et, en échange des vicissitudes nombreuses de sa course vagabonde, le marchand Samuël s'apprêtait à recevoir une somme énorme, prix de sa vénalité et de ses complaisants offices. Aussi le pas de Samuël était-il alerte et sautillant. En arrivant au douar de Ben-Allal, il arrivait au port, et le matelot signalant la terre, après une longue traversée, n'a pas plus de joie au cœur que n'en avait le juif à l'approche de son dernier gîte.

A deux cents pas de Ben-Allal et de son père, l'Arbi se courba sur l'encolure de son cheval, saisit son fusil par le milieu du canon avec la main droite, le fit tourner au-dessus de sa tête, et le lança impétueusement vers le monticule où l'attendaient les deux chefs. A deux pas du Kalifat, l'habile cavalier s'arrêta sur place, fit cabrer son cheval qui, retombant à terre, fléchit sur ses jambes de devant et s'agenouilla. Alors l'Arbi déchargea son arme, et releva sa monture avec deux coups d'éperons qui, de nouveau, firent couler son sang.

Se jeter à terre, tomber aux pieds de son père, baiser les plis de son burnous, et se relever, tout fut fait en un clin d'œil.

L'Abib et Ben-Allal baisèrent le marabout au front, et le Kalifat tourna bride vers la tribu.

Muller, pressant le pas, vint à la rencontre de l'Abib et s'inclina respectueusement devant lui. L'Abid lui tendit la main en lui disant :

— Merci, vieil ami ; je te retrouve toujours à ton poste, toujours fidèle et dévoué dans cette vie aventureuse que Dieu m'a faite. Compagnon de gloire et de malheur, tu me ramènes mon fils chéri, après l'avoir servi comme tu me sers depuis plus de quarante ans : sois le bienvenu et mon meilleur ami.

— Vous me faites trop d'honneur, monsieur le baron. Mes services sont ceux d'un soldat qui vous doit deux fois la vie. Austerlitz et Wagram : voilà deux dettes que je ne pourrai jamais payer.

— Ne parlons pas de ces vieux souvenirs ; il faut les laisser dans nos cœurs, où le temps les a ensevelis... Je te quitte. Nous nous reverrons dans quelques heures.

— Oui, monsieur le baron... oui, colonel.

L'Abib rejoignit son fils et Ben-Allal.

Les premiers instants de la route furent donnés à une

conversation générale sur les affaires du pays et les opérations de l'armée de Tlemsen. L'Abib, malgré l'ascendant qu'il prenait sur lui-même, avait été tellement préoccupé par sa joie, qu'il avait négligé les prisonniers toujours surveillés par Muller.

— Ainsi, tu as été satisfait de mon vieil Égyptien! dit l'Abib.

— J'en ai fait mon ami; sa fidélité n'a pas de bornes que je connaisse.

— Où est-il?

— Là... avec mes prisonniers.

— D'où viennent ces prisonniers? demanda Ben-Allal.

— De Mostaganem. L'un est bourgeois, comme disent les chrétiens; l'autre est capitaine aux chasseurs d'Oran.

— Bonne prise, ajouta l'Abib.

— Bonne prise, oui, mon père, bonne et très-bonne prise...

— Est-ce donc un guerrier renommé? interrompit le kalifat.

— C'est un rude compagnon : mais ce n'est pas là, à mes yeux du moins, son plus grand mérite.

— Qui est-ce donc? demanda l'Abib.

— C'est le capitaine de Candeuil, c'est...

— Candeuil!... Candeuil!... tu as dit Candeuil, mon fils...

— Oui...

— Le fils du marquis de Candeuil...

— Le fils du marquis de Candeuil...

— Le fils de la baronne d'Ulm mariée... en secondes noces au marquis de Candeuil?

— Le fils de la baronne d'Ulm...

L'Abib laissa échapper ses rênes, éleva les bras, joignit les mains, et s'écria comme en démence :

— Après trente ans!! après trente ans!!

Puis, saisissant Ben-Allal par le bras, il dit d'une voix troublée, saccadée :

— Ami ! tous mes malheurs sont effacés !.. tous mes chagrins sont anéantis ! La vengeance est venue à ma rencontre... Ma joie en ce jour, dépasse mes vieilles infortunes... Ce matin, j'étais encore le plus malheureux des hommes, maintenant je suis plus rayonnant qu'un calife !..

— Quel est donc la cause de ton bonheur?

— J'ai trouvé !.. Oh ! j'en deviendrai fou !.. Ami, mon prisonnier, l'un des hommes que mon glorieux fils traîne à sa suite, c'est... ne le devines-tu pas ? c'est l'enfant...

— De ta femme chrétienne?

— L'enfant de cette femme que je n'ai jamais pu chasser de mon cœur, l'enfant de mon insolent bourreau... j'en deviens fou !.. j'en deviens fou !.:.

Mahïah s'était approché des chefs, il avait écouté le récit de l'Arbi, et son oreille attentive ne perdait pas un mot de l'entretien. Lorsqu'il entendit la confidence de l'Abib, il comprima un sourire plein de fiel, et murmura entre ses dents :

— Dieu n'est pas pour toi seul, maître puissant, car le fils de Zaka marche dans ton ombre, et veille entre ta victime et toi.

L'Abib, arrêtant son cheval, fit signe à son fils d'attendre avec lui les prisonniers, et le goum continua d'avancer à la suite de Ben-Allal. Le capitaine et son compagnon d'infortune passèrent bientôt sous les yeux de l'Arbi qui, étendant la main, montra M. de Candeuil à son père. L'Abib remit son cheval au pas, et marcha côte à côte avec le prisonnier, contemplant avec une rare expression de joie et de dédain, l'objet de toutes ses haines et de sa plus implacable vengeance. Après un minutieux examen, dont le capitaine cherchait à s'expli-

quer la cause, le chef se tourna vers l'Arbi, et lui dit :

— C'est le fidèle portrait de sa mère ; en le voyant, je sens se réveiller dans mon cœur une passion que je croyais cependant assoupie... Voilà bien ce front hautain, ces yeux doux et menteurs, cette élégance de formes et cette distinction damnée... Mon fils, tu es le sauveur de ton vieux père, tu as consolé ses dernières années du trouble et des douleurs de son bel âge. Où as-tu pu découvrir la retraite de cette créature maudite ? Comment t'es-tu glissé dans le repaire de cette lionne au corps de femme, et par quel miracle as-tu pu lui ravir cet enfant, fruit de son parjure.

— Nous arrivons au douar de Ben-Allal : l'histoire est longue ; réjouis-toi de notre capture ; quand nous serons seuls, je t'instruirai.

— Bien mon fils ! bien Gaston ! Ta prudence égale ton courage ; je t'aime et je t'admire. Cet homme me connaît-il ?

— Il n'a qu'un faible doute à notre égard, et j'ai eu soin de l'entretenir dans cette indécision, qui rendra plus affreux le sort que tu lui destines.

Les tentes de la deyrah apparaissent ; les cavaliers prirent le galop, et renouvelèrent devant le douar, les furieuses *fantasia* déjà exécutées devant l'Arbi.

Toutes la population du douar de Ben-Allal s'était portée à la rencontre du marabout, auquel on rendit les plus grands hommages. Celui-ci, poussant son cheval de la main et des jambes, lui fit faire six à huit pas sur les pieds de derrière, et entra au galop dans la tente de son père, où deux esclaves se jetèrent avec lui pour tenir sa bride et son étrier.

La musique entonna ses chants guerriers, et la deyrah fut tout à coup remplie de tumulte et de danseurs.

Muller entra dans l'enceinte du douar et s'y arrêta,

Mahïah, s'emparant de la chaîne des prisonnieus, les arrêta et les conduisit devant la tente du kalifat, où ils tombèrent épuisés de fatigue.

Toutes les femmes passèrent la tête sous les cordes de leurs guettoun pour voir les malheureux captifs, et les enfants les montrèrent du doigt aux vieillards.

Aïcha et Médine parurent sur le seuil de leur tente, et leurs regards tombèrent sur les chrétiens. Jourdain leva la tête et vit les deux jeunes filles qui avaient négligé de se couvrir de leur voile; et, et charmé par leur beauté, il dit au capitaine :

— Voilà qui est de bon augure, monsieur de Candeuil.

— Que Dieu vous bénisse avec vos augures, répondit l'officier, vous en voyez partout, et vous prenez sans cesse des épines de cactus pour des rameaux d'olivier.

— Le moyen de ne pas rêver la paix et la liberté, en rencontrant des visages d'anges... Regardez .. là?.. Mais regardez donc ?

Le capitaine leva les yeux; ses yeux s'emplirent d'étincelles et se fermèrent aussitôt. Son corps, à demi-soulevé sur un coude, s'affaissa ; ses lèvres et ses joues pâlirent... Il s'était évanoui !...

Les dernières forces du captif l'avaient abandonné! cette organisation énergique, soumise à tant de rudes épreuves, après les avoir toutes surmontées, venait de succomber sous la seule puissance d'un regard.

Médine, en voyant les prisonniers, avait d'abord senti son cœur battre avec violence, puis examinant le capitaine avec une émotion croissante, et le voyant chanceler, elle avait violemment saisi la main d'Aïcha, l'avait meurtrie sous son étreinte, et, folle, éperdue, avec des yeux en larmes, et des larmes dans la voix, elle avait glissé ces mots à l'oreille de sa compagne effrayée.

— C'est lui ! lui ! lui ! et ses sanglots avaient voilé sa parole.

La portière de la tente des jeunes filles venait de retomber, lorsque le kalifat, l'Abib, l'Arbi et Kadidja la relevèrent. Le kalifat, conduisant la Mauresse par la main, entra le premier.

Samuël se promenait dans le douar d'un air triomphant. Mahïah venait d'enfoncer en terre un énorme poteau, et achevait de river à l'anneau de fer de ce poteau les chaînes des deux chrétiens, exposés aux ardeurs d'un soleil déjà brûlant. Au sommet du poteau, élevé de huit pieds, le vautour Yacoub battait ses flancs de ses fortes ailes.

Quoique Muller surveillât le travail du nègre, celui-ci trouva moyen de dire à voix basse au capitaine, à peine remis de son étourdissement :

— Tu l'as vue ?... Mahïah ne sait pas mentir ! Mahïah sera ton sauveur...

Puis il s'écria d'on ton furieux :

— Silence, chiens : silence, maudits !

XXI

Le conseil.

Médine et Aïcha s'étaient retirées au fond de leur tente; la fille de Ben-Allal, encore émue du trouble de sa campagne, lui prodiguait les soins les plus tendres, oubliant ses propres agitations. Médine se leva vivement du lit de repos où elle s'était assise, et courut se jeter au cou de son frère, qu'elle embrassa à plusieurs reprises. L'Arbi rendit à sa sœur caresses pour caresses, et s'inclina devant Aïcha, avec un mélange de courtoisie française et de gravité orientale. La beauté de la fille de Ben-Allal frappa d'étonnement le fougueux marabout, et son regard, à la fois audacieux et doux, fit baisser les yeux de la Jeune vierge.

Le kalifat tenant toujours la main de la Mauresse, s'approcha d'Aïcha, et, joignant les deux mains de ces femmes d'un type si différent mais également beau, il dit :

— Ma fille, je conduis ici l'épouse de l'Arbi, le glorieux soutien de l'Islam; je te la donne pour amie et compagne, et je prie le Dieu vivant d'unir ton cœur au sien, comme ton père est unit à l'Abib et à l'Arbi.

Puis, se tournant vers Médine :

— La sœur de mon fils, pieux et brave, sera le lien commun entre cette noble servante du Prophète, et mon propre sang ; aimez-vous toutes les trois et vivez en paix. Kadidja est votre aînée, puisqu'elle est mariée. Soyez pour elle douces et prévenantes, et n'oubliez dans vos prières ni les noms de vos pères, ni la cause du peuple qui combat et marche dans le droit chemin. Kadidja, mon enfant, reste avec tes sœurs, pendant que nos esclaves dressent ta tente près de la mienne ; tu es, ici, maîtresse et souveraine ; tu es l'épouse de l'Arbi, le saint et le vaillant.

Kadidja, pendant que le kalifat parlait, épiait la contenance de l'Arbi ; la fière Mauresse avait surpris le regard opiniâtre de son époux, et ce regard alluma, tout d'abord, dans son cœur, un foyer d'ardente jalousie dont les premières flammes firent d'affreux ravages.

Médine s'était emparée de l'Arbi, et, tout en échangeant, avec lui, ses trésors de tendresse joyeuse, elle s'efforçait d'exalter les mérites d'Aïcha, et d'affermir la passion naissante qu'elle inspirait à son frère, toujours prêt à sacrifier son dernier amour à un caprice nouveau.

Les trois chefs se retirèrent, et Médine jugeant, avec ce tact exquis des femmes, que l'impression qu'elle désirait était produite, fit un geste gracieux pour inviter la Mauresse à s'asseoir, entre elle et Aïcha, sur les riches coussins de son lit de repos.

Les trois jeunes femmes se regardèrent, pendant quelque temps et avec une curiosité minutieuse, avant de se parler. Les deux partis étaient en présence ; et, dès la première minute de cette étude réciproque, la guerre, résolue la veille, fut déclarée. Guerre sans merci, guerre à outrance, sans relâche, sans repos ! guerre si terrible, que si deux armées en venaient aux mains avec autant d'animosité, la victoire de l'une ne serait acquise que par l'a-

néantissement de l'autre. Et cependant, la première hostilité de cette lutte inhumaine fut une parole de paix, le remier trait lancé fut un sourire.

Médine avait repris cet empire imposteur dont elle masquait si habillement tous les mouvements de son âme. Son visage était redevenu rose ; ses lèvres vermeilles donnaient à sa bouche cette expression de douceur qui charmait ses admirateurs ; l'aimable gaité française avait, de nouveau, déployé ses ailes sur son front d'albâtre, et jamais on n'eût pensé que son cœur pût être, à la fois, le tombeau de sa joie et le berceau de sa folle insouciance.

Aïcha s'efforçait de se remettre de la secousse à laquelle, cependant, elle s'était préparée dès la veille ; elle s'efforçait d'apaiser les fougueux élans de son amour, et de regarder la Mauresse comme une sœur, et non comme une ennemie, comme une campagne appelée à partager avec elle le cœur de l'Arhi, et non comme une rivale. Les confidences de Médine avaient troublé cette âme candide et vierge, les lois du Koran s'effaçaient sous la tyrannie de la passion, et la nature se révoltait, à la moindre pensée d'une odieuse communauté.

Kadidja, mise en présence de deux anges, dont la beauté menaçait la sienne, comprenait que la lutte qu'elle allait engager, réclamait toute son énergie, et l'exposait à d'éminents dangers. En général prudent, elle reconnut d'abord le terrain, et, du terrain porta son attention sur l'ennemi. Son beau visage parut un instant interdit ; la toilette de Médine, la richesse de sa tente, mettaient la Mauresse, pour ainsi dire, en pays étranger ; mais son regard hautain, passant de la contemplation des choses à celle des deux amies, une legère contraction des lèvres annonça le dédain de son amour-propre, et sa glorieuse assurance. Fronçant ses grands sourcils d'ébène, Kadidja semblâ jeter son défi, et commencer l'escarmouche.

Ces trois femmes, distinctes par le cœur et par les formes, offraient un gracieux assemblage : la Mauresse brusquement transportée dans le boudoir des jeunes filles, avait troublé leur harmonie charmante, en y ajoutant un nouvel ornement.

C'était un oiseau brillant, au plumage vif et varié, ravi aux ombrages d'une lointaine contrée, et emprisonné tout à coup, dans l'élégante volière ou vivait un couple de de blanches tourterelles.

Médine fut la première à parler : la causerie, d'abord languissante, s'anima peu à peu ; mais chaque pensée, chaque phrase, chaque mot furent mesurés, calculés ; et il en résulta, qu'à travers les sourires, les gracieusetés, les compliments, les promesses, chacun des trois cœurs reçut de nombreuses blessures, et que ce combat si rudement mené, de part et d'autre, convainquit les deux partis de leur mutuelle vigueur, laissant, toutefois, la victoire indécise.

L'esclave gardienne entra au plus fort de la bataille, et annonça à la Mauresse que sa tente était dressée et prête à la recevoir. Kadidja se leva, baisa au front sa belle-sœur et la fille de Ben-Allal, leur promit une prochaine visite et se retira. Dès qu'elle fut dehors, Médine ouvrit les bras à son amie, la caressa sur son sein comme un enfant gâté, et lui dit : — Nous ne la craignons pas, elle aime mon frère, mais Gaston n'aimera que toi....

— Elle est bien belle, murmura Aïcha !...

— Oui, mais elle n'est que belle... Amie, il est là, lui, là, à quelques pas; il m'a vu, il m'a reconnu !... Comment lui parler? comment l'entendre ?... Grand Dieu ! que ce jour me paraîtra long !... Un jour ! et voilà deux ans que je vis loin de lui !

Pendant que Médine et Aïcha reprennent leurs confidences, et que les aveux de la nuit précédente s'échappent une seconde fois des lèvres de la fille de l'Abib, avec

le récit de son amour, histoire touchante que nous ne devons pas tenir d'elle, nous transporterons le lecteur sous la tente du kalifat, où sont assemblés les deux vieillards et l'Arbi . . . . . .

. . . . . .

Le kalifat et l'Arbi sont assis côte à côte, le front tourné vers la porte de la tente; l'Arbi, également assis, leur fait face; Muller est gravement accoudé contre un pilier; un jeune esclave remplit avec soin chaque tasse de café vide, et entretient les pipes des deux chefs. L'Arbi ne fume pas; il traduit à haute voix les passages de différents journaux français traitant des affaires d'Afrique.

L'un de ces articles disant qu'une colonne expéditionnaire avait, dans une razzia, capturé quatre mille moutons à une tribu insoumise, Ben-Allal y répondit par un sourire et ajouta :

— Si quelque chrétien comptait, par plaisir, tous les moutons que les Français prétendent nous avoir pris, les tribus seraient vraiment étonnées de leur richesse, et le calcul serait curieux.

— On assure, continua le lecteur, qu'Abd-el-Kader, traqué par nos troupes, a fait demander asile au Maroc pour sa famille; les tributs de l'ouest, fatiguées d'une guerre ruineuse, attendent l'émir au passage, et promettent de le livrer mort ou vif.

— Les Français sont fous, s'écria Ben-Allal, comment peuvent-ils croire de pareils mensonges, ils ne savent donc pas que le sultan Abd-el-Kader est le chef religieux des tribus, et que sa personne est sacrée, et que tout crime de trahison, en vers lui, est promis aux vengeances célestes! le sultan vaincu, fugitif, errant, n'eut-il pour compagnon d'infortune que son ombre, trouvera toujours un refuge sur cette terre sainte. Toute tente lui est ou-

verte; tout festin lui est offert, tout cheval lui appartient... Les chrétiens sont fous!... Continue ta lecture?

— On ajoute, reprit l'Arbi ; que le maréchal Bugeaud doit, sous peu, rentrer en France, le nom de son successeur n'est pas officiellement connu...

— Cet homme est le fléau de l'Islam, interrompit encore Ben-Allal, il a conduit la guerre avec audace, habileté et bonheur ; si les chrétiens font la faute de le rappeler, c'est que la colère de Dieu voudra nous épargner.

— Je connais le caractère des Français, ajouta l'Arbi, il est à la fois aveugle et inconstant, et je ne doute pas du prochain départ du maréchal.

— Mais, les chrétiens ne peuvent être ennemis d'eux-mêmes, au point de se priver du général auquel nous devons tous nos désastres. Cet homme a un bras de fer et le génie des combats ; il ne nous laisse ni repos ni trêve, il nous poursuit dans nos derniers refuges, escalade nos montagnes les plus arides, brave notre soleil, et sa politique aussi rusée qu'opiniâtre, entraîne sous ses drapeaux nos plus fidèles et plus braves tribus ; j'aimerais mieux voir le feu aux quatre coins de la plaine, et nos sources taries par le Simoun, et nos palmiers renversés par l'ouragan que ce démon dans nos provinces. Pourquoi retournerait-il en France?

— Pourquoi, depuis quatorze ans, les armées françaises ont-elles changé dix fois de chef? demanda l'Arbi.

— Cette inconstance a causé leurs revers, et je n'osais espérer qu'ils persévéreraient dans ce système aussi favorable pour nous que funeste pour eux. Les Français ont donc une multitude de guerriers vaillants et habiles.

— Les Français sont riches en tout, répliqua l'Arbi, et s'ils commettent des fautes, c'est que souvent leurs richesses les embarrassent.

— Que ne se contentent-ils des trésors de leur pays!

Pourquoi viennent-ils ruiner le peuple de Dieu et la terre sainte ?

— Les Français qui se font les apôtres de la liberté, répondit l'Arbi. se font, avant tout, les bourreaux des seuls hommes vraiment libres. En Europe, la pensée est reine, et on s'incline servilement devant elle, sans s'arrêter aux vices de l'exécution.

— Ces journaux que tu viens de lire, prouvent la vérité de ce que tu dis là, mon fils, et j'y devine qu'on dépense plus de paroles dans un hameau chrétien, que dans toute la province de Tlemsen. Ce peuple est maudit! ainsi, on ne nomme pas le successeur du maréchal Bugeaud ?

— Non. Mieux que personne je connais le peuple français, reprit l'Arbi, et si Dieu m'a donné cette connaissance, s'il a souillé mes lèvres du langage impur des chrétiens, s'il m'a permis de me vêtir des habits de ces damnés, c'est qu'il a voulu que je devinsse le vengeur des vrais croyants. N'ajoutez aucune foi aux impostures de ces écrits, car, en France, ce que disent chaque jour cent journaux, est chaque jour démenti par cent autres. Les Français ont dans leurs rangs, et assis à leurs foyers, ce démon implacable qui a présidé à tous nos désastres : l'intrigue ! Profitons des désordres qu'il sème sur son passage, ne nous arrêtons pas à ces vaines menaces qui partent d'un pays détesté, et ne frappent que le vent... Ralliez-vous à la voix de l'envoyé du Dieu savant et sage ; rangez-vous sous l'étendard sacré, et combattez dans le chemin droit, N'oubliez pas, surtout, qu'une seule de vos victoires peut retarder cette colonisation, dont on vous épouvante, non pas de quelques années, mais de plusieurs siècles.

Les joues de Ben-Allal s'animèrent à l'énergique apostrophe de l'Arbi, et il répondit :

— Tu es prudent et brave, mon fils, ta parole réchauffe mon vieux cœur, et je suis prêt à verser pour le Prophète la dernière goutte de mon sang, épuisé par la mort de mes quatre enfants!... Puisque tu connais les chrétiens et leur langage barbare, explique-moi ce qu'ils entendent par colonisation.

Ils ont le projet de réduire à l'impuissance toutes nos tribus, de corrompre les derniers chefs du peuple fidèle et de marcher sur la terre des élus, comme nos glorieux pères ont marché sur le sol de l'Espagne.

— Est-ce là tout, interrompit le kalifat avec un sourire ironique?

— Non... Conquérants et triomphateurs, ils ne borneront pas leur ambition au triomphe et à la conquête; maîtres du pays, ils voudront en jouir comme s'ils le tenaient de Dieu, comme si leurs pères y avaient leurs sépultures, comme s'ils y avaient eu leurs berceaux! Ils bâtiront des villes, renverseront nos mosquées; le son des cloches fera taire la voix des muezzinn, et il y aura dans la plaine et dans la montagne plus d'habits français que de burnous!

— Est-ce tout? demanda Ben-Allal du même ton.

— Non!... Les tribus vaincues et désarmées paieront l'impôt régulier, et nos vastes terrains en friches seront cultivés par des mains chrétiennes, habiles à tarir leur fécondité. Les villes saintes seront peuplées d'infidèles; le pays sera coupé de routes et sillonné de voitures; nos caravanes porteront tous les trésors de la vieille Afrique à des marchands chrétiens; nos enfants seront instruits dans les livres profanes, et notre territoire sera divisé par ses nouveaux maîtres au préjudice de ses premiers possesseurs. Alors, nos provinces chargées de faire vivre des multitudes, s'épuiseront dans leurs efforts. Dans leur avarice, les conquérants utiliseront tous les rayons de notre

soleil, et toutes les veines de nos sources! Séduits par l'appât du gain, corrompus par les vices de leurs tyrans, les Arabes courberont leurs fronts sous le joug; nos femmes mêleront leur sang au sang chrétien, et il ne restera d'autre vestige de la nation musulmane que le souvenir des gerriers morts pour son indépendance. Alors, l'Afrique vaincue sera pacifiée et civilisée; alors on dira en Europe, la France a colonisé l'Algérie... O Musulmans! souffrirez-vous tant d'outrages!

— Le peuple qui rêve de semblables miracles est fou, dit Ben-Allal avec dédain.

— Mon fils parle en sage, répliqua l'Abib, ce qu'il annonce, les Français oseront le tenter.

— Les Français sont impies, leur ambition ne consulte jamais la volonté divine, la terre sainte n'appartient qu'à Dieu, il l'a donnée aux enfants du Prophète, et les chrétiens les plus fameux n'ont trouvé dans nos plaines que la honte, la mort et la défaite. Depuis quatorze ans que la guerre est commencée, cette colonisation n'a fait qu'un pas tremblant, et le maréchal a seul étendu sa puissance, en attirant à lui, par les armes et par la ruse, quelques traîtres. Mais le sultan compte encore sous ses étendards de nombreux partisans; nos montagnes recèlent des peuplades indomptables. La Kabilie (1) est sans cesse menaçante, et la plupart des tribus soumises ne le sont que par excès de prudence, attendant un grand signal pour venger leur esclavage momentané.

— Il en est ainsi de tous les peuples vaincus, dit Muller; ils acceptent par politique la loi des vainqueurs, et se perdent dans l'attente du jour de la révolte. Les douceurs du repos, les caresses des nouveaux maîtres endorment la haine, et quand le jour de briser les chaînes ar-

(1) La Kabilie, le pays des Kabiles.

rive, il ne trouve que des enfants dégénérés, abrutis par la captivité.

— Les Français ont envahi et soumis l'Égypte pendant quelque temps, et cependant l'Égypte est libre; elle a chassé ses tyrans.

— Si les Français eussent gardé plus longtemps leur conquête, l'Égypte serait française, répondit l'abib; et cette riche contrée n'a que trop subi le joug des chrétiens, car il l'a corrompue, et y a fait mûrir des fruits tellement impurs, que je l'ai reniée pour patrie.

— O musulmans! s'écria l'Arbi d'un ton prophetique, serrez-vous autour de mon coursier, élevez la voix dans la bataille, agitez fortement vos burnous; l'œil de Dieu plane sur vous, et celui qui *doit ployer le soleil* (1) *et renverser les montagnes* couronnera vos efforts. Croyez-moi, *je suis la parole de l'envoyé illustre* (2), et je vous annonce le jour de miséricorde et de pardon. Rappelez-vous que *Thagout* (3) combattit et vainquit le peuple saint, parce que le peuple saint avait offensé Dieu, et que Dieu, touché des misères de ses vrais enfants, leur envoya David qui tua *Thagout*. Ému de vos douleurs, le Dieu terrible vous annonce, par ma voix, que vous touchez au terme des épreuves.

Déjà les chefs puissants se réunissent. Dans deux jours ta tribu, Sidi-Ben-Allal, sera un vaste camp où piafferont des chevaux intrépides. J'ai écrit aux kaïds des Ouled-Belagh, des Beni-Muthar, des Beni-Djennad et aux chefs de l'agalik de Taourga. Tous ces guerriers ont répondu à mon appel, et m'on fait savoir, qu'après demain matin, ils viendraient baiser ton tront. Courage donc, ô kalifat, vieil honneur de la plaine! ne sens-tu pas, à ma voix, le

(1) Expression du Koran.
(2) L'ange Gabriel.
(3) Goliath.

souffle farouche du dieu des mêlées enfler tes veines? En avant! en avant! qu'à son réveil le lion extermine les réprouvés!

Ben-Allal, exalté par ce discours, se leva. Son visage mâle et osseux prit une expression magnifique de noblesse et d'intrépidité, et il dit avec calme :

— Le vieux kalifat est prêt à mourir!

— Mourir! s'écria l'Arbi... non... mais combattre... et si la fortune nous est encore contraire, si le Dieu vengeur n'est pas fléchi... le désert est derrière nous. Le Maroc nous ouvre un asile, et dans ce vaste empire où ne règne plus qu'un sultan efféminé, cupide et lâche, nous retrouverons les peuplades berbères, fières de la race de Taschefinn, et jalouses de nous accueillir pour réparer nos forces et nous lancer de nouveau dans la lutte.

Les chrétiens sont à deux ou trois journées de marche de notre camp, ajouta le marabout en baissant la voix brusquement. Lorsque les contingents nous auront rejoint, nous fondrons sur eux et les chasserons comme le simoun chasse le sable des grèves.

— Ne préviendront-ils pas notre attaque? demanda l'Abib.

— Je le ai détourné de leur route, en parcourant leurs rangs, où je m'étais glissé sous un déguisement; ils cherchent la deyrah de Sidi-Ben-Allal vers l'Orient, et ne songent pas à venir du côté des Chotts. Nous pouvons les attendre en toute sûreté. Les contingents arriveront après demain matin : nous ploierons nos tentes, et nous nous porterons en avant, après avoir envoyé nos femmes et nos troupeaux chez les Beni-Kiza. Pour que Mohammed nous protège, nous lui offrirons, en sacrifice, ces deux chrétiens que j'ai fait prisonniers et qui nous embarasseraient...

— Le capitaine Candeuil, interrompit l'Abib?

— Oui.

— Ces prisonniers sont à toi, leur vie t'appartient, ajouta Ben-Allal.

— Mon fils, ne précipite rien, nous nous consulterons pour cette exécution.

— Oui, mon père, et je te verrai bientôt plus empressé que moi.

— Il est un acte plus important que le châtiment de ces deux maudits, reprit l'Arbi ; un acte dont tu peux seul décider.

— Lequel?

— Tu as vu, aujourd'hui, la fille de mon vieil ami Ben-Allal.

— Oui, répondit l'Arbi, et son regard jeta de vives étincelles.

— Le kalifat baissa la tête, Muller fit un léger sourire qui dérida son front sévère. La toile de la tente frémit, comme par l'effet du vent, mais les chefs ne s'en aperçurent pas.

— Puisque tu as vu cette jeune fille, tu dois l'avoir admirée comme une beauté pareille aux promises du livre saint.

— Oui.

— Eh bien ! mon fils, comme le guerrier ne sait jamais quel sera son dernier combat, il est possible que le kalifat tombe dans notre prochaine attaque ; s'il meurt, son seul chagrin sera de laisser après lui, Aïcha, sa fille chérie, sans famille et sans soutien... Je suis vieux, bien vieux, la mort ne tardera pas à me visiter, et...

— Je comprends, interrompit vivement l'Arbi ; l'offre qui m'est faite, devance mon ambition ; si la belle Aïcha ne me repousse pas, je la demande à son père pour épouse, et je lui devrai tout mon bonheur.

— Ton cœur est-il capable de se partager également entre Kadidja et ma fille?

— Mon cœur est l'esclave de la loi divine, il partage ses soins et donne toute sa tendresse à chacune de mes compagnes.

— Dès ce moment, tu as ma parole; aujourd'hui même tu auras ma réponse, je vais la chercher près d'Aïcha.

L'Arbi baisa les mains du kalifat qui, se levant à son tour, lui dit: — En toi, Dieu me rendra mes quatre fils tués dans la plaine! Et il sortit.

Ben-Allal rencontra Mahïah accroupi contre la tente, près du seuil; et, dans sa préoccupation, il passa devant lui sans le voir; le nègre le suivit des yeux, et, le voyant entrer chez Médine, il murmura d'une voix étouffée:

— Ah! ma mère! ma mère! douleur! douleur!

L'Abib, l'Arbi et Muller étaient seuls sous la tente du kalifat; le jeune esclave était sorti sur un geste du marabout.

L'Abib se rapprocha de son fils, et lui dit avec précipitation:

— Parle, je t'écoute: mes pensées se perdent depuis ce matin, et j'existe sans vivre! Où as-tu découvert cet homme?

XXII

Le récit.

Avant de répondre à la que tion de son père, l'Arbi promena ses regards autour de lui, autant pour se recueillir que par prudence; puis, modérant le son de sa voix, il dit :

— Voilà bientôt deux ans qu'Abd-el-Kader me donna l'ordre de quitter l'Afrique; trop faible, alors, pour résister à la volonté de ce maître inhabile et tyran, je m'embarquai à Alger sous le costume d'un juif, muni de papiers appartenant à Samuël.

En continuant ton récit, mon fils, ménage et pèse tes paroles, Abd-el-Kader est un grand chef, que Dieu aime et protége, tu dois t'incliner devant son nom, comme devant sa personne.

— Nous ne sommes pas ici en présence de stupides Kabiles, ou de Cheiks ignorants et fanatiques, je parle à mon père, homme d'esprit et de cœur, et je jette avec joie ce masque qu'il faut toujours porter pour captiver des barbares. Je dis qu'Abd-el-Kader est inhabile et tyran, parce que son joug m'est odieux, et que le jour où je le renver-

serai pour régénérer le peuple Arabe n'est pas éloigné. Pour t'initier aux aventures de mon voyage, j'ai besoin de parler librement, et il faut que le marabout s'efface devant le baron d'Ulm... Il faut que les sottes croyances de Mohammed...

— Mon fils ! mon fils !..

— Tombent devant l'audace de l'aventurier... mon père, écoute-moi sans m'interrompre... Rappelle-toi que j'ai vengé ton honneur et tes malheurs, en te livrant ce prisonnier qui gémit sous tes yeux... L'avenir m'appartient, et je succéderai au sultan, ou perdrai ma tête dans la lutte... Écoute-moi.

— Parle, répondit l'Abib avec une résignation chagrine.

— Muller, reprit l'Arbi : fais bonne garde au dehors, pour que Ben-Allal ne nous surprenne pas dans notre conversation... Je compte sur toi.

Muller sortit aussitôt.

Le bateau à vapeur qui me conduisait en France, jeta l'ancre dans la rade de Toulon, et ce fut avec un serrement de cœur bien douloureux que je posai, pour la seconde fois, le pied sur cette terre chrétienne, où se sont écoulées mes jeunes années, où mon âme s'est remplie d'ardeurs ambitieuses, où mon goût s'est formé au spectacle du beau, où mes penchants au bien et au mal se sont développés. En vain ai-je voulu étouffer mes souvenirs, ces souvenirs accouraient en foule, et le jeune chef arabe n'avait laissé, sous sa tente, dans la plaine et dans les sables, aucun des vieux regrets qu'il y avait apportés. Je revis la France avec joie, avec délices! ce pays est si beau ! ses vrais enfants sont si heureux !

— Assez, Gaston ! assez, tu parles à ton pauvre père ! assez...

— Mes pensées envieuses n'altéraient cependant en

rien l'inébranlable résolution qui règnera là jusqu'à mon dernier souffle, reprit l'Arbi en posant la main sur son cœur. Ce pays magnifique, cette si douce patrie, soulève dans mes esprits plus de haine que d'amour ; haine violente et implacable, par cela même qu'elle est jalouse.

— Bien, mon enfant, bien ! L'Abib serra tendrement les mains de son fils.

— De Toulon, je fis route pour Nice, où j'achetai, sans peine, un passeport au nom du baron de la Garde. Débarrassé de mes vêtements juifs, et nanti de mon passeport, je partis de Nice pour Paris, dans une bonne calèche, en compagnie du fidèle Muller, et suivi de deux laquais qui composaient mon service de voyage. Les lettres que Samuël m'avait remises, m'ouvrant pour deux années un crédit de trois cent mille francs, tant à ton compte qu'à celui de l'émir, je pus, en arrivant à Paris, monter ma maison sur un pied magnifique, et mener, comme on dit en Europe, train d'ambassadeur. Ma première pensée avait été pour Médine, ta fille chérie. Mais la prudence exigeant que je ne me présentasse pas à son couvent avant de lui avoir fait connaître le secret de mon rôle en France, et le danger que pouvait occasionner une indiscrétion, je lui écrivis pour lui annoncer ma prochaine visite, lui commander de me recevoir comme un étranger, comme un prétendant, et d'anéantir mon billet que je signai : baron de la Garde.

La lettre écrite, il était difficile de la faire parvenir.

Comptant néanmoins, sur l'habileté de Muller, je la lui confiai, et pendant que ce zélé serviteur cherchait les moyens de réussite, je mandai à ton banquier de Marseille, M. Gutberr, de me donner une recommandation pour la chanoinesse du couvent de Médine, en me priant de m'annoncer à cette brave dévote, comme un riche

parti fort agréé par le père de sa jeune pensionnaire musulmane.

Je ne me rappelle pas très-bien le stratagème qu'employa Muller pour faire tenir à Médine mon avis important; mais il est certain qu'en un même jour, le courrier de Marseille m'apporta ce que j'en attendais, et que Muller m'annonça, non sans orgueil, que Médine avait lu et brûlé mon billet. J'envoyai la lettre de M. Gutberr au couvent, et mon valet de pied me rapporta la réponse de la chanoinesse, réponse qui m'engageait à me présenter selon mon bon plaisir.

Le lendemain mes chevaux piaffaient à la grille du couvent, et on annonçait, dans le petit salon réservé de la supérieure, le baron de la Garde.

La chanoinesse est une vieille femme qui a un peu d'esprit, et veut en avoir beaucoup; elle vise à l'effet, et parle à la fois des lèvres, des yeux, du geste, du menton et de la tête entière; c'est une très-bonne personne, moitié du cloître, moitié du monde, et bien faite pour l'éducation des chrétiennes, car elle a un pied dans l'enfer et l'autre en paradis. Bref, se trouvant en tête-à-tête avec un jeune élégant noble et riche, se voyant honorée de la confiance paternelle, elle m'accueillit avec une amabilité précieuse et doucereuse, avec tout un arsenal de politesses et de prévenances que je lui rendis d'un cœur généreux. Elle me fit des questions qui me donnaient de rudes envies de rire, et auxquelles je répondis avec le d'un kadi (1).

— Monsieur le baron connaît beaucoup M. Gutberr?

— Oui, Madame, mais je connais davantage le père de mademoiselle Médine...

(1) *Kadi*, officier de justice.

— Ah!.. vous connaissez le bey Ibrahim... on le dit d'une magnificence!..

— Toute princière, madame, et toute orientale.

— A-t-il d'autres enfants que sa belle Médine?

— Non, madame.

— Et où l'avez-vous connu?

— Dans un voyage.

— Monsieur le baron est militaire?

— Hélas! non, je ne suis absolument rien.

— Vous êtes au moins très-modeste et... chrétien, monsieur le baron.

— La modestie est une vertu toute chrétienne, et je m'efforce de m'écarter le moins possible des préceptes de cette religion, la meilleure de toutes.

L'Abib leva les yeux aux ciel.

— Hélas! monsieur, c'est Dieu qui vous envoie. Médine serait l'honneur de son sexe si elle était chrétienne; mais les principes dont je la nourris n'ont encore rencontré, en elle, qu'une foi chancelante; quelle victoire pour vous et quel triomphe! si vous pouviez gagner à Dieu cette belle âme.

— Je ne suis qu'un pauvre pécheur bien indigne.

— L'amour est un sentiment souvent victorieux, répondit en baissant les yeux la chanoinesse, et, quoique profane, il se purifie au pied de l'autel.

— Mademoiselle Médine mérite donc tous les éloges qu'on s'accorde à lui faire?

— C'est la perle de ce couvent, perle plus rare et plus fine que toutes celles de l'Orient d'où elle nous est venue... Vous allez la voir, monsieur.

La chanoinesse sonna, fit demander la pensionnaire, et me dit en l'attendant :

— Médine a depuis longtemps satisfait aux dernières exigences de son éducation; elle n'a plus, je m'en fais

gloire, rien à apprendre dans cette maison. Nous avons commencé; il y a six mois, à la produire dans le monde dont elle doit faire l'ornement; elle a paru plusieurs fois chez ma sœur, la princesse Tzaritzinn.

— Tzaritzinn! s'écria l'Abib, en levant vivement la tête.

— Oui, dit l'Arbi, et il continua: — Attendez-vous donc à voir une jeune fille accomplie, que vous pourrez également juger chez moi, dans l'intérieur modeste, et dans la société, aux soirées brillantes de la princesse.

Médine entra. L'entrevue fut touchante de réserve. La chanoinesse tomba merveilleusement dans mon piége, et, lorsque son élève se retira, elle me demanda d'un air triomphant :

— Vous avais-je trompé ?

— Vous avez été trop modeste, à votre tour. Si je laisse un souvenir dans cette âme candide, vous n'aurez plus qu'à hâter une conversion indispensable à mon bonheur.

Nous nous séparâmes ravis l'un de l'autre, et mes visites se succédèrent discrètement pendant quatre mois, tandis que présenté chez la princesse, par sa sœur, j'y rencontrais Médine assez souvent, profitant de mon rôle d'amoureux pour l'entretenir de son père et de la vie nomade:

Pendant ces quatre mois je m'attachai servilement à exécuter les ordres d'Abd-el-Kader. Nul esclave n'a jamais mieux obéi à son maître. Chargé de percer les mystères du gouvernement français, et d'éventer ses projets, je me suis fait l'ami des chrétiens les plus haut placés et les plus influents ; étalant un luxe fastueux, poursuivant tous les plaisirs, régnant par le ton, par le genre, par l'élégance; grave avec les hommes sérieux, écuyer, maquignon, duelliste, artiste, souple, sentimental, joueur, in-

dustriel, j'ai fait tous les métiers, j'ai trouvé place dans tous les cœurs, et j'ai conquis, avec un infatigable bonheur, l'affection des hommes d'État, de l'aristocratie et de la banque; l'amitié des désœuvrés et la tendresse des femmes assez vertueuses pour ne pas me donner leur amour... O mon père! je t'ai bien vengé sur ce sexe coupable de tes malheurs !

L'Abib ne put réprimer un frisson violent qui agita tout son corps.

L'Arbi reprit, après une courte pause :

— Maître de tous les secrets du gouvernement, j'en rendais un compte fidèle au sultan, par ma correspondance avec Samuël; mais au milieu de mes triomphes mondains, un homme, un seul homme vint se placer entre ma gloire et moi. Malédiction! cet homme est là... enchaîné devant notre tente, et sa tête paiera pour son audace...

— Candeuil ! s'écria l'Abib.

— Parlons plus bas... oui, Candeuil! c'est lui qui, apparaissant tout à coup sur le théâtre de mes exploits, osa rivaliser avec le baron de la Garde, et, je l'avoue à ma honte, arracha sur mon front, d'une main ferme et hardie, la couronne que l'élite du monde élégant m'avait unanimement décernée. Riche, brave, spirituel, livrant sa vie au hasard, adoré des femmes, j'ai souvent rencontré ce beau cavalier attaché à mon ombre, et m'effaçant sur tous les terrains. Nos amis communs m'apprirent qu'il avait servi dans la cavalerie d'Afrique, et qu'une blessure grave, reçue au *Mousahiah*, l'avait contraint de quitter l'armée momentanément. Dans une de nos conversations je le conduisis à me dire, sans qu'il me reconnût, qu'il m'avait porté ce coup de sabre dont j'ai si longtemps souffert... Plus je vivais près de cet homme, et plus je le

détestais ! mon aversion devait cependant faire un progrès gigantesque... Écoute bien.

— J'écoute...

— En me faisant le récit de tes malheurs, tu avais dédaigné de me dire le nom de celui qui les avait causés...

— La honte m'avait fermé la bouche... je savais d'ailleurs qu'il était mort.

— Ce ne fut qu'en répondant à la lettre par laquelle je t'annonçais ma rencontre avec le capitaine, que tu m'appris que cet homme s'appelait, comme lui, le marquis de Candeuil. Frappé par cette nouvelle, comme par la foudre, je courus aux renseignements, et je sus bientôt que cet insolent jeune homme était le fils de notre ennemi mortel.

Dès ce jour, l'espoir de la vengeance bouillonna dans mon cerveau. La marquise était en Russie, je dus remettre à des temps plus heureux la joie de la rencontrer, et je résolus de frapper son fils le premier... Mais, comme si mon cœur n'avait pas encore assez du fiel qui en débordait, le ciel me réservait un nouveau sujet de fureur et de haine !

— Lequel ? grand Dieu !

— Médine me fit un aveu ! Un soir, chez la princesse Tzaritzinn, au milieu d'une foule dorée, étincelante, dont mon rival était le roi, elle m'avoua... C'est odieux ! c'est infâme !...

— Achève !..

— Elle m'avoua qu'un homme avait captivé son cœur... et elle me confia son amour, en me priant à mains jointes, de te demander ton consentement pour assurer le bonheur de tous ses rêves, dans une union pour laquelle elle était prête à se faire chrétienne.

— Et cet homme ! cet homme ! demanda l'Abib, devenu pâle et tremblant.

— Ne devines-tu pas son nom ? répondit sourdement l'Arbi ; ne le devines-tu pas ?

— Assez !... assez !... s'écria le malheureux vieillard ; assez ! ..

— Voulant t'épargner, je ne t'ai pas instruit de cette intrigue ; je t'ai supplié de rappeler Médine, sous le prétexte que sa santé l'exigeait. Elle est partie les larmes aux yeux, et son départ m'a fait savourer le fruit de ma première vengeance. Mais cette vengeance ne devait pas s'arrêter en si bon chemin ; j'attendais une occasion favorable pour laver dans le sang du capitaine tes vieux outrages et les miens... Cet homme a failli m'échapper... et j'ai pensé en devenir fou !...

La retraite de Médine fit du bruit dans le monde; plusieurs de ses adorateurs firent une croisade en Palestine, croyant la trouver dans quelque ville sainte du Prophète: nul ne connut son véritable refuge. Le marquis de Candeuil, devenu triste et malheureux, perdit ce vif éclat qu'il m'avait ravi, et je redevins ce que j'étais avant lui. Comme j'étais officiellement reconnu pour le prétendant de la belle fugitive, on m'entoura d'un secourable intérêt, et l'on vanta ma force d'âme. La chanoinesse en radota...

Un jour, j'appris que le capitaine était brusquement parti pour aller rendre visite à sa mère qu'on disait dangereusement malade. La mission maudite que j'avais à remplir me retenait en France, et pendant un an j'ai attendu le retour de notre ennemi, comptant les jours, les heures, tous les instants que son absence dérobait à ma haine. Il revint enfin ! Il y a de cela deux mois; et dès le second soir de son arrivée, je saisis un vain prétexte de galanterie, un mot léger, mais innocent, adressé par lui à l'une de nos danseuses chez la princesse Tzaritzinn, pour lui envoyer un cartel. L'heure et le terrain étaient assignés pour le lendemain, au bois de Saint-Mandé. Je

m'y rendis avec mes témoins; le marquis fit défaut. Je courus à son hôtel... Il était reparti! reparti pour l'Afrique, où il avait sollicité du service.

Mais la Providence est juste et vengeresse. Quinze jours après le départ du capitaine, je fus rappelé par Abd-el-Kader, et c'est à Mostaganem...

— Mahïah m'a raconté ton duel, interrompit l'Abib... Glorieux enfant! pourquoi t'es-tu exposé à mourir, quand tu pouvais enlever vivant cet homme.

— J'avais pour lui trop de haine; je voulais le vaincre loyalement; son mépris m'eût trop fait rougir... Voilà ce que j'ai arraché sur le cœur du maudit... tiens... regarde ce médaillon... Reconnais-tu ce portrait?

— La baronne d'Ulm!!!... Oh! grand Dieu! grand Dieu!

L'Abib, les regards fixés sur le médaillon, semblait abîmé dans ses souvenirs. Sa vue se troubla, et ce fut en tremblant qu'il demanda :

— Médine a-t-elle vu le marquis?

— Elle le verra... Tu lui révèleras ta mystérieuse histoire et si elle persiste dans son amour impur, si elle est assez dégénérée pour ne pas partager nos sentiments; en voyant tomber la tête de ce chrétien, elle subira un juste châtiment. Dans tous les cas, qu'elle aime ou non le capitaine, je me réjouis de la mort qu'il recevra sous ses yeux. Oui... oui... Dieu est grand!

— Et quel est cet autre prisonnier?

— Un homme de rien, ramassé par hasard dans la plaine, et bon à jeter aux schiaouss (1).

— Je vais parler à Médine, sa tendresse ne sera pas

(1) Les schiaouss sont à la fois agents de police et bourreaux; ils portent toujours un yataghan à la ceinture, et un long bâton à la main. Ces deux armes sont leurs insignes.

sourde à ma voix ; et, quelle que soit l'issue de notre entretien, demain la tête de Cardeuil roulera sur le sable du douar...

Mahïah souleva brusquement la portière de la tente et dit :

— Sidi-Ben-Allal arrive...

— A demain, répéta l'Arbi. Le nègre jeta sur ses maîtres un regard consterné.

L'Abib cacha le médaillon de Candeuil sous sa veste, du côté du cœur.

Le kalifat entra sous la tente, et Mahïah laissa retomber la portière assez lentement pour entendre ces mots :

— L'Arbi, mon fils, ma fille est à toi.

XXII

Le baron de l'empire.

L'Arrivée de plusieurs Kaïds, exacts à l'appel de l'Arbi tint les trois chefs en conseil permanent pendant toute la journée et la majeure partie de la nuit; l'Abib occupé, avec son ami, à discuter les plans de la campagne, ne put trouver un moment favorable pour entretenir Médine, ainsi qu'il en avait le projet, et remit forcément au lendemain cette affaire pressante.

Mahïah avait rôdé, jour et nuit, autour de la tente des jeunes filles et de celle de Kadidja; mais la première était fermée par ordre de l'Abib, et la Mauresse s'était obstinément tenue dans la sienne sans même communiquer avec ses esclaves.

Samuël s'était confiné à l'extrémité du douar, dans une mauvaise canonnière (1) française dont on l'avait gratifié, et le marchand juif s'y prélassait dans une douce paresse,

(1) Nos tentes triangulaires se nomment canonnières; on en a beaucoup donné aux tribus soumises.

frémissant à chacun des souvenirs de sa vie aventureuse. Muller se promenait à pas nonchalants, devant les prisonniers, avec une vigilance désespérante, fumant pipe sur pipe, et muette comme un marbre,

Les pauvres captifs, exposés à un lourd soleil, accablés de lassitude, étaient abattus, Jourdain, par un sombre désespoir, le capitaine, par un torrent de pensées qui meurtrissaient à la fois son cœur et son cerveau. Vers dix heures du matin, le lendemain de la scène que nous avons décrite au précédent chapitre, Médine et Aïcha étaient assises côte à côte sur leur lit de repos, et plongées dans l'une de ses longues causeries qui faisaient, seules, le charme de leur monotone existence.

Quoique les deux campagnes furent unies par les liens les plus étroits d'une amitié dévouée ; quoique leurs chagrins furent toujours partagés, et que les plaintes de l'une eussent toujours un bienveillant écho dans l'âme de l'autre, il était aisé de reconnaître, en les voyant, cette triste infirmité de notre nature qui fait que tout être *heureux* ne compâtit que du bout des lèvres au malheur de son meilleur ami. Aïcha est souriante malgré elle ; sa voix n'a plus ce timbre fatigué de la veille ; sur son front pur, rayonne une joie dont elle s'efforce, il est vrai, de modérer les transports, car cette joie frappe au cœur la pauvre Médine, dont la tête est penchée, dont la gaîté s'est envolée, dont les yeux sont en pleurs !

— Médine, ma bonne sœur, dit la fille de Ben-Allal, pourquoi t'abandonner à cet affreux désespoir? Il me semble que tu devrais remercier Dieu et non pas l'accuser : ton ami est là, entr'ouvre notre portière et tu le verras... Certes, tu n'as jamais fait un plus beau rêve... Médine, réponds moi.

— Je donnerais tout mon sang pour que ces prisonniers fussent en liberté ; j'aurais souffert les horreurs du sup-

plice pour qu'ils ne fussent pas tombés au pouvoir de leurs ennemis.

— Mais que peux-tu redouter ? Nos pères sont humains et généreux ; dès que l'Abib connaîtra le secret de ton cœur...

— Jamais !... Il ne le connaîtra jamais ; mon aveu ferait tomber la tête de deux malheureux.

— Peux-tu si mal juger nos parents... Et ton frère ?

— Mon frère !... je me tais... Oh ! c'est affreux !... Qui viendra donc à mon secours ?

— Eh bien ! puisque tu crains d'animer la colère des chefs contre ces deux chrétiens, en faisant une révélation, penses-tu que ton père et le mien résisteront à nos prières.

— Ils ne nous écouteront pas.

— Et si je mettais mon amour au prix de la liberté de ton ami, l'Arbi me repousserait-il ?

— Oui...

— Oh ! Médine, tu fais injure à ton sang, et au plus juste des hommes.

— Mes pressentiments sont infaillibles !... Mais, pardon, mon enfant, pardon !... je trouble ta joie, et je viens mêler à l'éclat de tes beaux jours la sombre tristesse des miens... Reposons-nous sur le Dieu clément, lui seul règlera ma destinée, je n'ai d'espoir qu'en lui ! Revenons à toi ; regarde moi... que tes yeux sont beaux et brillants ! leur mélancolie les pare moins que cette vive lumière qui les anime aujourd'hui. Te voilà donc au comble de tes vœux ?

— Oui, je serais la plus heureuse des femmes si Médine était heureuse...

— Ne t'occupe pas de moi... Ton père t'a-t-il marqué le jour de ton mariage ?

— Il m'a dit, tout bas, que les chefs étant attendus de-

main matin, nous célébrerions le fête aussitôt après leur arrivée.

— Je te disais bien que nous vaincrions cette fière Mauresse... elle doit rugir de dépit sous sa tente, et, si elle savait l'intérêt que j'ai pris à sa défaite, elle viendrait me poignarder de sa main blanche. Ah! si mon pauvre ami n'était pas là, je chanterais comme un gai rossignol.

— Pourquoi n'as-tu pas cherché à voir le prisonnier cette nuit, comme tu en avais l'intention?

— J'ai réfléchi et pensé qu'une fausse démarche pourrait lui attirer un châtiment sévère; et d'ailleurs, j'ai remarqué que notre gardienne, qui nous abandonne ordinairement pendant la nuit, a fait sentinelle jusqu'au lever du soleil : j'ai étouffé tous les élans de mon cœur, et n'ai pas fermé les yeux, prêtant l'oreille à l'horrible bruit des chaînes des prisonniers, et aux ébats du vautour, qui semble veiller sur une proie promise.

— Ma sœur, tu m'as souvent cité ce vieux proverbe français dont les chrétiennes se font gloire : *Ce que femme veut, Dieu le veut.*

— Oui!... Hélas ! ce proverbe est bien menteur.

— Quoique je ne sois qu'une pauvre fille ignorante, je veux qu'il ne soit fait aucun mal à ton ami.

— Tu le veux!... Et par quel moyen le préserveras-tu, si on le condamne?

— Si on le condamne, nous le ferons évader... Nous le sauverons!

Médine attacha ses yeux gonflés de larmes sur le doux visage de sa compagne, lui tendit la main, l'attira sur son sein et le couvrit de baisers, et lui répétant, le cœur ému, troublé, mais ranimé :

— Nous le ferons évader! nous le sauverons!

Ces derniers mots vibraient encore dans la tente, lors-

que l'Abib y entra. S'adressant aussitôt à Aïcha, le vieillard lui dit :

— Ben-Allal, ton glorieux père, t'attend, ma fille ; l'esclave gardienne est à tes ordres.

Aïcha se leva, jeta son voile sur sa tête et sortit.

L'Abib vint s'asseoir près de Médine qui, selon son habitude, le baisa respectueusement. Cette première caresse fut reçue froidement. Les lèvres glacées de la jeune fille avaient effleuré un front brûlant ; et le visage du vieillard était empreint de tristesse et fatigué.

— Tu as quelque chagrin, bon père ?

— Oui, mon enfant, un chagrin affreux !... un chagrin réservé à mes vieux jours par la Providence implacable... Ce chagrin me tuera.

— Te tuera !... mais parle, parle vite ! entouré de tes enfants, servi à genoux par ta fille, glorifié par mon frère, que te manque-t-il ? que puis-je faire... Confie-moi ton secret. Allons, j'écoute, voilà ma tête sur tes genoux, voilà tes mains dans mes cheveux, je suis tout près de ton cœur, et tout près de tes lèvres ; c'est ainsi que tu racontais à ma première enfance les belles histoires qu'elle aimait tant ! j'écoute, bon père, j'écoute...

La charmante fille, épouvantée, avait un moment endormi ses propres douleurs pour se rouler sur les genoux de son vieux père, et baiser ses mains tremblantes.

— Nous avons deux confidences à nous faire, mon enfant, deux confidences que nous avons, je ne sais pourquoi, renfermées jusqu'à ce jour dans nos cœurs. Je veux te donner l'exemple, persuadé que tu aimes assez ton pauvre père pour imiter sa franchise et répondre à l'histoire de sa vie, par l'histoire de la tienne.

— Oui !... murmura faiblement Médine dont le visage devint pâle, et dont les yeux se fermèrent.

— Il y a cinquante ans, reprit l'Abib avec émotion

j'étais en Égypte, et j'étais riche, jeune, brave, ardent. Mon nom courait de bouche en bouche, et les Mamelucks se disputaient l'honneur de marcher sous mon étendard. Tu connais ma première jeunesse... j'abrège mon récit. Lorsque les Français envahirent notre territoire, je les combattis avec tout mon courage, et mon sang coula trois fois pour la guerre sainte. Fait prisonnier dans une rencontre malheureuse, j'eus occasion d'approcher le général dont le seul nom faisait trembler nos déserts; je vis cet homme extraordinaire, je vécus à ses côtés, et, passant bientôt de l'admiration au dévouement, je devins son ami, titre glorieux qu'il donnait à ses compagnons. Bonaparte rentra en France, je l'accompagnai dans ce pays magnifique et maudit, où tout est mensonge, même la gloire, et où je devais trouver la ruine de mon avenir, ruine dont les débris m'entourent encore ici, dans ce dernier refuge de mon impuissante vieillesse! Le héros infatigable dont je suivais la fortune faisait de l'Europe une terre de prodiges, et marchait sur le sol des nations de victoire en triomphe. Consul ou empereur, Bonaparte ou Napoléon, il régnait sur les champs de bataille; c'était le dieu des armées. Cet homme extraordinaire, préoccupé de pensées colossales, n'oubliait cependant pas ses amis, ses serviteurs, ceux qui, chaque jour, donnaient leur sang pour lui. Ayant souvent apprécié mes services, il me tira des rangs subalternes, me décora successivement de la croix de son ordre, du grade de colonel et du titre de baron d'Ulm que je méritai en combattant vaillamment sur les murs de cette ville.

Médine se souleva sur un coude, regarda le beau visage du guerrier, animé par ses souvenirs; et, par un élan plein de grâce et de naturel, elle jeta ses deux bras à son cou en lui disant :

— Bon père, bon père, vous m'aviez caché tout cela!

vous êtes baron du glorieux empereur que j'aime tant, et vous vous taisiez!...

— Le soleil qui se lève dans la pourpre disparaît bientôt sous les nuages, interrompit l'Abib d'un ton morose. Toute jeunesse est fraîche et heureuse! toute fleur s'ouvre avec une goutte de rosée! Bientôt vient l'âge mûr et ses chagrins!... Les plus belles fleurs ne vivent pas un jour! J'étais colonel de cavalerie et baron de l'Empire, lors de la campagne de Russie. Quelques mois avant cette guerre désastreuse, me trouvant à Paris et à la cour splendide de l'empereur, j'y distinguai une jeune fille charmante, et.. Abib s'arrêta un instant, et secouant la tête comme pour se débarrasser d'un souvenir penible, il contiuua... et m'en étant sérieusement épris, je demandai sa main qu'on m'accorda autant pour satisfaire le souverain que pour me plaire. L'empereur signa au contrat, et me dota richement, en reportant ma fortune sur la tête de ma femme, au cas où je viendrais à mourir sans enfants.

J'étais encore dans toute l'ivresse de mon heureux amour, lorsque la guerre fut déclarée. Fidèle à mon protecteur, à mon maître, je partis mieux résolu que jamais à le servir de tout mon zèle.

Il y a des époques fatales dans la vie, qui semblent marquer le terme de nos idées et nous ouvrir, jusqu'au tombeau, une carrière semée de désastres et de déceptions. En mettant les pieds sur la terre ennemie, je tombai dans une embuscade commandée par un jeune général d'origine française, mais dont la famille servait en Russie depuis plusieurs générations. Évacué sur les réserves de l'armée russe, on me fit passer en Sibérie avec tous les compagnons d'infortune que cette guerre malheureuse me donna. Je ne peindrai pas mon affreuse existence dans ces vastes déserts où nous avons laissé tant de cadavres! Le prisonnier ne se plaindra pas de son sort, non... nos

ennemis usaient avec cruauté du droit de la victoire, et le soldat doit accepter sans murmure tous les caprices de sa fortune. Pendant ma captivité, il me fut impossible de recevoir des nouvelles de France, ma femme et mes amis étaient morts pour moi... j'étais mort pour eux. Cette captivité dura quatre ans! quatre ans de labeurs, de fatigues, d'ingrats travaux au service d'un prince dur pour ses esclaves... le prince Tzaritzinn.

— Tzaritzinn! répéta Médine avec surprise.

— C'était l'oncle maternel du général qui m'avait fait prisonnier.

— Et ce général, comment se nommait-il ?

— Je te le dirai... Enfin le jour de la délivrance arriva. Je parvins à m'évader avec Muller, soldat de mon régiment qui avait partagé ma captivité, et dont le dévouement, dans mes rudes épreuves, n'avait jamais faibli. Dieu nous donna les forces et le courage nécessaires à notre entreprise; je pus franchir à pied, avec des alternatives de terreur et de misère, la Russie, la Pologne et la Prusse; et je saluai le sol français, ma nouvelle patrie, avec tout le respect et tout l'amour de ses plus pieux enfants! j'arrivai à Paris fier de mes haillons dont chaque lambeau me faisait gloire! et, le cœur chagrin de la chute de l'empereur, l'âme navrée, je vins frapper à ma porte, pour déposer au foyer domestique le fardeau de mes douleurs, pour consoler ce pauvre cœur meurtri, sur le cœur joyeux d'une épouse adorée!...

Médine écoutait avec anxiété ce récit simple et touchant; ses yeux s'emplissaient de larmes, pendant que la parole grave et solennelle de son père déroulait ce drame saisissant d'une vie si fatalement torturée.

— Je vins frapper à ma porte, reprit l'Abib, et ma porte ne s'ouvrit pas, et le cœur de la compagne que j'avais prise dans la loi chrétienne et dans celle de Moham-

met resta fermé pour le soldat, pour le pauvre prisonnier!... On avait officiellement annoncé ma mort; on avait rempli toutes les formalités légales, et ma femme!... ma femme s'était remariée depuis un an! Tous mes papiers avaient été anéantis; n'étant personnellement inscrit sur aucun acte civil, il me devenait impossible de justifier mon nom, mes titres, ma naissance... on me traita de vagabond, d'aventurier...

— Mais ta femme? ta femme?

— Elle feignit de ne pas me reconaître, elle jura sur l'Évangile que je n'étais pas son mari, et que j'exploitais quelques traits de ressemblance avec le colonel, pour prendre sa place et le titre du baron d'Ulm.

— Horreur! s'écria Médine, horreur!

L'Abib répondit à ce cri généreux par un sourire amer, et continua:

— Les temps étaient changés! les sujets du grand empereur se cachaient et reniaient même leurs services. A force de soins et de peines, je réussis à rassembler quelques amis qui me prêtèrent leurs témoignages, et j'attaquai le mariage de ma femme. Ce fut un procès ruineux, et ceux que ma bourse avait tant de fois obligés, me fermèrent les leurs. La créature indigne, à qui j'avais confié mon nom, l'emporta sur moi; ses défenseurs éloquents me firent condamner... et la France, que j'avais généreusement servie de mon sang et de ma liberté, paya mes vieux travaux avec du mépris, ne me laissant d'autre alternative que la mort, ou les sueurs des plus pauvres ouvriers. L'âme rongée par la honte et la jalousie, je quittai Paris avec Muller, mon fidèle compagnon, et nous nous dirigeâmes sur Marseille. Là, m'embarquant comme matelot à bord d'un bâtiment qui partait pour Alger, je tournai les yeux vers cette ingrate patrie et lui jetai toutes les malédictions de mon cœur ulcéré... Dans mon affreuse

détresse, Dieu me vint en aide; il me reprocha d'avoir abandonné mon berceau, et me fit comprendre que si son courroux m'avait si violemment frappé c'était pour venger l'Égypte de ma trahison. Fort de l'expiation de mon crime, je descendis sur la terre des croyants; et, dès mes premiers pas sur cette terre sainte, tout sembla prospérer au gré de mes ambitions. Fuyant les villes et le monde bruyant, je m'enfonçai, sous le nom de l'Abib, dans les tribus où mon expérience de la guerre me fit un grand nom et releva ma fortune. Séduit par la beauté et la vertu de ta mère, je la pris pour compagne, et son amour me dédommagea des outrages de ma première femme. Mes expéditons et le commerce de mes esclaves m'amassèrent des richesses considérables, et c'est dans la deyrah de mon vieil ami Ben-Allal, ami plus sûr et plus généreux que tous les grands que j'avais fréquentés, que ta mère mit le comble à ma joie en me donnant un fils. A cette naissance bénie succéda la tienne, et ton premier cri dans ce monde me coûta tout un trésor, car ta mère est morte en te donnant le jour.

L'Abib se reposa pendant quelques instants; sa voix tremblait, son cœur battait vivement. Médine prit la tête du vénérable vieillard, la couvrit de baisers, et la mouilla de ses pleurs.

— Vous avez grandi tous les deux à mes côtés, mes enfants, et il a fallu que le mauvais ange, jaloux de mon bonheur, vint encore souiller ma tente de son souffle maudit!

— Eh quoi! pauvre père, as-tu de nouveaux malheurs à m'apprendre?..

Les souvenirs des vieillards sont tenaces, et le temps de leur jeunesse charme toujours leur mémoire! J'avais quitté la France avec rage et désespoir; mais j'en avais rapporté des rêves qui troublaient mon sommeil. Je com-

parais sans cesse la vie européenne à la vie que je mène ; la civilisation à la barbarie ; le monde savant, industriel, élégant, à la famille nomade ; et je me répétais sans relâche, que les Français étaient des êtres privilégiés. Je crus manquer à l'équité paternelle en ne donnant pas à mes enfants cette éducation brillante qui, seule, fait de l'homme le souverain de la création. Ton sort, surtout, m'inquiétait, chère Médine ; je connaissais tout le charme de la vie des chrétiennes, et l'esclavage rés rvé sous la tente aux filles du Prophète. Cédant aux conseils perfides du démon, je fis partir pour Paris, Gaston, à qui j'avais donné ce nom par un reste de sympathie française, et tu le suivis, dès que ton âge le permit. Je voulais vous laisser libres, aussitôt votre éducation terminée, de rentrer au douar, ou de prendre rang dans cette société d'élite où votre fortune assurait votre bonheur. Gaston, ambitieux et fougueux, revint sous ma tente ; Dieu avait mis dans son cœur le levain de ma haine. Son retour versa du beaume dans mon vieux sang et le réchauffa. Quand à toi, j'attendais que ton cœur eut parlé ; et, lors de son dernier voyage ; j'avais donné à ton frère pleins pouvoirs pour te marier, si les mœurs françaises t'eussent captivé.

— Me marier !.. Gaston ! pleins pouvoirs ! s'écria Médine toute bouleversée.

— Ton cœur parla !.. reprit l'Abib d'une voix de plus en plus émue...

— Eh bien !

— J'ai oublié, je crois, de te dire le nom du général qui me fit prisonnier en 1812, et qui épousa la baronne d'Ulm vers la fin de 1814 ?...

Cette qu stion fut faite avec un calme effrayant.

— Je te l'ai demandé... tu ne m'as pas répondu.

— C'était le marquis de Candeuil, ma fille, le marquis de...

Médine poussa un cri étouffé par un soupir, et tomba aux pieds de son père qui la releva et lui dit avec douceur :

— Le marquis de Candeuil !.. le père de ce prisonnier qui est là, enchaîné devant ma tente et qui mourra demain...

— Ah! s'écria de nouveau la malheureuse fille en se traînant sur ses genoux, grâce, mon père, grâce pour lui! grâce!

— Tu l'aimes donc? demanda l'Abib d'une voix indignée, pendant que ses regards exprimaient une sourde colère.

— Oui... oui... je l'aime! mais je ne veux pas qu'il partage mon amour... Sa liberté... oh! mon père, sa liberté... la vie! la vie... à mains jointes... au nom de ma mère!.. de ma pauvre mère!.. ou plutôt, de ton idole, de ton Dieu! au nom de ton empereur.

A ce dernier cri, à cette dernière prière inspirée par l'amour le plus saint, la pauvre fille attacha sur son père ses beaux yeux en larmes; et attendit avec une énergique confiance, le visage immobile, les lèvres entr'ouvertes, les mains suppliantes, la réponse d'où dépendait sa propre vie.

Le vieillard troublé, ému, frappé par le grand nom du génie qu'il adorait, regarda fixement sa fille et baissa subitement les yeux sous la majesté de cette noble et belle créature.

Un moment de silence régna quelque temps sous la tente. L'Abib se leva brusquement.

— Ainsi, tu l'aimes toujours?

— Je renonce à tout, excepté à sa vie..... Grâce! mon père, grâce!

— M'a-t-on fait grâce, à moi?.. D'ailleurs, ce prisonnier appartient à ton frère...

— Il est mort!.. murmura Médine d'une voix éteinte.

Un bruit de pas résonna sur le seuil de la tente, et Mahiah, se présentant humblement, dit à l'Abib :

— Les chefs de l'ouest sont arrivés et te demandent.

L'Abib s'avança vers la portière, Médine se traîna à ses genoux et dit encore :

— Pitié! pitié! il est innocent, lui! innocent de tout crime!

— Vas supplier ton frère, fille dégénérée, répondit le vieillard, et il sortit.

Mahïah était resté près de Médine, il la releva respectueusement, et lui dit :

— Mahïah est l'ami des malheureux.

— Ils le tueront, répondit Médine égarée.

— Ils l'ont condamné... c'est demain qu'il doit mourir; demain matin, pour célébrer le mariage de l'Arbi.

— Sauve-le, sauve-le! Je te donnerai tout ce que je possède, tout, entends-tu?..

Mahïah le sauvera, interrompit le nègre avec une calme assurance.

Médine, entendant ces mots, se sentit défaillir, et s'écria :

— Toi!.. toi! le sauver!... Comment! comment?

— Mahïah le sauvera et ne te demandera rien.

Disant cela, le nègre sortit de la tente, et Médine, vaincue par ses émotions, tomba sans force sur le tapis.

XXIV

Le complot.

En quittant Médine, l'Abib rencontra son fils qui, les bras croisés, le front superbe et l'air radieux, contemplait les deux prisonniers et raillait leur malheur d'un regard triomphant. Prenant son père par la main, l'Arbi le mit en face du capitaine et dit :

— Voilà le baron d'Ulm, voilà le captif du marquis de Candeuil, voilà l'homme envers lequel ta mère a été à la fois ingrate, parjure et barbare ; je suis son fils, et tu dois comprendre ma haine pour tout ton sang. Mohammed a dit : *Sois juste, mais sans pitié pour les ennemis.* Je serai juste et sans pitié pour toi.

— Ma vie t'appartient, répondit le capitaine avec un intrépide dédain ; fais de mon corps ce que tu voudras ; mais n'invoque pas la morale des livres saints. Si ton Dieu t'ordonne d'assouvir ta rage dans mon sang, obéis à ton Dieu sanguinaire : le mien est clément et miséricordieux, et il m'invite à te pardonner. Prisonnier d'un lâche ; je ne dois m'attendre qu'à la haine d'un assassin. Laisse-moi.

Jourdain, effrayé de la froide énergie de son compagnon, mit la main sur sa bouche et lui adressa des regards suppliants, L'Arbi répondit à la noble indignation du capitaine par un sourire plein de fiel et lui dit :

— Je ne lutterai pas d'éloquence avec toi, beau Candeuil ; je sais que ta langue dorée est habile, et je t'abandonne les victoires parfumées du salon et du boudoir; j'ajouterai seulement que tu as mérité la mort, comme chrétien prisonnier de guerre, comme représentant de ta famille odieuse qui nous doit le prix du sang (1), et enfin pour avoir osé porter tes vues sur Médine, ma sœur, qui, demain, au lever du soleil verra tomber ta tête.

— Médine! ta sœur! murmura le capitaine en pâlissant.

— Oui, ma sœur! Elle est-là... près de toi... Tu voudras bien convenir que toute forme de jugement devient inutile entre nous? ainsi, à demain.

l'Abib était resté immobile et silencieux, à la place où son fils l'avait mis. Ses regards égarés s'arrêtaient sans cesse sur le visage de Candeuil qui lui rappelait une femme passionnément aimée au temps de sa verte jeunesse. Jourdain, prenant son calme pour de la pitié, baisait ses genoux et lui adressait des prières qu'il n'écutait pas.

— Ma tête doit te suffire, reprit le capitaine avec douceur et résignation, rachète au moins ton crime par une bonne action. Rends la liberté à ce malheureux qui ne t'a fait aucun mal.

— Tous les chrétiens sont mes ennemis, répondit l'Arbi, Et, entraînant son père, il tourna le dos aux prisonniers,

(1) Les Arabes ont aussi leur *vendetta*, seulement le sang versé peut être payé par de l'argent, et la somme est alors fixée par un kadi.

fit quelques caresses au vautour Yacoub qui s'était posé sur son épaule, et regagna la tente de Ben Allal.

— Eh! que diable! mon cher, dit Candeuil à Jourdain qui pleurait, on ne meurt qu'une fois dans ce monde, et vous étiez condamné à mort dès le premier jour de votre naissance... Allons, vive Dieu! consolez-vous.

— Ah! monsieur le marquis! monsieur le marquis, mourir si jeune!...

— Et si riche, n'est-ce pas! c'est désolant!... Mais vertuchoux, je ne suis ni vieux, ni pauvre, moi.

— Vous êtes solda ...

— C'est un joli métier, qu'en dites-vous?

— Hélas! vous rirez donc toujours, même demain?

— Qui sait!... peut-être.

L'ex-agent de change promena sur son compagnon des regards hébétés; et, secouant la tête, il retomba dans l'abattement le plus profond. Le capitaine se tourna vers la tante de Médine et ne la quitta plus des yeux.

. . . . . .

Quelques chefs de l'Ouest, devançant leurs contingens, étaient arrivés au douar de Ben-Allal, et le Kalifat, aidé de l'Abib et de son fils, faisait les honneurs de sa tente. Pensant justement, que la gravité des questions que traitaient les Kebirs (1)*, les tiendrait longtemps assemblés, et, sachant qu'un grand festin devait succéder au conseil, Mahïah, débarrassé de la surveillance de Muller, toujours convoqué aux délibérations importantes, se glissa dans la tente de Kadidja, qui l'accueillit avec humeur.

— Je ne t'ai pas fait appeler, dit l'impérieuse Mauresse.

— Mahïah est un serviteur zélé, il devine les besoins de ses maîtres.

(1) Les Arabes appellent *kebir* tout homme riche, chef, ou renommé.

— Je n'ai besoin ni de toi, ni de rien ; va-t-en.

Le nègre, fléchissant sur ses genoux, les courba, et, ployant sous lui ses longues jambes, il s'assit tout à son aise. Kadidja décrocha l'un des pistolets de l'Arbi, suspendus à une pouterelle, et, l'armant d'une main ferme, elle répéta résolument :

— T'en iras-tu ?

Mahïah avait suivi tous les mouvements de la Mauresse, et lorsqu'elle l'eût menacé, il dit avec un sang-froid inébranlable :

— Aïch est notre ennemie, je viens t'apporter les révélations du *Djelep*, et t'aider dans tes vengeances !

Abandonnant son arme, Kadidja répondit :

— Le *Djelep* ne peut rien m'enseigner ni rien guérir dans mon cœur, c'est une cérémonie impie pratiquée par ta race, et à laquelle je ne me fie pas.

— Le *Djelep* est saint et savant ! Les possédés d'Eblis, causent avec le démon pendant la nuit, et le sommeil leur révèle tous les mystères de l'avenir.

— Qu'as-tu donc à m'apprendre ?

— Le démon m'a dit, la nuit dernière : « A ton réveil, tu entendras tes maîtres parler d'un grand mariage, ce mariage ne plaît pas au Dieu juste et souverain, il est inique, tu l'empêcheras... »

— Quel est ce mariage ? interrompit la Mauresse troublée, hors d'elle ?...

— Le démon m'a dit : « Après-demain, quand le soleil paraîtra aux sables de l'horizon, l'Arbi parjure à son premier amour, prendra une seconde femme, à la face de Kadidja éplorée... »

— Et cette femme ?..,

— « Kadidja, la belle fiancée du Hachem, arrachée à la paix qui l'attendait à Mostaganem par les faux serments

de son époux, partagera sa couche avec la fille de Ben-Allal, la jeune Aïcha. »

— Le démon a menti, répondit la Mauresse avec une sourde fureur.

Mahïah reprit, sans arrêter à la colère croissante de Kadidja que son regard intelligent n'abandonnait cependant pas.

— A mon réveil, j'ai entendu mes maîtres parler entre eux du grand mariage; ils en ont fixé le jour, et j'ai vu la belle Aïcha sourire au bonheur, comme la fleur à la rosée. Le démon avait dit vrai... Le *Djelep* est savant et terrible!

— Le démon a menti, car Kadidja mourra avant de partager sa couche... Kadidja ne mourra pas seule!...

Abandonnant tout à coup le ton emphatique, le nègre dit vivement à voix basse.

— Veux-tu que nous nous vengions tous les deux?

— De qui?

— Toi de l'Arbi et d'Aïcha, moi d'Aïcha et de l'Arbi,

— Que t'ont-ils fait?

— Que t'importe? je les hais tous les deux... et ta haine doit au moins égaler la mienne.

— Si tu m'as dit la vérité, si ce mariage doit avoir lieu, compte sur moi. Tout ce que la vengeance peut inspirer de fureur et de trahison, de ruse et de dévouement, je l'entreprendrai... Alors, tuer l'Arbi de mes deux mains me semblera indigne de ma colère, et je voudrais inventer des tortures pour son âme comme pour son corps.

— Tu l'as cependant bien aimé! dit le nègre avec une impudente douleur.

— J'ai tout abandonné pour lui! pour lui j'ai subi la malédiction paternelle, et me suis exposée à la juste colère de Kaddour mon fiancé! Pour lui j'ai tenté une évasion qui mettait mon honneur et ma vie en péril. Je devais être privilégiée dans mon cœur!... mais il ne m'a jamais

aimée que par orgueil ; son esprit fougueux a trouvé dans ma vie le sujet d'une aventure, et il a été pour moi ce que sont tous les hommes, égoïstes et bas dans leurs amours... Mahïah mon sang s'allume ! prouve-moi ce que tu es venu m'apprendre, prouve...

— Écoute !...

La musique du Kalifat jeta tout à coup ses notes bruyantes dans le Douar. La mesure vive et pressée signalait une fête solennelle.

— Connais-tu cette fanfare? demanda Mahïah, d'une voix grave et calme...

— C'est le prélude du mariage, répondit Kadidja pâle et défaillante, la veille des unions sacrées, la musique entonne toujours ces chants joyeux.

— Eh bien?

— Tout ce que tu pourras imaginer de terrible et de vengeur, je l'exécuterai.

— Et si je t'ai trompé, reprit Mahïah, tu feras jeter mon cadavre aux chiens ! maintenant prête-moi l'oreille et le cœur, le *Djelep* m'inspire !

Écoute : Le cœur de l'Arbi n'a jamais ressenti les délices de l'amour, autant que les fureurs de la haine. Cet homme est né dans le sein d'un mauvais ange, il est maudit ! Toutes les femmes qu'il a aimées, il ne les a aimées que par caprice, par libertinage, par farfaronnade... c'est un pervers! Aïcha est peut-être la seule créature, pour laquelle il se soit véritablement ému !...

La Mauresse lança au Cafre un regard étincelant de jalousie... Mahïah feignit de ne pas le rencontrer et continua.

— La véritable passion de l'Arbi, c'est la vengeance ; son seul Dieu, c'est la haine... Celui qui arracherait de ses mains l'une de ses victimes, mettrait son désespoir au niveau de sa cruauté... il en mourrait de rage !

— Eh bien? demanda Kadidja étonnée de ce début.

— Eh bien, l'ennemi mortel de l'Arbi et de son père, l'homme qu'ils ont en horreur odieuse est ici, tu le sais?

— Je le sais... je te devine...

— Les chrétiens doivent mourir demain, à l'aurore! leurs têtes doivent orner la fête, et si elles y manquaient, cette musique, infernale aujourd'hui pour ton cœur, cette musique dont les sons célèbrent ta défaite, serait comme un chant de mort pour le traître qui t'outrage... me comprends tu?

— Oui... je suis prête à tout faire... continue?

— Je hais l'Arbi, parce qu'il a tué mon père; plus tard, je t'apprendrai cette lugubre histoire! Je hais Aïcha, parce qu'elle est la fille d'un tyran... Ainsi, je serai sans piétié; imite moi.

— Par ma kebla et les os de ma mère, je serai sans remords et sans lâcheté... Comment faire pour ravir ces misérables chrétiens à la féroce vengeance de l'Arbi?

— Nous avons un troisième ennemi dans la deyrah de Sidi-Ben-Allal... C'est Samuël.

— Quoi! ce *ben-djiffa!*

— Lui-même; c'est lui qui a conseillé l'Arbi et Ben-Allal dans ce mariage; et Aïcha lui a promis une forte récompense, s'il parvenait à te ravir le cœur de ton époux.

— L'infâme! après m'avoir enlevée à Kaddour! l'infâme! Qui t'a donc si bien instruit?

— Le Djelep, d'abord... Samuël ensuite, répondit Mahïah, avec une fourbe effronterie dont son masque noir, immobile et froid ne conservait pas vestige.

Le juif sert donc l'amour impur de l'Arbi; il le sert pour de l'argent; il faut que nous nous vengions de ce chien... le veux-tu?

— Sans doute.

— Samuël peut seul nous aider dans l'évasion que nous

émditons, il faut qu'il soit notre instrument de délivrance, et il faut qu'il subisse le châtiment de notre témérité.

— Ouï... oui... ton génie est infernal.

— Le *Djelep* est saint !... le démon est habile et savant ! Tu sais que les prisonniers sont attachés au poteau par une double chaîne de fer, scellée à leur cou par deux cadenas.

— Oui.

— Cette chaîne, Ben-Allal l'a fournie ; on l'a trouvée dans de vieux bagages qui ont appartenu à l'Arbi, et qu'il avait laissés ici en partant pour la France. Hier, comme je causais avec Samuël, il a eu l'imprudence de me dire qu'il possédait encore dans son trousseau de clés, deux clés qui ouvrent les cadenas, et il ajouta en riant : « Si ces deux hommes étaient des sultans assez riches pour m'enrichir, je pourrais les mettre en liberté... » Les oreilles de Mahïah sont plus fines que celles du chacal, elles ne dorment jamais !

— Méfie-toi des mensonges de Samuël... Cette chaîne lui a-t-elle jamais appartenu ?

— Il l'a vendue à l'Arbi, il y a six ans... et comme les cadenas sont fixés au carcan, le juif les a reconnus... les serrures sont les mêmes que celles de son coffre-fort, et les clés de son coffre-fort ne le quittent jamais... Mahïah lit dans l'esprit des hommes, il est prudent !

— Comment décider Samuël à délivrer les chrétiens ?

— Avec de l'argent.

— Je n'en ai pas assez... Les prisonniers sont pauvres, le juif est cupide.

— Les prisonniers sont riches, ce sont des chefs... ils promettront par écrit tout ce qu'on voudra, j'en réponds...

— Eh bien, concerte-toi avec le juif.

— Non, il se méfierait de moi... Je vais lui dire que tu

le demandes; sois prudente et rusée, offre peu, pour pouvoir donner beaucoup.

— Vas!...

Mahïah se leva brusquement... la portière de la tente, soulevée en dessous, retomba sur Samuël qui s'avança d'un pas humble vers la Mauresse et le salua fusqu'à terre.

Le nègre fit un signe expressif à Kadidja et se retira.

La Mauresse composa son maintien et son visoge, et demanda au juif :

— Que me veux-tu?

— Ayant appris la grande nouvelle, je viens te faire hommage.

— Tu veux parler du mariage de l'Arbi.

— Oui... et je viens t'offrir quelques bijoux que le hasard m'a laissés, afin que ta main généreuse put faire un présent digne de toi à la jeune compagne que Dieu t'envoie.

— Montre..., dit la Mauresse avec une feinte curiosité.

Samuël ouvrit un sac de cuir, et répandit sur le tapis plusieurs bijoux d'or.

— C'est fort beau... combien tout cela vaut-il?

— Beaucoup d'argent, mais tu l'auras presque pour rien, répondit le juif d'un ton patelin ; cinq cents boudjous...pas d'avantage... (1)

Je t'en donnerai mille, à une seule condition.

— Laquelle, demanda Samuël, dont le regard brilla de convoitise.

— Si tu pouvais vendre ton âme, combien la vendrais-tu?

— Tu t'amuses d'un pauvre malheureux, Kadidja.

— Combien?

— Cher! très-cher !... dit Samuël en riant dans sa barbe.

(1) Le boudjou vaut 1 fr. 80 c.

— Enfin ?...

— Le démon pourrait seul me payer.

— Je l'achète.... Et ton corps ?.... quel est son prix ?

— Il vaut plus que l'âme... Prends-tu mes bijoux ?

— Je te les laisse, mais je prends ton âme et ton corps.

Samuël leva sur la Mauresse des yeux stupides ; Krdidja reprit :

— C'est toi qui as corrompu la négresse de Kaddour, chargée de veiller sur moi pendant la nuit de mon enlèvement ; c'est toi qui m'as arrachée de la maison de mon fiancé.

— C'était pour t'obliger, et pour servir l'Arbi.

— Soit ! Le service que tu me rendis, alors, il faut que tu le renouvelles aujourd'hui ; je veux retourner à Mostaganem, je le veux et il le faut.

— Y penses-tu ?... ciel de Jacob ! y penses-tu ?

— Choisis..! ou je te dénonce comme ayant des relations avec les chrétiens, et je te fais pendre ; ou tu me sers, et je t'enrichis ?

— Mais je n'ai jamais trafiqué avec les chrétiens ?

— Qu'importe, je le dirai.

— On ne te croira pas.

— Je le prouverai, chien ! et on me croira... Kadidja appuya sur ces derniers mots avec une hauteur et une fermeté qui consternèrent le malheureux juif ; il connaissais le caractère emporté de la Mauresse, il savait qu'elle était aussi puissante que résolue ; et il ne mettait pas en doute que l'Arbi ne saisît une occasion aussi favorable de régler ses comptes avec lui au moyen d'une corde et d'un poteau.

— Que faut-il donc faire, Kadidja ? tu es le démon.... tu es le démon !....

— L'Arbi m'a trahie, il m'outrage en prenant une seconde femme, et son impudeur effrontée n'a pas encore

osé m'avertir du crime qu'il médite... Cette femme, je la hais! je hais l'Arbi et tout ce qu'il aime, j'aime tout ce qu'il exècre! l'un des deux prisonniers qui attendent la mort dans le douar, est l'ennemi du fils de l'Abib... il faut que ce prisonnier soit délivré cette nuit?...

— Jacob!.... Jacob! Kadidja, tu deviens folle.

— Je le veux... il le faut... Je veux que l'Arbi, au soleil de demain, cherche sa vengeance envolée dans la plaine.

— Et comment feras-tu pour le délivrer?

— Je resterai paisible et joyeuse dans ma tente, prodiguant mes caresses au traître.

— Qui le délivrera pour toi?

— Toi!...

— Moi!... Dieu de Moïse? et par quel moyen?

— Tu me remettras la clef qui ferme le carcan du chrétien?

— Je ne l'ai pas.

— Tu ments... Les clefs de ton coffre ouvrent les deux cadenas... Silence!... Pour ce service combien te faut-il?

— Hélas! hélas! ma langue a trop parlé.... Mahïah m'a perdu!

— Répondras tu?

— Deux cent mille boudjous....

— Vile créature... je t'en donnerai le quart.

— Non....

— Eh bien! va-t-en, tu seras pendu.... Sors d'ici.... Va-t-en.

— Kadidja! par pitié... songe que ma tête paiera mon crime.

— Personne ne sait que tu as ces clefs.

— Deux cents mille boujous?...

— Non.

— Cent cinquante mille ?

— Je vais te dénoncer...

— Eh bien ! cent mille ?

— C'est convenu.

— Où prendras-tu tout cet argent ?

— Le prisonnier lui même te le donnera... tu le connais, il est riche.

— S'il me le promet par écrit, j'accepte, car je sais qu'il est encore plus loyal que riche, mais je ne livrerai la clef que contre sa signature bien en règle.

— Nous sommes d'accord... Mais comment veux-tu que le chrétien puisse écrire ?

Samuël prit à sa ceinture un rouleau en cuivre, contenant quelques roseaux taillés et un encrier ; il tira d'un vieux carnet une feuille de papier, et remit le tout à la Mauresse, en lui disant (1).

— Voilà.

Puis se ravisant, il fouilla dans une autre poche de sa veste, ouvrit un second carnet et prit une feuille de papier timbré, en disant :

— Les chrétiens ne se servent, en France, que de ce papier, il est seul valable devant la loi.... Ne le perds pas... le capitaine écrira dessus... tu le remettras à Mahïah qui, je le devine, est notre complice, et, en échange, je lui donnerai la clef.

— C'est bien, répondit Kadidja, stupéfaite de la prévoyance du marchand, muni de tout son attirail.

Comment feras-tu taire le vautour ?

— Ne t'en occupe pas... à ce soir, laisse-moi... et sois muet, si tu veux vivre...

— Comment pourrais-je parler sans ta volonté ? tu as

(1) Les Arabes ne se servent pas de plumes pour écrire : ils taillent des morceaux de roseaux, avec lesquels ils tracent des caractères d'une netteté généralement très-remarquable.

acheté mon âme et mon corps... Disant cela, Samuël se retira, lentement et à reculons... En franchissant le seuil, dit à la Mauresse :

— Prends-tu mes bijoux, je te les laisse pour quatre cents boudjous ?

— Je les prends.

Le juif vint déposer aux genoux de Kadidja ses riches parures, et sortit.

La Mauresse éparpilla les bijoux sur le tapis, d'un coup de pied dédaigneux et colère. Son pied nu, blanc, délicat, ravissant, semblait fait pour fouler l'or et l'argent.

XXV

La nuit.

Les chefs réunis sous la tente de Ben-Allal, après avoir longuement débattu leur plan d'opérations contre l'armée de Tlemsen qui les menaçait, avaient fait un copieux festin, servi, comme les grands arabes, de moutons entiers (1) rôtis entre deux feux, de terrines et de couscoussou apprêté au jus de viande, et d'excellentes pâtisseries, savamment feuilletées par les femmes.

Pendant ce festin, la musique n'avait pas interrompu ses chants joyeux, et les Arabes de la deyrah avaient dansé avec frénésie, attendant qu'on leur livrât les restes des mets entamés par les kébirs.

Mahïah avait, plus que tout autre, fait preuve d'une joie turbulente; sa légèreté, sa vigueur, sa danse expressive, avaient fait l'admiration de ses maîtres et de ses émules; et il avait affecté dans ses bonds, dans ses gestes, dans ses cabrioles, d'insulter à la misère et aux douleurs

(1) Les Arabes servent les pièces entières, moins la tête qui ne paraît jamais. Cette coutume bizarre est ordonnée par le Koran.

des malheureux prisonniers témoins du bachanal précurseur de leur supplice.

Le Cafre avait revu Cadidja, et connaissait les conditions du juif; il avait reçu et caché, sous son kaban, l'écritoire de Samuël, ainsi que le papier timbré; il avait pu précipitamment faire part à Médine de ses projets pour la nuit; son cœur, avide de vengeance, battait avec force, et le souvenir de sa mère exaltait sa pensée.

Le jour commençait à tomber : le sable de la plaine ne brillait plus; le soleil s'était enfui derrière les montagnes de Tlemsen. Les danseurs et les musiciens s'étant précipités sur les débris du repas des chefs, Mahïah prit une terrine de couscoussou et une gamelle pleine d'eau, et les porta aux prisonniers, en leur criant d'une voix injurieuse :

— Voilà votre dernier souper; demain Yakoub soupera mieux que vous.

Cette saillie atroce, qui faisait allusion aux cadavres réservés au vautour, fit rire aux éclats les Arabes, et ce rire gronda comme un rugissement.

Jourdain baissa la tête et frémit de tout son corps ; Candeuil haussa les épaules avec dédain.

— Mange, prends des forces; il te faudra courir vite et longtemps cette nuit, dit le Cafre à voix basse : ne me regarde pas... baisse les yeux... Courage, courage... Mahïah ne ment jamais.

Puis, faisant un signe au vautour, toujours perché sur son poteau, Mahïah lui tendit un énorme morceau de viande. Yakoub ouvrit ses larges ailes et s'abattit sur les épaules du nègre qui le caressa et entama alors ce singulier monologue, tantôt à voix haute, tantôt à voix basse :

— Yakoub est le fidèle serviteur de l'Arbi (le vénéré) ! Il garde la deyrah de Ben-Allal et surveille les chiens de chrétiens!.. « *Quand la nuit sera bien noire, je porterai au*

capitaine une clef qui ouvre son cadenas. » Pauvre Yakoub, tes griffes attendent deux cadavres; on te les donnera, car tu as faim... « *Médine ordonne au prisonnier de partir s'il ne veut pas la tuer!..* » Yakoub est le roi des airs, Mahïah est son ami. « *J'apporterai au prisonnier tout ce qu'il faut pour promettre, par écrit, deux cent mille francs au juif Samuël; le capitaine écrira.* »

— Et mon compagnon? murmura Candeuil.

— Allons, Yakoub, reprends ta place. J'aurai soin de toi

Le vautour s'envola, tournoya sur le poteau et s'y percha! Le Cafre s'éloigna en jetant de nouvelles injures aux prisonniers, et vint disputer aux Arabes sa part de leur festin.

— M'abandonnerez-vous? monsieur le marquis, dit Jourdain.

— Après tout, mon cher, reprit le capitaine en souriant, ma mort vous empêchera-t-elle de mourir?

— Hélas! hélas! je souffrirai moins, ce me semble, vous avez tant de courage... Sauvez-moi! sauvez-moi!

— Calmez-vous... ne parlez pas si haut... Et puisque vous désirez avoir le cœur d'un soldat, souvenez-vous que ce cœur est toujours généreux; qu'il partage tout, bonne et mauvaise fortune. Je ne sortirai de ce douar qu'avec vous... Mangeons.

— Ah! monsieur de Candeuil, vous êtes un Dieu, vous êtes...

— Laissez donc... je suis un capitaine assez mal équipé pour le quart d'heure.

Les prisonniers mangèrent en se forçant. Jourdain, troublé par l'espoir, accompagné chaque bouchée de effroyables grimaces.

— Eh bien! mon cher camarade, comment trouvez-vous le couscoussou?

— Ne m'en parlez pas!

— Avouez que votre cuisinier était un grannd misérable de ne pas en connaître le secret !..

— Ah ! le digne homme ! je le reprendrai à mon service.

— Vous êtes fou !

— Je vous le promets.

— Regardez donc ce coquin de vautour, monsieur Jourdain, comme il se rengorge ! je crois déjà nous voir dans son ventre...

— Pas de plaisanteries, capitaine... vous êtes diabolique.

— Avouez que nous voici dans une position assez romanesque, et que ce vilain oiseau chauve est un oiseau de mauvais augure... Dieu me pardonne, vous avez peut-être sa préférence...

— Assez... assez, monsieur de Candeuil, j'ai le cœur sur les lèvres.

— A propos, êtes-vous d'avis de donner à Samuël les deux cent mille francs qu'il exige ?

— C'est un peu cher, mais il n'y a pas à marchander avec un juif.

— J'ai envie de rabattre.

— Ne faites pas de ces choses-là ! Peste ! y pensez-vous ? perte d'argent, n'est pas perte d'homme.

— Va pour deux cent mille francs... C'est dur...

— Monsieur le marquis est si riche.

— Hélas ! oui, dit le capitaine en regardant complaisamment ses haillons.

Mahïah s'approcha des prisonniers, et se baissant pour ramasser les vases qu'il avait laissés devant eux, il dit tout bas à Candeuil :

— Ne dors pas cette nuit.

— Je ne veux pas être libre seul, répondit le capitaine sur le même ton... Sauve-nous, si tu veux me sauver.

— Maintenant dormez, chiens s'écria le nègre, les schiaouss vous éveillera demain.

Et il se retira.

Au même moment, Candeuil levant les yeux sur la tente de Médine, aperçut la malheureuse jeune fille qui avait entr'ouvert la portière, et qui, le visage baigné de larmes, joignait les mains vers le captif, avec une expression d'affectueuse douleur. La portière se referma, le prisonnier retomba dans l'abîme que creusait sa pensée. A son tour, le brave soldat pleura.

La nuit gagnait insensiblement. Les ombres s'épaississaient; les enfants de la deyrah rentraient sous leurs tentes; les Arabes tournés vers la *Kabba* achevaient leurs prières, ou donnaient la paille aux chevaux.

Mahïah entra tout à coup dans la canonnière du juif, et le trouva demi-couché, morne et abattu.

— Samuël sera, avant peu, plus riche que le sultan, dit ingénieusement le nègre.

Samuël hocha la tête, et mit un doigt sur sa bouche.

— Mahïah est ton ami; il vient t'apporter une bonne nouvelle... La somme promise sera doublée.

— Vraiment!

— La cupidité releva le front penché du juif.

— Au lieu de délivrer un prisonnier, tu en délivreras deux, au lieu d'une promesse écrite, tu en auras deux.

— J'accepte, hélas! car je m'expose autant pour un de ces chrétiens, que pour les deux ensemble.

— Samuël est sage!.. Ainsi tu me donneras les clefs?

— En échange des deux billets?

— Oui... cherche dans tes fioles, car je sais que tu es médecin... Tu dois avoir encore de cette eau que tu me donnas un jour que j'avais mal aux dents?

— De l'opium!.. Oui, j'en ai... Qu'en veux-tu faire?

— Mahïah a la prudence du serpent... Il sait que ton

eau fait dormir, et il veut endormir les chefs. Il faut cette nuit que les yeux et les oreilles soient fermés.

— Voilà, dit le juif, après avoir pris une petite fiole dans une boîte en ferblanc qui contenait quelques médicaments... Comment feras-tu boire cette liqueur ?

— Dans le café... Faut-il en mettre beaucoup ?

— Tu peux empoisonner toute la deyrah avec ce que contient la fiole. Le quart suffit pour donner à vingt personnes un sommeil profond.

— C'est bien...

Les yeux du Cafre brillèrent d'une joie sauvage.

— Adieu, Samuël, je te reverrai... je te reverrai!.. et il se dirigea vers la tente de Ben-Allal.

Il faisait complétement nuit. Mahïah vint s'asseoir au foyer où se préparait le café des chefs toujours réunis; et, profitant d'une distraction du caouadji (1), il versa une dose copieuse d'opium dans la grande cafetière où bouillonnait le marc, et y ajouta quelques pincées d'une poudre sèche, provenant de l'Achendi (2). Tant que les chefs burent et fumèrent, le nègre continua son manége, modérant les doses avec une rare sagacité.

Vers neuf heures du soir, les kaïdes se retirèrent dans les tentes qu'on leur avait préparées, et l'Arbi sortit de la sienne, le fusil sur l'épaule, accompagné de Muller, également armé. Mahïah jeta un regard de haine et de défiance à son maître, regard qui le suivit au-delà de l'enceinte du douar.

— Tu ne dors donc pas, murmura le Cafre, le poison n'a donc pas d'effet sur toi, maudit!... Puis il appela les schiaouss, ainsi que plusieurs Arabes qui veillaient devant leurs gueitoun (3), et leur fit largesse du reste du café,

(1) Cafetier.
(2) Herbe narcotique.
(3) Tente arabe.

n'en gardant que la valeur de trois tasses. Bientôt le caouadji se coucha près du foyer et s'endormit ; les schiaouss en firent autant... toute la deyrah sembla s'ensevelir dans un silence de mort. Alors le nègre s'approcha des prisonniers, leur remit l'écritoire et le papier, et leur dit :

— Ecrivez tous les deux : je veux vous sauver... promettez autant l'un que l'autre.

Le vautour ouvrit ses ailes, et fit entendre un petit cri rauque, qu'il étouffa bientôt, car le nègre lui tendit un morceau de viande dont il s'était muni.

S'écartant de quelques pas, Mahïah revint au bout de cinq minutes, et reçut les objets qu'il avait confiés aux prisonniers, en leur demandant :

— Est-ce fait!

— Oui, répondit le capitaine, aussi bien que possible ; nous n'y voyons pas.

— Maintenant veillez... Plus un mot!... plus un mot d'ici à demain.

Les levres de Mahïah semblaient étouffer les paroles qu'elles prononçaient ; sa voix glissait dans le vide sans l'ébranler. En quittant les prisonniers, le Cafre se dirigea vers la canonnière de Samuël ; le juif battit le briquet, alluma une petite bougie de cire jaune roulée en orde, lut le billet et le remit au nègre en lui disant :

— C'est bien cela... Je ne veux pas garder ce papier, on pourrait le trouver sur moi, et je serais perdu! Prie Kadidja de le conserver avec soin, on ne la sonpçonnera pas... Voici les deux clés, ajouta-t-il, en ouvrant un anneau de fer, tu me les rapporteras aussitôt qu'elles auront servi... Que le Dieu de Jacob et d'Israël me protège, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.. Adieu! Rends-moi mon encrier... bien... sois prudent.

— Prête-moi ta ceinture, dit le nègre, j'ai lavé la mienne, et mes vêtements trop larges me gênent.

— Prends, et ménages-là.

— Soufflant sur sa bougie, Samuël se jeta sur la natte, où il devait passer la nuit les yeux ouverts.

Mahïah revint au foyer du caouadji, se roula dans son kaban, et bientôt on l'entendit feindre un sommeil bruyant.

Vers onze heures, l'Arbi et Muller, signalés par un cri perçant du vautour, entrèrent dans le douar. L'Arbi s'approcha des prisonniers, les contempla, et, croyant qu'ils dormaient, il dit tout haut :

— Bonne nuit, ca itaine... à demain.

Ces paroles se perdirent dans le silence de la deyrah.

— Cette journée a été fatigante, dit l'Arbi à Muller, les débats soulevés par ces Kaïds stupides m'ont harassé, mes paupières sont lourdes.

— Ma foi, je vous en dirai tout autant, monsieur le baron, répondit le vieux soldat; j'ai du plomb dans les yeux.

— Tout le camp est endormi!...

— La danse les aura fatigués... Au fait, si nous devons marcher demain, il est bon qu'on se repose. J'ai toujours eu pour principe de bien dormir pour bien veiller.

— Je ne veux cependant pas m'endormir de sitôt... Allons demander du café au caoudji.

— Allons...

Poussant rudement Mahïah du pied, l'Arbi lui dit :

— Donne moi une tasse.

Le nègre, feignant de s'éveiller en sursaut, se hâta d'obéir. L'Arbi et Muller vidèrent la cafetière et mâchèrent le marc.

— Décidément, le sommeil triomphe; allons nous coucher.

— C'est mon avis... Tout est tranquille... Yakoub fera le reste.

— Bonsoir.

— Bonne nuit, monsieur le baron.

L'Arbi entra sous la tente de Kadidja, et Muller sous la sienne.

Bientôt les lumières qui éclairaient les deux tentes s'éteignirent.

Mahïah leva la tête au-dessus de ceux qui dormaient à ses côtés, comme le serpent qui prend l'air par-dessus sa broussaille... Une demi-heure se passa dans une attente solennelle. Mahïah, jugeant que le premier sommeil était le plus lourd, se dressa sur ses genoux, puis se leva tout droit, et resta un instant immobile, écoutant les soupirs des hommes et des bêtes, retenant sa propre respiration.

Le Cafre fit un grand pas, et s'arrêta de nouveau!... Son noir visage, ses vêtements sombres se mêlaient aux ombres impénétrables de la nuit. Se mettant en mouvement, avec résolution, Mahïah fit le tour des tentes, écoutant le sommeil de leurs habitants; puis, prenant d'une main la ceinture de Samuël, et de l'autre un énorme morceau de viande adroitement dérobé au repas des chefs, il s'avança vers le vautour, en rampant comme un lézard, et atteignit le pied du poteau, en faisant un appel de langue si léger, si velouté, que l'ouïe sauvage de Yakoub pouvait seule le saisir. L'oiseau de proie étendit ses ailes et les agita, mais avec molesse, en pirouettant sur son poteau.

— Moment terrible!

Le nègre avait à craindre l'un de ces cris rauques et sinistres qui, montant aux nues, aurait mis la deyrah sur pied! Les prisonniers, toujours couchés et immobiles, attachaient des regards fiévreux sur le vautour et leur sauveur. Les yeux de Mahïah étaient flamboyants. Yakoub descendit négligemment du poteau, et se précipita tout à

coup sur la proie que Mahïah lui présentait. Son bec, vigoureux et tranchant, s'enfonça tout entier dans la chair; et, comme il secouait sa tête chauve, dans un spasme de gloutonnerie, le nègre serra si violemment son cou dans ses doigts de fer, que ses propres ongles entamèrent sa peau !

En vain le vautour essaya-t-il de lutter contre la mort, Mahïah, comprimant ses ailes, évitant ses serres frémissantes et furieuses, reçut sa dernière convulsion, et le déposa sans vie au pied du poteau. Alors, arrachant quelques plumes du cou de l'oiseau, il les enferma soigneusement dans les plis de la ceinture de Samuël, et donna aux prisonniers les deux clés.

Les carcans tombèrent sur les genoux des captifs; Mahïah leur fit signe de se lever, et de le suivre. Quelques chiens grognèrent, mais la voix de Mahïah les fit taire.

Pendant que le Cafre exécutait son entreprise généreuse et herdie, la portière de la tente de Médine avait été soulevée, et les deux amies, appuyées l'une sur l'autre, regardaient, en silence, ce drame saisissant.

Lorsque les prisonniers firent un pas derrière Mahïah, Médine tomba à genoux.

Le capitaine passa devant les deux jeunes filles; Médine lui tendit la main.

— Je vous reverrai bientôt, dit Candeuil, en baisant cette main chérie.

— Jamais !...

Et, comprenant que le salut de son ami dépendait de sa prudence, Médine abattit sa portière en prononçant ce mot plein de douleur.

Les prisonniers, suivant leur guide, passèrent devant la canonnière de Samuël, qui touchait à la plaine, et Mahïah, leur montrant la direction du mont Boghera, leur dit :

— Les chrétiens sont là... Fuyez... Dans deux heures, j'allumerai un feu près de la deyrah, si vous y répondez, vous serez hors de poursuite. . Adieu ! capitaine... tu reverras ta mère!... Mahïah n'a plus de mère!... Mahïah est bon, il ne ment jamais.

Tournant le dos à ceux qu'il avait délivrés au prix de sa vie, et se dérobant à leur reconnaissance, le Cafre rentra à pas de loup, dans le douar, déposa les clés et la ceinture du juif dans la canonnière, et vint se coucher près du caouadji.

Tout son corps, alors seulement, trembla d'un frisson fiévreux.

Samuël sortit de sa tente, et, jetant ses deux clés dans la plaine, il se roula de nouveau sur sa natte, en murmurant :

— Quatre cent mille francs ! Dieu est juste !

. . . . . .

Pendant que Mahïah surveille le sommeil de la deyrah, pendant que les heures s'écoulent avec une lenteur poignante pour les trois principaux acteurs de la scène que nous avons décrite, nous suivrons les deux fugitifs dans la course périlleuse qu'ils ont à fournir.

Le capitaine de Candeuil avait fait, pendant quelque temps, la guerre avec la division de Tlemcen, et il connaissait assez bien le pays pour pouvoir s'y diriger malgré l'obscurité. Toutefois, ce ne fut qu'après avoir fait de grands détours et employé toutes les ruses du sauvage, qu'il prit la ligne droite pour courir sur le camp français.

— Avançons, monsieur Jourdain, avançons; vous n'avez pas envie de vous faire reprendre, j'imagine.

— Je suis essoufflé... Vous allez d'un pas !... Me faire reprendre!!! Mes cheveux se dressent à cette seule pensée !

— Ne marchez donc pas dans le sentier!... vraiment, vous avez tout ce qu'il faut pour aller en voiture, mais vous êtes un méchant piéton.

— Que diable! vous me faites passer par toutes les épines de la plaine... Je n'ai plus ni pantalon, ni jambes... Je suis en sang... Ouf!

— J'espère que la leçon vous semble bonne, et que si on vous rattrape en Afrique...

— Je consens à être empallé! interrompit l'ex agent de change, empalé deux fois et coup sur coup!

— Halte!... Écoutons un peu... Mettons l'oreille à terre... Rien de nouveau... Otez vos bottes, monsieur Jourdain.

— Elles sont jolies, mes bottes!... Les cailloux s'y logent à plaisir.

— Très-bien... Ne les laissez pas là, malheureux! tenez-les à la main.

— Voilà une plaisante économie.

— Si..., Coupons le sentier, maintenant... Marchez le plus légèrement possible... Courage!

— Il faudrait avoir la corne d'un buffle, pour voyager à votre guise.

— Voilà plus de deux heures que nous avons quitté le douar, et je ne vois pas le feu de Mahïah...

— J'ai la chair de poule!... Il me semble que l'horizon s'éclaircit là-bas.

— Oui, les étoiles pâlissent à l'Orient, mais le Berger brille encore de tout son éclat. Forcez de jambes, monsieur Jourdain, forcez de jambes!... Nous voici dans les sables.

— Autre agrément! s'écria le garde national.

— Nous sommes heureux d'être au désert... Vous bavardez comme une pie, et à tue-tête!... Chut!

— Qu'est-ce?...

— N'entendez-vous pas?...

— Quoi donc?

— Ce sont des cavaliers... Silence!... Entrez dans cette broussaille... vite...

— Mais ce sont des épines énormes que vos broussailles!!

— Entrez donc, dit le capitaine impatienté. Et, poussant rudement son compagnon, il le cacha entièrement sous des ronces, et se jeta résolument dans un autre fourré.

Alors, les fugitifs entendirent distinctement les pas d'un grand nombre de chevaux qui, froissant l'herbe et les halliers, se dirigeaient vers eux.

. . . . . .

. . . . . .

Après trois heures de mortelle inquiétude et de courageuse patience, Mahïah qui était toujours couché près du caouadji, entendit Muller tousser bruyamment dans sa tente. Le cœur du Cafre battit à rompre sa poitrine; il ferma les yeux instinctivement, et les rouvrit aussitôt, guettant le soldat d'Égypte avec un regard de lynx. Après avoir battu le briquet et allumé sa pipe, Muller sortit de sa tente, s'arrêta sur le seuil, huma l'air tiède et humide de la nuit, croisa les bras sur sa poitrine et commença une promenade nonchalante dans le douar, en se parlant souvent à voix haute.

— J'ai la tête lourde, mordieu!.. ah! bah! tu te fais vieux, Muller... Pendant la campagne de Prusse tu n'as dormi qu'une nuit sur trois!... Maintenant la patraque est en déroute... Vieux soldat, vieille bête!!... Il faut avouer qu'ils ont une singulière façon de se garder dans ce pays; pas une sentinelle!... Pour corps de garde un poteau, et pour chef de poste un vautour! Malgré ça ils dorment tous comme des ivrognes, et on ne les surprend

pas!... Il est vrai qu'ils ne se couchent qu'après avoir visité leur nid dix lieues à la ronde... et que leur silence les protége... Nous allons donc nous donner un *coup de peigne* après demain... Allons, tant mieux! ça fait toujours plaisir... Après tout, je ne suis pas Français, et les Allemands qui me tireront dessus ne sont que des Alsaciens... Ce sont ces deux prisonniers qui me font mal au cœur... M. le baron a ses raisons, et le colonel a les siennes, ça les regarde!... Allons les voir, quoique ça me chiffonne... c'est le capitaine surtout qui me retourne... Pauvre jeune homme! Disant cela, Muller marcha vers le poteau... Mahïah tressaillit.

Un juron des plus énergiques retentit dans le douar, et fut suivi des cris: Debout! debout! alerte! debout! que poussa le vieux soldat.

Le nègre demeura couché et insensible.

Les schiaouss se réveillèrent, en sursaut, on entendit un bruit confus dans toutes les tentes; l'Arbi ne fit qu'un bond hors de la sienne, et courut au poteau, au pied duquel il trouva Muller, qui, venant de ramasser le vautour, semblait douter de sa mort.

L'Arbi jeta une imprécation horrible, sa voix trembla de colère, son âme se chargea de douleur, et il frappa du pied avec furie.

Tous les Arabes accoururent. Mahïah poussa des gémissements lamentables, et déchira ses vêtements. Ben-Allal, l'Abib et les chefs entourèrent l'Arbi; le juif Samuël arriva d'un pas chancelant, et demanda le sujet du tumulte avec une merveilleuse ingénuité. La deyrah s'emplit de vacarme et de rumeur... les chiens grondèrent et hurlèrent; les chevaux hennirent, et les femmes firent éclater leurs cris perçants. L'Abib était en proie à un morne découragement, et frappait sa poitrine avec violence.

A cheval! à cheval! répéta l'Arbi...

Les Arabes se hâtèrent de seller leurs montures, et se répandirent dans la plaine, sans s'attendre les uns les autres. L'Arbi, suivi de quelques chefs et de Muller, marcha droit dans la direction des chrétiens.

Kadidja avait soulevé sa portière, et joui de la douleur de son maître... En le voyant partir, elle poussa un soupir de joie, et dit à Mahïah, qui s'était approché d'elle :

— Sont-ils loin ?

— Je les crois sauvés... Voilà le billet de Samuël... garde-le, ne lui remets pas... l'heure du juif est venue ; il sera notre seconde victime.

— Mais, Aïcha ! quand la frapperons-nous ?

— Mahïah est prudent, il n'oublie rien ! Aïcha t'appartiendra quand je te dirai : « Elle est à toi ! » Ce temps n'est pas éloigné.

Laissant la Mauresse, le Cafre vint trouver Ben-Allal et lui dit à l'oreille :

— Mahïah est possédé du *Djetep*...

— Eh bien ?

— Le *Djelep* est puissant, c'est l'œuvre du démon ; le démon parle aux possédés, le démon m'a parlé.

— Explique-toi ?

— Le démon m'a mis sur les traces du coupable.

— Tu le connais ?

— Hier, en causant avec le juif, j'ai cru deviner dans ses paroles quelque projet de trahison... Il s'occupait beaucoup de son retour à Mostaganem, et prétendait ne vouloir plus faire de commerce, se trouvant assez riche... Frappé de cette confidence, avant de m'endormir, j'ai rôdé autour de la tente du juif, et je l'ai entendu compter de grosses sommes d'argent. Décidé à le surveiller, je me suis couché près du Caouadji ; là, le sommeil a pesé sur mes yeux, et l'esprit m'a visité... J'ai rêvé que Samuël délivrait les prisonniers, et allumait un grand feu sur le

monticule de Yayag, pour signaler à l'armée des chrétiens l'emplacement de la deyrah... J'ai vu les chrétiens répondre au feu du juif maudit... Je me suis débattu dans ce rêve horrible, sous les ongles de Satan, sans pouvoir m'éveiller. Les cris de Muller ont seuls mis mon sommeil en fuite.

— Tu n'es qu'un visionnaire...

— Veux-tu que j'allume le feu ? Si on nous répond, nous lèverons le camp, et remercierons l'ange gardien.

Le kalifat hésita un instant ; puis se décidant tout à coup, il dit :

— Viens !

Mahïah prit un tison au foyer du Caouadji et gravit avec son maître le petit monticule de Yayah. Le feu pétilla bientôt dans les feuilles du lantisque, et s'élança en gerbes vigoureuses, suivant une ligne verticale.

L'horizon resta sombre et chargé de ténèbres... Dix minutes s'écoulèrent, le foyer de Mahïah s'éteignit... Le Cafre sentit son sang se refroidir, son cœur trembla ?

— Tu n'es qu'un fou... Ton *Djelep* est ignorant comme toi, dit Ben-Allal.

Le *Djelep* est savant, Sidi, regarde ?...

Et, montrant le fond de la plaine, du côté de Tlemsen, le nègre désigna, le bras tendu, un jet de flammes qui, grossissant à vue d'œil, éclaira l'horizon comme un incendie.

Le kalifat regarda attentivement ce signal, redescendit dans le douar, se consulta avec l'Abib, et ordonna à ses schiaouss de s'emparer de Samuël.

Pendant que le malheureux juif jurait sur toutes les saintes tribus pour établir son innocence, les esclaves de Ben-Allal et de l'Abib, et les Arabes restés au douar, se mirent à ployer les tentes.

En moins d'une heure, les mulets, les chevaux, les

chameaux étaient chargés des femmes, des vieillards, des enfants, des bagages, et la deyrah entière, ralliée par les chefs et par l'Arbi, Muller et tous les cavaliers, consternés de leurs vaines recherches, prit le sentier du Dachera des Beni-Kiza assigné pour dernier rendez-vous aux contingents en marche.

En ce moment l'étoile du berger, vaincue par l'aube, cacha son diamant dans la nue.

XXV

Le supplice.

Le soleil s'était levé resplendissant. Son disque enflammait les sables, et argentait les gouttes de rosée suspendues aux roseaux des chotts. Une vapeur blanche et brumeuse couvrait encore les lacs, et se déchirait sous les rayons de l'astre majestueux qui montait à l'horizon.

Le dachera des Beni-Kiza était silencieux. Les femmes, les vieillards, les enfants avaient suivi, sous l'escorte de quelques cavaliers, les troupeau qui avaient pris le chemin des gorges du mont Boghera. Il ne restait plus dans le hameau kabile, que les guerriers en état de combattre, la famille de Ben-Allal et celle de son ami. Les gourbis étaient désertes et les chevaux sellés. Les Arabes et les Kabiles portaient tous leurs longs fusils en bandoulière, et sur les mâles visages de ces rudes cavaliers, on ne trouvait qu'une seule expression de courage et de fanatique résignation,

La tente de Ben-Allal était assise près de la gourbi abattue de Zaka. Sur l'emplacement de cette cabane, on

voyait un *marabout* inachevé (1), dont les fondements avaient été posés en l'honneur de la malheureuse veuve du supplicié Mahïah, morte possédée du *Djelep* et *maboula* (folle) (2).

Le pavillon de Médine et d'Aïcha était à quelques centaines de pas plus loin, dans un plan d'olivier. Kadidja logeait avec les deux amies.

La précipitation que les Beni-Kiza avaient mise à prendre les armes, et le tumulte qui avait suivi l'alerte donnée par Ben-Allal, arrivé depuis la veille au soir, avaient interrompu le travail des maçons employés au marabout, et leurs instruments, comme leurs matériaux, étaient restés sur place. Muller avait été envoyé, avec quelques cavaliers, à la découverte, et battait la plaine dès l'aurore. Convoqués par le kalifat, l'Arbi, et l'Abib, tous les chefs venus du sud et de l'est, pendant la nuit, se rendaient à la tente de Ben-Allal ou se groupaient dans les jardins qui l'entouraient. Le juif Samuël, accusé de trahison, allait comparaître devant un tribunal inflexible et terrible !... Les Kabiles et les simples cavaliers se hâtaient d'accourir pour assister à l'œuvre de justice, pour maudire d'une seule voix le condamné, ou pour louer l'équitable clémence de leur chef.

Les schiaouss, armés de leurs longs bâtons blancs, écartaient les plus empressés et maintenaient libre l'espace réservé au pas de la tente.

Dans cette foule impatiente, curieuse et mobile, régnait un silence sinistre, lugubre et respectueux. Ce n'était pas cette cohue populaire qui se tourment et s'inquiète, en

(1) Le marabout est un tombeau destiné à recevoir le corps d'un saint. Ce tombeau est terminé en voûte sphériqne, il est percé d'une porte, et souvent entouré d'un mur carré ou rectangulaire.

(2) Les Arabes ont les fous en vénération.

Europe, lorsqu'elle attend l'issue d'un événement important, ou qui outrage l'humanité en accueillant avec des cris et des éclats, les coupables que la justice livre aux bourreaux. Chez ce peuple, dont l'imagination est cependant si vive, et dont les passions sont si exaltées, il est un sentiment qui domine toute passion, c'est le respect à la dignité et à la sagesse du juge, c'est la silencieuse obéissance à ses arrêts.

. . . . . .

Ben-Allal est sous sa tente, assis entre l'Abib et l'Arbi. Quelques chefs des insoumis et le kaïtlausfan sont rangés en demi-cercle derrière ces trois personnages; Mahïah se tient debout contre le pilier qui soutient la portière flottante tournée vers le soleil levant. Un jeune esclave donne des pipes et du café aux maîtres qui en désirent; tous les fronts sont soucieux; la conversation souvent interrompue, n'est reprise que par de courtes phrases, et ne roule que sur la guerre, sur le chance donné aux chrétiens et sur le retard que mettent dans leur route les derniers contingents attendus.

En écoutant cette conversation, tenue par les hommes les plus éminent sdu parti d'Abd-el-Kader, et par l'élite de la nation, on s'étonne d'entendre avancer les faits les plus contradictoires. L'un annonce que le maréchal a été mis en pleine déroute par Ben-Salem, dans la province de Tittery; d'autres assurent qu'Abd-el-Kader a chassé les chrétiens de Mascara, l'Arbi, renchérissant sur tous, annonce qu'il a vu, en songe, le jeune prince qui commande à Constantine, tomber dans une embuscade tendue par les partisans de l'ancien bey, et qu'il y a laissé sa tête. L'Arbi est marabout, il est inspiré, le doigt de Dieu le touche sans cesse, et la vision n'est pour lui qu'un bienfait du ciel, qu'un avertissement dont chaque croyant doit profiter. Tous ces propos sans fondement, sans proba-

bilité, ont une portée très-étendue sur ces esprits amants du merveilleux ; les âmes s'échauffent sous la parole grave, sentencieuse, et énergique de celui qui se pose comme oracle ou comme témoin des faits qu'il prophétise ou qu'il rapporte ; et le travail intellectuel des Arabes les plus distingués est tellement actif dans *ses étroites limites*, que les mensonges les plus flagrants prennent crédit chez ceux-là même qui les inventent, et deviennent pour eux des vérités.

S'il en est ainsi des chefs et de ceux qui connaissent le mieux les hommes et les affaires du pays, que l'on juge de la crédulité des masses et de l'immense pouvoir de l'homme ingénieux, infatigable et habile qui s'en est fait tout à la fois et le maître et l'idole. C'est à l'aide du courage et du fanatisme, qu'Abd-el-Kader a conquis l'ancienne régence, et que l'émir s'est fait sultan; mais c'est par le mensonge, par l'émission de fausses nouvelles, par d'impudentes prophéties qu'il nous a si longtemps disputé son territoire et sa puissance; il a constamment tenu, et il tient encore en éveil les superstitions et l'imagination des tribus; il provoque un soulèvement dans l'ouest en annonçant à l'improviste notre défaite dans l'est, et il arme les tribus contre nous en interprétant les signes du Koran, selon la circonstance, dans le sens le plus favorables aux projets qu'il médite.

De tout temps l'Afrique, de Tunis aux côtes du Maroc, a été livrée à d'adroits comédiens dont la chute a été aussi rapide que l'élévation. Abd-el-Kader n'a dû l'affermissement de sa puissance qu'à la guerre sainte, dans laquelle son courage l'a servi, mais sans laquelle il n'eût été qu'un homme riche et *taleb* (1).

L'Arbi, aspirant au rôle souverain, jaloux de l'autorité du sultan, doué de toutes les qualités qui font la gloire

(1) Savant et âge.

et la fortune des chefs arabes, doublement pourvu de cette finesse sans laquelle tout aventurier succombe chez ces peuplades turbulentes, et de ce discernement réfléchi qu'on n'acquiert qu'au contact de la civilisation, exploitait avec un rare avantage toutes les formes de l'éloquence, et gouvernait les esprits avec une supériorité qui avait souvent porté ombrage à son maître.

Dans toute circonstance difficile, la parole de l'Arbi était religieusement écoutée ; nul ne savait, aussi bien que lui, colorer son langage, et lui donner ces fougueux élans, ces chaleureux écarts, cette allure prophétique qui saisissaient les auditeurs, et les enchaînaient à sa volonté. Il savait surprendre la crédulité des individus et des masses, il mêlait à son discours les sentences de Mohammed, et, tantôt guerrier, tantôt derviche, il se modérait toujours assez pour caresser les passions de son auditoire, pour encenser et vénérer la vieillesse, pour exhorter les jeunes, pour stimuler et pousser en avant les guerriers que son bras conduisait vaillamment à la bataille.

C'était un inspiré, un illuminé! on ne discutait pas avec lui. Sa bouche était sacrée, son corps invulnérable ; et, quelles que fussent ses proclamations, ses prophéties, ses promesses, il était cru sur parole.

L'Arbi, furieux de l'évasion de ses prisonniers et de la trahison de Samuël, avait résolu la mort du malheureux juif; il s'apprêtait à faire un exemple et à offrir le châtiment du coupable comme une vengeance céleste, afin d'émouvoir les guerriers disposés à mourir pour la cause du vrai Dieu et pour la terre des Croyants. Au fond du cœur, le fils de l'Abib n'avait cependant qu'une pensée de haine personnelle ! Trompé dans sa rage prête à fondre sur le capitaine de Candeuil, il la faisait retomber sur une tête indigne.

Quand le tigre affamé laisse échapper sa proie, il se

jette avec furie sur la première victime qu'il rencontre, ses appétits ne veulent que du sang.

Ben-Allal se leva, et, suivi de l'Abib, de l'Arbi, ainsi que de tous les chefs, il sortit de sa tente, se dirigea vers le marabout, et vint s'asseoir sur un tapis qu'on avait étendu au pied du dattier qui ombrageait la tombe de Zaka.

Mahïah se plaça derrière le kalifat, et comme ses genoux tremblaient, ainsi que tous ses membres agités par un frisson nerveux, il s'appuya contre le dattier.

L'Abib se mit à la droite de Ben-Allal, le Kaïtlausfan se plaça à sa gauche; l'Arbi trop saint pour oublier les devoirs de la piété filiale, se tint un peu en arrière de son père, et roula les grains de son chapelet entre ses doigts.

Les chefs des contingents, au nombre de vingt, étaient rangés en demi-cercle, derrière le kalifat, et c'était un spectacle imposant, digne de la majesté biblique, que celui de ce lit de justice tenu par un vieillard environné de guerriers au front découvert et belliqueux aux formes athlétiques, au costume uniforme et grave.

Un sourd frémissement parcourut l'assemblée; les têtes se détournèrent, et la foule s'ouvrit pour laisser passer Samuël qui s'avança à petits pas, sous l'escorte vigilante de deux schiaouss.

Le juif marchait les yeux baissés, et il parut devant le terrible tribunal, sans oser affronter les regards empressés de son entourage.

Arrivés à deux pas de Ben-Allal, les schiaouss appliquèrent leurs larges mains sur les épaules du juif, et le contraignirent, sans peine, à tomber sur ses genoux; puis, l'abandonnant dans cette position, ils se mirent à l'écart, et maintinrent les curieux, à l'aide de leurs bâtons souvent sévères.

Samuël avait les mains liées derrière le dos! il fit un effort sur lui-même, et, relevant tout à coup la tête, il adressa au kalifat un regard morne, effrayé, suppliant. Ce regard s'attacha sur l'Arbi, comme celui du mendiant mourant de faim, et s'aventura dans la foule pour quêter partout un peu de compassion. Tous les visages étaient froids, immobiles, implacables! L'Abib et l'Arbi, le kalifat et les chefs semblèrent ne pas comprendre la supplication de l'accusé et ne s'y arrêtèrent pas. Le malheureux Samuël ne rencontra, dans sa recherche, qu'une physionomie moins impassible que les autres; mais il crut y lire son arrêt de mort : les yeux de Mahïah s'étaient ouverts sur le juif pour ne plus le quitter; une sorte de joie sauvage brillait dans les prunelles du nègre... Samuël épouvanté, atterré, sentit sa vue se troubler; deux grosses larmes sillonnèrent ses joues.

Voyant ces pleurs, les chefs firent, à la fois, un geste d'impatience, et, profitant de la courte rumeur qui lui succéda, le fils de Zaka cacha son visage dans ses deux mains, et déroba à la foule un sourire féroce et hideux.

Le kalifat Ben-Allal-Ben-Adji se leva : les derniers chuchottements de l'assemblée moururent à l'instant même; on n'entendit plus que le jeu de la brise dans les feuilles de l'oasis, et le hennissement de quelques chevaux impatients de leurs entraves.

La haute taille du vieillard s'élevait majestueusement à l'ombre du dattier, dont les fleurs jonchaient la terre; sa tête vénérable dépassait toutes les têtes; et sa longue barbe, aussi blanche que le lin de son turban, et son front sévère, et sa pose et sa gravité, lui donnaient la majesté magnifique des pères et des rois de la sainte Écriture.

— O musulmans, dit-il d'une voix solennelle, il est écrit dans le livre de Dieu : *Ceux qui achètent la vie de*

ce monde au prix de la vie future; le châtiment ne sera point adouci pour eux, et ils n'auront aucun secours.

La parole du Prophète est juste et équitable, elle veut qu'on lui obéisse sur la terre pour être loué dans le ciel, et elle nous ordonne à nous, chef du peuple d'Omar et d'Ali, de juger les actions de nos serviteurs afin de commencer ici-bas, l'œuvre de châtiment ou de récompense.

Mohammed a écrit sous le souffle du Dieu vivant! *Vous trouverez des hommes qui chercheront à gagner également votre confiance et celle de leur nation. Chaque fois qu'ils tremperont dans la sédition et la trahison, ils seront défaits. Saisissez-les, et mettez-les à mort partout où vous les trouverez. Nous vous donnons sur eux un pouvoir absolu.*

Samuël tressaillit; sa tête s'affaissa sur sa poitrine, son visage devint livide!

— Le peuple de Dieu est humain, ses chefs sont justes et intègres, avant de frapper ils veulent juger. Samuël, fils d'Israël et fils maudit, tu vas répondre à mes questions pour te blanchir ou avouer ton crime. Dieu entend tout, il est savant et sage!

En achevant ces mots, Ben Allal étendit la main sur la foule pour commander le silence et se rasseyant, il dit :

— Tu es accusé d'avoir entretenu des relations avec les chrétiens, et d'avoir employé ces relations au service des infidèles? Est-ce vrai?

Le juif essaya de répondre, mais sa langue glacée d'effroi ne put articuler une seule parole.

— Tu es accusé d'avoir convenu d'un signe avec les infidèles pour trahir tes hôtes, et les plus zélés partisans de la guerre sainte? Est-ce vrai?

— Je n'ai jamais fait aucun signal aux chrétiens, balbultia Samuël.

— Dieu qui m'a mis sur la voie de tes trahisons m'a permis de les déjouer, et le signal que tu devais faire, je l'ai fait pour toi, on y a répondu.

— Par Jacob et Moïse je suis innocent de tous ces crimes. Quel est ce signal? s'écria le juif, pendant qu'un rayon d'espoir illuminait son visage consterné, j'ignore ce que tu me reproches.

Se voyant accusé d'un acte dont il n'était pas coupable, le malheureux espérait prouver son innocence sur tous les points, en combattant victorieusement une calomnie.

— Hier, dans la nuit, je me suis rendu sur le monticule de Yayah, et j'ai mis le feu aux broussailles qui le couvrent... Veux-tu que j'en dise davantage.

— Parle, tu es prudent et juste, tu ne voudras pas frapper l'innocent, je ne comprends rien à tes accusations?

Le front de Ben-Allal se couvrit d'un nuage, et ses traits prirent une expression de mépris sévère. L'assurance de Samuël, la vivacité et la simplicité de sa réponse avaient produit une sensation favorable à sa cause.

Chez les Arabes; comme chez les peuples barbares, l'audace est le premier des mérites, et la résignation est la première vertu; tout homme qui affronte la mort dans le combat, ou qui la brave au supplice, se couvre de gloire, ou s'attire, fut-il criminel, la pitié de ses propres bourreaux. Aussi voit-on les prisonniers de guerre attendre et recevoir le coup mortel avec une stoïque intrépidité, lorsque les tribus en viennent aux mains dans ces sanglantes représailles qui occupent sans cesse leur courage.

Les premiers prisonniers que nous avons faits en Algérie, étaient fort surpris de notre humanité, et lorsqu'on les amenait devant le général, ils croyaient tous marcher

au supplice, et cherchaient des yeux, avec calme et dignité, le schiaouss qui devait les décapiter.

Samuël, tremblant et agenouillé, s'était avili devant ces guerriers prêts à mourir eux-mêmes; son assurance et l'éclair d'énergie qui l'échauffa tout à coup, changèrent le mépris général en intérêt. La foule, partagée entre la pitié pour l'accusé et la vénération pour l'accusateur, attendit la réponse de Ben-Allal.

— J'ai mis le feu aux broussailles de la colline de Yayah, et les flammes avaient à peine éclairé la nuit, que, du côté des chrétiens, d'autres flammes m'ont répondu.

— Je ne suis pas le maître de la plaine et je n'y peux rien ordonner; de même que tu as allumé un feu sans m'en prévenir, les chrétiens peuvent en avoir fait un autre à mon insu... dans quelle intention aurais-je donné ce signal ?

Cette question, faite d'une voix ferme, confirma le sentiment de la masse toujours silencieuse.

— Tu abuses de ma patience! aussi, ton châtiment sera-t-il mesuré sur ton impudence. Tu as fait ce signal pour indiquer le lieu où campait ma Deyrah, ou plutôt pour annoncer aux prisonniers évadés, que je n'avais pas levé ma tente.

— Qui peut prouver une pareille calomnie ? Si mes projets étaient aussi coupables, à qui les aurais je confié?.... Où est celui qui soutiendra ton accusation?

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix qui s'éteignit par degrés ; l'Arbi avait fait signe à Mahïah d'approcher, et le jeune nègre s'élança d'un seul bond sur le terrain où le juif était à genoux, le prit par un bras, le souleva, et, posant une main sur son cœur, il le regarda face à face.....

Troublé, fasciné par ce regard de lynx, le malheureux

accusé perdit toute contenance, et se sentit prêt à défaillir.

— Oses-tu bien démentir notre seigneur Ben-Allal, juif impur! essaie de lever ton front à la hauteur du mien, ne tremble pas comme le roseau des chotts, et puisque tes crimes méritent la mort, meurs au moins comme un homme, et non comme un chien !

A cette apostrophe violente, un sourire de satisfaction courut sur les lèvres de tous les spectateurs; les seuls visages de l'Abib et de l'Arbi demeurèrent impassibles.

— Que t'ai je fait? répondit Samuël avec un pénible effort.

— Que peut me faire une vile créature telle que toi ! Je ne porte à ta charge aucune plainte personnelle; mais sache que Mahïah est l'ami d'*Eblis* (1); sache que le *Djelep* a éclairé mes esprits, et que la science de l'avenir m'est acquise. Je devine tout ce qu'une âme damnée, comme la tienne, peut entreprendre, et je connais tes mauvaises pensées au moment même où elles naissent dans ton cerveau et germent dans ton cœur. Tu avais promis aux prisonniers chrétiens de leur signaler la position de la Deyrah de Sid-Ben Allal. L'ange m'a révélé cette trahison, et comme je doutais d'une si noire perfidie, comme je ne pouvais croire que l'hôte d'une famille aussi sainte, et l'esclave de maîtres si généreux, put payer tant de bienfaits par tant d'ingratitude; je me suis traité de visionnaire, et j'ai dédaigné les premiers avis du démon : alors, le démon m'a pris sur ses aîles et m'a conduit sous ta tente; là, j'ai entendu les discours infâmes que tu faisais à ta conscience avec laquelle tu marchandais comme un vil usurier! là, je t'ai entendu de mes deux oreilles, compter à haute voix et avec avidité, les sommes d'argent

(1) Le démon, ou mauvais ange.

qui t'ont été promises ! là, je t'ai entendu dire, te croyant seul avec ton ombre, que ta fortune était à jamais faite, par cette double trahison de l'évasion des prisonniers, et de la ruine des grands chefs amis et serviteurs du sultan ! c'est de là que, suivant tes traces, je t'ai vu marcher à petits pas sur le vautour Yakoub, le caresser, tenter sa faim et l'étouffer avec ta ceinture...

— Tu mens... s'écria Samuël frappé d'épouvante... tu mens !...

— Le démon ne ment que pour séduire la vertu, mais tu lui appartiens comme moi; et il m'ordonne de te précipiter aux pieds du zakoum (1)... Laisse-moi parler... Après avoir tué le vautour, sentinelle vigilante de la Deyrah, tu t'es approché des prisonniers, et tu as ouvert leurs carcans avec les clefs de ton coffre-fort... Est-ce vrai ?

— Tu mens... tu mens... murmura le malheureux, et, s'échappant des mains de Mahïah il tomba sur ses genoux, et fondit en larmes.

— Pourquoi, si tu as été témoin de ces crimes, ne les as-tu pas arrêtés ; pourquoi as-tu attendu l'évasion des prisonniers pour en parler ?

— Mon esprit seul était avec toi, *Eblis* ne m'a pas permis d'assister en chair et en os, à tes horribles ébats; il t'a laissé vider la coupe du mal, et m'a appelé en témoignage.

— Tout ce que tu dis est fabuleux, personne ne te croira ; tu n'es qu'un esclave, tu n'as pas la puissance de Dieu.

— *Djelep* est un saint mystère, maudit celui qui n'y croit pas, il boira de l'*eau bouillante* (2). Puisqu'il te faut

(1) *Elzakoum*, c'est l'arbre de l'enfer auquel sont attachés les réprouvés. (Koran).

(2) C'est l'un des châtiments éternels annoncés par le Koran.

des preuves, je prie Sidi-Ben-Allal de faire venir un témoin dont la seule vue te fera trembler...

— Je le désire, interrompit Samuël, qui voulait reculer autant que possible l'instant de son arrêt.

Mahïah se recueillit, leva les yeux au ciel, frappa son cœur et son front, et dit d'une voix sentencieuse en se tournant vers l'Arbi :

— L'ange déchu me révèle, en ce moment, que ton épouse Kadidja (Dieu la chérit) pourra, si elle y consent, nous fournir toutes les lumières dont la justice de notre illustre chef veut s'éclairer. J'ai remis à Kadidja un témoignage qu'on ne peut nier.

— Elle est ici, qu'elle vienne! répondit l'Arbi; pourvu que son visage reste voilé, Dieu autorise, parmi nous, sa présence.

Le jeune esclave, attentif aux ordres de Ben-Allal, se rendit à la tente de Médine pour y demander Kadidja.

Samuël reprit courage; il était sûr de la discrétion de la Mauresse qu'il avait servie, à prix d'or, il est vrai, mais qui avait partagé son crime.

Les spectateurs, voyant de nouveau ce bel air d'assurance, témoignèrent leur étonnement par une légère rumeur, et le juif leva les yeux avec audace sur ses juges et sur Mahïah, en se redressant de toute sa taille.

Le kalifat, surpris de tant d'effronterie, écouta un moment sa voix intérieure, et sembla pencher vers le doute et la clémence.

Les révélations du nègre avaient produit une sensation profonde sur les Kabiles qui, plongés dans les ténèbres du fanatisme et de la superstition, acceptent, avec une sorte de terreur, toutes les fables où les démons jouent quelque rôle.

Ils attendirent donc, impatiemment, la venue du témoin appelé par le possédé du *Djelep*.

Kadidja, conduite par le jeune esclave, sortit de la tente de Médine et d'Aïcha et s'arrêta à la droite de l'accusé. Elle était vêtue, comme d'habitude, avec somptuosité; sa robe de brocart et d'argent traînait à terre, et enveloppait ses pieds blancs à demi-couverts, déjà, par des babouches d'enfant. Le taklila (1) de la Mauresse cachait son visage et ses épaules; de ses deux mains elle tenait les pans du voile, et les maintenait avec soin sur son front.

Mahïah recula de trois pas; et Samuël, profitant de la distraction causée par l'arrivée du témoin, lui glissa ces mots rapides :

— Je n'ai d'espoir qu'en toi, sauve-moi ou je t'avoue pour complice?

— Kadidja, dit Ben-Allal, tu es appelée en témoignage pour ou contre l'homme qui est devant nous. Nous t'écoutons.

— Parle, au nom de la vérité, et à la gloire de Dieu, ajouta l'Arbi.

La voix de Kadidja fit entendre ce timbre frais et pur qui charmait toute oreille.

— Samuël est un maudit, *il mordra le revers de sa main au jour dermier* (2).

Le juif frissonna de tout son corps, ses lèvres se contractèrent, une sueur froide inonda son front. La Mauresse reprit :

— Samuël a trahi le Dieu de l'Islam, et trafiqué avec un chrétien. Samuël a tué le vautour Yakoub. Samuël a délivré les prisonniers et leur a montré le chemin du camp des infidèles; Samuël a médité la ruine et la mort des guerrriers du Dieu vivant, seul et souverain!

Après cette accusation, la Mauresse fière et hautaine se

(1) Taklila, voile.

(2) Châtiment réservé aux juifs par le koran.

tourna vers le juif, et, entr'ouvrant son taklila., elle arrêta sur lui un œil plein de colère. Les chefs et les cavaliers ne purent contenir un mouvement d'horreur et de dégoût pour le criminel ; les trois chefs demeurèrent froids et calmes. L'Abib était toujours plongé dans ses sombres méditations.

— C'est ainsi que je punis ceux qui ne me servent pas, dit vivement Kadidja de manière à n'être entendue que du juif.

— Grâce, murmura le malheureux, grâce !..

— Tu mourras, chien ! interrompit la Mauresse à haute voix.

— Peux-tu appuyer tes paroles de quelques signes ? demanda le kalifat.

Kadidja garda un moment le silence ; puis, s'avançant vivement vers l'Arbi, elle lui remit un billet ployé en quatre, et lui dit :

— Lis ?

L'Arbi ouvrit le billet, et, se tournant vers le kalifat et son père :

— C'est le cachet (1) du prisonnier Candeuil.

— Lis ? répéta Ben-Allal.

L'Arbi fit à haute voix la traduction de l'écrit :

« Je reconnais devoir au juif Samuël de Mostaganem, la somme de deux cent mille francs qu'il m'a prêtés. Signé, capitaine de Candeuil, 10 juillet 1844. »

« Je reconnnais devoir au juif Samuël de Mostaganem, la somme de deux cent mille francs qu'il m'a prêtés. Signé, Jourdain, 10 juillet 1844. »

Samuël demeura comme pétrifié. Sa langue immobile et muette, ne put articuler aucun son.

(1) Cachet est ici pour signature.

— Comment ce papier est-il entre tes mains, Kadidja? demanda Ben-Allal.

— Maïah qui l'a ramassé devant la tente de Samuël, au moment où nous avons levé le camp, me l'a donné.

— Pourquoi ne l'as-tu pas remis plutôt à l'Arbi, ton époux et maître.

— J'en ignorais le contenu, ne connaissant pas l'écriture et le langage des chrétiens. C'est Médine qui m'en a fait la lecture, il n'y a qu'un instant

Mahïah s'approcha de Samuël, défit la ceinture qui serait sa taille, la déroula, montra au kalifat quelques plumes de vautour arrêtées dans la soie, et dit avec emphase :

— Mahïah est un vrai croyant, il ne sait pas mentir.

Les Kabiles ne purent retenir un cri de surprise qui gronda dans cette foule attentive, et s'éteignit tout à coup. Ben-Allal prit la parole :

— Tu es un fidèle serviteur, l'ange qui écrit tes bonnes actions les lira au jour des rétributions. Kadidja, retourne vers tes sœurs, tu es une fille du Seigneur.

— Mahïah et Kadidja sont mes complices ? s'écria le juif, ce sont eux qui...

—Silence, interrompit avec colère, le kalifat, et il se leva.

Toutes les têtes se redressèrent pour écouter la sentence qu'il allait prononcer.

Le Prophète a dit : *Terrible sera la fin de ceux qui commettent de mauvaises actions.* Juif Samuël, homme sans cœur et cupide, âme réprouvée, tu as couru toi-même à ta perte, et je te déclare coupable de tous les crimes qu'on te reproche; je te délivre à la merci de l'Arbi, le saint et le vaillant, afin qu'il te traite sans pardon et à son gré.

Ben-Allal se tourna vers le marabout et lui dit en se rasseyant :

— Ordonne!

— Les prisonniers que j'avais faits au prix de mon sang

et de ma vie, appartenant à mon père vénéré, plus qu'à moi, je lui cède, s'il le désire, le choix du châtiment.

— Fais?.. répondit l'Abib, qui dans ces longs débats, s'était presque isolé.

L'Arbi se leva à son tour :

— J'ordonne, et c'est la voix du Dieu terrible et outragé qui parle par ma bouche, j'ordonne que le marabout de la sorcière Zaka soit achevé, et que ce misérable, ce *Ben-Djiffa*, traître et pervers, y soit enseveli, sa chair, ses os, son sang et son cœur de boue mêlés à la pierre et au mortier de la muraille.

Une rumeur approbative accompagne cet arrêt sinistre.

— Le malheureux Samuël tomba la face contre terre, et se roula, dans la poussière, avec des cris désepérés.

Sur un geste de Ben-Allal, les deux schiaouss s'emparèrent du condamné et le dépouillèrent de ses vêtements.

Samuël, ranimé par la peur se défendit avec furie; il mordit les mains des bourreaux, enfonça ses ongles dans leur chair, et poussa des gémissements lamentables. Mais les chiaouss, vigoureux et habiles dans leur métier, ne s'arrêtèrent pas à cet accès de rage inutile; le turban, la veste, *le zerwal* et la chemise du juif tombèrent en lambeaux sous leur doigts, et le malheureux condamné fut exposé dans une nudité hideuse, aux regards irrités d'une foule avide d'émotions.

Mahïah, aussitôt l'arrêt prononcé, avait disparu; au moment où le dernier lambeau des vêtements de Samuël tombait, il revint portant deux lourdes poutrelles de la gourbi de Zaka qu'il avait liées en croix.

— Où sont les maçons, demanda l'Arbi?

Chacun se retourna, parmi les assistants, pour chercher ceux qu'on demandait.

Quatre Kabiles se détachèrent d'un groupe, et se débarrassèrent de leurs burnous.

— Maître, dit Mahïah, si tu veux m'employer pour hâter l'exécution de ta volonté, je sais bâtir une maison.

— Dépêche-toi.

Le nègre bondit comme un daim au milieu des bruyères, et, s'armant d'une truelle, il descendit dans le fossé creusé par les fondations de l'enceinte du marabout. Les chiaouss traînèrent le juif dans le fossé et y plantèrent la croix, l'appuyant à un pan de muraille inachevé. Le courage de Samuël était épuisé : ce courage n'ayant d'origine que dans les forces physiques, l'abandonna bientôt, et comme l'âme était avilie, flétrie par de bas sentiments, elle n'imprima au corps aucune énergie, et le laissa dans un abattement morne et stupide, jusqu'au moment où la douleur attaquant les nerfs, devait encore réveiller cette malheureuse victime d'une condamnation barbare.

La croix ayant été solidement fixée en terre, et assujétie à la muraille, les chiaouss, aidés de Mahïah, placèrent le juif sur ses pieds, et l'attachèrent aux deux poutrelles avec des cordes dont les nœuds pénétrèrent dans les chairs du patient et les couvrirent de sang.

Samuël ne faisait plus entendre que des plaintes sourdes et des prières balbutiées.

Les maçons se mirent en œuvre en toute hâte, et les schiaouss, s'écartant de quelques pas, maintinrent les curieux qui se pressaient autour des ouvriers.

Mahïah posa la première pierre sur les pieds du supplicié, qui poussa un cri lamentable, bientôt couvert par des sanglots. Le nègre, en touchant la peau du juif, murmura tout bas en langage Cafre :

— Les Boushuanas sont vengés! le roi Gaïka est vengé? la pauvre Zaka est vengée! les os de ma mère dansent là dans son tombeau! Le *Djelep* est saint! gloire au *Djelep!*

Et, dans son implacable vengeance, le fils de Zaka s'encourageait au travail, faisant hommage des douleurs et

des soupirs de sa victime aux larmes que sa mère avait versées et aux douleurs qui l'avaient tuée.

Le kalifat, l'Abib et l'Arbi suivaient silencieusement les progrès des maçons; les chefs, rangés en cercle autour du dattier, ne quittaient pas des yeux les contractions du patient. C'était un spectacle hideux et plein de terreur, que de voir tous ces hommes assister, froids et mornes, à ce supplice sans nom.

La muraille s'élevait lentement, malgré l'activité des travailleurs; et, peu à peu, pouce par pouce, le corps vivant du juif disparaissait sous des couches de mortier et sous des quartiers de pierre! Les larmes du condamné coulaient dans sa tombe et servaient à la cimenter! ses membres épuisés, tentaient en vain de renverser par des soubresauts, leur pesante enveloppe; ses efforts ne produisaient que de légères convulsions dont son lit de douleurs était à peine agité! Parmi les spectateurs, nul ne semblait être ému; la curiosité tenait seule les âmes en émoi, personne ne donnait une larme, une plainte, une pitié, un regret à cet homme, fait à l'image de Dieu, expirant sur la croix.

Dans la croyance fatale du peuple arabe, Samuë mourait comme il devait mourir; sa dernière heure avait sonné, et les arrêts des chefs n'étaient que leur obéissance à l'arrêt du maître suprême qui fixe, dès le berceau, la destinée des humains.

— Les chrétiens n'auraient pas jugé, condamné et mis à mort ce misérable en un jour, dit Ben-Allal, s'adressant à l'Abib et à son fils.

— Les chrétiens auraient mis huit jours à juger et huit jours à exécuter, répondit l'Arbi.

— Les chrétiens sont aveugles et ont du temps à perdre!.. les justices les plus promptes sont toujours les meilleures; le juge ne se laisse influencer par personne

et par rien; il sonde sa conscience et consulte sa raison! L'évidence du calme et celle de l'innocence se montrent vite au front de l'accusé. Pourquoi faire languir l'innocent ou le coupable par l'attente d'une sentence qu'Allal prononce toujours avant l'homme?

— Les chrétiens font métier de tout, interrompit l'Abib; ils ont des conseils permanents établis pour juger les différents et les crimes; ces conseils font grand bruit de leur importance et entravent la justice, sous prétexte de la rendre plus équitable. En France tout porte fruit, et l'arrêt qui fait tomber la tête d'un assassin, fait vivre plusieurs familles!

L'Abib parlait avec amertume, Ben-Allal l'interrompit.

— Ce grand peuple a des lois bizarres: à quoi peuvent servir ses armées de fonctionnaires? Tu m'as dit que les accusés ne se défendaient pas eux-mêmes, et qu'ils confiaient leur cause à des hommes dont la parole fait la fortune?

— C'est vrai.

— La justice n'est-elle pas mieux rendue dans nos tribus, au soleil levant, en face de la majesté de Dieu, devant tout notre peuple qui nous estime selon notre loyauté, selon notre sagesse. L'accusé a-t-il besoin de longs discours pour démontrer son innocence, et le coupable peut-il échapper à ses propres terreurs, à son trouble, à la direction que l'ange de vérité nous envoie?.. Nos coutumes sont nobles, et celles des chrétiens sont mesquines, l'Arabe est saint, le chrétien est impie!

— Les chrétiens faisaient autrefois comme les Arabes, dit l'Arbi; leurs rois, leurs chefs, prononçaient souverainement en justice; et cela, le front découvert, la voix haute, le cœur loyal, en face de la lumière éclatante du jour... Ces coutumes ont été changées!

— Pourquoi? changeons-nous jamais rien à ce que nous ont ont laissé nos pères?

— Pourquoi le Prophète portait-il le même costume que toi? pourquoi les chrétiens changent-ils la forme et la mode de leurs vêtements deux fois par an?

— Les Français sont comme les enfants et comme les femmes, leurs passions vivent un jour.

Un cri sinistre fit frissonner l'assemblée, et détourna les trois chefs de la conversation qu'ils tenaient paisiblement, pendant que les maçons hâtaient leur odieux travail.

La muraille, épaisse de quatre pieds, avançait sans retard, grâce aux nombreux matériaux disposés sous la main des ouvriers. Samuël était enseveli jusqu'aux épaules! les bras détachés de la croix avaient été maçonnés près du corps, et dans une position capable de paralyser leurs forces.

Mahïah achevant de tailler une pierre, la posa contre le coin du malheureux juif et attacha ses prunelles ardentes sur les yeux éteints du patient; et, comme de ses paupières battues, s'échappaient encore quelque prière, le Cafre murmura tout bas :

— Ton père a vendu ma mère et n'a pas eu pitié de ses pleurs! Ton père a enfermé ma mère vivante dans un esclavage éternel! Je t'enferme vivant dans cette prison de pierre dont tes ossements seront les ruines.. La tombe de ma mère est-là... Elle touche la tienne; l'esprit de la pauvre Zaka viendra te visiter et pèsera sur ton linceul! Tu lui diras que je l'ai vengée sur toi, et que je la vengerai sur toute ta race, comme je l'ai juré sur le *sambel* et le *calcari*.

Samuël réveillé de sa torpeur par la fraîcheur du mortier qui touchait déjà son visage, poussa des cris de fu-

reur, et jeta dans les airs des imprécations horribles! le chacal, hurlant par une nuit d'orage et d'éclairs, n'a pas l'accent lugubre de cette voix lamentable. Les trois chefs, émus par ces cris affreux de détresse, se levèrent d'un même accord; tous les cœurs battirent à la fois, et, comme soumise à une puissance électrique, la foule reflua sur elle-même.

Les maçons se reposèrent ; leurs fronts étaient mouillés! Mahïah s'effaça pour laisser voir le visage de Samuël. Étroitement serré dans un cadre de pierre, ce visage fixe, immobile n'avait plus rien d'humain ; la mort y avait imprimé son cachet livide. Les yeux étaient injectés de sang, les paupières étaient gonflées, les joues creuses, ternes et les lèvres frémissantes. La bouche remplie d'écume, déchargeait contre les hommes et contre Dieu les plus épouvantables blasphèmes.

Ben-Allal fit signe d'achever.

Mahïah, se remettant au travail, prit d'une main une énorme pierre et, tenant sa truelle de l'autre, il en frappa la face du condamné et lui dit :

— Ton père a brutalement porté la main sur le visage d'une jeune fille sans défense; le fils de Zaka te rend cet outrage. Samuël... adieu!

La pierre fut posée contre la bouche du malheureux juif... On entendit un cri étouffé, un râle furieux... Mahïah sentit bouger la pierre qu'il cimentait sous ses mains nerveuses... c'étaient les dents de Samuël qui s'y brisaient dans un dernier soupir!

Le mur fut achevé, à trois pieds au-dessus de la tête du supplicié! la foule se rompit en silence... tous les fronts étaient baissés; les chefs regagnèrent la tente de Ben-Allal. A peine y étaient-ils entrés, qu'on leur signala des cavaliers arrivant à toute bride... C'étaient Muller et ses éclaireurs.

Du plus loin qu'il put se faire entendre, le vieux solda d'Égypte cria d'une voix forte :

— A cheval ! à cheval (1)!

XXVII

Le combat.

L'alerte donnée par Muller avait, en un instant, mis en selle le goum entier des partisans d'Abd-el-Kader. Le Dachera des Beni-Kiza fut spontanément rempli d'appels, de cliquetis et de ce sourd murmure qui précède aux actions guerrières. Les chevaux, libres enfin de leurs entraves, se cabraient et piaffaient sous leurs cavaliers qui se plaisaient à les échauffer.

Le pavillon de Médine et d'Aïcha, abattu sans retard, avait été chargé sur un chameau, et les trois jeunes femmes, enfermées dans leurs palanquins, avaient gagné le sentier des gorges du Boghera.

Le kalifat, l'Abib et l'Arbi sortirent de leur tente commune, et cette tente fut aussitôt renversée, roulée, serrée, enlevée. Les trois chefs étaient couverts de leurs vêtements de combat, et chacun de ces vêtements avait un cachet particulier.

Ben-Allal est coiffé, comme toujours, d'un léger turban

(1) L'auteur, scrupuleusement exact dans toutes ses descriptions pittoresques et dans tous ses récits, a voulu initier le public, autant que possible, aux mœurs et aux usages du peuple arabe. Il n'aurait donc pu reculer devant la narration de la mort horrible de Samuël, qu'en négligeant une esquisse vigoureuse, celle de la froide et inexorable justice des grands chefs. Dans l'empire marocain, et sur toute la frontière où se déroule le drame de MÉDINE, le supplice de la *muraille* est réservé aux traîtres et aux conspirateurs.

Quant à la sévérité implacable des juges de Samuël, elle a été inspirée par le caractère d'Abd-el-Kader lui-même.

de mousseline, étroitement et finement serré sur un haïck d'une blancheur éclatante. Ce haïck est rayé de bandes mates et de bandes claires; il encadre le front srvère du kalifat, et enveloppe avec grâce, dans ses plis soyeux, le visage imposant du noble vieillard. En retombant sur les épaules et sur les hanches, le tissu transparent recouvre une veste blanche soutachée de soie pareille, et ornée d'une foule de petits boutons blancs. Cette veste est large, et ne ferme pas sur la poitrine, que couvrent deux gilets boutonnés droit. Le zerwal, serré à la taille par une coulisse, flotte sur les cuisses, et s'arrête au-dessous du genoux. Des *tumacks* rouges (1) chaussent ses pieds et garnissent ses jambes. Deux burnous, d'un blanc de neige, sont également jetés, l'un dans l'autre, sur ce costume grave et simple; leurs capuchons retombent sur les reins du guerrier, mêlant leurs longs flots de soie... Une majesté harmonieuse semble avoir présidé à la toilette du kalifat. Ces vêtements blancs couvrent dignement le fidèle lieutenant d'Abd-el-Kader, le vrai croyant prêt à mourir pour son Dieu, le véritable martyr du fanatisme!

Le kalifat n'est pas armé; il semble dédaigner la mort et la défier. Les armes sont bonnes pour les jeunes gens fougueux; un grand chef doit marcher au combat comme à la promenade, son regard seul doit s'animer et frapper l'ennemi. Cependant, comme signe de guerre, un jeune cavalier porte, derrière Ben-Allal, son long fusil, tandis que le kaïd de la Deyrah ouvre son parasol.

L'Abib est également sans armes; sa tête est coiffée d'un turban vert (2), un burnous rouge, galonné d'or, le couvre entier; un chagrin de plomb semble oppresser le cœur du vieil Égyptien; il est silencieux, son visage est fatigué, bruni; la cicatrice qui sillonne son front apparaît sur ce front consterné comme un coup de foudre! Un esclave porte le fusil de l'Abib, et se tient respectueusement derrière lui.

(1) Bottes molles en maroquin.

(2) Le turban vert est l'insigne des Musulmans qui ont visité le tombeau du Prophète.

L'Arbi ressort de ce groupe par un sombre contraste. Sa tête est enveloppée d'un haïck blanc, serré par une corde brune, en poil de chameau, qui fait trente fois le tour du crâne. Deux burnous, l'un blanc et l'autre noir, sont jetés sur ses épaules, le burnous noir couvrant le blanc, dont le capuchon flottant retombe en arrière. A une ceinture en maroquin est adaptée une cartouchière bien garnie; deux longs pistolets de combat, à pommeaux d'argent ciselé, brillent dans leur étui; un zerwal, en drap bleu, couvre ses jambes, et des tumacks, d'un jaune très-clair, complètent ce costume sévère, élégant et guerrier, costume des temps antiques, porté par les plus vieux ancêtres du peuple arabe.

Le visage du marabout conserve encore une expression d'inflexible colère; mais cette expression s'adoucit sous un espoir de prochaine vengeance, et fait place, avec une mobilité surprenante, au masque du fanatique illuminé; son long fusil est placé en bandoulière sur ses épaules.

Tous les cheicks sont à cheval, rangés en cercle autour des chefs; chacun d'eux est accompagné d'un cavalier vigoureux, brave, bien monté, qui porte un jonc souple et flexible, fixé à son dos avec un foulard, et surmonté d'un petit drapeau flottant par-dessus sa tête. Toutes ces flammes varient de couleur: elles sont vertes, jaunes, rouges, noires, et désignent les tribus auxquelles elles appartiennent: Dans le combat, les chefs, accompagnés de leurs porte-drapeaux, s'élancent au point d'attaque, et sont suivis, au galop, par leurs *goums* qui obéissent avec ensemble à ce muet commandement.

La musique du kalifat n'attend plus que ses ordres pour se porter en avant; elle est précédée de deux grands étendards qui se déroulent à la brise, et montrent aux guerriers tantôt les devises du livre saint, tantôt les mains sacrées (1).

(1) Tous les étendarts arabes portent, avec l'inscription de quelques versets du Koran, une main ouverte qui est le symbole de la *vraie direction*.

Les esclaves conduisent aux trois chefs leurs chevaux de route. Mahïah tient en main une belle cavale noire que doit monter l'Arbi dans la marche, car le vaillant Simoun ne foule que le terrain des *fantasia* et les champs de bataille. Les chefs se mettent en selle, et leurs esclaves chaussent leurs longs chabirs et baisent les pans de leurs burnous. Mahïah saute, avec agilité, sur un vigoureux poney que tourmente ses talons impatients; les yeux du nègre brillent d'un éclat farouche, un sourire fatal effleure ses lèvres.

Le signal est donné. La musique jette aux échos du vallon ses sons mélancoliques. Trois mille cavaliers s'ébranlent sur une ligne immense, et font gémir les broussailles sous les pieds de leurs chevaux.

Muller qui, pendant les apprêts du départ est resté à cheval, achève de donner les renseignements qu'on lui demande. Il a rencontré les coureurs de l'armée chrétienne, et affirme que cette armée, bivouaquée, la veille, en avant des monts Smiel, s'est portée sur les revers des coteaux du Boghera, et menace de marcher sur l'oasis des Beni-Kiza. Il ajoute qu'il a rencontré les cheiks de l'Ouest, et que ces chefs ont rebroussé chemin pour couper la retraite aux Français. Les contingents de l'Ouest ont rallié tous les retardataires, et comptent sous les armes plus de deux mille cavaliers et un millier de fantassins kabiles; tous obéissent au kalifat Ben-Thamy. Les *croyants* ne sont séparés des *infidèles* que par six heures de marche.

L'Arbi conseille à Ben-Allal de ralentir le pas, de manière à ne prendre position devant l'ennemi qu'au soleil couchant, afin de pouvoir communiquer, pendant la nuit, avec ceux de l'Ouest. Ce conseil est adopté, et des haltes fréquentes modèrent la fougue des plus impatients.

. . . . . .

Le soleil déclinait, et atteignait presque les crêtes des montagnes de Tlemsen, lorsque les éclaireurs arabes s'arrêtèrent tout à coup, et poussèrent de grands cris, en faisant signe au goum d'arriver, Les chefs partirent au galop, et, rompant leur ligne, les cavaliers défilèrent sur le

revers du Boghera dont ils avaient suivi la chaîne. Parvenus au point où s'était arrêtée l'avant-garde, Ben-Allal, l'Abib et l'Arbi s'arrêtèrent à leur tour. De la hauteur culminante où ils étaient placés, les chefs aperçurent distinctement le bivouac des chrétiens perdu dans l'immensité de la plaine, et rappetissé par les colossales proportions de la nature qui l'encadrait. Les avant-postes français étaient jetés aux débouchés des gorges du Boghera, et la poignée de braves qui reposait sus leur surveillance, était réunie dans une prairie respectée par les sables et percée de plusieurs puits. Les chefs décidèrent qu'il était urgent de tourner les avant-postes, et de venir camper sur les flancs des chrétiens, au milieu des bruyères sauvages de la montagne. Ce plan fut exécuté en silence, avec calme et mesure; et, pour donner plus d'importance à leur nombre, les kaïds firent défiler par deux, par trois, par un, toute leur cavalerie à la vue de l'ennemi.

Un roulement de tambour résonna dans les entrailles de la montagne, et les Français prirent les armes.

Les deux armées s'observèrent, l'une de pied ferme, l'autre sans interrompre son mouvement. Le général français, qui savait que son arrière-garde était menacée par Ben-Thamy, avait sagement fait occuper sur sa droite le seul défilé praticable; et, par cette opération, il avait mis les deux kalifats dans l'obligation de se joindre, s'ils le voulaient, par la plaine sabloneuse et découverte qui s'étendait sur sa gauche.

Aux dernières lueurs du crépuscule, le goum de Ben-Allal prit possession, de son bivouac sur un terrain aride et rocailleux; les tentes furent dressées, les feux allumés, les chevaux abreuvés avec l'eau soigneussment transportée dans des outres; et des vedettes se glissèrent sur tous les points favorables. L'Arbi envoya des Kabiles sur la crête du Boghera et y fit allumer un feu énorme. Bientôt les collines des monts Smiel s'embrasèrent pour répondre à ce signal... Les deux corps d'armée s'étaient compris, et leurs camps s'enveloppèrent des ombres de la nuit, comme d'un manteau protecteur.

Au bruyant mouvement de l'installation succéda dans le camp de Ben-Allal, un silence solennel ; tandis que, de loin en loin, les tambours et les trompettes des chrétiens appelant à l'ordre (1) répandaient dans la plaine ces sons guerriers dont le souvenir est si cher à tout individu qui a combattu. Tout à coup, l'Arbi, voulant disposer les âmes de ses guerriers à la scène qu'il préparait, et s'annoncer d'une façon triomphante à l'ennemi, envoya la musique du kalifat su l'arête des ravins, et lui ordonna de commencer ses chants.

Alors, le haut ois, le tam-tam et le zinzani remplirent la montagne de leurs notes plaintives, de leurs refrains langoureux, et portèrent dans tous les cœurs, cette rêverie, tristre et poétique, chérie du peuple arabe. Pour répondre à ces sons provocateurs, les clairons d'un régiment français entonnèrent les fanfares nationales, et leurs accords éclatants imposèrent silence aux musiciens arabes, qui déposèrent leurs instruments.

L'Abib et l'Arbi tressaillirent en entendant résonner dans les gorges ces airs mâles et guerriers, qui rappelaient, à l'un la gloire de sa jeunesse, à l'autre les richesses de la France ! !...

Le silence régna de nouveau pendant quelque temps. Enfin, le muezzinn éleva la voix pour appeler à la prière.

L'Arbi, se voyant entouré des principaux chefs, et d'un grand nombre de soldats, récita les versets consacres, fit les prostrations et les ablutions ordonnées ; puis, se plaçant devant un brâsier qui jetait sur son visage de rouges reflets, il étendit les mains sur son auditoire, leva les yeux au ciel et laissa tomber ces paroles, comme si elles lui venaient de Dieu :

« — O croyants ! *par le Koran glorieux ! par le figuier » et l'olivier ! par le mont Sinaï ! lorsque le soleil sera » ployé, que les étoiles tomberont ! lorsque le ciel se fendra;*

(1) Lorsque l'état-major général veut communiquer des ordres à la troupe, chaque régiment fait exécuter la *batterie* ou la *sonnerie* réglementaire pour l'appel *à l'ordre*.

» *lorsque la terre sera aplanie, qu'elle aura secoué ses far-*
» *deaux. et restera déserte, que les mers bouillonneront!*
» *que le livre sera ouvert! quand sonnera la trompette.....*
» toute âme reconnaîtra l'œuvre qu'elle aura faite, et sera
» jugée!! les justes seront dans le séjour des délices, et
» les prévaricateurs dans l'enfer. Les justes seront mis à
» droite, les infidèles à gauche. Le paradis recevra les
» uns, l'enfer s'ouvrira pour les autres! Les justes se dé-
» saltéreront avec des vases de cristal et d'argent dans
» une fontaine nommée *Selsebil*; ils seront servis a la
» ronde par des enfants d'une éternelle jeunesse! ils se-
» ront vêtus d'habits de satin vert et de brocart; ils au-
» ront des vierges au regard modeste, eux grands yeux
» noirs et au teint éclatant, semblable à celui d'une perle
» cachée dans sa coquille! Les pervers seront précipités
» dans le tourment affreux... ils boiront l'*eau bouillante*,
» et n'auront d'autre nourriture que le fruit du *Dari* (1) »

« *Par les coursiers qui courent à perdre haleine! par les guerriers qui combattent au matin!* je jure que tout fidèle mort dans la guerre sainte sera à la droite de Dieu, et que tout fuyard prendra la gauche! Mohammed a dit: *Quand vous rencontrerez les infidèles faites-en un grand carnage, et serrez les entraves des captifs que vous aurez faits.* O croyants! les infidèles sont devant vous qui vous menacent. Dieu m'a envoyé vers vous pour vous donner la victoire... Mon bras est fort, je suis invulnérable!... Vous me verrez voler dans la plaine et fondre sur les chrétiens!... Vous verrez mon étendart dans la mêlée; suivez-le, il ne tombera jamais! Les cavaliers timides seront maudits; mon cheval les écrasera sous ses pieds!... Les chrétiens seront saisis par la peur!... Dieu me l'a dit... Dieu seul est grand, savant, sage et terrible! Le jour de la délivrance arrive... il arrive... avec le prochain soleil!... Allez gouter le sommeil et soyez vaillants... Allez! »

La foule s'écoula après avoir religieusement écouté la

(1) Le *dari* est un fruit âpre, garni d'épines, réservé aux réprouvés.

parole ardente du marabout, et le silence de la nuit fut respecté jusqu'au point du jour.

Les premières clartés de l'aurore découvrirent à l'armé chrétienne, rangée sous les armes, les *goums* disséminés des tribus, postés chacun à sa place de combat, et précédés de quelques tirailleurs répandus dans les broussailles. Ces tirailleurs ouvrirent le feu sur les avant-postes.

La division française ne comptait pas trois mille combattants, quoiqu'elle eût été renforcée par quelques escadrons de chasseurs et de sphaïs. Mais l'infériorité du nombre ne pouvait qu'exalter le courage de nos jeunes soldats, pleins de confiance dans les talents et l'intrépidité de leurs chefs. Au nom glorieux du général, se joignaient des noms chers à sa gloire de l'armée d'Afrique, et chaque arme était dignement représentée par des hommes d'élite habitués à vaincre.

Le capitaine de Candeuil, que nous avons laissé blotti dans les broussailles avec Jourdain, n'avait pas tardé à reconnaître l'uniforme de son régiment, et s'était jeté au-devant des cavaliers qui avaient tant effrayé son compagnon. Les officiers de chasseurs qui commandaient l'escadron chargé de faire une reconnaissance dans la plaine, avaient cru voir un fantôme en retrouvant leur brave camarade. Conduit au général, Candeuil lui avait donné tous les renseignements désirables, et l'avait décidé à dissiper en toute hâte le rassemblement des contingents.

Après avoir manœuvré tout un jour dans la plaine et la montagne, les deux armées allaient enfin s'aborder. Candeuil, impatient de venger ses affronts et sa captivité, s'était composé un uniforme fourni, pièce par pièce, par chacun de ses amis ; et, ce fut avec un frisson de joie qu'il parut à la tête de son escadron, et qu'il se promit d'entrer, le sabre à la main, dans la deyrah de Ben-Allal... Le souvenir de Médine achevait de troubler sa raison.

Au moment où le capitaine mettait le pied à l'étrier, il entendit Jourdain qui lui disait :

— Bonne chance, monsieur le marquis..... bonne chance...

— Eh bien ! n'êtes-vous plus des nôtres ?

— Grand merci !.. Je reste aux bogages... Chacun son métier, le mien est de vivre longtemps, et de manger mes rentes... Dieu vous garde ! je renonce à Satan !

— Vous voilà donc devenu sage ?

— Hélas ! oui !

— Hé ! cria-t-il au cavalier qui s'éloignait, si vous rencontrez notre ami l'Arbi, ne m'oubliez pas... sabre ou pistolet, tout me sera bon.

— De tout mon cœur ! de tout mon cœur !

En ce moment les tambours battirent la charge et les sphaïs, sous le commandement de leur intrépide colonel, s'engagèrent dans un ravin profond qui devait tourner la position de Ben-Allal, sur sa ganche. Ce mouvement fut masqué par une attaque de front, faite au pas de course par l'infanterie, tandis que les chasseurs et quelques pièces d'artillerie menaçaient l'ennemi sur sa droite.

Notre *maqrzen* (1) était éparpillé sur le front d'attaque, attendant l'ordre de pousser son hourra. Du côté des chrétiens, on n'avait pas encore tiré un coup de fusil. Nos fantassins marchaient l'arme sur l'épaule et nos cavaliers, le sabre au fourreau. L'armée était silencieuse... silence terrible que ne put entamer ni la crainte, ni la mort !

Les tirailleurs kabiles et les cavaliers d'avant-garde nous injuriaient à grands cris, et nous provoquaient, en agitant leurs armes et leurs burnous. Plusieurs chefs, et l'Arbi le premier, avaient déjà parcouru le front des postes à portée de pistolet, et essuyé de nombreuses fusillades avec un rare bonheur et une insolente audace.

Le canon fit tout à coup tonner sa voix formidable, et les Arabes furent à la fois assaillis sur leur flanc droit et sur leur front, par nos chasseurs et nos fantassins. Le terrain fut disputé pied à pied.

(1) On n'a pas oublié que le *maqrzen* est le corps de nos irréguliers.

Le kaïtlausfan des Beni-Khiza, chef des Kabiles, fit des prodiges de valeur dans le ravin qui défendait la montagne; on s'y battit corps à corps, longtemps, avec rage et fureur, avec des alternatives de succès et de revers. Ben-Allal et l'Abib, postés sur un mont cule d'où ils embrassaient la mêlée, sans être à l'abri des balles, comprirent l'importance de cette défense, et firent appuyer les Kabiles par quelques centaines de cavaliers.

L'Arbi et Muller, s'apercevant de la direction que prenaient les chasseurs, s'étaient portés, au galop au-devant d'eux; et, suivant l'étendard du marabout, tous les chefs s'étaient jetés sur leurs traces, à la tête de leurs *goums*. Nos obus tombèrent au milieu de cette cavalerie qui, se se divisant avec une rapide habileté, n'offrit plus à nos pointeurs que des groupes mobiles et insaisissables.

L'Arbi montait la même cavale que la veille ; le combat ne lui semblait pas encore assez engagé, pour qu'il en fît les honneurs à Simoun; et ce bel animal, conduit en main par Mahïah, répondait par des bonds fougueux à l'éclat du canon. Tout à coup, l'Arbi sentit sa monture fléchir sur ses jarrets; une balle l'avait frappée au poitrail... Elle tomba! Le marabout se dégagea vivement, et, saisissant Simoun par sa crinière flottante, il s'enleva sur les poignets et se mit en selle d'un seul élan. Alors, faisant jaillir le sang de son vieil ami de bataille, se dressant sur ses larges étriers, il éleva son fusil d'un bras nerveux et jeta dans les airs son cri terrible : En avant! en avant!

Tous les cavaliers, poussés par cette voix fière et impérieuse, comme la grêle par le vent du nord, s'élancèrent dans une charge furieuse.

L'Arbi était magnifique en tête de ce tourbillon; son cheval dévorait l'espace, franchissait les buissons d'épines et les trous et les pierres, avec une impétuosité digne de son maître.

Muller et Mahïah tenaient presque pied au marabout.

Les chasseurs, trop faibles pour résister à une attaque aussi imposante, prirent des positions et démasquèrent

une nouvelle artillerie qui fit feu à mitraille, et joncha le terrain de cadavres d'hommes et de chevaux. Les Arabes, ébranlés par cette décharge, s'arrêtèrent pendant quelques minutes... Au même instant, une rumeur immense s'éleva à l'arrière-garde des chrétiens; le kalifat Ben-Thamy était descendu dans la plaine et l'avait inondée de cavaliers. Le hourra des Arabes de l'ouest ranima l'ardeur refroidie des goums de l'Arbi; ils s'ébranlèrent de nouveau; mais furent chargés à leur tour par les chasseurs, massés en une colonne compacte et impénétrable. Cette colonne, lancée hardiment sur un plateau qu'elle était parvenue à occuper, culbuta tous les obstacles, sépara les bandes ennemies en les partageant par leur centre, et poursuivit sa course irrésistible et victorieuse, jusqu'au pied d'un monticule d'où l'Abib et Ben-Allal présidaient à la mêlée.

A la tête de l'escadron de charge, l'Arbi reconnut le capitaine de Candeuil qui faisait des prodiges de valeur, et foulait, sous le galop de son cheval, les blessés que renversait son sabre. Trop occupé de l'action générale, pour céder au désir de combattre son ennemi face à face, l'Arbi essaya de rallier son monde sur la gauche des chasseurs. Pour y parvenir, le marabout s'exposa, pendant plus d'un quart d'heure au feu croisé de l'artillerie, et vit tomber à ses pieds les plus braves chefs de son parti. Le mouvement de Ben-Thamy paraissait devoir décider de la victoire, et fut cependant funeste aux Arabes. Le général français, qui se savait menacé à son arrière-garde, avait mis en embuscade sa meilleure infanterie et quatre canons. Les masses de Ben-Thamy vinrent se briser contre nos murailles vivantes, et le choc fut si rude, qu'il causa une terreur panique dans ces bandes indisciplinées. Les cavaliers abandonnant le point d'attaque, se jetèrent dans les sables pour y joindre les troupes de Ben-Allal. Là, de nouveaux escadrons, savamment échelonnés, les prirent à revers, et en firent un sanglant carnage. Au même instant, notre brave infanterie délogeait les Kabiles du ravin, et gravissait la berge des plateaux où se tenaient les vieux chefs, avec un goum d'élite.

Alors, le kalifat Ben-Allal étendit la main derrière lui, et prit son long fusil avec un calme plein de grandeur et de majesté! L'Abib en fit autant, et ces deux beaux vieillards, poussant leurs chevaux au milieu du tumulte, s'élancèrent avec furie contre nos soldats épuisés de fatigue, et décimés par le feu.

Le ravin était comblé de cadavres!

L'Arbi répondant aux cris poussés par le kalifat et par son père, se rua de nouveau sur les chasseurs, avec la rage de la bête fauve qui brise ses griffes contre les palissades d'une bergerie. Le combat était ranimé; la victsire était devenue douteuse. Le général, débarrassé de Ben-Thamy, avait concentré ses forces et s'apprêtait à venir en aide à son avant-garde; souvent il tournait ses regards vers les gorges par où devaient déboucher les sphaïs...

Tout à coup, un nuage de poussière s'élève et monte dans la nue... des cris sourds grondent dans les vallons; la montagne tremble dans ses entrailles... les burnous rouges des sphaïs apparaissent, et ces impétueux cavaliers, pour se venger du temps qu'ils ont perdu, passent comme une avalanche sur les fuyards arabes, et fondent sur le goum de Ben-Allal.

La déroute commence! elle gagne... Elle est complète! les vaincus couvrent les crêtes des collines, disparaissent dons les gorges! les burnous noirs et blancs se perdent dans la plaine, et les chevaux épuisés par la mêlée, trouvent encore une énergique vigueur pour la fuite. L'Arbi fait bondir Simoun; et, dans sa colère, il frappe les fuyards sourds à son commandement... Muller et Mahïah veulent l'entraîner hors du champ de bataille; il résiste, hésite, se décide; et, voulant une dernière fois braver la mort, il passe à portée de pistolet de Candeuil, décharge son fusil sur son vainqueur et gagne les hauts fourrés du Boghera!

Le cheval du capitaine est tombé mortellement blessé. Candeuil prend celui d'un cavalier tué, et, obéissant à l'ordre de ses chefs, il se précipite avec son escadron à là

poursuite du marabout qui n'est suivi que par Muller et par Mahïah.

L'Abib, séparé de Ben-Allal, dans l'attaque des sphaïs, a pris la direction des gorges où se sont réfugiés les femmes et les enfants de la Deyrah. Ben-Allal s'est enfui vers le Maroc et l'oasis des Beni-Kisa.

Candeuil, opiniâtre dans sa poursuite, voit avec plaisir que l'Arbi s'est engagé dans un terrain coupé, pierreux, sauvage, il pense, avec raison, que sa course sera retardée, et qu'il pourra l'atteindre. En effet, s'écartant de la direction qu'ont prise les cavaliers lancés en fourrageurs, le capitaine, accompagné d'un seul sous-officier, voit les trois fugitifs dans un taillis de lentisques, occupés à se frayer un passage.

Muller, serré de près, quitte son maître, et marche hardiment sur ses deux adversaires. D'un coup de pistolet Candeuil l'abat; et, au même instant, le sous-officier tombe frappé au cœur par l'Arbi, qui pousse un cri furieux en rechargeant son fusil.

Les deux ennemis sont à petite portée de pistolet, mais une tranchée profonde les sépare. L'heure suprême est arrivée pour l'un d'eux, pour tous les deux peut-être! La haine qui s'est amassée dans leurs cœurs depuis leur première rencontre, en déborde à pleins bords. Leurs regards mêlent des étincelles, et leurs joues se couvrent d'une même pâleur...

La mort seule peut les unir.

Le duel de Mostaganem recommence! toute retraite est impossible pour l'Arbi; derrière lui est un ravin profond, escarpé, déchiré de rocs saillants et ouvert sur une belle prairie. Le marabout a déjà sondé d'un regard audacieux les profondeurs et les aspérités de ce gouffre... son visage s'est épanoui, ses lèvres ont souri... Mahïah, qui ne perd ni un geste ni un pas de son maître, a surpris ce regard et ce sourire; il a deviné les projets du marabout. Aussitôt, enfonçant son couteau dans les côtes de son cheval, il s'écrie :

— Sidi, je suis perdu! mon cheval meurt... il est blessé!

Le cheval tombe, en rendant le sang par la bouche et les naseaux.

Le capitaine, pendant que l'Arbi recharge son arme, fait feu de son second pistolet, et Simoun pousse un hennissement plaintif, fait une pointe, tombe sur ses jarrets et roule sur son maître. La balle l'a frappé au front...

L'Arbi est engagé sous sa selle, il fait des efforts furieux pour soulever la masse qui l'écrase .. Sa cuisse est cassée!.. Mahïah le dégage...

— Ajuste-bien, prends-ton temps, dit l'Arbi au nègre, je ne compte plus que sur ton fusil.

Le Cafre tire, mais sa balle se perd dans le vide...

— Maladroit! s'écria le marabout hors de lui... maladroit!.. Charge-moi ce pistolet... vite! si je ne le tue pas, nous nous précipiterons dans ce ravin.

Candeuil s'est engagé dans la tranchée qui le sépare de l'Arbi... Son cheval, refusant de franchir les obstacles, le cavalier l'abandonne, et met le sabre à la main... Il arrive sur le bord opposé et se sent arrêté par une jambe... C'est Muller qui, mortellement blessé, se dévoue encore pour son maître, et veut lui donner le temps de fuir. Le vieux soldat s'obstine, malgré l'invitation de Candeuil; il s'attache avec énergie au vainqueur; un coup de sabre le renverse : il étend les bras, et rend le dernier soupir, les yeux ouverts, le front fier et superbe.

Mahïah a chargé le pistolet de l'Arbi, mais sans l'amorcer, et s'est jeté en bas du ravin, après avoir fait un signe à Candeuil qui l'a reconnu.

Le capitaine arrive, l'arme haute, sur le marabout. Gaston l'ajuste, tire... et, poussant une horrible imprécation en voyant son coup perdu, il se roule sur lui-même, et se lance dans le ravin, où il descend par bonds et par ricochets, sans laisser échapper une seule plainte. Le capitaine, arrêté sur la crête, voit tournoyer le malheureux, et ses yeux le suivent jusque dans la prairie, où l'attendent une haine et une vengeance terribles!

Mahïah, sachant que l'Arbi avait le projet de se laisser couler dans le ravin, avait pris les devants; et son agile vigueur l'avait admirablement servi dans cette périlleuse entreprise. Lorsque l'Arbi arriva dans le pré, blessé, meurtri, haletant, le nègre se dressa devant lui, et le couvrit d'un regard triomphant.

— Ah ! c'est toi... Mahïah! dit le marabout... relève-moi, je suis brisé !... J'ai soif... Où est-il? où est-il ?

— Qui ?

— Mon bourreau... l'ennemi de ma race...

— Le voilà !...

Et le nègre s'assit sur la poitrine du fils de l'Abib, et il le regarda froidement.

— Que fais-tu là, chien?... relève-moi donc ?...

— Te souviens-tu de la razzia des Beni-Kiza, il y a douze ans ? et de mon père que tu as fait égorger ?

— Oui... cria le marabout, écumant de rage.

— Eh bien ! je sais que je suis son fils, moi ; et comme tu as tué mon père, je vais te tuer !

— Alors, dépêche-toi...

— Non... je veux te dire, auparavant, que c'est moi qui ai délivré les prisonniers; que j'avais Kadidja pour complice; que j'ai étranglé ton vautour Yakoub, et que je livrerai ta sœur Médine à son amant. Quand tu m'as dit d'ajuster le capitaine, j'ai tiré en l'air, et quand tu m'as dit de charger ton pistolet, je me suis bien gardé de l'amorcer. Mahïah est prudent !....

Maintenant tu peux mourir... Meurs !

Le nègre enfonça son couteau, jusqu'au manche, dans le cœur du marabout; et comme il recevait son dernier soupir, il murmura :

— Pauvre Zakâ ! pauvre mère ! pauvre esclave ! réjouis-toi dans ton tombeau : les Boushuanas sont vengés ! le *Djelep est saint !...*

. . . . . .

Quelques instants après cette scène, Mahïah rencontrait le capitaine de Candeuil sur le plateau, où il ralliait ses

chasseurs; et, le nègre jetant une tête à ses pieds, lui disait :

— Voilà ton ennemi et le mien.

Cette tête avait conservé toute sa mâle beauté ; la bouche, un peu contractée, semblait sourire.

Sur l'avis de Mahïah, et sans attendre aucun ordre, le capitaine se dirigea au galop, avec son escadron, vers les gorges où il espérait trouver la deyrah de Ben-Allal, et la fille de l'Abib.

Le Cafre, sautant sur le cheval de Muller, servit de guide aux chrétiens.

XXVIII

La razzia

Le kalifat Ben-Allal, entraîné par la déroute, avait précipité le galop de son cheval vers le Dachera des Beni-Kiza, et quoiqu'il eût ordonné à l'agha chargé de protéger et de conduire les femmes dans la montagne, de gagner le territoire marocain, pour y attendre l'issue du combat, le vieux chef s'efforçait, mais en vain, de rallier quelques fuyards et de les diriger sur le refuge de Médine et d'Aïcha.

Les spahïs, ardents à la poursuite, ne laissant ni repos ni trève aux vaincus, et, coupant les gorges du Boghera, avaient envahi le hameau kabile, mis le feu aux gourbis, dévasté les jardins, et enlevé au kalifat tout espoir de rallier sa deyrah.

L'Abib, plus heureux, avait été jeté par la charge dans un défilé qui conduisait en droite ligne, mais par des chemins affreux, au camp des femmes; et, le desespoir au cœur, la honte au front, le fier vaincu retournait dans son douar, priant, pour son fils, le dieu des batailles.

Ben-Allal, arrivé seul sur un plateau du Boghera qui sépare le Maroc du pays de Tlemsen, mit au repos son cheval essoufflé, l'arrêta ; et, se retournant vers la plaine ensanglantée, son regard plongea sur un spectacle de majestueuse désolation !

L'oasis des Beni-Kiza, ce délicieux asile de la verdure et des fleurs de la contrée, était en proie aux flammes. Une fumée épaisse et grisâtre planait comme un nuage de tempête au-dessus des gourbis en cendres et des arbres en feu ! Le vent du sud, poussant au loin les flammèches, avait embrasé les bruyères et les broussailles des collines environnantes ; les maisons des Kabiles se tordaient avec un pétillement sinistre ; les lueurs de l'incendie rougissaient les flancs de granit des deux pics, et jusqu'aux sables de la plaine.

Le kalifat, pour la première fois de sa vie, sentit son âme faiblir ; quelques larmes obscurcirent sa vue, et roulèrent, de ses joues, dans sa barbe blanche. Un seul mot s'échappa de ses lèvres glacées.

— *Allah-el-Kebar !* Dieu est grand !...

Mot sublime de la plus haute résignation !... Ce noble vieillard, drapé dans ses larges vêtements blancs tachés de sang, pleurant avec rage et douleur sur son pays en ruines et dévasté ; vaincu, fugitif, isolé, sans famille, n'ayant que son cheval pour ami, pour compagnon, pour fortune, jette ses regards désolés sur la mort qui l'environne, se prosterne vers l'Orient, et salue son implacable destinée en s'écriant : « Dieu est grand ! »

Ben-Allal est le génie du peuple arabe vaincu par la civilisation. Ce génie apparaît sur la limite de son empire, revêtu de ses splendeurs primitives ; il lutte jusqu'à sa dernière heure, et tombe avec majesté dans tout le luxe de sa poésie.

Le Kalifat, se sentant épuisé par deux blessures qu'il avait reçues au combat, mit pied à terre, et parlant à l'ange qui recueille les paroles pieuses de tout croyant au moment suprême, il dit :

— Je veux mourir sur la terre que j'ai si longtemps dis-

putée aux chrétiens ; je veux fermer les yeux sur le spectacle de leur brigandage, et rendre mon dernier soupir l'exemple des quatre guerriers sortis de mon sang et morts le front dans la bataille ! Arrivez, Français avides ! venez couper la tête du vieux chef des Djaffras et de l'Angaëd... Son âme remonte à Dieu pour rendre témoignage contre vous.

Ben-Allal était tombé à genoux il s'affaissa sur ses talons, chancela, roula et expira sur la fougère, aux pieds de son cheval qui, l'encolure tendue, les naseaux enflés, les membres raidis flaira son glorieux maître comme pour le ranimer,

L'Agha chargé de la conduite des femmes, des vieillards, des enfants, des troupeaux de la deyrah et des Beni-Kiza, s'était enfoncé dans les gorges du Boghera ; et, après de longs détours, avait gravi un coteau difficile, boisé, pierreux.

En couronnant ce coteau, on découvrait à sa base une petite vallée fermée par quatre mamelons enchaînés l'un à l'autre, et dont l'accès était impraticable à la cavalerie. L'Agha, fidèle aux ordres qu'il avait reçus, avait caché la deyrah dans cette vallée ; et les tentes des femmes avaient été aussitôt dressées dans les hautes herbes où les troupeaux paissaient en liberté.

Médine, Aïcha et Kadidja étaient réunies sous la même tente ; chacun de ces trois visages, brillants de jeunesse et de fraîche beauté, exprimait un sentiment contraire. Aïcha était rêveuse ; son mariage retardé par la marche des chrétiens, et remis au lendemain de la bataille, laissait son âme dans le doute, et lui faisait faire, toute éveillée de mauvais rêves. L'Arbi, heureux dans cent combats, pouvait tomber sous une balle française... la victoire pouvait, malgré toute probabilité, favoriser encore les ennemis du vrai Dieu !... La pauvre fille, perdue dans ses pensées, subissait le sort des amants qui s'entourent des plus sombres images.

Médine, assurée du salut du capitaine, se laissait aller, avec ivresse, aux douces émotions d'une joie sans égale.

Le baiser tombé sur sa main, dans cette nuit bien heureuse de l'évasion, avait, pour ainsi dire, brulé ses doigts... ce baiser c'était le premier qu'elle eût reçu... ce devait-être le dernier! Son cœur, découragé, mais libre d'un énorme fardeau, battait sans murmurer, mais sans se résigner à perdre toute espérance. Ses yeux, que la captivité du capitaine avait remplis de larmes, ne pleuraient plus; ils levaient souvent au ciel leurs noires prunelles, pour lui demander de revoir encore celui qui, seul, pouvait les animer.

Kadidja semblait avoir embelli; son front rayonnait, l'éclat de son visage, loin d'amortir la finesse de ses traits, en rehaussait l'expression. La fière Mauresse livrait son cœur au torrent d'une joie impétueuse. La vengeance avait égouté dans ses veines tout son fiel et son poison; elle contemplait Aïcha avec cette féroce barbarie du vautour, qui, rassasié, torture entre ses serres, l'oiseau timide et brillant qu'il a saisi dans son vol!

Kadidja a compté les coups de canon qui tonnent depuis le commencement du combat, et dont les vallons gémissent sourdement. Ou l'Arbi sera vaincu et tué, ou il reviendra vainqueur et superbe auprès de sa belle fiancée; alors, le poignard que la Mauresse cache sous sa ceinture renversera le marabout à ses pieds, et frappera sans merci la fille de Ben-Allal. Si l'Arbi est tué dans la mêlée, si les partisans de l'émir son défaits, Aïcha, frappée par une main ferme et jalouse, en dépit de la mort, sera la victime expiatoire du parjure.

En attendant la grande nouvelle, Médine, Aïcha et la Mauresse, assises en rond sur un tapis, s'entretiennent du seul sujet qui les intéresse toutes les trois.

Kadidja fume sa chibouck, et remplit la tente d'une fumée légère et o orante. Une cassolette garnie de braises, et montée sur un trépied, brûle des parfums prés de la portière. Un silence grave et attentif règne dans la tribu.

Kadidja, entendant une nouvelle détonnation d'artille-

rie, relève la tête qu'elle avait tout à coup baissée, et son visage, un moment abattu, se ranime.

— Ce n'est pas fini ! s'écrie la Mauresse, le cœur bondissant.

— Les chrétiens se battent donc encore ? murmura Aïcha, devenue tremblante.

— Le canon ne tirant plus, je croyais les nôtres vainqueurs, interrompit Médine... Mais nous n'entendons plus rien... rien !

— Rien !... répétèrent à la fois Aïcha et la Mauresse.

Après un silence de cinq minutes, Kadidja s'écria de nouveau :

— *Les anges ont jeté l'alarme !... Eblis ramasse les chevelures !... Le Dieu terrible se révèle aux guerriers !*

Comme l'épouse de l'Arbi achevait de prononcer ces paroles sentencieuses, les femmes et les enfants kabiles, jugeant comme elle, que le combat devait être terminé, escaladèrent les coteaux de la vallée pour mettre un terme à leur anxiété, et fouiller la montagne de leurs regards perçants.

L'Agha, s'opposant à cette curiosité qui pouvait compromettre la sûreté de la deyrah, fit redescendre cette foule, avide de nouvelles, et l'enferma sous ses tentes. Après deux heures d'une horrible inquiétude, un cavalier parut au revers d'un coteau... c'était l'Abib. Son cheval était couvert d'écume, et épuisé ; toutefois, obéissant aux talons irrites qui ensanglantaient ses flancs, le noble animal descendit d'un pas ferme les roches qui défendaient la vallée, et vint s'abattre devant la tente de Médine.

Aussitôt l'Agha, et toute la population nomade entourèrent le guerrier. L'abib regarda ces femmes qui, l'œil égaré, les traits bouleversés, n'osaient pas le questionner ; et, leur jetant ces mots d'un ton farouche :

— Vos hommes et vos enfants sont morts !

Il écarta la portière de sa tente, y entra... et dit :

— Mes filles, je suis vaincu ! il faut partir.

— Et mon frère, s'écria Médine, mon frère !

Aïcha et la Mauresse se penchèrent pour recevoir la réponse de l'Abib.

— Nous avons été séparés dans le combat; je pense qu'il est avec Ben-Allal.

— Mon père n'est donc pas mort? demanda Aïcha avec un élan de joie.

— Quand je l'ai perdu de vue, il n'était pas blessé; j'espère que Dieu l'aura protégé!... Qui peut connaître l'avenir!... Hélas! hélas!

La Mauresse avait porté la main à son poignard; elle en caressa le manche, remettant sa vengeance aux nouvelles qu'elle attendait de l'Arbi.

— Et Mahïah? dit-elle.

— Il est avec mon fils.

Kadidja ne put réprimer un sourire de satisfaction; le cœur de cette femme, au visage d'ange, était sans pitié.

L'Abib fit demander l'Agha, et lui ordonna de lever le camp en toute hâte. Cet ordre reçut immédiatement son commencement d'exécution.

Tout à coup, un homme passa la tête pardessus la crête des rochers qui bordaient l'un des quatre côteaux.

Cet homme, c'est Mahïah, qui, ralenti dans sa marche par les obstacles que son cheval refuse de franchir, l'a abandonné dans un ravin, et a gravi, avec l'agilité d'un chacal, les anfractuosités pierreuses de la montagne. Le nègre ayant découvert le refuge de la deyrah, s'élance par bonds énormes, jusque dans la vallée, et tombe dans le tente de l'Abib, au moment où cette tente allait être abattue.

— Arrêtez! arrêtez! dit le Cafre, tous les chemins sont coupés, votre retraite n'est pas connue... Attendez ici, attendez ici!

— Et mon fils? demanda l'Abib, en se levant de toute sa hauteur.

— Ton fils?

— Qu'est-il devenu? a-t-il gagné le Maroc?

— Il est mort!...

— Mort!...

— Les chrétiens ont coupé sa tête... Je l'ai vue...

Le nègre appuya sur ces derniers mots avec une feinte épouvante... Il triomphait.

L'Abib retomba sur le tapis. Les poings fermés et crispés, les yeux fixes, hagards, le vieux soldat étouffait! La douleur lui refusait des larmes!

Médine et Aïcha tombèrent à genoux et s'inclinèrent sur les deux épaules de l'Abib, modérant d'affreux sanglots.

La Mauresse était restée debout, elle jeta au nègre un regard brillant, tira lentement son poignard, et fit vers Aïcha un pas furtif.

Mahïah comprenant le dessein de Kadidja, s'élança sur elle, saisit sa main droite entre ses doigts nerveux, et serra cette main potelée avec furie.

Le poignard que tenait Kadidja tomba sur le tapis: le nègre le couvrit sous l'un de ses larges pieds; et regardant face à face la Mauresse interdite, il lui répéta sa phrase favorite :

— Mahïah est prudent! Il voit tout! Le *Djelep* est saint! le *Djelep* est savant!

Kadidja lança un regard terrible au nouvel ennemi qu'elle rencontrait; elle avait deviné que le Cafre s'était servi d'elle comme d'un vil instrument, la rage qui grondait dans son cœur y amassa une tempête terrible!

L'Abib, insensible à ce qui se passait autour de lui, avait conservé la même immobilité. Les jeunes filles, ayant les yeux baissés, n'avaient pas vu la tentative criminelle de Kadidja et l'action généreuse du nègre...

Pendant le court silence qui succéda à cette scène, Kadidja s'approcha d'une cartouchière de l'Arbi, suspendue à une tringle de la tente; et y plongeant les deux mains, elle en retira une énorme poignée de poudre qu'elle jeta sur la cassolette avec une intrépide vivacité. Un long jet de flammes s'élança du brasier, et, atteignant la toile de la tente, y mit le feu.

La Mauresse tomba près du réchaud, le visage horriblement mutilé, les vêtements à demi-consumés et ar-

dents. Mahïah, saisissant Aïcha par la taille, la porta à travers les flammes hors de la tente, et se précipita de nouveau dans le feu pour en retirer Médine qui lui criait :

— Sauve mon père ! sauve mon père !

En ce moment la vallée fut envahie par ses quatre remparts. Les chasseurs et les sphaïs, guidés et devancés par Mahïah, avaient mis pied à terre pour couronner les crêtes et se ruaient sur la deyrah.

Candeuil tomba dans le camp à l'instant où Mahïah sortait de la tente embrasée, tenant la fille de l'Abib évanouie dans ses bras... Le capitaine demeura à genoux près de Médine, pendant que le nègre prodiguait les soins les plus respectueux à Aïcha. Tout à coup les traverses de la tente craquèrent.

— Mon père ! mon père ! Sauvez mon père ! murmura Médine ; sauvez men père !

Le capitaine poussa un cri et s'élança dans l'incendie à travers les lambaux fumants qui pleuvaient autour de lui.

L'Abib était toujours assis à la même place. En revoyant Candeuil, il se leva tout droit et étendit les bras comme pour le saisir... Sa bouche entr'ouverte ne se referma plus ; elle exhala un long soupir, et le vieillard tomba à la renverse.

Chassée par la fumée, Candeuil se précipita hors de la tente. Ses vêtements étaient en feu. Mahïah le couvrit de son corps.

. . . . . .

Il ne restait plus de la tente de Médine qu'un monceau de cendres et deux cadavres affreusement mutilés.

Les chasseurs, en inhumant les restes de l'Abib et de Kadidja, remirent au capitaine un petit médaillon trouvé sur le cœur du vieux chef ; ce médaillon, dégradé par le feu, offrait encore les traits de la baronne d'Ulm.

La razzia passa comme la foudre sur la deyrah... Tout fut enlevé, brûlé, dispersé... Rien n'échappa aux vainqueurs, rien !...

. . . . . .

L'expédition conduite dans le cercle de Tlemsen, après avoir imposé la paix aux tribus insoumises, et reçu des ôtages de la part des cheicks qui demandèrent l'*aman*, rentra au chef-lieu de la division; et le général en chef, voulant visiter la province entière, se rendit à Oran et à Mostaganem, escorté par quelques escadrons de sphaïs et de chasseurs. Le capitaine de Candeuil rentra, ainsi, dans la ville où s'était noué le drame terrible dans lequel il venait de jouer l'un des premiers rôles.

Médine et Aïcha soigneusement servies par Mahïah, entrèrent à Mostaganem, à la suite de nos soldats victorieux; et un mois après leur arrivée dans cette place, elle se rendaient, donnant le bras à M. Jourdain, sur la plage où une chaloupe les attendaient pour les embarquer sur un steamer prêt à lever l'ancre.

Le capitaine avait obtenu un congé, et retournait en France avec ses deux captives; Mahïah, qui avait révélé à la fille de Ben-Allal le lien de parenté qui l'unissait à Médine, l'avait par cette heureuse nouvelle, consolée autant que possible, de la mort du Kalifat son père; mais il s'était bien gardé de dire que l'Arbi n'était tombé que sous ses coups. Quand à déclarer à Aïcha qu'il était son oncle, le jeune Cafre ne s'en était jamais senti le courage.

Au moment où les matelots prenaient leurs rames pour lancer la chaloupe à la mer, Mahïah remit au capitaine les billets qu'il avait souscrits avec Jourdain, à l'ordre du juif Samuël. Candeuil, donnant le sien au nègre, lui dit :

— Cet argent t'appartient, tu ne l'as que trop bien gagné, et il assure ta fortune en tout pays; suis-moi en France, tu seras heureux et riche axec tes amis.

— Non, répondit le Cafre, je dois mourir où ma mère est morte; ma tante est là, sur la plage, qui me fait signe...

— Et déchirant le billet il ajouta :

— Mahïah ne fait pas payer ses services; il est l'esclave du *Djelep !* Mahïah a manqué à ses serments; s'il te suivait

en France, les os de sa mère lui reprocheraient sa lâcheté, car il avait juré d'anéantir la race de l'Abib, et le courage lui manque pour rapper Médine... Médine est sœur de l'Arbi... Partez tous; soyez heureux au pays des chrétiens!.. Un jour, poussé par le démon, le fils de Zaka pourrait obéir à sa mère... Partez, *Mahïah est prudent!*

Donnant un coup de pied à la chaloupe, le nègre se mit à courir sur la grève et disparut.

Le bateau à vapeur ne laissa bientôt plus qu'un ruban de fumée sur la pleine mer.

CONCLUSION.

XXVIII

La Chanoinesse.

Madame de***, chanoinesse du chapitre noble de Sainte-Anne de Bavière, était une grande dame, dans toute l'acception aristocratique de ce mot. Alliée aux plus anciennes familles, elle avait préféré la vie modeste et retirée à l'éclat du monde. Puissamment riche, elle avait donné la majeure partie de sa fortune à sa jeune sœur, la princesse Tzaritzinn, l'une des perles de la société de Paris et de Saint-Pétersbourg.

La chanoinesse était plus qu'une grande dame, c'était une sainte femme, modèle de piété et de bienfaisance. Elle donnait, à tout instant, un démenti sublime à ses détracteurs du bien, qui ne trouvent la vertu nulle part, et croient rencontrer le vice partout. Ses mains secourables portaient du pain au pauvre dans son plus affreux réduit, et qu'étaient chaque jour, avec une infatigable charité,

pour ces classes trop souvent oublieuses, quelquefois ingrates, toujours à plaindre, qui vivent des aumônes du riche en tout temps calomnié.

La chanoinesse dont l'Arbi, seul, nous avait fait un portrait peu ressemblant, s'était établie dans un couvent dont elle n'avait pas la direction immédiate, mais qu'elle administrait et soutenait néanmoins, tant par ses conseils que par ses offrandes, son exemple et le respect dont on l'y entourait.

Lorsque Médine avait été envoyée en France, le correspondant de son père, M. Gutherr, qui avait été en relations d'affaires avec la chanoinesse, s'adressa à elle pour le choix d'une maison d'éducation.

Saisissant l'occasion de gagner une âme au christianisme, et séduite par les qualités de la jeune Musulmane, la chanoinesse l'avait prise sous sa protection, et grâce à cette haute intervention, Médine avait été reçue, comme pensionnaire, en dehors des classes chrétiennes. Madame de*** s'était attachée de jour en jour à la belle néophyte, et s'en était brusquement séparée avec le double regret de n'avoir pas encore purifié son cœur profane, et de perdre une compagne digne de tout son intérêt.

. . . . . .

Au mois de septembre 1844, vers midi, la chanoinesse, qui se levait un peu tard d'habitude, se trouvait dans le petit salon où elle avait reçu la visite du baron de La Garde. Elle avait, devant elle, un guéridon sur lequel étaient posés son journal, quelques lettres et des livres de piété.

Tout en prenant son chocolat, madame de*** enleva la bande de sa feuille favorite, et en digne fille d'Ève, courant aux nouvelles, elle lut à demi voix :

« On écrit de Marseille : Une cérémonie touchante vient d'édifier les fidèles de notre église. Une jeune musulmane, d'une beauté ravissante, arrivée d'Afrique par le dernier paquebot, a reçu le baptême, hier dimanche, à l'église paroissiale de... Monseigneur l'évêque de... a administré le sacrement, et la charmante chrétienne a répandu de riches

aumônes, qui lui ont gagné les cœurs des malheureux. »

« Le *Sémaphore* ajoute : Mademoiselle Médine (tel est le nom de la jeune et belle convertie), doit sous peu partir pour Paris, où son arrivée fera sensation dans le monde élégant, car elle a été, pendant l'hiver de 1843, le plus bel ornement de l'aristocratie parisienne. »

La chanoinesse, après avoir lu et relu cet article, avec une incrédule émotion, ouvrit une lettre de faire part qui se trouvait sur sa table, et elle crut rêver en y trouvant :

« Madame la marquise de Candeuil a l'honneur de vous faire part du mariage de monsieur le capitaine marquis de Candeuil, son fils, avec mademoiselle Médine d'Ulm. »

Médine d'Ulm ! s'écria la chanoinesse... Ah ! çà... mais... c'est un conte des *Mille et une Nuits*..... Et ce pauvre baron de la Garde ?..

Un valet de chambre entra et annonça :

— Monsieur le marquis et madame la marquise de Candeuil.

Médine et le capitaine entrèrent.

La marquise de Candeuil courut à la chanoinesse et l'embrassa tendrement.

— Expliquez-moi cette énigme, ma chère enfant, dit madame de***, le feu est-il au couvent ?

. . . . . .

Lecteur, si vous vous la rappelez, veuillez raconter mon histoire ; la chanoinesse vous écoute.

FIN DE MÉDINE ET DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

Imp. de Munzel frères (e).

PAR

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19
	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »
	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01
	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01
	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01
	» »	» »	» »	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 02	» 02
	» »	» »	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02
	» »	» »	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02
	» »	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 03
	» »	» »	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 01	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 02	» 03				
	» »	» 01	» 01	» 01	» 02	» 02	» 02	» 03	» 03	» 03	» 04	» 04	» 04	» 05	» 05	»			
0	» 01	» 01	» 02	» 02	» 03	» 03	» 04	» 04	» 05	» 05	» 06	» 06	» 07	» 07	» 08	» 08	» 0	»	
0	» 01	» 01	» 02	» 03	» 03	» 04	» 05	» 05	» 06	» 07	» 07	» 08	» 09	» 09	» 10	» 11	» 11		
0	» 01	» 02	» 03	» 03	» 04	» 05	» 06	»	» 08	» 08	» 09	» 10	» 11	» 12	» 13	» 13	» 14	» 5	» 16
60	» 01	» 02	» 03	» 04	» 05	» 06	» 07		» 09	» 10	» 11	» 12	» 13	» 14	» 15	» 16	» 17	» 18	» 19
70	» 01	» 02	» 03	» 05		» 07	» 08	» 09	» 11	» 12		» 14	» 15	» 16	» 18	» 19	» 20	» 21	» 22
80	» 01	» 03	» 04	» 05		08	09	» 11	» 12	» 13	» 15	» 16	» 17	» 19	» 20	21	» 23	» 24	» 25
90	» 02	» 03	» 05	» 06	» 08		» 11	» 12	» 14	» 15	» 1.	18	» 20	» 21		24	» 26	» 27	» 29
100	» 02	» 03	» 05	» 07	» 08	» 10	» 12	» 13	» 15	» 17	» 18	» 20	» 22	» 23	» 25		28	» 30	» 32
200	» 03	7	» 10	» 13	» 17	» 20	» 23	» 27	» 30	» 33	» 37	» 40	» 43				57	» 60	» 63
300	» 05	10		» 20	» 25	» 30	» 35	» 40	» 45	» 50	» 55	» 60	» 65					» 90	» 95
0	» 07		20	» 27	» 33	» 40	» 47	» 53	» 60	» 67	» 73	» 80	» 87				1 20	1 27	